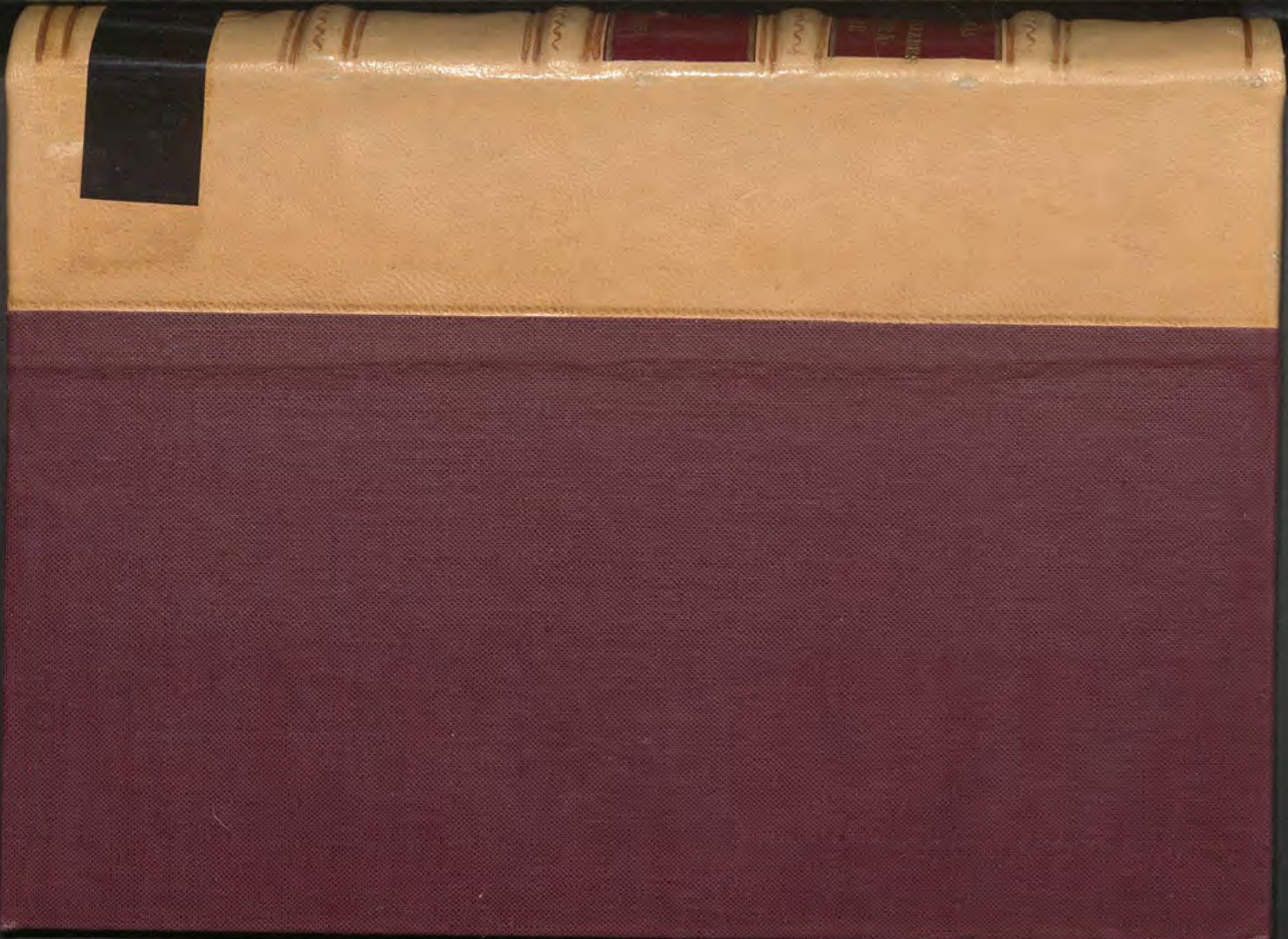
R. CONTRERAS

MONUMENTS ARABES
L'ALHAMBRA
L'ALCAZAR

GRENADE
SEVILLE
ET CORDOUE

1889
CON
Etu



XIX-53

FA-281

1889 - CON - ETU

R.281

MONUMENTS ARABES

R. 238

ETUDE DESCRIPTIVE

DES MONUMENTS ARABES

DE GRENADE, SÉVILLE ET CORDOUE

C'EST-Á-DIRE

L'ALHAMBRA, L'ALCAZAR

ET LA GRANDE MOSQUÉE D'OCCIDENT

PAR

RAPHAËL CONTRERAS

RESTAURATEUR DE L'ALHAMBRA
ACADÉMICIEN, MEMBRE DE LA COMMISSION DES MONUMENTS ET DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SCIENTIFIQUES, ETC., ETC.

QUATRIÈME ÉDITION

AVEC DES GRAVURES ET DES PLANS

MADRID
TYPOGRAPHIE DE RICARDO FE
Calle del Olmo, número 4.
—
1889

L'auteur déclare réserver ses droits de traduction
et de reproduction à l'étranger.

AVANT-PROPOS

Après avoir travaillé pendant trente-sept ans à la restauration des remarquables arabesques de l'Alhambra, retrouvé des inscriptions perdues et rétabli les parties de l'édifice que le temps avait détruites presque en entier, nous avons eu l'idée de résumer dans un petit volume les plus intéressantes recherches et découvertes que nous avons faites et de les présenter sous une forme plus artistique que celle employée généralement par nos devanciers dans les descriptions de ce genre.

Nous aurions désiré en outre pouvoir compléter ce travail, en y ajoutant les renseignements historiques qui embellisent toujours les ouvrages artistiques, mais nous n'avons pas pu le faire car il y en a tellement, dans les auteurs arabes en particulier, que nous avons résolu de les publier séparément dans un volume, de manière que celui-ci ne soit ni trop long ni trop embrouillé. Nous ne ferons connaître par conséquent que ce qui est nécessaire pour bien comprendre les monuments que nous nous proposons de décrire. Nous avons vu avec chagrin que quelques personnes ont publié des ouvrages sur ce sujet et ont copié, sans notre permission, ce qui ne leur appartenait pas.

Il est possible que nous ayons besoin d'ajouter en forme

de supplément quelques notices concernant les monuments chrétiens ou autres plus anciens encore, pour que les touristes s'en servent comme de guide descriptif, mais nous devons faire remarquer que notre but principal est la comparaison et description des monuments arabes de la période la plus importante de la domination mahométane dans cette partie de la Péninsule et non celle des monuments chrétiens et païens, qui ne sont pas aussi intéressants en Espagne comme les premiers et que d'autres auteurs certainement décriront avec plus de compétence que nous ne pourrions le faire.

Pour terminer nous devons faire une observation. Il se présente une grande difficulté pour la traduction des noms arabes; les auteurs les plus célèbres ne sont pas conformes. Nous avons fait notre possible pour surmonter ces difficultés et tout en respectant l'orthographie arabe nous avons procuré suivre les meilleurs exemples.

L'ART EN ESPAGNE

INTRODUCTION

I

Buckle (1) a dit que de toutes les nations civilisées, la chronique la plus intéressante et que l'on ne doit jamais oublier est celle du peuple espagnol. En effet, pendant que tout le reste de l'univers était en proie aux guerres féodales et religieuses, le peuple espagnol était fort et puissant. Libre, il possédait l'institution représentative pendant la période desordonnée des ambitions dynastiques. C'est dans notre patrie où sont nées les lois les plus justicières et les plus égalitaires, d'où sont sorties les plus lointaines conquêtes, et où ont été faites les plus merveilleuses découvertes que n'ont pu faire oublier les plus épouvantables désastres.

Notre sol conserve toujours les racines sèches et vermoulues des multiples travaux de l'humanité dans tous les temps et durant toutes les civilisations, et comme les différentes races qui y ont habité ont laissé des traces bien visibles de leur passage, les cent générations qui se sont succédées se sont mêlées et en quelque sorte ont formé un amalgame. C'est pourquoi dans nos provinces on reconnaît encore parfaitement, d'un côté, l'esprit aventurier et nomade des premiers colonisateurs, de l'autre, l'altière indépen-

(1) *Histoire de la civilisation anglaise.*

dance des célèbres commerçants grecs et africains, et partout le doux et tranquille génie des arts. Au Centre de la Péninsule c'étaient les pasteurs et les frondeurs indépendants qui s'opposaient aux conquêtes, et dans le Nord l'indomptable rudesse de mœurs des habitants des bois celtibères, où souffle sans discontinuer la brise glacée qui vient de leurs montagnes anguleuses. Constamment la fierté, la passion et l'héroïsme et en même temps cet extraordinaire affaiblissement qui donna tant de force aux descendants d'Agar pour abolir les mœurs et les lois que le fer et le fouet des proconsuls et des conquérants barbares avaient créés.

C'est chez nous où sont nées toutes les civilisations, mais quand elles commençaient à se developper, tout à coup est survenue une atmosphère asphyxiante et appauvrie qui les a détruites. Après le premier rayon de paix et de bonheur, l'ouragan de la destruction et de l'anéantissement. La tradition, qu'un tourbillon de passions et de souffrances a toujours environnée, n'a pas été respectée et par conséquent n'a pu être transmise comme base solide des modernes institutions pour consolider notre avenir, et en plus nous avons oublié les leçons profitables de l'histoire au commencement de la régénération moderne.

En voyant les grandes transformations que les peuples éprouvent, Hegel a dit que leur intelligence, leur caractère, leurs passions et leur culture se reflètent toujours dans les œuvres qu'ils ont laissés, matérielles ou intelectuelles. Que faut-il faire pour étudier l'histoire? Il faut chercher les éternels et impérissables documents des civilisations passées. L'art idéal qui succède à l'art classique et symbolique si heureusement représenté en Espagne, nous offre l'exemple de ce constant génie qui présida à toutes les conquêtes espagnoles, ici où la religion a été respectée, la loi inexorable, l'esprit intransigeant, le culte superstitieux et où on s'est battu pendant huit siècles sans relâche excepté

le temps nécessaire pour étudier avec ruse le côté faible de l'ennemi. Voilà comment cette tradition chevaleresque qui est bien connue du monde entier, est parvenue jusqu'à nous sans interruption et nous pourrions développer notre ancienne grandeur en rattachant notre constante manière d'être aux progrès des sciences, aux intérêts modernes et à cet esprit particulier des peuples qui ont foulé notre sol, Ibères, Goths et Arabes, et qui flotte encore dans une atmosphère orageuse et convulsive.

Et dans cette terre classique du sentiment, où l'on dirait que tout est mort en laissant le sol jonché de ruines précieuses que les hommes ont oublié de contempler, la haine de race ou l'esprit vengeur qui détruit les œuvres respectables de l'antiquité, se conserve encore. Chaque fois qu'il s'agite, il détruit, il abât tout ce qu'il rencontre avec la rage et la barbarie du malheur et de l'impuissance sans se soucier de la destinée sociale de l'art dans l'avenir.

II

Tout le monde connaît les œuvres de la civilisation romaine et les vestiges qu'elle a laissée dans la Péninsule Ibérique. Notre intention n'est pas de faire une étude comparative de ces œuvres magnifiques dont les détails peuvent s'étudier beaucoup mieux dans d'autres contrées du monde ancien. Son influence, parmi nous, n'a jamais été complète car les grandes constructions de la période romaine ont plutôt dégénéré dans notre pays avec l'influence indigène; la domination absolue n'a rien pu faire en s'opposant. Il est difficile de décrire le caractère de notre peuple pendant les premiers siècles du christianisme si nous n'assimilons pas ses mœurs et ses lois à celles des colonisateurs; une grande obscurité rend encore impénétrable toute espèce d'investigations historiques.

Quoique nous contemplions avec grand plaisir les œuvres d'art romaines de la Péninsule, jamais nous ne pourrions les étudier si nous laissons de côté les autres ouvrages que nous a légué ce peuple puissant. Le génie particulier des peuples envahis avait disparu et pendant huit siècles il est impossible de trouver des empreintes bien distinctes de la race soumise. On trouve des fragments grecs d'une dégénération très-marquée, des instruments de labour et des armes qui se ressemblent beaucoup à celles que l'on rencontre aujourd'hui dans la côte orientale de l'Afrique et qui sont en cuivre ou en fer. On trouve aussi des inscriptions interrompues ou des pierres isolées portant des signes de caractère celtique ou hébraïque, et des grandes voies légionnaires, mais il n'existe aucun document, aucune indice pour nous guider à partir de ces découvertes jusqu'à plusieurs peuples et monuments qui étaient restés ignorés à cause de la négligence et de l'indifférence des proconsuls. Personne n'osera soutenir la nécessité d'une étude approfondie sur la civilisation et les beaux arts greco-romains, exécutés par les artistes espagnols et sous l'influence de notre ancienne culture dans les temps appelés héroïques. La décadence alla toujours en augmentant mais elle s'accrût surtout lors des immigrations des premiers siècles, quand pour fuir de l'Europe chassées par les Lièbes, Vandales et Alains elles envahirent le territoire et s'établirent au milieu des habitants primitifs. L'art dégénera à vue d'œil quand arrivèrent ces hordes errantes qui s'habillaient avec des habits de forme grossière et habitaient des huttes construites avec des branches d'arbres. Ils empruntèrent aux romains leur luxe et leurs mœurs, mais en les amoindrissant; c'est pourquoi leurs œuvres grossières ne possèdent pas les formes classiques et élégantes que l'on admire dans les monuments érigés à Rome et en Grèce ou dans les colonies et municipes de l'autre côté des Pyrénées.

Nous avons en Espagne des aqueducs, des ponts, des cir-

ques, des thermes, des voies, des urnes, des milliaires, des statues, des vases et des bijoux. On en trouve encore des spécimens, mais pour dire vrai, l'art chez nous n'a pas été, à proprement parler, ni le romain ni le grec; d'autres temps et d'autres civilisations ont eu plus d'influence, car ne portant pas avec eux la marque de la décadence, ils ont mérité que l'histoire de l'art y portât plus particulièrement son attention.

Quand l'empire romain s'écroula, ses lois et ses mœurs survécurent dans les grandes villes, mais loin des voies romaines il y avait d'autres coutumes et d'autres cultes. Les visigoths arrivèrent sur le fait et ils s'établirent dans leurs palais, dans leurs andronites et dans leurs péristyles, la religion qu'ils acceptèrent sans de profondes convictions ne détruisit pas complétement l'usage des sacrifices ni les statues des dieux païens parce qu'elle était impuissante comme lien social pour empêcher de telles barbaries. Les chrétiens étaient divisés par de profondes hérégies, c'est pourquoi il fut impossible de faire une vigoureuse propagande, et comme l'état moral d'alors était impuissant pour s'y opposer, on remarquait dans les œuvres d'art l'influence de toutes les opinions contradictoires qui s'agitaient dans la chrétienté pendant les premiers siècles.

Si Clovis, le seul monarque qui au Ve siècle soutenait le catholicisme, n'eut fait la première guerre religieuse, que contempla l'Espagne, aux peuples visigoths, les mahométans n'auraient pas pu faire la conquête de notre pays aussi facilement, mais comme le peuple goth, depuis la guerre pour l'établissement du christianisme comme religion nouvelle, avait souffert de grandes persécutions pendant un siècle et demi que dura la domination, il n'opposa pas la valeur héroïque des convictions enracinées et succomba presque de bon gré parce que les nouveaux maîtres étaient plus tolérants, plus indulgents que les anciens. Les monuments artistiques de cette époque sont rares et de peu

d'importance; on y reconnaît la période tumultueuse et non la perfection greco-romaine.

L'architecture latine se développa avec un ensemble bizarre de fragments anciens, qui quoique fort abondants, ne la faisait pas plus belle et ne pouvait pas se comparer avec celle des Gaules et de l'Italie. Des files de colonnes inégales placées les unes sur les autres, les édifices sans corniches, les arcs sans archivoltes, les entre-colonnes sans architraves, en un mot une foule d'ornementations barbares décoraient les étroites basiliques d'alors.

Ce n'est donc pas cette période de transition de l'art dans notre pays que nous devons étudier. L'époque gothique avec ses rotondes, ses baptistères, ses croisées, ses cloîtres et ses cryptes n'eut pas assez d'influence en Espagne pour que nous puissions nous l'assimiler comme art national. Il faut pour celà nous remonter au VIIIe siècle quand disparaît la société chrétienne et quand nos soldats battent en retraite en voyant brandir les cimeterres parce que la patrie gouvernée théocratiquement n'ose résister aux envahisseurs. Il est vrai qu'il aurait été complétement inutile de se rendre aux portes des villes en portant la croix et les cierges pour prier les nouveaux Huns de se retirer dans les forêts ou dans les déserts ardents de la Lybie. Les envahisseurs croyaient obéir à une prédestination infaillible, et n'avaient pas à craindre les embuscades des Gaules.

Le formidable ennemi de la tribu du Coreisch, qui devait envahir l'Europe, était si redoutable, qu'il devait détruire toutes les anciennes traditions du paganisme, et pour l'éviter les peuples chrétiens s'unirent pour lui barrer le passage. Les puissants descendants du Prophète, étaient sûrement appelés à nous laisser des traces ineffaçables de leur domination, et les cent générations qui se sont succédées depuis n'ont jamais pu les détruire. Le peuple arabe se composait, dans les temps primitifs, de corsaires du désert, qui formaient des caravanes et faisaient le commerce entre les

ports où se déchargeaient les vaisseaux arrivant de l'Inde et des villes situées dans l'intérieur de la Syrie, de la Perse et de la Judée. Ils connaissaient parfaitement les côtes et les territoires de l'Afrique septentrionale, ils fournissaient aux marchés romains les richesses de l'Orient, et comme dans tous les temps ils allaient à Carthage et dans les Baléares, la civilisation orientale ne les effrayait pas, et ils pouvaient avancer jusqu'aux Pyrénées, car ils connaissaient parfaitement, par ouï-dire, l'étendue de la Péninsule. Ils savaient qu'en Espagne on exploitait l'argent, le vif-argent, le plomb et le cuivre avec abondance et que nos filons étaient aussi riches que ceux des mines de Sofala. Avant l'invasion ils trafiquaient déjà sur nos côtes, et nous apportaient des porcelaines de Chine et des gommes de Malabar. Ils désiraient tellement accroître leurs relations commerciales, qu'ils allèrent jusqu'aux îles Maldives et Moluques, et plus tard, se furent les premiers qui entreprirent, en même temps que les portugais, de découvrir d'immenses territoires qui bouleversèrent la situation et les espérances de l'Europe. Il n'y a jamais eu dans le monde une race plus aventureuse que celle-ci; partout elle allait trafiquer, et sa religion qui était la mahométane a été celle qui en moins de temps a eu le plus de fervents adeptes. Ils s'établirent tranquillement dans les trois parties du monde alors connu. Quand ils arrivaient dans un pays, ils criaient aux habitants: «esclaves ou islamites!» L'antropomorphisme, l'idolatrie, le culte des astres, le boudhisme, le christianisme, tout en un mot aurait succombé si le centre de l'Europe ne s'était levé en masse pour s'opposer à leurs conquêtes qui semblaient interminables. Le danger commun sauva alors la chrétienté d'une ruine complète et dans la suite, posa les fondements de cette unité religieuse, qui est aujourd'hui dans notre patrie à jamais indestructible.

Il convient à notre étude de bien fixer le caractère de nos envahisseurs pour démontrer l'influence que la langue des

arabes eut sur le résultat de leurs prodigieuses conquêtes. Le langage du Coran est à coup sûr le plus pur de toute l'Arabie et tout l'univers civilisé fut forcé de l'adopter. Rappelons à ce propos ce qu'a dit Herder: «si les Germains, vainqueurs de l'Europe, eussent possédé un monument aussi classique que le Coran, le latin n'aurait jamais pu dominer leur langue». En effet, seulement la foi religieuse des *Tabi*, aveugles et décidés conservateurs des préceptes de leur maître, libres de toute corruption du langage fut nécessaire et suffisante pour conserver une langue qui pendant tout le Moyen-Age a été la fidèle dépositaire des sciences anciennes. Tous les historiens qui se sont occupés de notre pays, ont déclaré sans exception que la période la plus brillante et la plus illustre pour la littérature et la philosophie fut celle du Califat et que de tous les royaumes qui se formèrent postérieurement dans notre Péninsule ce fut le plus civilisé. La population d'alors était plus nombreuse que celle d'aujourd'hui, les édifices étaient plus spacieux et plus riches, les Universités plus fréquentées et il y avait des Académies; par conséquent huit siècles avant la fondation de celles qui existent dans l'actualité. Sans les exagérations du fanatisme, les Espagnols auraient profité beaucoup plus de cette civilisation incomparable et aujourd'hui nous pourrions nous présenter de différente manière devant le monde entier. Partout où l'impiété ne pouvait être détruite, car l'héresie arienne des Visigoths dominait encore, l'Arabe enseigna l'idée absolue d'un seul Dieu, Créateur, Règulateur, Souverain arbitre de toutes choses et en outre comme source de bonté infinie, il enseigna aux écoles chrétiennes, rendues vicieuses par suite des erreurs de l'hérésie constamment insubordinée, la pratique journalière de la charité, de la propreté, de la tempérance, de l'obéissance et de la prière, et il supprima la passion du jeu, l'idolatrie et l'usure. Les chrétiens d'alors ne pouvaient pas donner aux Arabes l'exemple de mœurs honnêtes car ils n'aimaient ni

le travail ni la propriété et conservaient uniquement les impuretés des habitudes romaines de la haute société et la grossièreté des classes pauvres que l'ignorance et la servitude avaient empêché d'abolir. La race qui avait accompli ces choses prodigieuses aux bords du Guadalete possédait une tranquillité d'esprit remarquable et une conviction absolue de l'unité et de la sainteté de sa doctrine; les races vaincues ou soumises n'en pouvaient dire autant. A part la tolérance de la polygamie et la défense de discuter les choses sacrées du Coran, il reste à savoir si l'humanité eût accepté peu à peu des lois et des coutumes qui pouvaient avoir une telle influence. Dix siècles se sont écoulés et cependant la langue Arabe, qui conserve toujours sa douceur, sa sonorité et sa flexibilité, sert encore de trait d'union entre l'Orient et l'Occident et malgré l'humanitaire religion du Crucifié elle est le berceau de beaucoup de traditions. Le harem, qui effrayait les familles chrétiennes et qui mettait au désespoir les malheureuses esclaves arrachées aux vaincus, fut à la fois une heureuse tradition ancienne pour contenir les croyants et une barrière infranchissable pour le prosélytisme. Il est hors de doute que cette seule condition de la vie sociale des Mahométans eut une grande influence sur le caractère singulier de leurs alcazars et de tous leurs monuments. Quand on regarde les sveltes minarets, les coupoles dorées, et les solides courtines l'on comprend l'inspiration de ce peuple fanatique et noble et l'on déplore son actuelle déchéance et les futures désastres dont il est menacé, car on ne doit pas oublier qu'il fut le fidèle interprète des plus savantes écoles de la Grèce.

Nous devons démontrer de la reconnaissance envers ces hôtes qui répandirent leur sang et leurs préoccupations orientales sur notre sol; l'ancienne civilisation espagnole leur doit beaucoup. L'espagnol, tel qu'il est, ce type jusqu'à un certain point si différend de la famille européenne et surtout des races du Nord, représente aujourd'hui en dé-

cadence cette culture que n'ont pu effacer ni les cruelles persécutions religieuses, ni l'inflexible unité monarchique, ni les émigrations.

Le peuple arabe est le plus poétique de l'univers et la protection des Califes n'y est pour rien, puisque avant même la naissance de Mahomet, il chantait ses pérégrinations, les luttes d'Okhad, sa vie errante et ses querelles amoureuses. Le nombre de ses poètes et de ses écrivains est considérable; tous récitaient des vers simples et originaux et l'on doit remarquer une chose: c'est que malgré qu'ils connaissaient l'épopée, l'idylle et l'ode des Grecs, ils n'imitèrent jamais aucun genre; ils furent toujours enthousiastes de leur poésie et de leurs chansons héroïques. Le *Conte*, genre récité qui en plein XIXe siècle est encore un des meilleurs amusements de la société et qui en Andalousie constitue une partie de la conversation, avec ses reparties fines et gracieuses, et qui rassemble les maures de Fez sous leurs tentes, est encore aujourd'hui le plaisir le plus doux et le plus agréable des réunions espagnoles. Cette littérature de la race pure arabe est tellement ancienne, que quand le Prophète commença à divulguer le Coran, il craignit que les contes des marchands perses, très en vogue alors dans tout le Yemen et sur les routes des caravanes, fissent oublier au peuple la lecture du Livre Saint.

Comme l'idée pure de l'unité de Dieu est la base inattaquable de la religion mahométane, toute la philosophie consistait en contemplations, hymnes, prières et cantiques. Simultanément la doctrine aristotélique commençait à faire des adeptes. Des sectes savantes examinèrent le célèbre *Organum* que les philosophes alexandrins laissèrent à la postérité, et Alfaravi, Ibu Taphail, Algazel, Avicennes furent des philosophes plus remarquables que les disciples d'Abélard, qu'Amaury, David et Maimonides. En outre, quoique les écoles philosophiques qui régnèrent au Moyen-Age eurent une grande importance, on ne peut douter que les sa-

vants de Grenade, de Cordoue et de Séville furent ceux qui ouvrirent la marche; car malgré les études théologiques d'alors, ils développèrent des idées nouvelles et remarquables sur la morale, la politique, l'âme, la physique et la raison. On a de la peine à croire que la lumière qui devait se réfléter sur les *Kathares*, eût pour berceau l'Andalousie et qu'avec de tels maîtres, notre pays n'ait conservé aucun souvenir de cette philosophie rationaliste!

Avicebron, qui vécut sous l'empire des Abassides, combattit l'intolérance des Almohades en écrivant contre les attributs de Dieu et sa ressemblance avec la créature. Ces faits ne se reproduisent plus en Espagne, grâce à l'influence bien exploitée de l'intolérance mahométane.

Les lois de la métaphysique connues des modernes, furent tracées par Mahomet et par les penseurs grecs. Pendant ce temps, les chrétiens du Moyen-Age, de l'autre côté des Pyrénées, réalisèrent l'union de la scolastique avec le mysticisme. Ce fut l'origine de la Renaissance dont ses grands philosophes ont fait fleurir l'intelligence et les intérêts matériels de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne.

Les sciences naturelles, les mathématiques et la chimie, ont été les progrès les plus notables accomplis par la civilisation arabe espagnole, et que tous les peuples de l'Europe nous ont enviés. Sous le règne d'Al-Mamunn ils mesurèrent un degré du méridien dans la plaine de Saryar et ils construisirent pour l'astronomie, bien avant les chrétiens, tous les instruments nécessaires, des tables célestes et des planisphères, des cartes géographiques et statistiques. La chronologie, la navigation, l'architecture navale, sont remplies de noms arabes, et rien au monde ne peut effacer le sceau de leur influence dans les siècles futurs. Les tables construites à Samarcande pour déterminer les époques, pour fixer les révolutions célestes et pour abréger les calculs, ont été faites par eux. Quant à l'anatomie, ils ne purent

faire grand'chose ; ça leur était complètement défendu, mais la médecine leur doit presque entièrement la connaissance des plantes et la vertu curative de plusieurs agents minéraux que la chimie leur avait révélée. Conformément aux règles de la logique, l'art chez eux se développa aux dépens de ces connaissances et jusqu'à tel point que les tracés des *almocarves* (1) n'ont jamais été faites depuis avec la même perfection, exactitude et spontanéité que l'on admire dans les *almizates* (2) et comaraxias des édifices arabes. De nos jours ces combinaisons de lignes qui laissent à découvert des polygones et d'autres figures convergentes tendant à des centres communs et symétriques, sont la pierre de touche pour les meilleurs dessinateurs, car sans une étude approfondie il est impossible d'y toucher.

III

On s'est demandé bien souvent qu'est-ce qui serait arrivé si les Vandales et les Alans n'eussent été chassés de la Péninsule? Les arabes ne seraient pas rentrés dans notre territoire si Genséric eût établi un royaume entre la Lybie et la Mauritanie ou si le Lion de Numidie, après le sac de Rome, eût emporté le butin en Afrique et envahi de nouveau l'Espagne. Le dôme doré du Vatican qu'il pilla, aurait servi pour construire dans notre patrie un temple en honneur du paganisme. Aucun empire au monde ne fut jamais plus grand et pourtant huit générations de rois, la moitié assassinés, suffirent pour le faire périr.

---

(1) Travail en forme de nœuds que l'on trouve dans les édifices anciens.

(2) La partie centrale ou clef placé dans l'axe d'une voûte.

Il y a des gens qui disent qu'avant Mahomet, les Arabes n'avaient presque pas d'art pour représenter leurs progrès et ils soutiennent cette idée bizarre, parce qu'ils veulent démontrer l'indomptable barbarie de ces tribus errantes. A juger d'après ce que nous dit le Prophète, les déserts situés entre la Mer Rouge et l'Euphrate étaient comme aujourd'hui de grandes plaines légèrement interrompues par des vallées très-peu cultivées; c'est la meilleure preuve de que l'Arabie, dans ce temps, ne se ressemblait pas aux immenses déserts de sables du continent africain. Le pays était abandonné parce que la race qui l'habitait aimait les voyages et par conséquent elle ne s'occupait pas de semer les champs ni de tirer parti des quelques sources qui existaient dans leurs montagnes. Mais ils avaient de l'art, du moins le symbolique, car ils voyageaient dans l'Inde, alors plus florissante que maintenant; dans les anciens empires, Babylone, l'Egypte, la Judée; et ils fréquentaient toutes les colonies grecques et romaines. Leur pays était l'échelle du Levant où les navires avaient la coutume d'aller se rafraîchir pour continuer leurs expéditions; ils y laissaient leurs femmes et leurs enfants, et forcément ils durent construire des édifices selon leur genre de vie et leurs croyances. A ceux qui croient que la race arabe avant Mahomet était barbare et qui demandent où se trouvent les monuments ou leurs ruines, on doit leur répondre qu'aujourd'hui ils n'existent plus. Après les sanglantes vicissitudes qu'a traversé ce pays, il n'y a rien d'extraordinaire; mais il faut aussi avouer qu'on y trouve des vestiges romains, grecs et persans et que l'Egypte y reflèta sa civilisation primitive. Si donc cet immense caravansérail hébergea les messagers de l'ancien monde, si des nombreuses troupes de négociants et de soldats y étaient campées, comment ne pas croire fermement que l'art païen —dans sa première manifestation, celui qui donna une si grande importance aux anciens Mèdes et aux Assyriens, et qui plus tard se modifia en Grèce,—ne fut l'origine de la

civilisation des primitifs Arabes? On construisait la Caaba, déjà du temps de Mahomet, les Hébreux avaient érigé leurs monuments plusieurs siècles à l'avance et ils étaient leurs voisins; le christianisme adoptait les monuments romains et le style byzantin était celui qui dominait dans toute cette région orientale. Quand on voulut reconstruire la Caaba, deux architectes, l'un grec et l'autre cophte, furent ceux qui s'en chargèrent, et tout le monde sait que dans ces temps-là les artistes n'étaient pas aussi cosmopolites que dans l'actualité. Le goût persan, qui s'étendit par la Syrie et dans toute l'Asie Mineure, ne servit qu'à faire ressortir le culte de la nouvelle religion. Les mosquées construites pendant la première époque sont des réminiscences de l'architecture grecque et égyptienne; des découvertes récentes faites dans la Haute-Inde et dans les petits états limitrophes de la Perse, ont contribué à nous jeter quelque jour sur les formes primitives de l'art en nous révélant l'origine des multiples voûtes de l'Alhambra et l'arc d'ogive excentrique, que probablement l'on commença à employer dans les constructions d'alors, 1.000 ans avant la fondation de l'Islamisme.

Selon Ebn-Jhaldoun on fit venir de Constantinople, pour construire des mosquées, des artistes et jusqu'à des manœuvres pour travailler la pierre et le bois. Le Calife Walid, Abd-el-Malek, voulut ériger une mosquée à Médine, une autre à Jérusalem et une autre à Damas, et pour celà il demanda à l'empereur Justinien 200 ouvriers et maçons, et une des conditions de paix entre le Calife et ce même empereur fut que ce dernier lui donnerait une certaine quantité de carreaux émaillés et de tuiles pour la décoration de la grande mosquée de Damas. Comme il est facile de voir, les premiers monuments furent construits de différentes manières, sans style arrêté en prenant des fragments d'ici et de là, c'est pourquoi il y a une si grande différence entre les édifices des premiers temps de l'hégire, ceux faits au

Caire beaucoup de temps après et ceux élevés en Espagne aux différentes époques.

Sous les dynasties des Arsacides et des Sassanides, l'art persan, que les Arabes ne cessèrent d'admirer, fit des prodiges; dans la ville de Madain, qu'ils conquistèrent, on trouva une telle quantité d'ornements qu'ils restèrent éblouis; l'ornementation des édifices était d'une exubérance et d'une abondance prodigieuse et les coupoles s'élevaient jusqu'aux nues en formant des combinaisons multiples. Les formes des arcs d'ogive, ne se distinguent pas bien, mais ces relations fantastiques nous indiquent qu'ils ne connaissaient pas par exemple celles des cours qui avaient de grandes et nombreuses galeries d'arcs, sous lesquelles une armée entière pouvait se tenir, abritée par de petites lanternes. Tak-Kesra est une construction en arcs d'ogive (1); ils ne sont pas surhaussés comme ceux des cathédrales gothiques, mais cependant on reconnait la courbe première de leur ancienne origine. Tak-Kesra était, comme l'on sait, le palais de Cosroës, sur les ruines de Ktésiphon et ainsi que ceux de Firuzabab, il fut construit dans les premiers siècles du christianisme. De la forme ovoïdale de ces arcs on pouvait insinuer déjà que plus tard viendrait l'arc brisé, l'arc d'ogive et l'arc en fer à cheval et on peut les voir avec des signes caractéristiques dans les mosquées d'Egypte et de Tunis. Un grand nombre d'édifices mahométans de la première époque sont couronnés de créneaux dentelés, et pour trouver des spécimens analogues il faut remonter au temps de Sapor (2) et aux constructions brahmaniques où certainement l'on trouve l'origine de ces dentelures que l'art gothique employa si luxueusement.

En suivant les différentes transformations que subit l'art arabe pour trouver l'origine et la formation de ses modifi-

(1) Ruines de Tak-Bostan.
(2) Dessins de la Bibliothèque Royale de Paris.

cations avant son introduction en Espagne, et puis son développement si grandiose pendant le XIIIe siècle et les suivants, nous trouvons que les anciens édifices étaient construits avec des matériaux arrachés des palais et des temples que l'art persan, grec et latin nous laissa, sans oublier non plus les fameuses constructions carthaginoises que les Vandales respectèrent, telles que les colonnes de Cordoue, celles de l'alcazar et de la mosquée de Fez et les chapiteaux dégénerés de Corinthe avec feuillages et volutes, mais qui donnent un grand relief aux plus fines veines des acanthes; les carreaux rouges et blancs servant à revêtir les murailles et coupant les douelles des arcs et la multitude de voûtes et de coupoles dont la grandeur et la forme svelte vont en diminuant à mesure que nous approchons du Maroc et que nous passons en Espagne, où on en construisit très peu.

Des auteurs illustres, et entre autres Batissier (1), soutiennent que les Arabes décoraient les chapiteaux de feuillages et de fleurs, aussi bien dans les derniers temps que dans les premiers; mais nous n'avons pas trouvé dans les monuments postérieurs au XIIe siècle aucun mélange dans les rigoureux et classiques tracés et nous avons toujours remarqué que le fameux purisme de cette ornementation, dont on parle tant, consiste exclusivement en des combinaisons géométriques de droites ou de courbes. Dans les tapis persans, indiens et byzantins nous avons remarqué, en effet, le bigarrement que produit le feuillage, les fleurs, le grotesque s'enlaçant aux tracés quoiqu'ils soient couverts des couleurs les plus brillantes.

Les carreaux ou pavés de mosaïques avec lesquels ils exécutaient des pavages ou dallages procèdent de l'Orient et l'on voit bien clairement que les anciens Perses, les Mèdes, les Assyriens et les Indiens s'en servaient; les merveil-

(1) *Histoire de l'Art monumental.*

leux fragments trouvés par Flandin sous les ruines de Ninive en sont la meilleure preuve. En dernier lieu nous devons dire que les ornements les plus usités avant et après le IXe siècle furent les inscriptions avec lesquelles ils donnèrent un cachet d'originalité à toutes leurs œuvres. Nous les avons vu gravées sur les vêtements, sur les meubles, sur les pendeloques ou bijoux, et nous ne devons pas oublier leurs légendes fantastiques que l'on trouve dans les sépultures et dont nous avons de nombreux exemples en Espagne et en Afrique.

Un genre d'ornementation particulier aux plus modernes monuments arabes, et qui se développa très rapidement en imprimant à l'architecture un caractère plus noble et plus élevé, fut la voûte que nous appelons stalactite. Quel fut son origine? Nulle part comme à l'Alhambra; elles sont aussi multiples et compliquées, on ne peut les comparer avec celles du Caire et de la Perse musulmane. Par l'émigration elles sont arrivées successivement, et se sont perfectionnées; sans doute elles ont dû commencer par des niches avec voûtes croisées et par de petites gouttes creusées pour entretenir les lignes des corniches dans les antres monolithes des temples aryiens, imités plus tard par les Perses et copiés en Egypte.

IV

Occupons nous plus particulièrement de l'Espagne, et pour celà nous devons remonter aux années 710 et suivantes, quand Muza conquérit depuis Tarife jusqu'à Barcelone, et logea ses taifas dans les églises latines, dans les palais épiscopaux et dans les enceintes murées que nous avons hérité de la domination gothique. C'est à Saragosse

que l'on construisit la première mosquée importante avant celles de Cordoue, Calatayud, Séville, Tolède et Valence. Tout en conquérant, ils construisirent des châteaux et des enceintes, ils restaurèrent le magnifique pont de Cordoue et le littoral fut couvert de forteresses; en outre ils établirent par tout le territoire les échauguettes qui furent à l'origine le premier pas vers les communications télégraphiques. Ces ardents propagateurs de la nouvelle loi, respectèrent le culte des chrétiens et la multitude de sectes qui s'alimentaient des disputes synodales et du pouvoir systématique de l'Eglise d'Orient. Les chrétiens purent, en somme, professer leur culte mais non le propager et l'on sait que beaucoup de martyrs portés sur le calendrier espagnol ne l'auraient pas été bien certainement s'ils s'étaient contentés de professer le culte chrétien sans aller aux portes des mosquées pour prêcher la fausseté des croyances mahométanes (1). La propagande défendue, il fut impossible d'ériger de nouveaux temples chrétiens, des oratoires et de tailler des images; par suite l'art latin, qui s'était soutenu péniblement dans la Péninsule, resta stationnaire et peu de temps après la construction, l'ornementation et ses applications aux arts de l'orfèvrerie, de l'ébénisterie et de la broderie furent complètement oubliées.

Pendant que la race gothique avait vécu sans la réligion et pour la religion, se dévorant pour des questions purement théocratiques, oubliant les intérêts matériels des peuples, et nous pourrions aussi ajouter les intérêts moraux, les nouveaux seigneurs du territoire qui étaient de plus profonds croyants n'oublièrent pas de s'occuper de la moralisation de leurs sujets. Au contraire de ce que l'on croit généralement, si l'on juge par les villes mahométanes d'aujourd'hui, ils fixèrent des réglements de police pour les rues et

(1) Nous pourrions citer beaucoup d'exemples de cette propagande alors inutile.

les promenades, ils établirent des fontaines publiques et des bains pour les pauvres, et ce qui est plus curieux, Yusuf-el-Fehri fit rétablir à grands frais les voies militaires de Cordoue, Tolède, Lisbonne, Mérida, Tarragonne, etc., restaurer les ponts qui existent encore et ouvrir des voies de communication qui ont servi pendant plusieurs siècles. La grandeur de Rome profita beaucoup plus aux arabes qu'aux visigoths. Aucun de ses monuments d'utilité publique ne fut détruit. Si les descendants de Tarik, victorieux, eussent obéi à l'émir au premier siècle et constitué un seul empire sous la protection des œuvres anciennes, ils n'eussent pas perdu cent ans avant que les princes musulmans se réunissent pour constituer un pouvoir unique et absolu, sous le sceptre du dernier des Ommiades. Depuis cette époque, en tous cas, commence une civilisation qui agite notre intelligence pendant dix siècles et qui efface les empreintes laissées par la culture latine.

Le peuple vaincu en voyant d'un côté la splendeur du culte chrétien réduit à des édifices de bois et de briques, et très peu de pierre, élevés sous l'influence romaine, et de l'autre le luxe avec lequel se faisaient les alcazars et les mosquées avec ses minarets dont l'aspect grandiose leur imposait du respect, accepta aussitôt le nouvel art oriental avec toute son originale ornementation. Les Mozarabes commencèrent leur travail et les chrétiens s'empressèrent de les imiter; c'est ainsi que nous les voyons pénétrer en France et jusqu'en Italie au commencement du XIe siècle (1). Ils s'identifièrent tellement avec les habitants que leurs coutumes, leur écriture, leurs vêtements étaient les mêmes et ils vivaient dans des maisons pareilles avec cour et alhamies, bains et divans comme s'il n'y eut aucune différence entre les deux civilisations. Le caractère national com-

(1) Dans beaucoup d'églises de ce temps on trouve des inscriptions arabes avec des assemblages de nœuds.

mença à s'unifier et si le démembrement du puissant Califat par excès de richesse et de bien-être n'eut survenu tout-à-coup, la condition des peuples mozarabe, mahométan et juif, aurait été préférable à celle des premiers royaumes chrétiens qui se constituèrent pour obtenir l'indépendance. Pendant trois siècles au moins, l'on peut dire que toutes les traditions s'oublièrent, excepté dans les Asturies et sur les côtes cantabriques.

A partir de 786 on construisit des châteaux, des madrisas *(asiles)*, des bains et des oratoires, des écoles et des hôpitaux, en aussi grand nombre que jamais on n'a vu dans aucun pays un développement aussi grand et exécuté en si peu de temps. L'hospice fut dans ce temps une institution pieuse et nécessaire, car dans les premiers siècles les maisons de refuge pour les incurables n'avaient pas d'organisation publique. Les mozarabes et les mahométans y entraient indistinctement, et ces établissements furent créés non seulement à Cordoue, mais encore à Séville, Grenade, Valence, etc. Le Musée Archéologique de Madrid, conserve un fronton à dessin découpé qui surmontait la porte de l'hôpital de Saragosse et ce spécimen est très intéressant, parce qu'il nous révèle le style du XIe siècle; en outre on doit faire remarquer qu'il représente deux dessins distincts et superposés l'un sur l'autre diagonalement, de manière que par les ouvertures du dessin qui est dessus l'on voit celui qui est dessous. Les fabriques de monnaie étaient nombreuses, et il y avait une telle abondance de métaux monnayés, que jusqu'au règne d'Alphonse VIII, on s'est servi de drachmes fabriqués dans la métropole et dans les principaux Waliats. Dans ce temps on ne faisait pas de monnaie plus parfaite que celle-là et il est à regretter que les signes et les inscriptions qui y sont gravés n'aient pas un grand intérêt artistique. A Cordoue on étudiait les arts et les sciences avec forte émulation, et il y avait des centaines de professeurs et d'académiciens protégés par les

émirs. Le règne d'Abderrahman II fut admirable: la plus avancée civilisation moderne dans la sphère du progrès matériel, des travaux publics, de la paix, de la protection peut très bien lui être comparé. En 844 le savant émir ordonna que dans ses états aucun homme ne fut sans ressources faute d'occupation. Le quart des rentes publiques fut employé à donner du travail aux ouvriers, et les architectes firent les plans nécessaires pour construire tout ce que le luxe ou les besoins naturels pouvaient demander (1). Voilà pourquoi le pays en entier, après dix siècles, est couvert matériellement de fondations, de voûtes et de tours ou donjons comme dans aucun autre pays, même au Moyen-Age. C'est alors que le palais enchanté de Ruzafa fut construit; il y avait des fontaines de jaspe avec des figures d'animaux et des cygnes d'argent sculptés; et malgré la défense du Coran, on fit des imitations d'objets naturels qui pouvaient se comparer parfaitement avec ceux de l'art romain et de l'art gothique de la décadence. Dans les *madrisas* on recevait un certain nombre d'enfants pauvres à qui l'on donnait une solide éducation et en outre l'école de la maison de l'émir contenait 500 orphelins qui étaient instruits de son denier particulier. Hors de Rome, on ne vit jamais autant de luxe dans les villes comme parmi les arabes d'Espagne. Les rues étaient bien pavées, il y avait des jardins pour rafraîchir l'air sur les places publiques et ce qui est encore plus remarquable, il y avait des promenades bordées d'arbres qui conduisaient aux principaux alcazars (2), et où, selon les poètes de ce temps «le peuple se réjouissait». Les minarets de Ségovie, de Saragosse, d'Avila et de Séville, étaient plus sveltes et plus élevés que les clochers de nos églises, et si pour faire de tels travaux on a dépensé

(1) *Hist. d'Espagne.*
(2) Trouvé parmi des copies de manuscrits aux Archives de Grenade.

tant de trésors, ne peut-on pas soutenir avec le témoignage des contemporains que les sciences et les industries reproductives fournissaient alors suffisamment les moyens de vivre et d'augmenter la population, plus nombreuse qu'au XIXe siècle?

Les castillans et les aragonais, pendant les derniers siècles, firent de grands et louables efforts, mais il ne purent cultiver les arts aussi magistralement que leurs ennemis. Dans la moitié de l'Espagne, particulièrement dans le Nord, l'habitude du travail était perdu; c'est pourquoi les artistes andalous furent chargés plusieurs fois de construire des églises en suivant le plan des basiliques anciennes et l'on peut observer dans la plus grande partie des monuments chrétiens du Xe au XIVe siècle un mélange agréable d'arabe et de gothique; de byzantin, d'arabe et de la renaissance; de gothique et d'arabe, avec le cachet ineffaçable du génie oriental qui se reconnaît dans tous ses tracés et dans toutes ses compositions.

PREMIÈRE PARTIE

CARACTÈRES COMPARABLES DE DIFFÉRENTS MONUMENTS

I

Si la littérature historique veut étudier séparément et par périodes chacune des grandes révolutions qui fractionnèrent l'unité mahométane, soit par l'influence de la force des armées, soit à cause des idées dissolutives qui germinaient dans les villes conquises, elle le pourra faire facilement en consultant le nombre incalculable de chroniques et de poèmes qui se publièrent pour chanter les hauts faits des héros, la beauté de leurs œuvres et les querelles de leurs esclaves. Nous nous proposons de suivre une autre route plus conforme avec la réalité et l'analyse et nous ne jugerons pas par les contes des Mille et une nuits, racontés à Medina-al-Zahra ou au Généralife ou dans les Jardins de Saïd, au contraire nous suivrons les vestiges de l'art, de l'industrie et de l'agriculture, parce que de cette manière nous nous verrons libres des préoccupations et des scrupules qui assaillirent certains écrivains du temps de notre décadence.

La période arabe en Espagne, quoique peu éloignée encore, nous apparaît toujours sous une forme fantastique; c'est pourquoi l'on comprend que la poésie nous a empêché de concevoir beaucoup d'œuvres importantes comme on aurait pu le faire avec une analyse pratique et une étude

esthétique, et pour preuve on n'a qu'à relire les descriptions fabuleuses des anciens alcazars de Cordoue, dont les restes sont, sans aucun doute, moins délicats que ceux qui existent encore à Séville et à Grenade: la tasse de porphyre pleine de mercure ou vif-argent, comme disait les Arabes; les tapis de tissus d'or et de soie avec dessins de fleurs et d'animaux qu'on aurait dit vivants; les perles données par le Calife de Bagdad, qui étaient renfoncées dans les soffites du palais; les figures humaines apportées par le grec Almad, et qui furent placées sur la fontaine ciselée en Syrie; les arcs d'ivoire et d'ébène, entourés d'émeraudes; les colonnes de cristal de roche; et les portes en cuivre et en or, sont des créations fantastiques qui indiquent le luxe et la splendeur de l'époque, l'influence dominatrice qu'elle eût sur les chrétiens et le respect et l'intérêt qu'elle produisit aux écrivains quand ils croyaient parler de leur propre civilisation. Nous écouterons toujours ces contes avec orgueil, comme les échos de l'histoire de la patrie, comme les accords qui font vibrer nos cœurs quand nos grands parents nous racontent les gloires du temps passé.

Quand on admire la cathédrale de Cordoue et l'Alhambra, on est porté à croire toutes ces merveilles; mais est-il nécessaire qu'il y ait des perles dans les plafonds, de l'or dans les tapis et de l'argent dans les fontaines, pour que nous admirions ce qu'il y a de mystérieux, de tranquille, de doux, dans la chapelle du Calife de la *djamy* de Cordoue, dans la salle des Ambassadeurs de Séville et dans la cour des Lions de l'Alhambra? L'art ne consiste pas dans la matière. Est-ce que ces édifices, aujourd'hui sans éclat et sans couleurs, sont moins beaux, artistiquement parlant, qu'au temps des descriptions des poèmes qui entourent leurs murailles? Nous n'avons pas besoin de la fantaisie orientale pour concéder à ces œuvres incomparables toute l'importance qui leur est dûe.

L'art se développa en Espagne d'une manière particuliè-

re et originale. Déjà au XIe siècle les artistes étudiaient le dessin géométrique et les mathématiques dans les écoles de Cordoue, Séville, Tolède et Saragosse, en apprenant pratiquement l'art de la construction à côté des maîtres. Ceux-ci avaient introduit dans l'ancien style byzantin des réminiscences gothiques et latines qui transformèrent le goût vraiment musulman jusqu'à tel point, que c'est alors qu'ils employèrent les tympans découpés à jour de forme rhomboïdale, comme principal ornement de leurs œuvres. Ni les Almohades ni les Almoravides importèrent de nouveaux éléments de la Mauritanie pour faire prospérer les arts, supérieurs à ceux qui s'étaient développés avant dans la Péninsule. Les Arabes avaient un caractère original et des traditions pures de l'ancienne patrie; avec elles ils avaient envahi la moitié du monde et ils étaient arrivés chez nous: mais de nouvelles impressions modifièrent leur idéal artistique et en leur présence, sans abandonner le souvenir de leur traditions, ils accomplirent les œuvres chantées plus tard par les écrivains et les poètes. S'il faut en croire Ebn-Saïd (1), les provinces andalouses, annexées alors à l'empire de Mahgreh, envoyaient des artistes de toute espèce à Yusuf et à Yacob-el-Mansur pour construire des édifices à Fez, à Rabat et à Mansuriah, et le même écrivain ajoute: «Il est évident que la prospérité et la splendeur du Maroc s'est transporté à Tunis, où le Sultan fait bâtir des palais et planter des jardins et des vignes à la manière des Andalous. Les architectes, les maçons, les carreleurs, les peintres, les almadraveurs (2) étaient tous originaires de la Péninsule. Les plans des palais andalous furent copiés, etc., etc.» On voit, par conséquent, que l'influence mauresque n'eut pas d'importance en Espagne,

(1) Ecrivain du XIIIe siècle, né à Grenade et mort à Tunis.
(2) Ouvriers qui découpaient les briques pour en faire des ornements.

et que l'art naquit et se développa puissamment avec un goût particulier, riche et différent par la délicatesse de l'arabesque.

Selon tous les auteurs contemporains, il n'y a pas de doute que le style que les artistes de la Renaissance apellent mauresque, ne le fut jamais et moins pendant les derniers temps de la domination mahométane, et que les détails que nous admirons à cause de leur richesse, les voûtes et les creux en forme d'arc laissés dans les murailles, les festons des arcs, les *comarraxias* et les *alicates* (1) furent des œuvres espagnoles plus fines et plus délicates que celles de l'Orient. La source fut originaire de l'Arabie mais elle fut transplanté heureusement en Espagne dans laquelle s'épanouit cette belle fleur, dont le parfum se respire encore après sept cents années.

Le premier exemple de ce développement est la mosquée de Cordoue, qui révèle à première vue la fatale inspiration qui lui donna le jour. C'est presque la reproduction exacte des temples hébreux que les ismaélites copièrent. D'interminables galeries parallèles, reliées par des arcs superposés et couvertes d'obscurs soffites, dans lesquels brillaient quelques étoiles à cause du reflet du luisant carrelage qui recevait la lumière de ses nombreuses portes, une forêt de colonnes qui semblaient soutenir avec difficulté les robustes piliers et les multiples voûtes dont l'ensemble effrayant éléve la pensée du mahométan et assombrit aujourd'hui les cérémonies solennelles de la religion chrétienne : c'est l'art ancien qui jouit de l'esprit des Catacombes; mais qui se forme dans le désert, où il perdait en hauteur ce qu'il gagnait en extension et qui devait abriter la nombreuse caravane qui désirait se rafraîchir avec l'eau de ses fontaines artificielles et de ses étangs ouvragés dans les cours ombrées de palmiers, d'orangers et de citronniers. Il

(1) Ornements arabes.

ne faut pas comparer l'art chrétien de Saint-Pierre à Rome, ni de Strasbourg, etc., car ce n'est pas la même chose et en outre parce que dans ce cas la *djamy* pourrait parler avec l'éloquence de la perfection symbolique. Etudions les premiers pas d'un art qui dans notre pays commence par de si grandes conceptions et qui aux plus sceptiques inspire le recueillement; habillons la grande mosquée, parons-là de ses plus beaux et plus brillants ornements, tout chargés d'or; allumons ses 113 lampadaires avec ses 20.000 lumières, remplissons-la de croyants revêtus de leurs costumes les plus capricieux qui avec le plus grand ordre murmurent leur prière mélancolique et répétée; et, enfin, remplissons les nefs des cours d'une foule silencieuse; est-ce que cette belle mosquée du VIIIe siècle aurait beaucoup de rivales? En la voyant aujourd'hui on se sent transporté au temps des grands événements de notre ancienne civilisation muslimique.

A Cordoue, où nous trouvons face à face les œuvres de deux grands peuples, l'arabe et le romain, la comparaison est aisée. Le pont, les tours, les murailles, quoique dans un but différent, ne sont pas plus imposantes que les lignes droites et flanquées de tourelles formant créneaux, les portes, les redoutes, le mihrab, en un mot tout ce que nous a laissé l'art arabe. Les débris romains servent dans la mosquée pour soutenir les almizates et les soffites. Les piliers, moitié romains et latins, avec leurs chapiteaux difformes et leur décadence manifeste, nous démontrent l'existence d'une civilisation inférieure à la muslimique. Les chapiteaux, imitant le greco-romain, faits par les arabes, sont mieux travaillés. Quand ils construisirent la mosquée ils leur auraient donné peut-être la même grosseur qu'à ceux du Caire, Damas et Kufa, s'ils ne s'étaient pas proposés de profiter des colonnes romaines; mais l'influence de ces matériaux dans la construction est trop grande pour que nous n'en parlions pas en nous occupant du plus ancien de leurs monuments.

II

Quand on contemple attentivement cette œuvre magnifique qui rappelle des souvenirs affligeants parce que nous voulons vivre la vie de tous les peuples qui nous ont laissé de si éloquents témoignages de l'esprit humain, nous nous souvenons d'autres œuvres qui existent dans de lointains pays, sans que le temps, ni la distance, soient un obstacle insurmontable pour faire une étude comparative, très utile pour nous en ce moment. Quand on visite l'Alhambra, les idées historiques restent enfermées dans un espace réservé, sur lequel se lèvent les alcazars, où les scènes du harem, des passions, des cruautés et des jalousies se sont associées pour produire un poème sympathique aux âmes sensibles et aux cœurs passionnés, mais quand pour la première fois on voit les interminables pans de murailles, qui s'étendent à travers l'aspect monotone de la campagne de Cordoue et les inflexibles lignes horizontales des plaines qu'arrose le Guadalquivir, l'imagination ne reste pas seulement en Espagne, elle visite avec grand plaisir les plus lointains pays, où existent des mosquées couronnées de créneaux, des sépulcres couverts de lambris de carreaux de faïence de diverses couleurs et des palais à carreaux rouges et bleus au milieu de villes désertes, silencieuses comme des tombeaux.

Cordoue a encore l'aspect d'une ville du Désert, elle ressemble à Bagdad ou à Damas; ses maisons isolées, basses et silencieuses rappellent les *menacires* de l'Eden musulman et même les édifices chrétiens paraissent tristes comme la vie somnifère de ses fondateurs. On dirait un peuple ruiné par le quiétisme musulman, mais c'est aussi le caractère des ouvrages de la Syrie, du Yemen, dont les exemples se

reproduisent entre cent millions de croyants et dans la moitié du monde.

A Enna, à Syracuse, à Taormina, nous en avons aussi des exemples. La Sicile fut envahie par les normands à la fin du IXe siècle et l'esprit de destruction fit tomber promptement les quelques monuments qui y restaient; mais mis en contact avec l'Orient, les habitants de l'île participèrent des idées que Bélisaire leur avait enseignées et ne firent aucun cas du peu qu'avaient laissé les passagères dominations gothiques. L'art par conséquent, revêtait complétement des lignes harmonieuses et sentimentales, ornementées par l'abondante combinaison de griffons et d'acanthes, pris aux arts carthaginois; et quand le premier comte de Sicile, fils de Tancrède, chassa les Grecs et les Arabes, il s'empara des alcazars que ceux-ci avaient construits, et s'installa dans le palais de Ziza. Il y avait là une telle profusion d'objets artistiques, qu'il s'y donna à introduire de rares modifications, des mélanges extravagants, des idées bizarres, de telle sorte qu'il y a une étude à faire sur la ressemblance plus ou moins grande entre ces fragments si intéressants et ceux de la même origine qui se trouvent à Cordoue et à Tolède. En Sicile les normands restaurèrent et défigurèrent ces édifices et en Espagne trop souvent malheureusement on a posé des moulures gothiques sur des parements arabes et l'art ogival a altéré les courbes originales des arcs en fer à cheval. Ces deux exemples presque identiques qui ont altéré profondément le caractère des constructions orientales ont donné lieu à ce que plusieurs archéologues français et allemands, en dépit de la vérité historique, n'aient pas reconnu au palais de Ziza, ni aux vieilles mosquées du Caire l'originalité des arcs brisés dont la forme s'insinue suffisamment dans quelques petites fenêtres *(ajimeces)* qui en guise de claire-voies se voyaient en Italie, et encore aujourd'hui sont indiquées dans certains édifices de Cordoue.

Sans aucun doute nous croyons que la première période qui construisit les édifices dont nous voyons les restes à Tolède, Cordoue, Séville, etc., à Palerme et dans toute la Sicile, sous la domination des émirs Hassam et Aboul Kasem, dans l'étroit palais de la Cuba, dans les mosquées de Tulum, à Cefala, et dans les alcazars sassanides, est la même partout, avec la même forme et le même style raisonnés, et appliqués avec de légers changements, qui démontrent que dans l'art arabe espagnol du VIIIème au XIIème siècle il n'y a pas de profondes modifications.

Il est nécessaire de chercher par conséquent le développement et la propre inspiration de l'art arabe d'Espagne dans les derniers siècles de la domination sarrasine.

Est-ce que l'extérieur de la grande mosquée de Cordoue n'est pas une grosse masse interrompue par des cubes ainsi que toutes les murailles et tous les remparts de l'Orient, couronnés de crêtes symétriques et prolongés? Et c'est aussi l'aspect des châteaux considérés normands et de fondation arabe, dont les façades sont couvertes d'arcs peints sur les fenêtres découpées à jour de différentes mesures, ouvrages en relief faits avec des carreaux vernissés et couronnements de larges frises avec des caractères kasmatiques. Dans tous l'ancienneté de l'empire grec avec des modifications arabes, première période d'un art qui prend racine dans plusieurs contrées et qui s'accommode à tous les tempéraments; qui subit des oscillations, jusqu'au point de réunir dans un même édifice la voûte en ogive, les arcs doubleaux, les niches en tour creuse et d'autres détails dont nous ne pouvons pas nous occuper ici sans en donner des exemples pratiques. Ces saillies de pierres spéculaires que l'on remarque dans les pilastres et dans les battants de beaucoup de portes et qui ressemblent aux casemates des monuments juifs révèlent quelque peu l'original hébraïque; cette fureur de couvrir les murs de pierres spéculaires rouges, bleues et vertes que nous voyons dans ces temps de luxe immodéré où l'on pré-

ferait l'éclat éblouissant des verres et des cornalines à l'agréable et sympathique ornementation de fleurs, de feuilles et de fruits employée postérieurement.

Dans la grande mosquée de Cordoue on trouve l'unité byzantine, la majesté imposante qui rappelle la puissance islamitique de l'Espagne, la splendeur des Califes et leur foi profonde, puisqu'ils élevèrent un temple pour braver les magnificences païennes; mais plus tard de tels progrès et un tel épanouissement de l'art devaient se produire, sans perdre pour cela sa majesté, que la grande mosquée de Cordoue resterait éclipsée devant les splendeurs de l'Alhambra. Le progrès civilisateur de cent waliats indépendants, les relations chevaleresques avec les peuples ennemis, la culture de la poésie, la traduction des ouvrages philosophiques alexandrins, la pourpre de l'empire détruit par cette race envahissante, ne purent pas changer le sentiment artistique qui devait produire le cloître, le soffite et le minaret des constructions du XII ème au XV ème siècle.

Les moulures en plâtre en forme de feuilles piquées et de spirales pointillées qui décorent les espaces libres des arcs aux portes extérieures de la Cathédrale de Cordoue, sont moins sculpturales que les enlacements de rubans et de lettres en forme de fleurons geométriques, produit kaleidéscopique qui sera toujours sympathique à la vue et qui depuis les anciens *mosaïques* est un ornement admis par le cultéranisme de l'art, aussi bien dans le gothique que dans le latin et que dans celui de la renaissance. Nous croyons sincèrement que l'ornementation composée d'objets de la nature quand ceux-ci sont maniérés, découpés et symétriques dans leur développement est plus barbare que l'ornementation qui franchement se sépare du naturel, qui ne se sert pas des feuilles frisées ni des bourgeons, et se développe dans un labyrinthe illimité de lignes géométriques, s'enrichissant avec l'or et les couleurs, et se polissant jusqu'à produire une confusion à travers laquelle l'imagination croit

voir tout ce qu'elle rêve dans une extase agréable. Nous admettons que les dessins de dentelles des tissus persans, ainsi que ceux que l'on voit dans les vieux parchemins n'ont pas de sens commun quoiqu'ils soient merveilleux, mais est-ce que par hasard les ornements qui représentent des biches, des dauphins, des enfants ailés, des monstres, des fleurs ou des tiges, sont plus naturels, plus vrais? Dans les ornements qui ont la forme des choses de la nature, soit en pierre, soit en bois, soit en toile, soit en peinture, il existe une impropriété instinctive à laquelle nous nous habituons par coutume et c'est parce que l'imitation servile d'objets qui sont harmonieux, mais non symétriques, est une chose anti esthétique impropre de la construction ou combinaison mathématique des durs matériaux employés. Dans l'édifice, l'ornementation moins logique, peut-être la plus extravagante, celle qui n'est ni fleur, ni feuille, ni corps imité, ni ligne, ni courbe déterminée, mais qui participe de toutes ces choses en même temps, est toujours la plus belle et la plus fastueuse. On ne peut donc pas dire que l'ornementation, en se perfectionnant dans l'art arabe et en se faisant plus géométrique, perdit de son importance et de sa beauté, et par conséquent, fut moins digne d'attention que les étranges fleurons et les tiges trop robustes du style byzantin, qui décorent les anciens monuments arabes d'Europe et d'Asie.

Dans l'ensemble de la Cathédrale il faut être fataliste comme les mahométans pour comprendre la pieuse impression que peut produire ce temple. Une immense forêt de piliers droits formant des quais symétriques qui se perdent en se reproduisant dans l'infini, toujours sous la même forme, transmet à l'âme du croyant l'inflexible volonté qui le pousse dans la vie et le destin inexorable qui l'attend dans son paradis. Et dans le sommeil tranquille d'une existence impure et pleine d'espérances, il n'y a rien comme cet ensemble, ce tissu de courbes qui se roulent sur elles-mêmes

et apparaissent illusoirement ondulantes comme les eaux d'un étang agitées par le vent; il n'y a rien comme l'intérieur de cette mosquée pour une conscience musulmane. Mais cette expression majestueuse d'un culte de recueillement dont la solennité chrétienne et la majesté païenne font défaut, ne peut rabaisser la signification d'un autre monument qui fut construit plus tard dans l'Alhambra pour le sensualisme et pour la voluptuosité, pour la poésie et pour la gloire. Dans le premier, l'effort puissant d'une religion que la foi et la croyance dans la domination de l'univers vivifient, et dans le second le raffinement inspiré par la tolérance dont les désastres continus des peuples et leurs discordes civiles en sont la cause.

Et pendant que ces deux monuments classiques se parent du luxe qui eut pour berceau l'Asie et qui se perfectionna en Espagne, il existe à Séville un alcazar mutilé et d'autres restes intéressants, reflet de l'art des Berbères, appris parmi nous, mais importé avec décadence, fidèle interprète des peuples plus grossiers et infatigables, qui imitaient les choses sans leur donner de sentiment et qui détruisaient par vanité. Les ouvrages arabes de la région sevillanne sont une preuve d'impuissance pour perfectionner l'art; c'est pourquoi elles constituent un genre de transition constante ou de permanence instable; bien que n'a jamais pu unir les deux extrêmes mentionnés.

CORDOUE

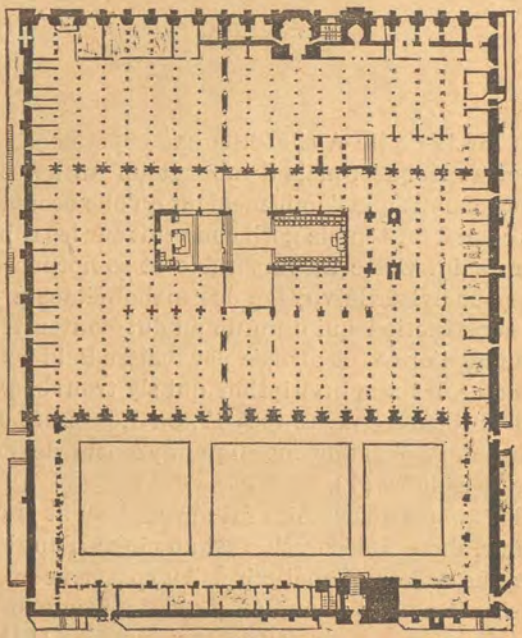
LA GRANDE MOSQUÉE DE CORDOUE

En l'an 786 le Calife Abd-el-Rhaman commença la fabrique de cette mosquée, mais il mourut un an après l'avoir commencé. On dit que l'emplacement qu'elle occupait avait été jadis celui d'un temple goth construit sur les ruines d'un temple romain. Cette incomparable et somptueuse *Djamy* fut faite pour éviter le voyage des mahométans à la Mecque. Sa construction qui dura un an dut coûter trois cent mille doubles d'or et fut dirigée par maître Said-ben-Ayud, s'il faut en croire une inscription qui s'y trouve. Un siècle plus tard on ornementa la *Quiblah*, ou lieu sacré des oraisons avec une splendide mosaïque byzantin de cristal et de pierre spéculaire (1).

Quand le *Mihrab* ou oratoire fut terminé, on fit la chapelle pour l'Emir, dont la décoration est au moins d'un siècle plus moderne que celle du Sanctuaire. Au commencement, elle n'eut que huit nefs et quand on y ajouta encore huit nefs, la *Quiblah* ne se trouva plus au centre; jusqu'en 1521 le temple subsista ainsi. C'est alors que l'évêque Don Alonso Manrique obtint la permission de l'Empereur Charles Quint pour élever au milieu la cathédrale gothique qui existe au-

(1) Beaucoup de muslimes se prêtèrent volontairement à sa construction. En outre on se servit de tous les prisonniers de guerre, de la cinquième partie du butin, des contributions et des conquêtes de Catalogne et de Narbonne.

jourd'hui. Trois ans plus tard, ce même Empereur, quand il alla visiter cette mosquée, se repentit d'avoir concédé la permission et il le dit en public. En effet, l'œuvre chrétienne est et sera toujours pâle à côté de celle des arabes.



Plan de la Mosquée de Cordoue.

Le Calife en personne allait tous les jours aider de ses propres mains les ouvriers du temple. On dit, quoique ce n'est pas bien sûr, que dans l'*alminar* ou tour que les Arabes construisirent pour cette mosquée, ils établirent des cloches comme celles des églises gothiques, pour que les almohadans (sonneurs des églises arabes) appelassent les fidèles

aux *azalas* (oraisons des musulmans), mais cette coutume se perdit par animosité contre les chrétiens.

Cette mosquée mesure 642 pieds du Nord au Sud et 462 d'Orient à Occident, et elle est flanquée de tours crénelées

Intérieur de la Mosquée de Cordoue.

avec un robuste avant-toit à l'intérieur de la cour semblable à ceux dont on se sert en Egypte.

Plusieurs files de colonnes sont symétriquement rangées dans des nefs parallèles et les fûts sont couronnés de chapiteaux corinthiens, de construction barbare la plupart, qui furent arrachés de temples chrétiens plus anciens. Ceux qui

furent faits par les arabes sont plus délicats et les colonnes groupées comme celles des mosquées du Caire, de Damas, de Ceifa sont placées très près les unes des autres et superposées par des arcs géminés afin d'arriver à la hauteur du almizate (clef ou point central de la voûte). Les ornements trouvés dans quelques chapelles sont aussi grossiers et aussi ordinaires que ceux des temples primitifs de l'Arabie.

Après la première époque, du temps d'Abd-el-Rhamán II,

Ornementation des portails.

d'Abdallah et d'autres, la mosquée s'embellit par de petits détails et par des mimbars précieux et élevés.

Le second alminar fut construit par An-nasir et sa hauteur était considérable car il n'y en avait pas de plus haut au monde. La construction dura treize mois et il possédait deux escaliers disposés de telle sorte que ceux qui montaient d'un côté ne voyaient pas ceux qui descendaient de l'autre. La coupole se terminait par deux boules dorées et une argentée d'un diamètre de trois palmes et demie, qui soutenait deux lis sur lesquelles une grenade en or était

posée. On croit que beaucoup des mosaïques employées furent apportées de Constantinople et d'Afrique, principalement les émaux *sofeisafas*, qui se trouvent dans la chapelle principale. Au temps d'Al-Haken les portes furent recouvertes de bronze, les pierres du pavage furent travaillées, et le sanctuaire fut changé de place.

Ces portails sont de granitelle et de pierre avec des briques rouges placéess ymétriquement et ils possèdent des fenêtres géminées et des feuilles persiques d'une pureté incomparable jamais vues dans aucun autre édifice musulman.

En présence de cette élégante mosquée on peut étudier

Chapiteau (première époque.)

les infinies ressources de l'art. Dans les impostes de l'arc du sanctuaire on lit, après la salutation habituelle, que le Pontife prince des croyants Al-Mostanser Billar Abdall Al-Haken ordonna au chef de la chambre Giafar ben Abd-el-Rhamán de faire ajouter deux colonnes à cet édifice, qui fut terminé en 965; il était entièrement recouvert de tuiles de couleur (1).

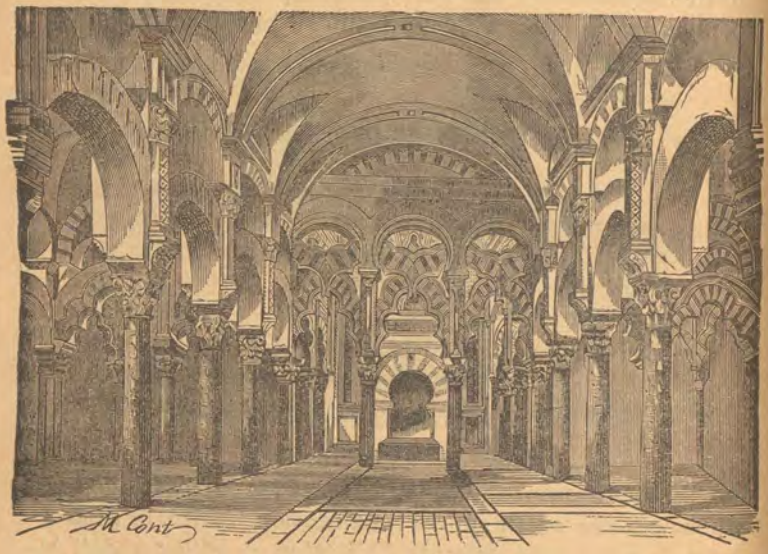
Il y avait dans la mosquée 1.419 colonnes, aujourd'hui il y en a à peine, et les chapiteaux, d'ornementation variée,

(1) D'après quelques auteurs arabes traduits par Mr. Simonet.

presque tous de décadence latine, ne sont pas à leur place.

Les nefs étaient couvertes d'une série de poutres travaillées qui soutenaient des plans peints et la tuile vernissée avec des cheneaux en plomb pour l'écoulement des eaux. Construction admirable qui compte onze siècles d'existence et qui n'a jamais bougée.

Dans le sanctuaire se trouvait le mimbar qui était fait



Nef centrale de la Mosquée.

d'ébène, de sandal et d'incrustations de nacre et d'ivoire; c'était une espèce de char à quatre roues et sept marches qui avait coûté 35.705 deniers. On y gardait une copie du Coran écrite par Othman et tâché de son propre sang, livre volumineux que deux hommes ne pouvaient pas changer de place.

Nous ne savons pas où se trouvait l'autre Mahsurah ancienne dont on parle souvent, mais il est très probable qu'elle devait exister dans les mosquées des Emirs, lieu préféré où se placent les Sultans et les Docteurs de la Loi avec leur cortège de sherifes et de soldats dans les grandes cérémonies.

Dans la cour il y avait de belles fontaines et de grands étangs pour les ablutions et une grande citerne qui s'étendait sous un magnifique jardin planté d'orangers. En étendant la vue on voyait parfaitement de là des milliers de lu-

Ornement byzantin.

mières qui brûlaient dans des lampes, lanternes et candélabres de bronze et d'argent. On raconte aussi qu'Almanzor voulant agrandir le temple et démolir à cet effet les maisons contiguës, moyennant l'indemnisation à ses propriétaires, trouva qu'une vieille femme qui possédait une petite maison avec un beau palmier ne voulut l'abandonner qu'à condition qu'on lui donna une autre maison et un autre palmier identiques; le Calife ordonna de lui trouver ce qu'elle désirait, quand même on dut payer mille deniers. Dans cette cour il y avait seize portes conduisant au temple.

Quand Ben Sagiah en 1146 livra au Roi Don Alphonse la ville de Cordoue, les chrétiens attachèrent leurs chevaux aux colonnes de la mosquée et ils detruisirent le Coran, sculpté du temps d'Almanzor.

Pour terminer, nous donnerons quelques détails curieux sur le culte des mosquées, pris du livre *Mission historiale du Maroc*.

« Elles n'ont d'autres ornements que les lampes de laiton, d'argent ou de verre, qu'on allume la nuit quand on ouvre les portes pour l'oraison. Sur le mur d'Orient ils peignent quelque ornement pour que les croyants dans leurs prières regardent de ce côté. Ils ont une chaire posée sur des roues et on la place où le *Talvi* veut prêcher. Les cours de toutes les mosquées sont pavées de carreaux de porcelaine peinte par où découlent les eaux cristallines qui aboutissent aux lavabos du peuple. C'est un lieu enchanteur et l'on sait que ceux qui ne se lavent pas chez eux sont obligés de le faire là, car personne ne peut entrer dans le temple sans être bien propre. On ne peut rentrer non plus chaussé, il faut laisser les bottines à la porte et les chrétiens quelquefois les volaient. Ils ont pour les temples une telle vénération qu'ils ne permettent pas dans le voisinage des maisons scandaleuses, des hôtelleries, des auberges et ils défendent aux juifs de passer par devant.

» Dans quelques mosquées les femmes n'entrent pas parce qu'elles sont incirconcises et seulement la sultane possède un oratoire où elle prie pour toutes les femmes.

» Les Almohadans crient, quand ils montent aux minarets quatre fois en sept temps. Le premier à minuit ils disent « Dieu est grand; prier est meilleur que dormir ». Le second à deux heures du matin, la même chosse. A trois ou quatre heures du matin ils placent une *lanterne* au bout d'un bâton et ils disent: « Il commence à faire jour; louons Dieu ». Le quatrième ils arborent un drapeau blanc qu'ils ôtent à une heure et ils crient: « Dieu est grand ». Le vendredi,

jour de fête, aussitôt qu'il fait jour et jusqu'à dix heures et demie ils laissent flotter un drapeau bleu. Le cinquième à quatre heures de l'après midi pour annoncer le commencement des travaux; en hiver c'est à trois heures. La sixième fois quand apparait la première étoile de la nuit, et la septième à neuf heures, qui est celle du silence. Ils se servent d'une horloge de sable.

»La veille des jours de fête ils chantent dans les minarets avec une musique assez agréable, pendant une heure.

»Les ablutions avant d'entrer dans la mosquée pour l'oraison se font avec trois buts. Le premier, après les nécessités indispensables de la nature humaine. Le second, appelé des cinq sens de nature en se lavant les pieds, les mains, le nez, les oreilles et la tête. La troisième en se baignant tout le corps et en se peignant ce qui se fait dans les bains publics, les hommes le matin et les femmes le soir. Personne ne peut prier sans s'être lavé préalablement.»

FONDATION DE LA DJAMY

SELON LES ARABES

La légende qui s'occupe de la fondation de cette mosquée raconte qu'Abd-el-Rhamán I se leva un jour de grand matin et ordonna à son eunuque Mansur de convoquer les *sénieurs* pour le conseil. Quand ils furent réunis, il leur fit part du projet de construction de la grande mosquée d'Occident. Les auteurs arabes lui attribuent un long discours qui indique l'état de lutte entre les deux grandes églises alors rivales. Nous publions quelques uns des meilleurs paragraphes:

« ... Le chrétien idolâtre dit: L'Europe est la reine, l'Asie est sa servante. Le fidèle musulman s'écrie: La lumière vient d'Orient. Algufia dort dans les ténèbres.

« L'Eglise et l'Islam se regardent face à face comme le lion et le tigre... Dans les montagnes d'Alfranc le tigre rusé laisse sa proie pour le retour: dans la cité de Constantin les bûchers dévorent les monastères, les moines et les idoles et avec les coups du Château isaurique Sainte Sophie se mine peu à peu.

» Les barbares des régions glacées se réjouissent enfouis dans leurs pelisses et attendent qu'un Pontife romain donne à Charlemagne le globe de Constantin; mais les belles filles du Yemen avec leurs danses et leurs chants célèbrent dans leurs almées les victoires des fils d'Ismaël, qui par la vertu du Coran ouvrent les portes d'Orient et d'Occident.

». . . . . .

. . . . . Les vierges et les vieux de l'Hedjaz chantèrent:

Il n'y a d'autre Dieu que Dieu; Mahomet est son prophète! Puissante est la race Coreixi: Dieu clément a perpétué par elle le précieux collier de Cosröes et les vingt-cinq couronnes des rois d'Ibérie.»

Après il décrit les splendeurs de la terre qu'ils dominaient et le pouvoir qu'ils exerçaient sur les rois d'Alfranc, et il ajoute:

«Dieu ne livrera pas le monde à ceux qui s'enivrent en prêchant aux autres la pénitence, s'enrichissent en exaltant la pauvreté et se laissent aller à la débauche en recommandant la chasteté...

»A eux les monastères pauvres et sombres; à nous les vergers, le harem, les bains et les mosquées; mosquées couvertes intérieurement de jaspes polis et de stucs splendides, construites de rouges jacinthes et remplies de lampes inextinguibles.

»A eux les cloîtres lugubres et silencieux; à nous les fontaines cristallines et les myrtes toujours verts, à eux les privations de la vie triste du château; à nous l'existence riante et tranquille de l'académie; à eux l'intolérance et la tyrannie, à nous la monarchie clémente et paternelle; à eux l'ignorance du peuple, à nous l'instruction publique et gratuite; à eux les déserts, le célibat, le martyrologe, à nous la fertilité, l'amour, la fraternité, les commodités et les plaisirs...

»Il se prépare un grand combat entre la barbarie et la culture, entre les ténèbres et la lumière, entre chrétiens et musulmans; le monde est préparé et disposé pour de grandes choses, comme le fer qui sort de la forge rougi et attend la nouvelle forme qu'on doit lui donner sur l'enclume.»

Ensuite il annonce la lutte des francs, et des arabes, les premiers contre les barbares des régions glacées, et de l'arabe contre les tribus du Ganges et de l'Inde; «encore un effort, dit-il, et la majestueuse Bagdad s'humiliera devant

la reine de l'Andalou; élevons en honneur d'Allah une mosquée (aljama) semblable à la Sainte Maison de Jérusalem.

»Elevons la Caba de l'Occident sur l'emplacement d'un temple chrétien que nous démolirons pour que la croix se trouve parmi les décombres et que l'Islam soit rayonnant.

«Qu'elle soit pareille aux basiliques du Crucifié de manière que la Maison de Dieu opprime la maison des idoles, le parvis, le portique, les nefs et le sanctuaire, tout dans une enceinte de quatre angles et de quatre côtés comme la Sainte Maison de la Mecque.

Il fait l'enumération des beautés de la future mosquée, il décrit la citerne de la cour, les orangers qui doivent ombrager les fontaines pour les ablutions, les onze portails et les onze nefs, avec une plus large au centre pour adorer la *quiblah* ou sanctuaire; les colonnes de marbres différents rangés comme une armée belliqueuse, les arcs comme des drapeaux gouflés par le vent de la fortune; les toits de mélèze incorruptible...

Abd-el-Rhamán parla si admirablement, que les *sénieurs* émerveillés écoutaient ses paroles prophétiques et en vue des vérités historiques exposées par le Calife, ils décrétèrent élever un temple. Le Catib reçut les ordres nécessaires, et il fut chargé de s'arranger avec l'Evêque et le Comte chrétien sur l'achat du temple qui devait être démoli pour ériger la mosquée; mais ceux-ci ne voulurent pas le vendre, puisque la basilique servait en même temps pour le culte arabe et le chrétien, conformément au précepte d'Omar qui ordonnait de partager avec les chrétiens les églises des villes conquises. Enfin, selon raconte Al-Makkari, les chrétiens consentirent à vendre l'église, à condition de leur permettre en construire une autre aux trois saints martyrs Faust, Faunaire et Martial et ils reçurent en deniers d'or le prix convenu. Ils délogèrent pacifiquement l'église et emportèrent en procession les images et les objets du culte et immédiatement le Calife commença l'édification, en se servant

de matériaux romains et gothiques de dedans et de dehors de Cordoue qu'il fit apporter à grands frais. Il fit activer les travaux, mais il ne put pas voir terminée la toiture de l'édifice quoiqu'il s'était proposé de célébrer avec grande solennité l'achèvement du temple. Pendant deux ans il surveillait constamment les ouvriers; il disposait les plans avec les architectes, il dessinait une grande partie de l'ornementation, et tout cela sans négliger le gouvernement et la prospérité de ses Etats, mais la mort le surprit et tout le peuple en ressentit un profond sentiment. A la mort d'Abd-el-Rhamán, son fils Hixem lui succéda et il continua la mosquée qui fut terminée à l'époque des plus grandes victoires pour les arabes d'Espagne (1).

---

(1) Publié auparavant par d'autres auteurs.

MEDINE AZAHRA

Suliman (1) incendia les palais d'Azahra l'an 1010 et il détruisit la ville abandonnée dont les habitants s'étaient réfugiés dans les villes contigües; par conséquent si nous voulons décrire ici une des plus belles œuvres crées par le génie de la civilisation mahométane, nous devons nous rapporter aux chroniques du temps d'Alphonse VI qui racontent que ce monarque ayant demandé pour Doña Constance la délicieuse résidence d'Azahra, le Calife indigné tua le messager et fut la cause de la guerre vengeresse qui introduisit en Espagne les almoravides pour soutenir la suprématie d'Occident. On trouve peu de documents historiques qui servent à connaître les beautés artistiques de ce séjour. La chronique nous dit que beaucoup de chapiteaux et de colonnes furent enlevés pour faire l'alcazar de Séville, mais comme on ne sait pas à quelle époque, nous ne croyons pas que ces matériaux aient cette origine. Quant aux vestiges qui se

(1) M. Leopoldo Eguilaz, l'intelligent antiquaire et l'orientaliste bien connu de tous les lettrés, a publié une *Etude sur la valeur des lettres arabes dans l'alphabet castillan et règles pour la lecture* au moment où notre ouvrage se trouvait sous presse. Ce livre contient une nouvelle clef orthographique pour la transcription des noms propres et de villes arabes, basée sur la traditionnelle de nos chroniqueurs et de nos poètes. Le système est excellent, et en son appui il cite les opinions de grammairiens insignes tels que Sylvestre de Sacy, Caspari et Cousin de Perceval; par conséquent, dorénavant nous suivrons les règles établies dans ce livre pour la transcription des noms arabes.

trouvent au couvent de San Jerónimo de la Sierra (Saint Gérôme du Mont), ils proviennent sans doute de ces somptueux édifices, pour lesquels on se servit probablement des portiques romans, des pilastres et des entablements des monuments arabes ainsi que des mosaïques, des briques, des soffites, des dallages, des lampes et des précieux fragments de vases sans émail que nous avons vu; voilà pourquoi nous

Lampe à pied de Médine Azahra.

devons parler de ce séjour plus précieux pour l'antiquaire que pour l'artiste.

Mais comme pour l'histoire de l'art nous ne pouvons pas passer sous silence un monument qui d'après les descriptions mahométanes occupait la première place en Espagne, nous en parlons comme réminiscence d'autres alcazars; celui de Tolède en particulier duquel nous ne pouvons rien mentionner. Les chroniques disent qu'un architecte de Byzance traça par ordre de l'émir les plans du plus grand édi-

fice alors connu à trois milles Nord-Est de Cordoue, sur le sommet du Monte de la Novia (Montagne de la Fiancée), dédié à une odalisque qui donna son nom à l'édifice. Le harem pouvait contenir plus de 6.000 concubines et servantes, 3.750 eunuques et 1.500 gardes. On y employa un nombre considérable de pièces de marbre, ce qui prouve que cet édifice ne ressemblait nullement à l'alcazar de l'Alhambra, puisque les matériaux de la construction impriment un cachet particulier au style de chaque époque. On y comptait des milliers de colonnes de marbre apportées de Raya et de Filabre, de Rome et de Tunis, restes sans doute des ruines de Carthage; il y avait une remarquable abondance de terres cuites de différentes couleurs et de délicats parements en stûe dont on trouve encore de gros morceaux en remuant la terre. Pour construire cette grande merveille, cinq mille ouvriers, gagnant deux deniers et demi par jour y travaillèrent pendant trente ans, et du temps du calife An-Nasi on avait déjà dépensé sept millions de deniers. De larges rigoles conduisaient l'eau jusqu'aux bains, fontaines et étangs et les portes décorées d'agramiles étaient bardées de cuivres et de fers argentés, comme nous avons vu ailleurs, avec de fortes couches d'étain pour les préserver de l'oxydation. On cite comme la plus belle de ses habitations la Salle des Grandes Cérémonies, avec ses arabesques de stuc doré et ses couleurs et son plafond de bois de senteur terminé par un anneau qui soutenait une grosse perle, cadeau de l'empereur grec Constantin Porphyrogénète. La fantaisie nous parle après ça des diamants et des émeraudes et des bassins pleins de mercure qui servaient pour amuser les esclaves et les odalisques.

Par rapport aux sculptures il nous est impossible d'admettre ce que l'on en dit. Nous avons vu un lion en bronze admirablement fondu dont nous conservons la photographie, et qui ne laisse rien à désirer quant au modèle, parfaitement retouché à la main, comme les ouvrages japonais

et qui provient de ces édifices (1). Il y avait d'autres sculptures dont on trouve quelques fragments chez les antiquaires qui nous répondent de l'existence de ces œuvres de caractère babylonien. Les contes nous décrivent une figure de marbre apportée de Syrie qui fut placée dans la chambre à coucher du Sultan, sur douze figures d'or vermeil et d'autres qui vomissaient l'eau dans les étangs; cela nous démontre clairement le luxe qui régnait dans la demeure,

mais nous ne pourrons jamais concéder à l'art sculptural une place prééminente.

La mosquée d'Azahra est aussi un des édifices décrits avec enthousiasme: les minarets de cinquante coudées de hauteur, les arcs de linteau, les découpures, les mosaïques et les cristaux de couleurs comme ceux du sanctuaire de la cathédrale mentionnée, donnaient à ce temple un enchantement particulier.

---

(1) Il était conservé dans l'atelier du célèbre et regretté peintre Fortuny.

Si nous ne pouvons analyser ces monuments disparus, à plus forte raison nous ne pourrons rien dire de ces alcazars royaux plantés au bord du Guadalquivir sur les fondements de ceux élevés par les Goths. Selon Al-Makkari, le roi maure de la forteresse d'Almodovar découvrit le palais romain qui devait se trouver près de la forteresse carrée d'Alphonse XI, probablement la place qu'occupait le palais de Téodofrède; voici ce que nous dit Ibn-Bashkuwal: « Parmi les portes de ce palais que Dieu Tout-puissant ouvrit pour réparer les injures, protéger les opprimés et déclarer les sentences justes, la principale est celle qui domine une terrasse saillante, sans égale sur la terre; cette porte donne accès à l'alcazar et ses battants sont bardées de fer avec un anneau de bronze d'un travail exquis de figure d'homme avec la bouche ouverte, qui fut apporté de Narbonne par un Calife. Sur la même façade il y a une autre porte pour les jardins et de l'autre côté une terrasse d'où l'on domine le Guadalquivir, et deux mosquées fameuses par ses nombreux miracles... La troisième et la quatrième portes, appelées del Rio et de Covia avaient leur issue vers le Nord. La cinquième et dernière, appelées de la Grande Mosquée, étaient celles par où sortaient les califes quand ils allaient les vendredis à l'azala (oraison) et dont le chemin se couvrait de tapis. »

Dans une autre page sur Médine Azahra, il dit ce qui suit: « C'est un édifice admirable dont la construction fut commençée dans les premiers jours de l'année 325 (936) par Abú'l-Mutarvif Abd-ar-Rahmán, surnommé Nasir (fils de Muhammad, fils de Abd-Allah, un des souverains Omeyas d'Espagne). Il se trouve à quatre milles et deux tierces de Cordoue. Sa longitude d'Orient à Occident est de 2.700 coudées, et sa largeur du Nord au Sud est de 1.500. Le nombre de ses colonnes est de 4.300 et il a plus de 15.000 portes. An-Nasir divisa la rente de l'Etat en trois parties, une pour les troupes, une autre pour le Trésor et la der-

nière pour construire Médine Azahra. Les rentes d'Espagne dans ce temps-là étaient de 5.480.000 deniers et les propriétés et les rentes du souverain lui rapportaient 765.000 deniers» (1).

---

(1) Nous avons emprunté la plus grande partie de cette description à l'ouvrage si intéressant de Mr. Pierre de Madrazo sur Cordoue.

CONSIDÉRATIONS

SUR LES ARTS ET INDUSTRIES

Si on considère l'aspect des habitations modernes dans la plupart des cas et les commodités qu'elles renferment, en comptant le luxe et la beauté des meubles et des objets dont nous nous servons, on voit tout de suite que l'Espagne du XIXème siècle ne peut être comparée à l'Espagne du Moyen Age et de la Renaissance. On trouve des centaines d'édifices dans toutes les anciennes capitales qui conservent encore de riches détails de leur construction et qui sans aucun doute sont supérieurs à ceux que l'on construit aujourd'hui. Nous en avons la preuve en considérant les plafonds de soffites qui existent à Cordoue, Tolède, Grenade, Séville et dans d'autres villes de moindre importance qu'on ne pourrait pas faire aujourd'hui si ce n'est à grands frais. Étudions ce que coûterait à présent les cloîtres en pierre de taille, les marbres des riches portails et les ornements compliqués d'arabesques greco-romains, etc., et quoique toutes ces détails ne servaient qu'à décorer une cour, un balcon et une salle avec deux alhamies qui suffisaient à ces gens, ce qui prouve un grand progrès dans les arts. La meilleure preuve de culture et d'illustration de cette société est que l'on ne trouve jamais un ornement, un détail en bois, en pierre ou en terre cuite qui soit mal fait et qui ne corresponde pas aux règles classiques de l'exactitude, de la relation et de la beauté comme malheureusement on

le voit aujourd'hui sans tenir compte du bon sens ni des règles générales du bon goût.

Il est vrai que les anciens comprenaient l'esprit de la civilisation classique, et l'on doit étudier minucieusement ce qu'ils faisaient et fabriquaient, car très rarement on trouve dans leurs ouvrages les marques de l'ignorance, de la décadence et de la misère; pendant ce temps-là l'art florissait et la société augmentait le sentiment de sa force et de son prestige. Est-ce que dans l'époque où nous vivons il y a dans l'art qui nous caractérise ce sentiment pratique de la beauté qui fait nécessaire l'emploi du luxe et la mise en pratique des œuvres ingénieuses de l'intelligence humaine? L'art aujourd'hui n'a pas conscience de sa mission et dans le temps jadis elle l'avait et nous devons faire remarquer que nous parlons de notre pays parce que nous admirons le génie des autres grands peuples civilisateurs qui possèdent un caractère et une vie conséquents avec un état social qui s'explique et que l'on raisonne. Chez eux, l'on trouve les mêmes choses que chez les peuples anciens; l'ouvrage, le livre, l'industrie, le monument, la religion, la science, tout obéit à un principe élevé et progressif, au bon sens qui ornementa avec un génie particulier, mais ne faisant jamais de barbarismes, ne présentant jamais non plus des formes ou des idées insensées, comme il arrive chez les peuples qui dépérissent ou vivent sans avoir conscience de leur valeur.

L'industrie céramique, à cause de sa connexion avec les beaux-arts, mérite un paragraphe spécial. Elle acquit un grand développement plus tard, mais à l'époque du Califat elle nous donne déjà des preuves de son existence. Les morceaux de vase d'un mètre de hauteur, trouvés à Cordoue, sont de terre glaise colorée avec bas-relief et nous démontre le goût de la première époque. Nous en avons vu un de style byzantin avec acanthes et têtes de monstres fabuleux qui révèle une époque riche en idées et en traditions orien-

tales. Ces vases ne possèdent par les émaux de riches couleurs qui apparaissent après; ils sont peints en vert et blanc et il y en a beaucoup en terre simple, quoique de forme élégante, très ressemblants au vase étrusque de la décadence. Dans aucune partie de l'Europe, l'art du potier était aussi florissant qu'en Espagne. Si l'on collectionne les fragments de vase de Cordoue et de Tolède qui existent aujourd'hui et que l'on reconstitue les morceaux qui manquent, on reconnaît un avancement très grand qui continue avec les émaux dorés de Valence et de Malaga et termine avec la combinaison de couleurs et le reflet métallique appliqués vers le XIVe siècle. Nous sommes certains de ce que nous disons, car nous avons trouvé parmi des décombres de poteries anciennes des fragments de ce genre d'industrie.

On peut dire par conséquent que le développement de cette intéressante industrie s'est initié en Espagne; que le secours reçu par la connaissance des propriétés colorantes des terres et de ses fondants, pour produire les vernis opaques, l'harmonie, et jusqu'aux demi-teintes, fut une découverte antérieure au XVème siècle, puisque avec une grande habileté quoiqu'un peu mécanique, nous le voyons dans les vases de l'Alhambra avec cet effet artistique qui causa une si grande surprise, quand Bernard de Pallissy exécuta ses premiers émaux combinés. Et quoique l'origine de cette industrie se doit aux Assyriens et aux Egyptiens, et qu'entre les juifs elle était noble comme symbole du pouvoir qui fait avec de la terre une forme ou un corps, tout le monde sait qu'elle se perdit dans la ruine de l'empire d'Occident et que sa réapparition se doit aux arabes d'Espagne et de Mallorque.

Ils faisaient en faïence ordinaire des lampes à pied de différentes formes, semblables à celles dont se servaient les romains, mais souvent ils avaient des lampes en métal taillées au burin ou en relief avec des arabesques précieuses d'un fini admirable, à une ou plusieurs mèches, qu'ils plaçaient quel-

ques fois dans des petites niches pratiquées dans le mur et d'autres fois dans des lampes formées d'un plateau découpé à jour et de trois chaînettes ou sur un pied comme nos candélabres, plus ou moins décorées et en bronze, ou dans une lanterne ou réverbère en métal ou en bois découpé et avec des verres ou des transparents.

Nous avons devant nous des fragments de vases dont la composition artistique n'a rien à envier à celle des grecs, des riches et enjolivés du temps de la Renaissance et de ceux de Beauvais du XIIème siècle et qui sont plus sveltes que les anciens de chine japonaise qui furent connus sur le continent au milieu du XVème siècle.

Le travail de mosaïques fait de pièces rapportées appliquées sur un fond solide, et qu'on n'a pas pu imiter de nos jours, constitua une industrie hors ligne; après l'expulsion des Arabes elle continua et au lieu des mosaïques on fit des carreaux de faïence colorés grossièrement travaillés. Les ouvrages en terre cuite, pour pouvoir résister l'influence atmosphérique étaient miraillés par les Arabes de vernis de différentes couleurs que l'on peut voir encore aux portes des villes et des palais; et les briques coupées pour construire les façades furent les plus ingénieux et les plus délicats ouvrages qu'ils prirent pour orner toutes leurs constructions.

L'orfèvrerie de la première période est complétement byzantine et superieure au travail que révèle les couronnes des monarques visigoths. Dans cet art, aussi ancien que la découverte des métaux précieux qui se trouvent à l'état pure dans la nature, on trouve un fidèle reflet des plus belles œuvres de l'empire d'Orient. Avec une telle base, cette industrie forcément se développa et à Cordoue les tireurs d'or, vers 1350, quand l'Italie prouva sa ténacité, arrivèrent à faire des lames d'un grain pour couvrir 56 pouces carrés, et des minces filets avec lesquels ils construisaient des filigranes précieuses, aussi belles que celles d'Allema-

gne où cette industrie est aujourd'hui florissante. Nous avons vu des spécimens trouvés dans un sépulcre près d'Almeria, semblables à ceux qui existent au Musée Archéologique National; ce sont des pendeloques en fil d'or et des colliers du même genre; les bracelets sont récamés avec ornements byzantins et inscriptions africaines, et on a remarqué sur des planches de cuivre trouvées dans des ruines près de Grenade le ciselé des lettres et des ornements et dans une cassolette d'argent et de laiton des incrustations aussi bien faites que celles qui se firent en Italie quatre siècles après. L'application des émaux sur or et argent apparaît spécialement pendant la dynastie Nazarite; car quoique à Séville et à Cordoue on connaissait déjà la manière de combiner les matières cristallines avec les métaux, il y a plus tard des exemples d'incrustations de petites pièces carrées et triangulaires en forme de briques très fines de cristal ou pierres artificielles, au fond des récamés d'argent ou d'or; elles sont d'un travail délicat et on ne peut se lasser de les admirer encore aujourd'hui.

L'épée que l'on conserve au Généralife a une précieuse poignée de cette forme, supérieure à notre avis à beaucoup d'autres qui se trouvent à la *Real Armeria* et dans les musées étrangers. L'acier des armes dont la trempe est prover biale, travaillé non seulement à Toléde, mais aussi dans beaucoup de villes andalouses, n'a jamais été mieux travaillé; et les ciselures des casques, cabassets, armures, boucles, étriers, etc., que l'on découvre de temps en temps, prouvent suffisamment les progrès de cet art difficile, exécuté avec moins d'éléments mécaniques que ceux que nous possédons aujourd'hui. La serrurerie nous a laissé deux coffres-forts très-rares qui se trouvent à Grenade et qui ont un système de fermeture très compliqué et tres ingénieux. Sans posséder de cylindres ni d'autres appareils de la mécanique moderne ils tiraient des lames minces et unies semblables à celles que l'on fait aujourd'hui.

Ils coulaient le bronze dans des pièces assez grandes pour faire des sculptures de formes humaines et d'animaux parfaitement mouleés. Nous en avons vu une sans reprise au burin qui possédait la netteté des meilleures statues modernes; tout le monde sait que c'est un art qui offre beaucoup de difficultés d'élaboration qu'on n'a jamais pu éviter pour reproduire exactement la pureté du modèle. Les ustensiles de ce métal dont on se servait pour les usages domestiques sont très bien moulés, en règle générale, et nous en avons vu plusieurs avec des inscriptions dont les caractères étaient propres et beaux et qui avaient en outre des ornements de feuillages et de spirales parfaitement refondus.

En même temps qu'en Sicile, les Arabes tissèrent en Espagne la soie, mais avec la différence que les vêtements des femmes étaient après brodés également en soie pour le même prix que s'ils avaient été faits de fil d'argent. En l'an 780 les Arabes d'Espagne vendaient aux francs des tissus et des broderies en soie, que Charlemagne envoya à Offa comme une preuve du progrès de cette époque. Durant le Califat ils tapissaient les divans de soies rayées de différentes couleurs et ils vendaient des étoffes aux chrétiens qui s'en faisaient des vêtements et les portaient comme effets de luxe. Les corps de jupes et les pourpoints de futanie avec les ceintures de cuir ouvré, brodés en couleurs et cordonnés d'or, les cafetans en soie, verts, blancs ou rouges, les garnitures de robes du même tissu, faisaient partie des beaux vêtements que toutes les classes de la société portèrent à partir du XIème siècle. Il en était de même des camelots que portaient les femmes couverts de riche passementerie en soie, nattés et bordés, et des coiffes et des mantes de laine et en soie, qui sont encore de mode de nos jours après dix siècles écoulés.

On construisait les meubles avec une grande habileté ainsi que des ouvrages de pacience et l'on faisait beaucoup de marqueterie de nacre et d'écaille avec des encastrements

de métaux précieux, jusqu'à tel point qu'on employait quelquefois une ou plusieurs années de travail pénible et délicat pour en fabriquer un seul; il n'était peut-être pas très artistique mais sûrement il était ingénieux. Ils sont trop luxueux pour l'époque; mais les plus modestes et économiques que nous avons vus, étaient supérieurs à ceux dont se sert la société pauvre d'à présent. Sur les murs des tissus brodés, pour les niches et les prie-Dieu des moulures en forme de nœuds et jusqu'au XVIIème siècle on employa cette ornementation pour les soffites appelés *maomares* et pour les bureaux et coffres qui appartienent à l'époque de la Renaissance et furent employés dans les couvents chrétiens.

L'application des cuirs appélés maroquins et cordouins, à cause de leur origine, était très répandue. On s'en servait dans l'habillement, dans les harnais et dans les sièges des divans et l'Espagne peut se glorifier d'avoir hérité cette industrie si perfectionnée; à l'Exposition de Londres de 1851 on n'en a pas vu de meilleurs spécimens que les nôtres. Les fins pointillés d'une égalité admirable sur des ouvrages superposés, faits à la main d'une façon rudimentaire, leur donnent un bel aspect que l'on trouve aussi dans les harnais usités au XVIème siècle et que d'autres peuples nous prirent pour l'abandonner plus tard. Ils revêtaient aussi les murs; leur donnaient du relief, et doraient les superficies basses comme on le fait aujourd'hui pour relier les livres. Nous avons trouvé des morceaux de ces cuirs qui révèlent une industrie florissante et très avancée.

Ils fabriquaient du papier de coton et ils teignaient les tissus de brillantes couleurs tellement permanentes, que les draps et les drapeaux en laine et en soie trouvés récemment dans l'Alpujarra conservent leurs couleurs comme si elles venaient d'être appliquées: nous avons vu un *cambuj* ou voile destiné à couvrir un coussin qui certainement n'a pu être tissé que comme on le fait aux Gobelins dans l'actualité. Enfin la palme, la pite et le sparte filé couvraient

les parquets et les dallages des plus pauvres maisons et avec ces plantes on faisait beaucoup d'objets utiles mieux ouvrés que ceux d'aujourd'hui.

Les tailleurs *(alfayates)* étaient nombreux en Espagne comme profession luxueuse, intimement liée avec les tisserands et les marchands de tissus; et comme aujourd'hui à Fez, on fabriquait les beaux vêtements qui en attendant la vente étaient exposés aux devantures des boutiques. Cette profession perd son importance à cause du législateur qui prêchait sans cesse la modestie, jusqu'au point que, comme dit Ben-Jaldum, il existait la prescription de se purifier en jetant les vêtements cousus et pointillés, qu'ils faisaient de si admirable façon; ils devaient se couvrir le corps avec une robe sans coutures pour éviter les ornements ou parures; par suite de cette recommandation, les plus pieux revêtirent une robe blanche ou rayée de vingt mètres de long.

Les auteurs musulmans dont les écrits ont été traduits, dans ces vingt dernières années, en plusieurs langues, disent que les arts du libraire, du relieur et du publiciste étaient très en vogue, que les classes illustrées de la société s'en occupaient et que l'exercice de ces professions était considérée comme un signe de noblesse. Ils acquirent un tel développement, qu'il n'y avait pas assez de parchemin et qu'Alfadi Jahga fut contraint de décréter l'usage obligatoire du papier, peu employé jusqu'alors. Et comme partie technique il donna à la forme des caractères de lettre une telle importance que les livres trouvés dans les combles des édifices ruineux ont une écriture si parfaite qu'elle peut très bien égaler les caractères de l'imprimerie. Bagdad fut le centre civilisateur où l'écriture et les types acquirent plus de simplicité, en laissant de côté les formes primitives de Cüfa; ils furent modifiés en Egypte où ils perdirent un peu de la clarté et de la beauté, qu'ils eurent à Irac jusqu'à ce que les arabes espagnols, déjà indépendants, avec des coutumes douces et tranquilles, remplirent les demeures de livres et avec de l'es-

prit et des bonne habitudes, comme dit le savant Cateb-El-Bagadi, ils se firent écrivains et libraires. A Cordoue le nombre de ceux-ci dépassa bientôt vingt mille.

Comme dans le reste de l'Europe, dans ce temps-là, les constructeurs d'édifices formaient des sociétés qui gardaient leurs secrets scientifiques et leurs tracés géométriques pour les besoins exclusifs des affiliés à ces arts; par conséquent elles comprenaient en même temps les hommes les plus incultes et arriérés et les plus ingénieux et instruits. Voilà la raison pour laquelle on employait les mêmes combinaisons et les mêmes ornements pour des formes et des mesures déterminées et qu'aux constructions religieuses, militaires et aux harems on apliquait exclusivement des arabesques. Les arcs en fer à cheval avec les douelles en saillie s'employèrent uniquement dans les édifices destinés à la prière ou oraison et les ornements en forme de nœuds pendants ne se firent jamais dans les églises andalouses (1). Celà dépendait d'une espèce de franc-maçonnerie qui ainsi que celle des prêtres chaldéens, exploiteurs de ces arts également, avait des préceptes fixes et en voyait ses artistes dans différents États et ne permettait d'employer que les usages et les allegories qui avaient été convenues dans ses conciliabules. Comme beaucoup d'autres, quand la construction des fameuses cathédrales couvertes de figures emblématiques et burlesques, ils se séparèrent en Espagne des préceptes religieux et les architectes eux-mêmes exécutaient les travaux en imitant l'art assyrien.

Ces sociétés possédaient un nombre considérable de dessins d'assemblages pour plafonds, de comarraxias pour les voûtes et de carreaux de couleurs pour les dallages qui constituaient leur fortune; pour cette raison les ouvrages faits

(1) On le voit palpablement à Cordoue, Tolède et Grenade, où les restes des mosquées et des synagogues appartiennent au style qui s'étendit par l'Egyte, en Afrique, ou par l'empire grec, mais très rarement la tradition persane.

dans les différents règnes se distinguent parfaitement, et il est impossible de confondre les ouvrages des alcazars de Séville avec ceux de Tolède ou de Grenade (1) comme le font fréquemment les écrivains modernes.

L'art de l'edification se divise en plusieurs groupes, l'un consiste à construire des murs en pierre de taille ou en briques cimentées avec de la chaux et de l'argile ou de la glaise (2)... et l'autre consiste à élever des murs avec de la glaise simplement. Pour celà ils se servent de deux planches de bois, dont la longueur varie selon les habitudes locales; mais en général elles sont de quatre coudées et se placent sur des fondements déjà préparés en les élargissant selon la largueur que l'artiste croit nécessaire. On les attache au moyen de traverses en bois fixées avec des cordes, on ferme les extrémités avec deux autres planches plus petites et l'on y introduit de la terre et de la chaux que l'on presse avec de petits pilons faits à propos. Quand la masse est suffisamment pressée on y en ajoute jusqu'à remplir tout, en prenant bien soin que les particules forment un seul corps dure et impénétrable; l'on continue de même en ouvrant la boîte et en la portant à la ligne immédiate ou en la superposant... Ce genre de construction s'appele *tabia* et *Tauvab* est le fabricant.

On enduit les murs de chaux délayée dans de l'eau, une ou deux semaines auparavant... on l'étend avec une truelle (3). Pour les plafonds, on place des traverses ouvrées ou non ouvrées, sur lesquelles on étend la chaux et la terre que l'on presse avec les pieds...

---

(1) Les œuvres du roi Don Pedro à Séville, ne purent jamais passer comme étant de Tolède; celles que l'on emporta comme originales de Grenade et de Cordoue sont bien visibles.

(2) On employait de la glaise sableuse, au lieu de sable lavé.

(3) L'auteur a oublié de dire que quand on étend la terre et la chaux pour faire un mur, on le fait par couches pour qu'il soit égal et que l'on doit procurer que la chaux soit la dernière couche.

L'embellissement et l'ornementation des maisons, constituent une des branches principales de l'art. On applique sur le mur des figures en relief, faites avec du plâtre moulé dans un modèle préparé d'avance et après on leur fait subir un beau et agréable polissage. On revêtit également les murs de planches de marbres, de verres spéculaires, de coquillages et de porcelaines... ce qui leur donne l'air d'un parterre orné de fleurs...»

Et plus loin il ajoute que les magistrats consultent les architectes, quand il est question d'édifices, pour les partages de propriétés, pour les alignements, pour la distribution des eaux, pour la consolidation des murs extérieurs, etc., etc., comme dans le temps des lois réglementaires du XVIe siècle, car les arabes d'Andalousie y excellaient en ce genre.

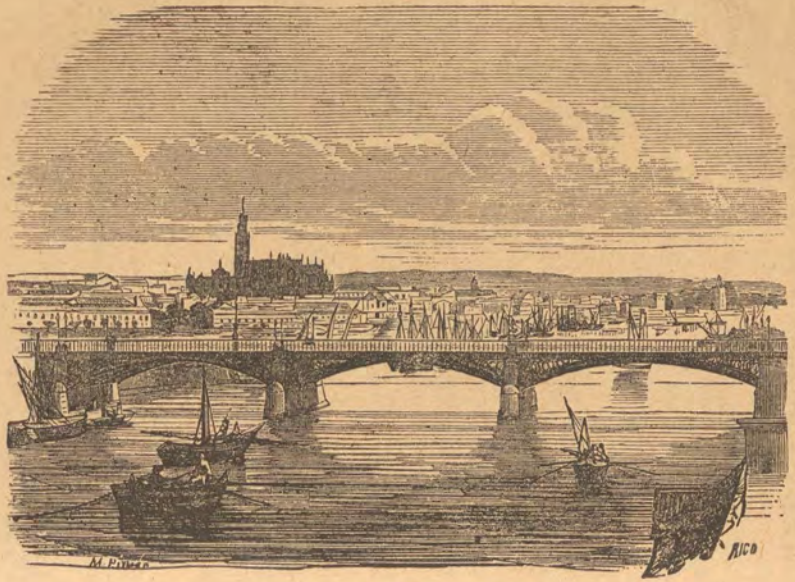
Nous ne finirions jamais si nous énumérions les manufactures et les métiers mécaniques et parfaits. Mais tous ces ouvrages de la civilisation mahométane ont de systématiques détracteurs. Il existe une école ou une doctrine intolérante qui recherche anxieusement dans la civilisation romaine et gothique la source de notre grandeur passée; cette école et cette doctrine ne trouvent rien de nouveau ni de grand ni d'original—on est obligé de le dire—dans ce monde oriental qui se transplanta sur nos terres avec toutes les infinies irradiations de son esprit et de son intelligence.

Pourquoi avec la brillante érudition de ces investigateurs, n'est pas venu plus tôt la lumière, qui plus tard nous a ébloui grâce à l'impartialité et à la générosité des écrivains étrangers? Parce qu'en Espagne on a toujours repoussé l'héritage que nous laissèrent nos aïeux; parce que ceux-ci nous dominèrent et les blessures sont encore ouvertes; et parce que nous soutînmes l'aveugle exclusion d'une philosophie intolérante qui nous apprit à les regarder comme des hommes dignes seulement d'humiliation et de mépris. Ces

chercheurs fanatiques ne croient pas véridiques les faits que nous ont légué les écrivains arabes sur la géographie et sur l'histoire descriptive ; cent textes affirmatifs sur n'importe quel cas spécial, d'origine mahométane sont repoussés sans considération pour admettre les arguments d'un de ces faux chroniqueurs qui ont rempli notre littérature de leurs perturbations historiques (1).

On supposera peut-être que nous préférons cette civilisation à la chrétienne. Jamais de la vie! La civilisation mahométane s'éclipse et reste stationnaire, la chrétienne vit encore et elle est l'âme des grandeurs que nous voyons partout; mais nous ne comprenons pas qu'en exhumant les origines de la civilisation gothique nous devons aboutir nécessairement au paganisme et comme c'est un passage pour arriver aux sciences et aux arts de ce temps-là, nous ne devons pas le délaisser. Ce n'est pas au Coran à qui nous donnons crédit, et il ne nous offre pas plus de garantie que les Vedas ou les lois du roi de la Bactriane, mais nous recevons avec émulation les progrès de cente générations qui ont déposité leurs découvertes dans l'arsenal de l'industrie et des arts modernes. Est-ce que huit siècles ne devaient pas laisser d'autres traces parmi nous que les invasions passagères des peuples barbares ou la violente domination du grand peuple qui fut toujours étranger dans notre patrie? Quand nous nous occuperons d'époques moins lointaines, nous prouverons avec d'autres monuments plus modernes des temps arabes le développement et le progrès des arts et la forme qu'ils adoptèrent pour se plier à notre caractère traditionnel et nous verrons que de toutes les civilisations, la civilisation orientale est celle qui a laissé en Espagne plus d'éléments de prospérité et plus de profonds vestiges dans toute espèce de travaux et d'industries.

(1) C'est ce qui est arrivé dans les recherches relatives à la situation qu'occupa l'ancienne Hiberis.



Pont, Séville.

DEUXIÈME PARTIE

PÉRIODE MOYENNE

L'ALCAZAR DE SÉVILLE

Quand arrive la période moyenne de la domination arabe et que nous nous éloignons de Cordoue, pourrons nous difficilement trouver des spéciments d'un style de transition plus défini que ceux de l'Alcazar de Séville. Préoccupés par l'idée de trouver dans chaque âge un monument et un peuple pour chacune des grandes transformations historiques, nous avons oublié que sans sortir de Cordoue et de Séville, nous nous trouvons environnés de monuments qui ont au moins cinq siècles d'ancienneté; pendant ce temps, l'art acquit de si différents et si singuliers caractères, que l'on remarque facilement le symptôme de développement progressif, qui comme tout ce qui est grand et transcendant, devait se produire pour obtenir l'influence qui se conserve encore dans le siècle actuel.

A Cordoue nous trouvons des exemples pour démontrer les progrès de la civilisation qui succomba avec le Califat; mais sans doute il est plus commode et plus opportun de visiter les alcazars où l'on rencontre tout ce que le luxe et la fantaisie ont pu créer dans un temps donné. Les monuments de Séville produisent dans notre esprit un enchantements tout à fait spécial, réminiscence sublime d'anciennes et profondes transformations sociales ou d'événements

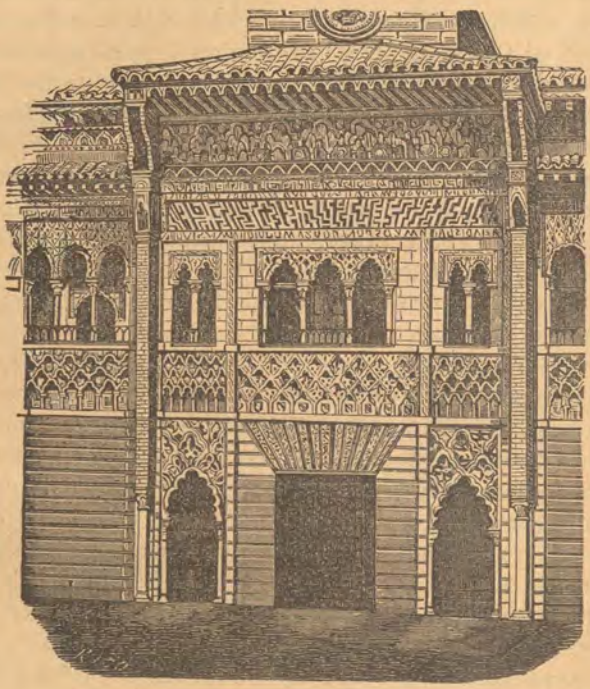
inoubliables qu'uniquement l'aspect antiartistique d'une mauvaise restauration peut faire oublier; et c'est que poussé par le désir de voir l'édifice éclatant de couleurs et d'or, on s'est mis à le restaurer sans se soucier des plus vulgaires préceptes archéologiques.

L'Alcazar de Séville n'est pas une œuvre classique; nous n'y trouvons pas le cachet d'originalité et le caractère ineffaçable que l'on admire dans les œuvres anciennes comme le Parthénon, et dans les modernes comme l'Escurial; les premières à cause de leur splendide simplicité et les dernières à cause de l'excessive prodigalité de dimensions et de leur grandeur taciturne. Dans l'Alcazar de Yacub Yusuf le prestige d'une génération héroïque a disparu et l'existence des rois chrétiens qui y ont vécu et l'ont enrichi des milliers de pages de notre glorieuse histoire y est parfaitement représenté. Les almohades, qui y laissèrent leurs plus purs souvenirs africains en 1811, et Jalubi qui sûrement avait suivi Almehdi à la conquête de l'Afrique, laissèrent sur les murs des tracés romans pris sur les ruines des peuples soumis. Saint-Ferdinand qui le conquista, Don Pedro Ier qui le reconstruisit, Don Juan II qui restaura les salons les plus précieux, les Rois Catholiques qui firent construire dans son enceinte des oratoires et des chambres, Charles Quint qui ajouta plus de la moitié avec le style modulé de cette époque de sublime renaissance pour l'art moderne, Philippe III et Philippe V, qui l'agrandirent encore davantage en bâtissant sur les fondations découvertes des édifices qui l'environnaient, tous et beaucoup d'autres princes et grands seigneurs qui l'habitèrent pendant six siècles, modifièrent tellement sa primitive construction, qu'il ne ressemble plus aujourd'hui au monument de l'art oriental, quoique nous l'a y ons couvert de belles arabesques et embelli de soffites et de dorures.

Tout ce que les différentes générations qui se sont succédées dans l'Alcazar ont construit, a contribué à lui faire per-

dre son caractère mahométan. Transformé en une de ces anciennes maisons seigneuriales appartenant à des époques plus modernes, on n'y voit pas les voluptueux salons du harem, ni le lieu retiré et silencieux pour les oraisons, ni les bains, ni les étangs, ni les forts remparts qui devaient soutenir les galeries qui par les chemins de ronde communiquaient avec les riches chambres à coucher situées au fond des tours carrées. Ce n'est pas que l'art arabe revêtit ici des formes différentes de celles que l'on voit dans les autres régions de l'Espagne, mais comme on ne construisit jamais les palais loin des enceintes fortifiées; ils les unifiaient en faisant un tout et par celà même ils sacrifiaient la décoration extérieure aux travaux de fortification et de défense. Quand on s'approche de ce palais on trouve certainement des marques de grandeur, seulement il ne faut pas les chercher dans sa structure, mais plutôt dans les nombreuses réparations et additions qui y ont été faites et aussi dans les solides murailles des palais de l'empereur, dominant les restes réduits en poussière de ces châteaux, qui protestent toujours de la glaciale indifférence avec laquelle tant d'altières générations ont passé sur eux. Et si d'un côté il n'y a pas de doute que celui-ci soit le vieux mur ou l'ancienne et mineuse tour, de l'autre le voyageur, avide des impressions laissées par le monde passé, ne trouve que ces enceintes carrées, les berceaux de jardin et les salons rectangulaires des maisons du XVIe siècle; rien de plus magestueux que la Giralda; rien de plus essentiellement oriental que la mosquée que nous avons visitée; rien de plus fantastique et de plus pittoresque que les alcazars grenadins. On y voit seulement la chronique d'un art manié par mille artistes obéissant à des croyances différentes et qui présente l'effet d'un jeu d'enfants ayant envahi le local où se conservaient les œuvres de leurs savants ancêtres, plutôt que la conception passionnée des terribles descendants d'Agar qui en cinquante ans envahirent la moitié du globe.

Par conséquent nous devons dédaigner de nous occuper de cet ensemble de constructions, de portails et de couleurs sans concert qui se trouvent devant la porte de l'Alcazar et nous devons fixer notre attention sur ce premier bijou du diadème, comme l'appelle un poète de Séville bien connu. Il est évident que la composition de ce portail est d'origine arabe, et que toute la partie supérieure, depuis la frise de



Façade de l'Alcazar, Séville.

l'inscription gothique, est purement mahométane, selon le style persique très-usité dans les portails des mosquées de la première période en Asie. Les deux avances ou pilastres

dans toute leur hauteur ainsi que les encadrements sculptés de la partie basse sont de style arabe; mais les balcons avec des arcs et des colonnes byzantines, les chapiteaux romains, les courbes rondes et les linteaux des portes et fenêtres avec ressorts gothiques sont des indices qui nous prouvent que la reconstruction faite du temps de Don Pedro et les restaurations postérieures n'ont pas changé complètement la forme primitive mais, l'ont seulement modifiée. A notre avis il y a dans l'ensemble de la netteté ayant conservé son ancien tracé et quelque chose de plus que ce que certains critiques ont trouvé en se rapportant à l'inscription. En pénétrant dans le palais on trouve d'autres œuvres moins arabes que celles-là; les ornements ne forment pas une partie intégrante de sa décoration et l'on peut observer que pour les placer on a du ôter des mots et des écussons mahométans qui remplissaient ces petits espaces.

Mais en passant cette porte carrée, dont la forme rappelle l'Egypte et qui commence à s'employer quand l'arc en fer à cheval tombe en désuétude, nous nous trouvons dans la cour principale de l'Alcazar, en faisant un détour pour éviter que l'on puisse de la rue regarder à l'intérieur et qui nous offre déjà un ensemble extravagant de lignes que nous devons comparer à celles de l'art païen et gothique. Les colonnes géminées des cloîtres, les cubes appuyés sur les chapiteaux qui commencent à poindre et se prolongent jusqu'à recueillir les appuis des frises, des corniches ou auvents des *alfarges* (toits ou plafonds); les chapiteaux avec volutes et feuillages se détachent dans la partie supérieure au moyen d'une modenature, *escocia* large qui plus tard domine dans l'Alhambra; une corniche sous un accoudoir ou balustrade et un couloir comme celui de n'importe quel édifice, décomposent toute harmonie possible. Dans ses détails (1) on remarque la feuille piquée de glo-

(1) Dans les travaux qui ont été faits dernièrement dans cet Al.

bules pareils ceux de la chapelle de Villaviciosa; les pommes de pin et les larges feuilles ouvragées avec de petites veines d'origine byzantine; les fonds croisés et les grecques très-fines, et enfin, les beaux soubassements de porcelaines peintes de diverses couleurs, qui ont été copiés des monuments construits au commencement du XIV• siècle. C'est un ensemble rare qui rappelle les œuvres mauresques de Fez, principalement dans les arcs lobulés, mais qui s'oublie aussitôt dans la forme surhausseé, en voyant l'arc en accolade, l'arc ogivale des berceaux ou kiosques des jardins. Au Maroc, à Tunis, au Caire, à Bagdad, partout où les Arabes ont passsé, on trouve des choses semblables à l'Alcazar de Séville, à tout bout de champ, et précisément à cause de cette confusion il n'a pas l'accent classique que nous avons indiqué et c'est pourquoi nous le classons dans l'époque de transition de la période la plus reculée.

Dans la cour appelée des *Muñecas* on voit des ornements très fins employés n'importe comment dans les dernières restaurations du palais arabe de Grenade et apportés ici pour être placés sans criterium (1) et faisant pendant avec d'autres qui correspondent à l'enfance de l'art. Ce que l'on a fait à présent à l'Alcazar, a été fait également depuis la conquête. L'Alhambra a été exceptée parce que ce monument n'a pas souffert la grande transformation que Don Pedro I de Castille a fait subir à l'Alcazar.Il n'a pas été arrangé pour les commodités de la cour chrétienne, et il n'a jamais été habité par les grands personnages, disposant de

---

cazar, ont a fait la bêtise de placer des inscriptions arabes à l'envers, comme l'ont peut voir dans cette cour.

(1) • Comme preuve du manque de goût artistique, nous avons vu dans les Archives du Royal Patrimoine des documents qui s'occupent de l'envoi à Séville, conformément à la demande du Conservateur de l'Alcazar, de plusieurs arabesques « des meilleures» que celui-ci avait demandées pour la restauration que l'on faisait alors. Nous avons vu ces ornements d'époque et de style différents sur les murs de l'Alcazar.

gros capitaux pour le reconstruire selon leur caprice.

Les ornements des plafonds sont magnifiques parce qu'on commence à comprendre tout ce que l'art chrétien imprima de majesté et de grandeur à ces compliqués et minucieux assemblages des édifices musulmans, quand dans les temples, on commençait à faire de riches couvertures à tirants ou arbalétriers avec des découpures, et avec des creux en forme d'arc, des coupoles ou clefs de voûtes, figurant des rhombes, des étoiles et des fleurons de nœuds. Les fameuses toitures gothiques des édifices bretons du IXe siècle, n'ont jamais pu égaler celle-ci; c'est pourquoi l'on trouve ici des spécimens plus beaux que dans d'autres édifices quand les voûtes de petites stalactites n'avaient pas encore acquis leur complet développement. Les dessins des portes parfaitement travaillées et sculptées, donnaient un grand relief à ce palais (1). On peut remarquer ici que les plafonds sont moins magnifiques ou moins luxueux quand l'ornementation est moins classique, et comme à Fez, on couvre les murs de tapis au lieu de reliefs en plâtre et alors on emploie plus d'or dans les corniches, dans les frises, dans les voûtes, dans les linteaux et dans les couronnements pendant que les murs restent lisses comme dans les constructions mozarabes. Il y avait un mélange de genres et une telle confusion d'idées, que l'on ne voit nulle part autant de petites fenêtres à découpure de forme quadrangulaire, qui interrompent les lignes générales de l'ornementation, que dans ce monument. On voit aussi

(1) On a commis une autre bévue dans la restauration de l'Alcazar de Séville; on y a introduit des ornements moulés en plâtre pour compléter les parties des ouvrages en bois qui s'étaient perdues. Ces sales réparations placées sur les corps mobiles des portes produisent une mauvaise impression sur tous ceux qui comprennent la pureté avec laquelle on doit choisir les matériaux des restaurations, Personne ne répare en objet de bronze avec du bois, et il est absurde par conséquent de repasser avec du plâtre des ornements en bois.

des murs tapissés d'arabesques, étendues comme des pièces de tapis ou des couvertures de vives couleurs et qui produisent un bel effet, riche et varié, mais nullement simple, raisonné et élégant, qui est la principale condition de l'art aux époques de grande culture.

En parcourant cet Alcazar, on n'y voit que des salles carrées les unes à la file des autres de la même forme et de la même dimension et qui varient quelques fois dans la composition des tracés des arabesques. On y a sacrifié la com-

Vase arabe

modite a la symétrie et à l'alignement des portes dans les arcs centraux; cette disposition n'a jamais pû être agréable. Nous arrivons au salon principal, le plus somptueux, tout recouvert de porcelaines peintes de diverses couleurs, depuis le parquet jusqu'à la bande de portraits de rois, près de l'anneau de la toiture; de lignes classiques avec des qua-

dratures et des larges frises dont l'aspect surprend et dont les dorures éblouissent. Si l'on réfléchit un peu, on trouve étrange cette ligne horizontale de petites fenêtres, à demi décorées sans que viennent immédiatement la voûte et la corniche ainsi que l'hauteur totale de la décoration qui pourrait servir pour deux salles si on la divisait avec un plancher pour former un autre étage; car ces petites fenêtres devraient répandre la lumière d'en haut d'une manière triste et mélancolique comme dans toutes les habitations mauresques.

LE PALAIS

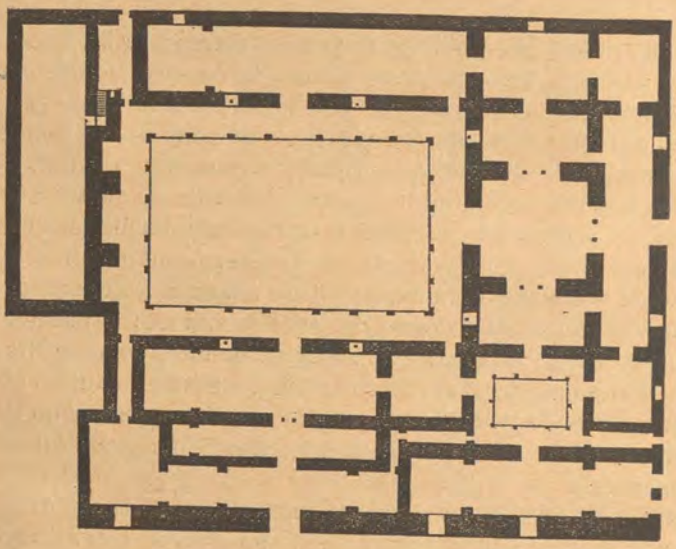
En l'année 567 de l'Hégire (qui commença le 2 septembre 1171) d'après un texte arabe, la construction de cet Alcazar (1) fut commencée par le Sultan Abn-Yacub-Yusuf, qui construisit en même temps un pont sur le fleuve Guadalquivir composé de barques, et restaura les murailles. Ce même roi fit venir les eaux à Séville du château de Chaber. Il dépensa des sommes considérables dans tous ces travaux. Dans le même texte nous lisons qu'il construisit, près de l'Alcazar, la nouvelle *Aljama* (mosquée) qui fut terminée au mois de *dulhicha* de la même année; le premier qui y prêcha fut Abulcacin Abderrahman ben Gafir de Niebla. Par conséquent si l'on construisit à Séville d'autres alcazars dans des temps plus reculés, on doit supposer qu'ils durent être construits dans d'autres lieux ou sur des ruines romaines.

On croit généralement que la reconstruction de cet Alcazar fut faite de 1353 à 1364, mais on n'y voit pas la marque du genre arabe grenadin qui dans ce temps-là élevait la Cour des Lions, si différente dans sa structure et dans la finesse de ses ornements.

L'art à Séville suivait une autre route, il était plus chré-

(1) Kartas, page 138, traduction de Thornberg.

tien et il ne s'était pas modifié comme pendant le règne des Ansars de Grenade. On distingue parfaitement au premier aspect l'arabesque fait dans l'un et dans l'autre édifice. Plus byzantin, plus grossier, moins symbolique, moins confus à Séville; les inscriptions coufiques et les mosaïques plus riches et plus compliquées que celles que l'on voit à Grenade, où ni les colonnes, ni les chapiteaux, ni les arcs, ni les auvents, ni les toits, ni rien, en somme, ne ressemblent à ceux-ci. Quiconque est un peu pratique sur l'usage



Plan de l'Alcazar Séville.

de ces ornements, voit aussitôt que les vestiges de l'art arabe persique et primitif, du mudexar et de la renaissance, ne sont pas très-évidents dans le Palais de Séville, à cau-

se des mille transformations que lui fit subir le caprice de ses habitants.

Du temps des arabes cet Alcazar constituait un système de constructions flanquées contre les murailles et les tours qui entouraient la ville, lesquelles n'avaient pas la forme symétrique des plans rectangulaires que présentent les édifices de la Renaissance. Il ne ressemble pas non plus aux palais d'Egypte, de Syrie, et encore moins à ceux d'Afrique. Ces quais placés à côté les uns des autres, donnent à cet édifice l'aspect d'une maison chrétienne du XVe siècle et à notre avis on ne peut donner le nom d'arabe qu'à la partie qui comprend la Cour des *Doncellas*, la Salle des Ambassadeurs et les habitations immédiates. Le reste est tout bouleversé. Les Cours des drapeaux et de la Vénerie conduisent à celle de la façade principale où l'on voit le premier spécimen de décoration musulmane! Dans tous ces parages le monument ne se révèle que par des vestiges de créneaux, de tours et de murailles où s'ouvraient les portes primitives et où les sultans avaient des habitations destinées à entendre les querelles de leurs sujets, de même que les monarques chrétiens qui ont perpétué cette ancienne coutume. Dans la Cour de la Vénerie on voit encore une habitation appelée de la *Justice*, où tous les écrivains supposent que se célébraient ces audiences que les gouverneurs du temps d'Henri III ont perpétuées. De la Grande Cour nous avons déjà parlé du beau portail qui n'a rien du goût almohade pur si ce n'est la distribution et les tracés, car les détails ont été sacrifiés à l'influence mudexar et gothique.

Depuis la porte jusqu'à la Cour des *Doncellas*, il y avait trois vestibules interrompus par des couloirs qui faisaient l'entrée difficile et mystérieuse et dont il ne reste que quelques fragments. Nous avons déjà parlé de l'impression que produit cette cour sur tous ceux qui croyaient trouver les étangs, les fontaines et les galeries couronnés de coupoles et de minarets comme celles du Yemen. On ne voit ici rien

de cette fantastique tradition; il y a seulement un cloître orné d'arcs arrogants et sveltes, qui interrompent les frises nivelées de la première corniche.

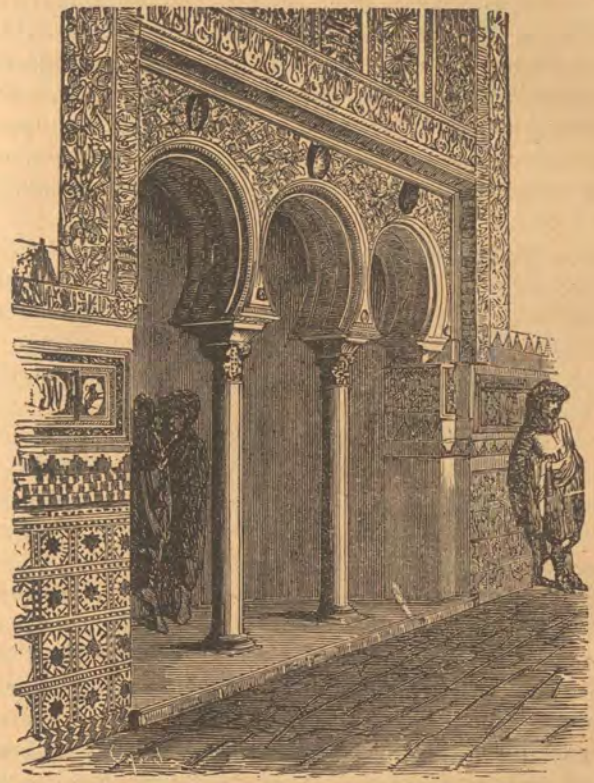
Les chapiteaux sont ce qui caracterise le mieux les monuments, ils découvrent leur origine et leur style particulier. Ceux de la Cour des *Doncellas* sur les colonnes blanches de Filabres et les basses attiques appartiennent à la fin du XVIe siècle ou au commencement du XVIIe. La ville de Séville est remplie de feuilles d'acanthes posées sur le colarin sous de petites volutes. Il n'en est pas de même des pilastres entre arcs qui se trouvent sur celles-là et dont certai-

Cassolette (détail).

nement l'ancienneté remonte au XIIIe siècle. Dans quelques-uns on remarque les feuilles byzantines piquées, dans d'autres la renaissance spéciale de Séville, et dans d'autres les styles mudexar, gothique ou fantaisiste, combinaisons capricieuses d'un goût délicat et d'une exécution achevée. Les trapèzes découpés sous le cadre des arcs contiennent mélangés à l'arabe quelques allusions des figures grotesques que des mains chrétiennes placèrent entre les comarraxias muslimiques.

Cette grande cour ne possédait pas primitivement la seconde galerie construite beaucoup de temps après; elle détruisit le bel auvent de trois pieds de saillie qui protégeait

les arabesques des pluies; quelques cannelures et quelques niches sont restées dans les modernes charpentes ou couvertures de l'édifice.



Trois arcades de l'Alcazar de Séville.

Il y a trois niches ou enfoncements du côté de la chapelle; quelques personnes croient que ce sont des trônes ou des divans que le roi Don Pedro avait pour donner audience.

A notre avis ce sont trois corridors murés qui du temps des descendants d'Agar devaient aboutir au sérail situés sûrement, à en juger d'après le plan particulier des anciens alcazars, en face de la salle principale ou *Algorfia* qui plus tard fut des Ambassadeurs. Les salles avec alhamies qui se trouvent des deux côtés du parallélogramme de cette cour sont des habitations exclusivement mauresques, quoique modifiées aujourd'hui par des plafonds de la renaissance ou par de grossières imitations peintes, au lieu des plafonds tombants où l'on voit les écussons, les orles et les devises des Rois Catholiques, de l'Empereur et les coufiques du roi Don Pedro.

Dans quelques frontons des cours et des habitations intérieures, il y a un travail entièrement égal à celui qui entoure les peintures des trois plafonds de la Salle de Justice de l'Alhambra et nous faisons cette remarque comme souvenir des controverses sur l'origine des ces rares peintures mahométanes.

Les toits des pavillons sont d'un beau travail fait sur place avec une exacte combinaison et les dallages sont en marbre blanc et reluisant combiné avec des porcelaines peintes qui ont disparu peu à peu et qui ont été remplacées sans goût et sans ordre.

Ils est nécessaire de contempler une dernière fois ces arcs, que l'on ne voit qu'ici, dans la façade, dans la maison de Pilate et dans les édifices du VIIIe siècle en Orient et qui sont peu constructifs, de courbe arbitraire, sans appuis ni soutien. On ne pourrait les expliquer si ce n'étaient des décorations pendantes et attachées comme des tapisseries aux murs, qui ne se voient ni se devinent dans les entrecolonnes. Forme étrange qui est élégante à cause des lobules, de l'ogive et des arrachements en fer-à-cheval qu'ils possèdent; ces trois éléments réglèrent plus tard les arcs de l'Alhambra, de Fez, de Tunis et du Caire, avec leur actuelle apparence de centres divergents.

Le second corps ou galerie ajoutée à l'ancienne construction est une addition de peu d'importance; mais c'est une belle cour si l'on considère les modifications de son style dont les socles présentent des précieux lambris, de porcelaines peintes d'une délicatesse admirable. Différentes portes conduisent au Salon de Charles-Quint, à celui des Ambassadeurs et à ceux du Caracol ou de Doña Maria de Padilla; elles ont des assemblages coupés en polygones qui les couvrent des deux côtés, mais ce beau travail a été mal restauré en stuc grossièrement peint.

La salle des Ambassadeurs, est une habitation carrée d'aspect solennel avec quatre frontons composés d'arcs élevés qui enfaîtent des fenêtres géminées posées sur des minces colonnes et dont les petits arcs ont plus d'un demi-cercle sans la forme caractéristique du fer-à-cheval, courboure de transition descendante. Les chapiteaux sont dégénérés du greco-romain; mais le grand arc décoratif de nœuds coulants, quoique de courbe arabe, n'a pas les deux carrés de hauteur depuis le plancher de la salle et çà lui ôte de l'élégance dans l'ornementation. Les espaces ou triangles ne sont pas originaux; leur ouvrage est interrompu comme dans les pans intérieurs du fronton, où s'ouvrent des jalousies comme échappées du tympan des fenêtres géminées. Une large frise de fenêtres ou de claires-voies peintes se trouve étende au-dessus d'une manière admirable et encore plus haut il y a une bande géométrique d'ornements en forme de nœuds et après, les architraves et les soutiens ajoutés sur lesquels repose la toiture. Les soubassements de porcelaines peintes avec arabesques, les portes d'assemblages et toute la décoration luxueusement illuminée par les couleurs et par l'or sont prodiguées jusqu'à l'exagération. Les balcons ouverts, ainsi que des tribunes sur les arabesques sont avec leurs consoles d'aigles plaquées, un affront éternel pour celui qui les fit faire. Nous pouvons dire la même chose des portraits avec cadres gothiques placés sous les creux en forme d'arc

de la muraille et des dorures qui n'ont pas la fine ornementation du bleu, du rouge et du noir qui rend plus sveltes ces petites voûtes quand elles sont faites par les arabes. La coupole sphérique d'arbalétriers avec arabesques formant des étoiles de polygones symétriques put être fabriquée pour y placer des vitraux de couleurs transparentes à une lumière plus haute; mais qui a été décorée dans la suite avec de petits miroirs de mauvais effet. Les mosaïques ont été restaurées avec des pièces plus grandes que les anciennes et les colonnes de jaspe ont l'air romanique et non arabe, comme beaucoup d'autres des temples ou des basiliques de la décadence, ainsi que les chapiteaux peu uniformes et impropres de la colonne paraissent des œuvres mozarabes comme beaucoup d'autres des mosquées sarrasines.

Le type des inscriptions africaines n'est pas ici aussi beau ni aussi pure que dans la Chambre du Comareh de Grenade, mais en échange le caractère classique du coufique est dans cet alcazar plus uniforme et plus simple. Les ornements en forme de feuilles, de pins, de palmes et de conques s'enlacent aux rubans et aux profils géométriques; c'est un genre d'ornementation qui ne se voit plus à partir du XIIIe siècle. Les petites fenêtres en parallélogramme sur les portes, les entravements et les impostes romanes, les découpures gothiques et les écussons à ciselures interrompues nous présentent ce palais comme le travail de plusieurs générations à qui la conscience de l'art faisait défaut.

La Cour des *Muñecas*, dont la forme semble plus digne et qu'on appelle généralement grenadine est un parallélogramme avec un pavillon ouvert à grands et petits arcs de bonne symétrie. Son ornementation appartient effectivement à la bonne époque de l'art muslimique; la distribution est plus harmonieuse, les courbes des arcs sont surhaussées et sveltes comme celles de la Cour des Myrtes de l'Alhambra; les piliers cubiques sur les cimaises des chapiteaux et

les hauteurs des colonnes, ressemblent à celles des arcs avec leurs corniches; et si les balustrades du second corps eussent été des jalousies en bois; et les formes rhomboïdales et les polygones dans les dernières restaurations n'eussent changé de position, cette Cour serait un parfait spécimen de la dernière période de l'art florissant. Beaucoup d'inscriptions sont placées à l'envers.

Il y a après une multitude de salles carrées dont les ornements sont formés de détails de pure fantaisie mélangés à des crêtes gothiques et à des ornements de la renaissance. On doit faire remarquer à cause de son importance que dans tout l'édifice on note une transformation constante des formes les plus bizarres qui représentent l'histoire du travail humain pendant les périodes caractérisées pas des influences étrangères et respectables.

Cet Alcazar est rempli de souvenirs précieux qui ne sont pas du domaine de notre étude et qui lui donnent une certaine importance traditionnelle de sang et de cruautés. Pour alimenter la fantaise, on doit visiter les anciens bains de Doña Maria de Padilla, les jardins, l'étang, les salles ou dortoirs du dernier étage, où l'on voit des emblèmes attribués à Don Pedro et des ornements bizarres de toute espèce. Sont très curieux également: le Salon du Prince et l'Oratoire avec ses mosaïques fantaisistes et son enfoncement gothique et une multitude de chambres, de couloirs, la cour semi-mudexar du jardin du Lion et d'autres que les souvenirs rendent précieux. Tout celà constitue un palais sans grande originalité mais embelli par les efforts de six siècles d'un travail artistique continu. L'incendie de 1762 changea complètement son aspect parce que des plafonds ouvragés, des ornements en mélèze et de riches ébénisteries furent brulés. Ce désastre produisit en 1805 une modification dans l'entrée et dans les cours adjacentes, dans le plafond de la Salle des Ambassadeurs et dans les départements appelés du Caracol, du Plâtre et du Prince; il faut y

ajouter les restaurations de 1843 dont nous avons déjà parlées et la réparation récente qui couvrit de couleurs les anciens vestiges arabes et qui lui ôta l'aspect vénérable d'ancienneté que tous les monuments doivent conserver forcément.

Le palais du roi Don Pedro ne fut pas le seul que l'on construisit à Séville; près de celui-ci et protégé par la même forteresse, un autre s'élevait restauré à la même époque et que l'on a laissé abandonné de telle sorte qu'aujourd'hui il n'y a plus qu'une salle que beaucoup de personnes croient

Malle arabe.

être celle des Justices, du même monarque. Cette habitation est encore élégante malgré le grand nombre d'arabesques qui se sont perdues et malgré qu'elle soit fermée du côté qui donnait à une vaste cour, dont nous avons étudié les restes. Dans plusieurs balcons on conserve encore quelques beaux fragments du pavage qui était composé de briques et d'émaux de grandes dimensions. La couverture est un almizate (1) de grande structure et ses parements ont une distribution byzantine aussi fine qu'élégante. Est-ce que se serait par hasard l'ancien palais d'Abdalaxis, malgré ses inscriptions? Est-ce qu'on ne les aurait pas changées comme

(1) Clef ou point central d'une charpente en bois.

dans beaucoup d'alcazars mahométans? Tout nous indique ici l'existence d'un édifice antérieur au IXe siècle, de la même grandeur et importance que les chateaux habités par les Walies.

INSCRIPTIONS ARABES

DE L'ALCAZAR

Il n'y a aucune inscription dans ce monument qui offre à l'archéologue un vrai intérêt historique ou littéraire. On n'y voit pas des fragments de poèmes dans les murs de l'Alhambra qui reposent la vue et parlent à l'intelligence en rehaussant les faits heroïques des généraux et les beautés de ses somptueuses habitations. Dans cet Alcazar on lit le Coran avec ses salutations répétées et quelques louanges à Don Pedro, dans lesquelles on a supprimé les noms des sultans mahométans et le mot islamisme; mais nous devons faire remarquer que la plupart de ces inscriptions sont égales à celles employées dans l'Alcazar grenadin, maintes fois répétées, et ce serait long et ennuyeux d'accompagner à la description artistique la relation cent fois répétée du même verset, trouvé dans des habitations différentes et interrompu aussi cent fois par ceux qui ont fait sans savoir la restauration. Comme ils ne connaissaient pas cette ancienne langue, ils ont placé très-souvent les inscriptions à l'envers; c'est pourquoi nous renonçons d'entreprendre cette tâche si pénible que les personnes curieuses trouveront au complet dans des livres spéciaux. Nous donnerons seulement une idée de la partie la plus essentielle.

Sur la façade et sur la porte principale de l'Alcazar, au-

tour des fenêtres geminées on lit les versets bien connus.

« Gloire à notre seigneur le Sultan. »

« La gloire éternelle pour Allah; l'empire perpétuel pour Allah. »

« Salut permanent ». « Bénédiction ».

« Le royaume de Dieu, le pouvoir de Dieu, la gloire à Dieu ».

« La félicité et la paix, et la gloire et la générosité et la félicité perpétuelle.

« Dans la fortune prospère ce Palais est le seul ».

Et comme remarquable l'inscription : « *Il n'y a d'autre vainqueur que Dieu* » placé en haut et en bas sur la large frise de porcelaines peintes, de légende coufique, travail fait à notre avis par un artiste de Grenade.

Ensuite vient le vestibule, où à peu de différence, près l'on voit les mêmes inscriptions. Les caractères africains se changent en coufiques et neskis. Voilà celle qui se trouve dans la frise :

« La félicité et la prospérité sont les bienfaits de Dieu ».

« Etc., etc. »

Et après :

« Gloire à notre seigneur le sultan Don Pedro. Que ses victoires soient magnifiques ».

Dans la cour des *Doncellas* nous trouvons à peu près les mêmes.

« Louange à Dieu, à cause des bienfaits... » etc.

On remarque que dans toutes ces inscriptions (1) ci-devant mentionnées, on a supprimé la mot islamisme, ce qui prouve que les artistes étaient les mêmes arabes qui sous la domination chrétienne profitèrent des formules traditionnelles en effaçant la partie religieuse du verset.

Sur une frise de la même cour :

---

(1) On peut voir celles du livre de Mr. Emilio Lafuente Alcántara et l'on y trouvera dans toutes le mot islamisme.

«Gloire à notre seigneur le Sultan Don Pedro, Dieu lui prête son aide et le rende victorieux.»

«Etc., etc.»

Viennent une multitude d'inscriptions sans importance, où l'on voit répété: «La félicité, La louange, La grandeur, Dieu est unique, L'accomplissement des espérances,» et celle-ci plus digne d'attention: «Dieu est unique, Dieu est éternel, il n'engendra pas, ne fut pas engendré et n'a aucun compagnon.» Cette devise se trouve aussi à Grenade sur la Porte du Charbon, en caractères coufiques et prouve qu'elle n'a pas pu être faite sous la domination chrétienne parce qu'elle est complètement contraire à la religion du Crucifié et par conséquent, que Don Pedro profita du travail de Yusuf, autant qu'il lui fut possible (1).

On trouve partout également: «Seulement Dieu est vainqueur.» Les Almoravides avaient cette devise avant les Nasarites, quoique l'opinion générale ait cru jusqu'ici le contraire.

Sur une des portes, qui comme toutes celles de cet édifice ont subi beaucoup de restaurations, se trouve la légende la plus intéressante.

«Le Sultan notre Seigneur agrandi, élevé, Don Pedro, Roi de Castille et de Leon—Dieu perpétue sa félicité—ordonna au Jalabi, son architecte, de faire des portes en bois ouvragé pour ce magnifique portail de la félicité; il ordonna ceci en honneur des ambassadeurs... Pour leur construction et leur embellissement éblouissants, la joie éclata; des artistes de Tolède firent les ciselures et ceci fut fait en l'an de grâce 1404.

»Pareille au crépuscule du soir et très-ressemblante à la splendeur du crépuscule de l'aurore, cette œuvre (est) alen-

(1) Mr. Amador de los Rios, le savant bien connu, suppose que l'on fit venir des artistes de Tolède pour construire cet Alcazar, mais ce n'est pas exact car ils ne firent que des restaurations ou des réparations.

tour éclatante par ses couleurs brillantes et par l'intensité de sa splendeur, de laquelle jaillit avec abondance la félicité pour la ville heureuse où se construisirent les palais, et ces habitations qui sont pour monseigneur et maître, le seul qui communique la vie à sa splendeur, le Sultan pieux et sévère qui le fit construire dans la ville de Séville avec l'aide de son intercesseur en l'honneur de Dieu...» Africain (1).

Dans la salle des Ambassadeurs on voit répétées les mêmes inscriptions et dans la Chambre de gauche on lit:

«Oh entrée de l'habitation de nouveau éblouissante et élevée; Seigneur de protection, de magnificence et de vertus!»

Dans le cabinet de Doña Maria de Padilla il y a des formules religieuses, des louanges et des invocations, ainsi que dans l'Antichambre des Armes et dans la Salle des Princes, etc.

Dans la Cour des *Muñecas* et autour de l'arc d'entrée on lit:

«Il n'y a pas de protection si ce n'est d'Allah, dont je confie car vers lui je retournerai.»

«Tout ce que vous possédez vient de Dieu.»

«Etc., etc.»

Et dans la Cour des *Muñecas* (coufique):

«Oh maître incomparable issu de race royale, protège-le...»

«Louez Dieu par ses bienfaits.»

«Dieu, mon rabbin.»

Dans le dortoir appelé des Rois Mages, parmi d'autres inscriptions connues, se trouve celle-ci:

---

(1) Nous avons copié cette inscription, ainsi que toutes celles de l'Alcazar, lors de notre dernier voyage à Séville en 1867. Nous avons comparé beaucoup d'autres avec le texte du livre des inscriptions de Grenade, que publia Mr. Lafuente Alcantara, aujourd'hui décédé. Celles de M. Rodrigo Amador de los Rios sont plus complètes.

«Oh illustre demeure nouvelle! Ta splendeur heureuse a augmenté progressivement à cause de l'éclat permanent de la plus grande beauté. Ainsi choisi (où) se célèbrent les fêtes. Il (est) le soutien et la règle de tout bien, source des bienfaits et aliment de courage! Pour toi...»

Comme nous avons dit au commencement de ce chapitre, nous serions obligés de répéter les mêmes inscriptions si nous continuions leur insertion; c'est pourquoi nous laisserons ce sujet de peur d'impatienter le lecteur.

MURAILLES, PORTES, TOURS

ET AUTRES MONUMENTS

Il est difficile d'énumérer cette infinité de remparts que la domination muslumique éleva à Séville sur les ruines phéniciennes et romaines pour se défendre au défaut de montagnes dans leurs vastes plaines et sur les bords du plus grand fleuve de l'Andalousie. Il y avait beaucoup de palais dans les environs dont il ne reste aujourd'hui que quelques légers vestiges. Ils furent occupés par les différentes familles dynastiques qui les conquérirent; mais le palais principal, qui se conserve encore aujourd'hui, est profondément modifié depuis que le roi Don Pedro et ses successeurs l'habitèrent. Il occupait un emplacement immense; il s'étendait avec ses jardins et ses murs défensifs jusqu'à la Tour de l'Or, en face de laquelle il y avait un pont de bateaux parfaitement amarré, que Yacub fit placer l'an 567 de l'hégire, et où il construisit une porte appelé de *Cheuar*, de laquelle on descendait vers le fleuve par quelques marches qui aboutissaient sur le quai (1). L'emplacement désigné dans la chronique est celui des édifices modernes, et pour preuve nous allons citer un fait.

(1) Kartas, page 138, texte arabe.

Plusieurs historiens arabes racontent cette belle aventure:

« Almotacid se promenait un jour au *Prado de Plata Marchab-Afida*, situé sur les bords du Guadalquivir et il arriva que la brise frisa les eaux du fleuve; alors Almotacid improvisa ce premier vers:

La brise convertit l'eau en cuirasse.

On pria le poète Abenamar de le finir, et comme il ne trouvait pas une réplique instantanée, une jeune fille du peuple, qui par hasard se trouvait là, dit.

Cuirasse magnifique et forte de combat,
si l'eau en effet se fut congelée.

« Almotacid fut émerveillé d'entendre une jeune fille improviser avant Abenamar, et la regarda attentivement et surpris de sa beauté, il appela l'eunuque qui le suivait et lui ordonna d'amener la jeune fille poète à son palais, où lui-même s'y rendit prestement. Quand elle se présenta devant lui, il lui demanda son nom et son état.

» Je m'appelle Romuiquia, parce que je suis esclave de Romuia, et quant à ma profesion, je suis muletière, répondit-elle.

» — Dites-moi, êtes-vous mariée ?

» — Non, mon prince.

» — Tant mieux, parce que je vais vous acheter et me marier avec vous (1) ».

L'Alcazar s'étendait tout le long du fleuve jusqu'à la Tour de l'Or, construite pendant le règne de Yusuf Almotacid Ben

(1) Abbad, t. II, pages 151 et 152. Dozy, *Hist. des Musulmans d'Espagne*, t. IV, pages 139 et 140. Al-Makkari s'occupe aussi de cette aventure. Ed Dugut, etc.

Annasir, par un gouverneur almohade appelé Abulala qui commandait la ville; et l'ouvrage prit le nom de Borch

Tour de l'Or.

Adahab (1) qu'il a conservé. On nomma Tour de la Plata (de l'Argent) celle qui était près et qui donna le nom au prado (pré) où eut lieu l'aventure ci-devant racontée. Cet

(1) Kartas, page 132, trad. de Thornberg.

endroit étendu est dessiné sur un plan très-ancien de Séville (3), sur lequel on distingue également la muraille de toute l'enceinte de l'Alcazar y compris la Porte de Xérès,

La Giralda.

ou ce qui est la même chose, formant un triangle depuis la place que sur le plan s'appelle du Palais, en suivant la ligne

(1) Urbium Præ Ciprarum totius Mundi.

à la Porte du Charbon près de la Tour de l'Argent déjà nommée, jusqu'à la limite ou Tour de l'Or, et en revenant après par derrière aux bords du fleuve et aux fossés. L'aventure de la Romuia indique que le Prado de la Plata se trouvait ici, ainsi que ce qui arriva pendant le siège de Séville par les Almoravides, quand Almotacid chassa de la cour de l'Alcazar tout un escadron qui y était entré par surprise; il les combattit jusqu'au bord du fleuve où il les dispersa (1).

Environnée de grosses murailles dont la moitié s'élevaient sur la grève du fleuve et dont l'autre moitié étaient entourées de fossés qui se remplissaient avec les eaux de la rivière, Séville comptait à la fin du XVIe siècle de nombreux vestiges arabes, qui ont disparu peu à peu; mais que l'archéologue attentif découvre facilement. Dans ce même siècle elle renfermait entre ses murailles la plus nombreuse population d'Espagne, non inférieure à celle des Almoravides avec son pont de onze bateaux, où se trouve aujourd'hui celui de fer. Les murailles avaient une circonférence linéaire de plus de 17.000 mètres avec des grosses tours de mortier mauresque et 12 portes décorées de briques rouges comme celles de la Giralda. Les trois faubourgs qui existent aujourd'hui, existaient avant la conquête habités par les juifs et les belles maisons qui s'y trouvent, ne furent pas toujours ainsi; elles ont été copiées des nombreux palais arabes qui se trouvaient dans ces faubourgs entre les habitations entassées des mahométans.

Les noms des portes, selon le plan de 1565, étaient alors de l'Arenal (Grève), en face de Triana, celle de ce nom, à droite et ensuite celle de Gules, de Saint-Jean, d'Almenilla, de Macarena, de Cordoue, du Soleil (del Sol) de l'Ossuaire, de Carmona, de la Carne (de la Viande), de Xérès, du Charbon (del Carbón), de l'Argent (de la Plata) et d'autres qui ont été modifiées et qui ont perdu leur caractère

(1) Ibid, page 241.

sarrasin; mais dont les noms sont, dans quelques cas, semblables à ceux qui se conservent encore à Cordoue et à Grenade.

Dans toute la belle ville de Séville il y a des maisons plus ou moins importantes qui révèlent le goût développé dans l'Alcazar du roi Don Pedro. Celle de Pilate en est la reproduction avec moins d'extension et moins de richesse, où les mosaïques, les arcs, les chapiteaux et les frises se voient comme représentant le baroque de l'arabe, et où figurent le gothique de la Cathédrale et la renaissance de Charles Quint, entre les feuilles byzantines et les tracés mozarabes. C'est une maison seigneuriale du XVIe siècle qui démontre l'existence de beaucoup d'autres où étaient mélangées comme ici, des fables de la mythologie sur les sculptures, vases et pavages, des modèles mutilés du paganisme, des antiquités, des bibliothèques, des tapis, des tables italiennes, des portraits sur les plafonds et des frises, des fontaines, etc., et tout ce que pouvaient contenir ces habitations seigneuriales, où se réfugie la fureur de la rennaissance et l'instruction artistique et littéraire de l'époque, sous l'esprit de religieuse fierté qui scellait toutes ces œuvres. Des pieuses traditions renaissent à chaque pas dans ces édifices, mais nous ne devons pas nous en occuper, car ils renferment mille vulgarités.

Le voyageur doit étudier la *Cella* de la Chapelle, la voûte ogivale, remplie d'arabesques, l'escalier avec ses belles porcelaines et son plafond, et beaucoup d'autres objets qui proviennent de l'ancienne Séville on peut-être des ruines d'Italique, où l'on a fait d'immenses excavations dans ces vingt dernières années. Nous avons cru opportun pour ses détails et son histoire de prendre le croquis de cette ruine intéressante comme étude comparative de différents âges.

Le palais des Ducs d'Albe ou des Dueñas, la maison des Abbés (Abades), celle de Bustos Tavera et d'autres dont

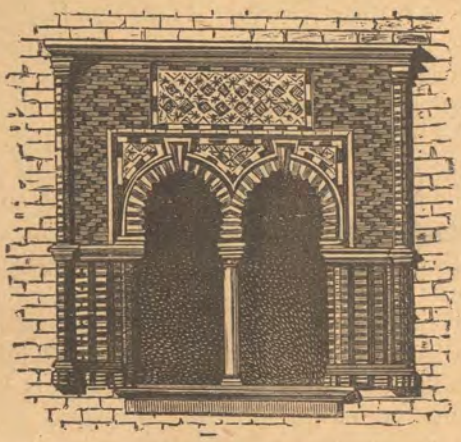
parle Zúñiga, sont et étaient des spécimens de cet art indéfinisable qui n'a pas d'expression caractéristique et dont on éleva mille édifices majestueux et capricieux dans leur ensemble. Dans aucune autre ville on en trouve un si grand nombre comme dans celle-ci. Il serait pénible d'en faire la description; par conséquent, nous parlerons seulement du plus intéressant monument de l'art pure arabique qui est la Giralda ou ancien minaret de la grande mosquée; il occupait auparavent l'emplacement où l'on construisit plus tard la Cathédrale qui existe aujourd'hui. On y voit mieux que dans d'autres édifices, surtout du côté de la Porte du Pardon, la transition continue de l'arabe au gothique et jusqu'à la renaissance, mélange bizarre qui, comme nous l'avons déjà dit, ne prend jamais de caractère particulier et exprime des idées incohérentes de temps plus reculés.

La Giralda est le monument le plus expressif de la domination mahométane et malgré ce qu'on a dit sur sa structure mauritanique et son style primitif africain, c'est, à notre avis, une œuvre parfaite de l'art arabe. La construction est antérieure de quatre siècles au moins à celle de quelque tour grenadine, comme celle qui appartient aujourd'hui à l'église de San Juan de los Reyes (Saint-Jean des Rois), mais il n'existe aucune différence dans la manière de les ornementer et ses rhombes de briques peintes, ses festons de terres-cuites, et les fenêtres à double arc trilobé suivant des portions de cercle présentent toutes les variantes de l'alcazar grenadin. On y voit parfaitement apparaître l'origine de l'arc surhaussé dans le belvéder de Lindaraxa de l'Alhambra, de l'arc pendant des trois entrées de la Cour des Lions, du festonné de la Cour de l'Etang et de toutes ces formes si luxueuses et si délicates qu'on n'en vit jamais d'égales nulle part. C'est dans la Giralda où l'on trouve les principes de l'art vraiment décoratif, frabriqué avec des briques vernissées de construction robuste, comme l'exigeait la façade d'une tour très élevée. Il est

regrettable qu'une tour aussi belle soit couronnée par un corps si étrange, que son ancien sommet, ses frontons dorés et ses porcelaines peintes ne pouvaient nous faire soupçonner.

Voici un précieux texte arabe (1) sur la fondation, l'ancienneté et la beauté de ce monument:

«Yacub Almanzor, en l'an 593 (qui commença le 23 Novembre 1196) acheva la Mosquée et éleva la Tour, dont la



Fenêtres géminées à Malaga.

pomme magnifique était tellement grande qu'elle ne put passer par la Porte des Almohadans. On fut obligé d'en ôter les marbres pour l'agrandir; et le pois des colonnes qui soutenaient cette pomme étaient de 40 arrobes de fer. Abuleit Alocaili, l'inspecteur des travaux la construisit et l'éleva sur la partie haute de la tour. Ce même monarque

(1) Page 151 de Thornberg.

fut celui qui fit construire la forteresse de Giznalfarache,» etcætera, etc.

Dans d'autres églises et dans d'autres tours l'on trouve le style mudexar particulier des transformations qu'elles ont subites. Celle d'*Omnium Sanctorum* occupe un rang distingué. Celles de Saint-Nicolas, de Saint-Marc, de l'Ermite, de la Vierge, de Sainte-Catherine, de Sainte-Marine et

Procession, Séville.

beaucoup d'autres présentent de curieux exemples de purisme et de transition; parce que dans ces temps elles servirent dans beaucoup de cas alternativement d'églises et de mosquées dans une période de cinq ou six siècles, temps suffisant pour signaler les modifications de l'art arabe.

A Séville et dans d'autres villes il existe des monuments

si importants sous les influences mahométanes, que même le gothique souffre des modifications sensibles, comme l'on peut voir dans les rares spécimens d'une longue période de quatre siècles, qui n'ont pas de caractère particulier ayant pris les formes caractéristiques des matériaux employés, principalement des briques fines.

A Ecija, à Ronda, à Jaen, à Malaga, etc., il y a une multitude de ces intéressantes constructions de briques découpées qui constituent un groupe important de cet art qui provient de la plus lointaine antiquité et qui s'adapte aux diverses transformations des temps et au génie des différentes races.

Comme la Tour de Don Fadrique, il existe des restes de beaucoup d'autres, déjà en ruine, qui furent des minarets ou des fortifications. On y voit des fenêtres géminées, des arcs en fer à cheval, des créneaux et des incrustations curieuses pour les artistes, parce qu'elles n'ont pas été restaurées comme la Tour de l'Or afin de faire disparaître la belle couleur imprimée par le temps. Sa forme polygonale à huit faces a dû être décorée comme d'autres de l'ancienne Palerme, avec un ordre de galeries feintes surmontant des lucarnes d'arcs byzantins répétés et petits, et qui terminent avec la crête accoutumée comme travail de défense.

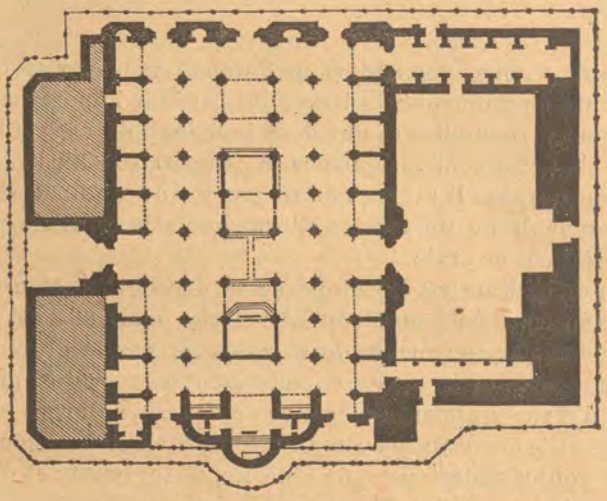
TEMPS CHRÉTIENS DE SÉVILLE

Comme nous avons fait pour Cordoue, nous parlerons de quelques monuments chrétiens qui par leur importance ne peuvent être oubliés et qui dans beaucoup de cas soutiennent l'influence historique sur la comparaison illustrée de l'époque arabe. Il est rare de ne pas y trouver un vestige, un souvenir ou un caprice d'ornementation qui ne nous rappelle pas ce style.

La cathédrale est gothique de la décadence, et appartient au commencement du XVe siècle, mais elle est majestueuse par son élevation et colossale par le groupe de constructions diverses que comprennent ses robustes appuis. Elle n'a pas vraiment l'élégance de celles de Burgos et de Leon, ni de beaucoup d'autres du Nord, mais elle est couverte de voûtes audacieuses, de croisées, de formerets et d'une centaine de poussées si bien distribuées, que sa construction ne laisse rien à désirer. Il faut laisser de côté quelques fleurons et pinacles d'ornementation peu originale, dégénérée à cause des influences mozarabes, mais à part ça elle a trois magnifiques portes placées de front, belles et bien ouvragées, avec de remarquables sculptures, niches et linteaux du meilleur goût. C'est en vain que Cean Bermudez et d'autres veulent trouver l'architecte qui les inventa et

les dessina; mais en échange on trouve beaucoup d'artistes, depuis Pero Garcia jusqu'à Hontañon, qui y dépositèrent les œuvres fantastiques des temps.

Elle a 378 pieds de longitude et 254 de latitude divisée en cinq nefs avec neuf portes, quelques-unes recouvertes de bas-reliefs et de statues en terre-cuite. Les grandes pilastres ou colonnes renforcées au nombre de 36, soutiennent 68 voûtes, parmi lesquelles se trouve celle de la croisée, plus haute que les autres. La grande chapelle est

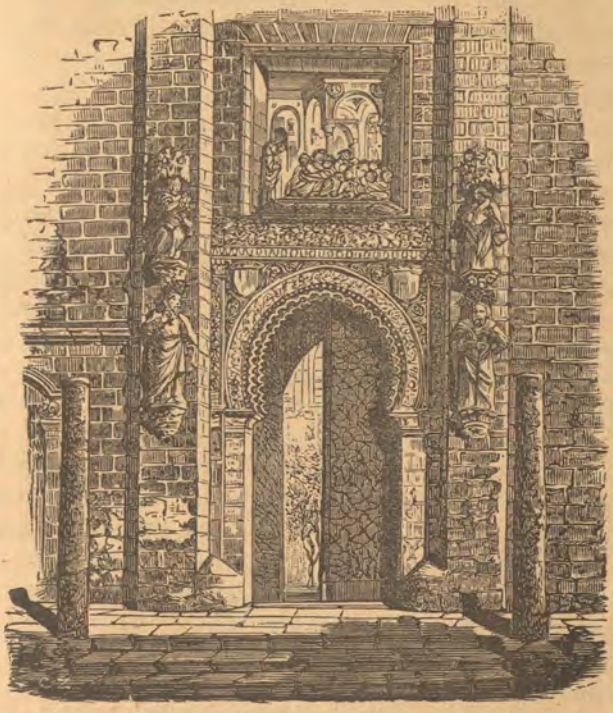


Plan de la Cathédrale de Séville.

fermée par derrière, par un mur couvert de statues placées sur des consoles de l'année 1522, et par devant par trois grilles très-élegantes mais d'un goût bizarre, presentées en 1523 par Idrobo qui les termina.

Le grand autel est un retable gothique en bois sculpté

commencé par Dauchart en 1482, avec de belles figures qui représentent des passages des deux Testaments, faites, selon Bermudez, par Aleman et Alexandre. Cette chapelle a une sacristie avec des sculptures et des tableaux remarquables. Le petit tabernacle en argent est d'Alfaro (1596).



Porte du Pardon, Séville.

Le chœur, placé dans la 4e et 5e voute de la nef centrale, possède de belles grilles du même style byzarre que les précédentes et les stalles gothiques sont d'auteurs connus;

le lutrin et les livres sont également intéressants. On doit voir les peintures de Murillo, de Cespedes et de Pacheco qui se trouvent dans la Salle du Chapitre, ainsi que cette construction. On doit aussi visiter la grande sacristie, non à cause de l'intérêt que présentent les murs, mais à cause des excellentes œuvres d'art qu'elle renferme, dues à Murillo; le fameux chandelieur triangulaire pour l'office des ténèbres de Morel, l'ostensoir en argent de Juan Arfe, les ciboires, la clef du maure qui livra la ville, les tables alphonsines et d'autres objets précieux.

Il ne faut pas oublier la sacristie des calices, où se trouve le magnifique crucifix de Montañes, une Vierge des Douleurs de Morales et des Saints de Goya.

La Chapelle Royale est remarquable mais non extraordinaire; elle renferme les tombeaux de Don Alonso le Sage et de Doña Beatriz. Dans l'autel se trouve l'urne en argent qui contient le corps de Saint-Ferdinand. Les restes de Doña Maria de Padilla, de Don Fadrique, etc., se trouvent dans la crypte, et dans la chapelle l'étendard de la conquête et l'épée de Saint-Ferdinand. La grille est très-remarquable.

La chapelle du Baptistère renferme deux des meilleurs tableaux de Murillo, l'un fut peint en 1656, et la figure de Saint-Antoine en fut volée le 5 novembre 1874 et rendue quelque temps après car elle fut trouvée à New-York.

Il y a plusieurs chapelles qui ont plus ou moins de mérite, à cause des œuvres qui s'y trouvent. Dans celle de Saint-Pierre, les toiles de Zurbarán; dans celle de Béthléem, une Vierge de Alonso Cano; le retable et le sépulcre de la chapelle de Scala; dans celle de l'Ange Gardien, une table de Murillo; l'ancien retable de Sainte-Anne, et la statue de San Hermenegildo, avec le sépulcre ghotique du Cardinal.

La chapelle et la sacristie de Notre Dame l'Ancienne est décorée avec luxe, et on trouve des magnifiques chefs d'œuvre de tous les styles connus; la chapelle de Saint-Paul

conserve un grand crucifix; celle de la Purification qui a une entrée donnant sur la trésorerie possède un Saint-Ferdinand, de Murillo; la de la Jambe ou « Jamba » est célèbre à cause d'un raccourci qu'il y a de Vargas, bien dessiné et d'autres chapelles jusqu'au nombre de 37, qui renferme toutes des œuvres d'excellents peintres, la plupart andalous et de légitime réputation.

On entre ordinairement dans les bureaux de la Cathédrale par la Cour des Orangers, disposée comme celle des mosquées, ce qui lui donne un caractère oriental. On y voit des arcs en fer à cheval, des consoles mauresques, des crêtes crénelées et quelques arabesques plus belles dans leurs détails que celles de l'Alcazar, parce que la grande mosquée de Yacub, construite sur ce même emplacement, fut une œuvre byzantine avec l'influence persique des premiers siècles de l'hégire. La Porte du Pardon est complètement mudexar, et toutes les autres ont plus ou moins de détails arabes comme oubliés de la destruction. On entre aussi par la cour dans le Sagrario, ouvrage du temps de la décadence (1662); il y a un médaillon dans l'autel du centre, de Roldan, et une image de Saint-Clément, de Cornejo.

Le grand et colossal monument que l'on place devant les portes de la Cathédrale les jours de la Semaine Sainte est vraiment remarquable.

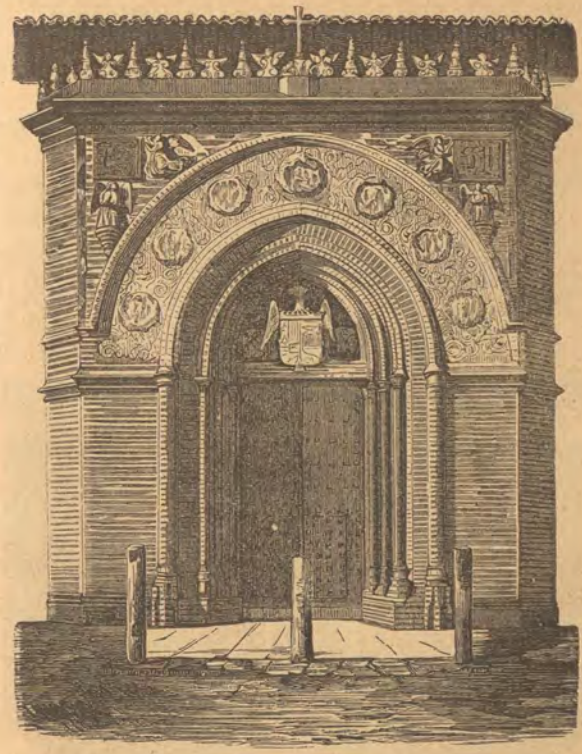
En outre de cet ensemble merveilleux de vestiges et de constructions hardies avec des détails inachevés parce que la plupart des cathédrales de l'Europe n'ont jamais eu assez de ressources, Séville possède des édifices sans influence ancienne, comme le Consulat, dont la construction est robuste et triste comme l'époque où elle fut faite (1585) par Jean de Minjares; la fabrique des Tabacs, plus grande et plus solide que la précedente construction: elle est du temps de Ferdinand VI, et n'a aucun intérêt monumental; le palais de Saint Telme; le collège de la Marine, du XVIIe siècle, de style barroque et décadent, aujourd'hui luxueux et restau-

ré par les Ducs de Montpensier; celui de l'Archevêque, de la même époque et sans intérêt archéologique; l'église du Sauveur, où se trouvent des sculptures de Montañes; l'Université; Sainte-Anne, église gothique; la tour arabe de Saint-Marc; Sainte-Marine, avec une autre tour;

Ruines d'Italique.

Saint-Martin, Saint-Pierre et d'autres avec de nombreux ouvrages de sculpture qui abondent à Séville, et des peintures d'une brillante école de coloris qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Et pour preuve, on n'a qu'a voir les quatre tableaux de Murillo qui se trouvent à l'Hôpital de la Charité; ceux de Leal, d'Atanasio, de Cano, d'Herrera, de Pacheco, de Rodas, de Valdes, de Zurbaran et de beaucoup d'autres qui sont au Musée provincial, dont les galeries

renferment la plus riche collection de tableaux de Murillo et dont la renommée est supérieure à toute éloge. Par celà seulement, Séville mérite d'être visitée avec enthousiasme.



Gothique mudexar.

Dans ce même Musée il y a une collection d'objets archéologiques apportés d'Italique, ancienne ville romaine qui se trouvait à une lieu de Séville et de laquelle il ne reste aujoud'hui qu'un immense cirque de trois corps d'am-

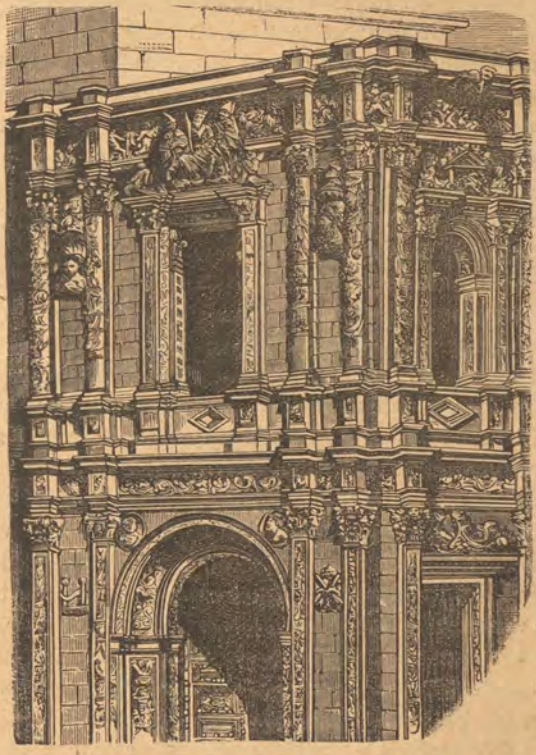
phithéâtre élevés avec des murs et des voûtes de quatre mètres d'épaisseur; cette construction était revêtue de stalles et décorée de marbres et de statues. La Commission des

Façade de l'Hôpital, Séville.

Monuments est aujourd'hui chargée de sa conservation. Nous recommandons sa grandeur et son importance.

Les objets de construction venant d'Italique sont in-

calculables; ils sont répartis dans toute la contrée, la plupart employés par les arabes dans leurs mosquées et dans leurs maisons, ce qui donne à la construction un caractère



Hôtel-de-Ville de Séville. (Renaissance.)

spécial de style roman de la pire époque, qui rabaissa la forme des arcs et qui produisit la double construction de ceux-ci et la réduction des toitures. Ces vestiges se voient aussi dans les édifices du XIIe au XVe siècle, dans la fabri-

que de la Cathédrale et dans beaucoup de couvents et de chapelles.

Après la Renaissance, Séville offre un style baroque exceptionnel, enrichi d'émaux et avec une multitude de bandes, de piles, de soubassements et de frontispices faits de porcelaines et de briques peintes en rouge que l'on ne voit que dans quelques parties de l'Italie, mais qui forme ici le type exclusif auquel obéissent toutes les œuvres d'une période peu reculée; le style n'est pas beau, mais il est capricieux et sensible aux tracés mudexars avec les silhouettes absolument churrigueresques. Les ornements en pierre et en plâtre mélés aux émaux et aux briques justifient pleinement ce qualificatif.

On voit encore dans cette ville le témoignage de l'influence gothique quand l'arabe disparait et se livre peu à peu à l'inspiration ogivale, s'enveloppant dans ses voutes, s'accentuant dans les tympans avec des consoles de lions et de chiens, et avec des lobes et des pyramides cannelées et en disminuant les arrachements des arcs, selon la mode musulmane. Les portails, les claires-voies et les rosaces de qnelques églises ont été construits avec cet étroit esprit de transition aussi remarquable que rare que nous avons observé dans les portes de trois ou quatre églises du XIIIe au XIVe siècle, vraies curiosités archéologiques tant ici comme à Cordoue et dans les villes voisines.

Pour terminer cette légère revue; il nous manque d'admirer l'ancien Hôtel-de-Ville, où un style fastueux de réminiscences païennes et pieuses, fantastique au plus haut degré et très délicat et artistique, est vraiment admirable plus à cause de l'ornementation qu'à cause des proportions. La Renaissance à Séville proteste du fatalisme mahométan, il se montre riant et plein d'espérances comme la civilisation qui le vivifie; il n'emprunte pas aux styles du Moyen-Age les motifs d'ornementation; il cherche le classique d'un âge plus reculé et il se montre dans cet édifice inachevé, ri-

che d'images et puissant pour se parer et s'embellir; c'est un spécimen digne de toute éloge que le temps détruira sans qu'il ait été reproduit dans ce que l'on construit de nouveau pour compléter la fabrique de ses plans géométral et orthographique.

TROISIÈME PARTIE

DERNIÉRE PÉRIODE

DÉVELOPPEMENT DE L'ART ORIENTAL EN ESPAGNE

Telle était l'ignorance qui régnait, à certaines époques, sur la culture des Arabes espagnols, que quelques auteurs chrétiens supposaient les mosquées ornées d'idoles, à l'instar des temples païens; et, à en juger par les romances du Moyen-Age, telle était la croyance fondée sur les sciences des mahométans, que l'on attribuait non à des hommes mais à des légions de démons, le pouvoir et la magie exercée par le génie des nouveaux dominateurs de l'Espagne. Et, faut-il s'en étonner, quand même de nos jours, nul ne peut oublier le don précieux de prophétie, attribué au calendrier qui ne manque jamais de se trouver dans la plupart des maisons espagnoles.

Le Manak (1), que les Arabes avaient répandu dans toute l'Europe, s'inventait par des astrologues espagnols qui acquirent une immense réputation diabolique d'inspiration surhumaine.

On redoutait à tel point la science de quelques chrétiens qui étaient allés l'apprendre dans les académies et les uni-

(1) On en trouve quelques-uns portant la date de l'année 1245 et personne n'ignore que les Alexandrins eurent des almanachs tirés des tables que les Egyptiens avaient taillées dès l'antiquité la plus reculée.

versités de Cordoue et de Séville, que plus d'un prêtre perdit, en revenant dans son pays, la faculté de commander les Communautés religieuses et ils courûrent même quelques dangers, dans certains moments de fléaux publics, qu'on attribuait comme causés vulgairement par les sortilèges ou maléfices de ces savants soupçonnés de mauvais arts.

Il n'est pas jusqu'aux premiers reflets des sciences chimiques qui devaient se développer dans le cerveau de Nostradamus, de Raimond, de Kiot, etc., qui ne laissassent de chercher en Espagne le succès destiné plus tard à produire de si éclatants résultats; et l'on peut assurer que les prodiges que commençait déjà à révéler la science astrologique et la conformité dans beaucoup de cas avec les pronostics lancés dans leurs livres par une aventureuse expérience, ne fussent la cause d'avoir acquis une influence dont la civilisation moderne n'a pas pu se garder.

Les principales villes d'Espagne devinrent donc le centre des sciences physiques et astronomiques; et bien que nous ignorions le nombre de français, d'allemads et d'italiens qui venaient étudier à Cordoue et à Tolède, ou si le Pape Sylvestre II reçut son instruction à Barcelone plutôt qu'à Cordoue, ce qui pourra être l'objet d'éternelles discussions par les coryphées de certains écoles, il est complètement hors de doute que l'ornementation arabe se copia en Italie, en France, et en Espagne, démontrant de la sorte l'intimité des relations internationales, et que lors de la conquête de Grenade, le nombre des étrangers qui résidaient dans le royaume s'élevait à plus de 25.000 mille, tous enrichis par le commerce qu'ils entretenaient avec Vénise Marseille, Constantinople, etc. (1). Les peintures de la salle de la Justice, attribuées confusément à des artistes chré-

(1) Des contes, comme celui d'Aldigne, ont trait à Gerbert, le Pape Sylvestre II; mais il n'est pas besoin de citer ce vénérable prélat pour y trouver l'histoire de Saint Grial et de plusieurs autres.

tiens du XIVe siècle nous font connaître avec quelle facilité on vint à bout d'ouvrages qu'il eût été impossible d'exécuter sans les relations avec les étrangers. A quoi, donc, mettre en doute que la nicromantie s'apprenait à Tolède au XIe siècle, uniques écoles où venaient l'étudier des jeunes gens venus de la Suève et de la Bavière (1).

Si l'on a taché de porter à un si haut degré le mépris des sciences chimico-physiques des arabes on aurait dû au moins avoir commencé par détruire les monuments, brûler leurs livres, et les parchemins en relief, briser leurs émaux et leurs terres-cuites, effacer les couleurs de leurs toiles et celles que l'on voit sur les murs de leurs maisons et principalement mettre en évidence si, dans le reste de l'Europe on élevait la fabrication à tel dégré de perfection ou s'il y avait ailleurs plus de ressources industrielles et mécaniques que celles que l'on trouvait déployées par eux.

Sans mettre en avant des textes d'évêques, tels que ceux de Jean, du prêtre Daniel, Reinaud, etc., ni d'un grand nombre d'autres auteurs non moins vénérables car nous n'essayons, en aucune façon de tirer les preuves de ce que nous exposons en dehors du domaine de l'art et de l'industrie, il arrivait alors, ce qui arrive maintenant, quant à ce prurit exagéré de chercher dans Paris et Londres un soulagement à des maux incurables, des recettes pour des méthodes inconnues de fabrication et un élan vers les entreprises scientifiques. Des monarques de Léon et des Asturies contractèrent, pour leur compte, des savants arabes de Cordoue et de Séville et les utilisèrent à leur fin; et Gobmar écrivit en arabe des histoires dans le but qu'elles fussent reçues à la cour de Haken II.

Il est hors de doute, selon toute apparence, que ces relations cordiales n'étaient alors comme aujourd'hui soutenues que par les familles aristicratiques touchant les mo-

(1) Heisterbarch, I, page 279.

narchies espagnoles et arabes, et que le peuple visigoth en général, avait de l'antipathie pour ses dominateurs.

Si, après la prise de Tolède par Don Alphonse, d'après les renseignements de quelques auteurs, cette ville commence à être visitée par des étrangers et des prêtres espagnols dans le but d'acquérir des connaissances sur la sorcellerie, l'alchimie et l'algèbre, en voulant démontrer que ce n'était pas aux arabes qu'on était redevable de telles sciences, cette erreur suppose à notre vue bien peu de connaissance de cette civilisation et de l'organisme de la société musulmane, en contact avec les muzarabes, ni des secours que les cours de Don Jaime et Don Alphonse reçurent des juifs et des muzlimes, ni de la considération dont on entourait la langue savante du Coran, du moment qu'il n'y avait pas en matière d'art, d'autre génie que celui qui était inspiré par les ouvrages des muzlimes, comme il est facile de le reconnaître encore dans les rares objets de cette époque, conservés à grand'peine parmi nous.

L'art de ciseler les métaux est une preuve évidente de ce que nous avançons.

Rien de plus surprenant, dans son genre, que ces travaux au burin sur les armures chrétiennes, avant la renaissance; ouvrages qui s'étendirent sur la plus grande partie de l'Europe où l'on découvre de très riches armures avec les ornements arabes légèrement modifiés par le gothique, les incrustations en or et en argent entaillés dans le fer avec une étonnante perfection qui n'ont point d'émules dans les époques antérieures, forgées toutes dans les usines de Tolède, de Valence, de Séville, etc., et sortant des mains d'ouvriers, instruits dans ces incomparables centres de l'art arabe et les seuls qui florissaient à cette époque.

Et lorsqu'on voit s'étendre son influence de cette manière, il est inutile de rapporter ce qu'ont écrit quelques éminents orientalistes sur sa littérature et sa poésie, venant à soutenir l'existence de toute une littérature *aljamiée* extra-

ordinairement répandue qui compte des chefs d'œuvre provenant de cette civilisation, dont les prodiges se révèlent chaque jour.

Comme conséquence fort légitime de l'état élevé, à grands dégrés, des arts dans toutes leurs ramifications, nous avons l'aspect magnifique des jardins qui entouraient les palais pittoresques de la chaîne de montagnes de Cordoue, ceux de Guadamar, de Ruzafa, de Saïd et de tant d'autres que la poésie arabe nous dépeint sous les plus riantes couleurs.

La science de tracer les bâtiments ne cédait en rien à celle de régler les jardins, d'aligner les arbres formant des quinconces et de combiner l'aspect des végétaux de manière à reproduire les décors jusqu'à un certain point architectoniques. Le développement qui fit surgir en France, sous Louis XIV l'idée, tant soit peu anti-estéthique d'imiter avec les arbustes, les ordres greco-romains, des colonnades, des arceaux, des voûtes, reconnaissait une origine plus ancienne; et bien que les Normands en Sicile en eussent déjà fourni des exemples, on ne saurait douter qu'on n'en fit des preuves analogues dans les jardins de l'Andalousie, à la seule différence près, toutefois, que ces dernières, prises d'une architecture plus délicate et moins sévère, reproduisirent de vraies oasis pleines de charme, dont le souvenir s'est conservé encore dans quelques contrées de ce délicieux pays.

Loin de tâcher de cacher l'intérêt que nous présente le parc moderne, splendide ostentation de la nature la plus vigoureuse, assujettie par l'intelligence de l'homme avec l'aide constante de la machine, il est bon de reconnaître que la symétrie de ces jardins avec sa regularité et leurs pavillons ondoyants en guise d'arceaux de stalactites, a toutefois une beauté relative: présentant tantôt des cimes et des obélisques dans les cyprès qui se découpaient en imitant des tourelles tantôt laissant voir des feuilles grimpan-

tes enlaçant agréablement les superbes conduits d'eaux qui imitent les faïences de couleurs de leurs palais; formant des grottes à la manière de temples, avec des arceaux de feuillage en tout égaux aux arceaux en pierre de la mosquée de Cordoue.

C'est une erreur que de supposer qu'il y a de la monotonie dans cette espèce de jardins, lorsque tout ce qu'on y observe c'est un raffinement exagéré, un désir poussé à l'excès de vouloir subordiner les flexibles fleurs à former des courbes, des lignes et des dessins fantastiques qui offrent un attrait enchanteur dans ces pays, où la campagne se change en un immense jardin touffu, espèce de parc silvestre qui peut se passer des soins de l'homme pour rivaliser avec ceux des antiques cités romaines et bretonnes. Le jardin symétrique, tracé comme ceux de l'Andalousie, d'où l'on a banni le style trop sévère et fastueux des palais de nos rois bâtis plus tard, offre une beauté qui ne saurait se récuser, dont il faut aller chercher l'origine dans les descriptions des palais orientaux ou dont nous sommes obligés à admirer la beauté, lorsque nous en retrouvons quelque image fidèle dans les modestes maisons de notre pays.

Nous avons pu voir, dans un périmetre occupé par les restes de l'antique palais du Chapiz (1), tout en remuant le sol d'une immense cour les anciennes traces d'un jardin avec un étang dans le centre pourvu de jets d'eaux, et de canaux avec des bords formant labyrinthe; les berceaux et les siéges en mosaïque de grosse pierre, présentent des dessins formés de petites pierres de couleur et quelques restes de figures entrelacées avec de grandes lettres formées de myrthes.

---

(1) Il y a très-peu de temps que cette luxueuse demeure, habitée par une des plus illustres familles arabes de Grenade, a été démolie. Il en reste à peine aujourd'hui un tiers debout.

On ne doit donc point considérer dans ce goût un si grand éloignement de tout ce qui se construit autour des palais modernes; les figures faites de jasmins, les jeunes filles de fleurs, les sièges de plantes grimpantes et de lierres du fameux bassin d'Almanzor n'ont point été des créations de la poésie, mais bien des effets de l'art qui s'étendait à tout ce qui pouvait flatter le sentiment de ces illustres générations. Ne doit-on pas regarder comme un peuple passionné pour la musique et pour le chant celui qui construisit l'Alhambra, bien que cet art vécut encore dans son enfance, ainsi qu'il arrive parmi les anciens peuples de l'Orient? Mais nous ne devons pas le chercher entouré de ce luxe splendide d'harmonie et d'instrumentation tel que nous le voyons aujourd'hui, si ce n'est que comme l'expression la plus douce et le langage tranquille et mystérieux du cœur et sous ce rapport, la chanson arabe est peut-être la plus tendre et la plus expressive qui pût se faire entendre à l'époque des rudes fatigues et des ambitions belliqueuses et insatiables. Nous ne connaissons guère de chansons espagnoles antérieures à l'époque arabe et celles que nous possédons, postérieures à cette date, sont rapportées par nous à cette domination parce que les voyageurs qui parcourent les côtes africaines entendent chez les maures les mêmes chants d'Andalousie; c'est bien la même cadence, le même air reposé et l'écho sententieux des précieuses cantilènes qui se conservent encore parmi nous.

Quelques morceax de musique recueillis en passant, à l'occasion de la dernière campagne d'Afrique et que nous avons eu lieu d'apprécier (1) ont beaucoup de ressemblance avec les Gallegadas ou chant de Galice et le Zorzico ou chant des Basques, rapport qui nous a vivement frappés, nous faisant à raison soupçonner si ces chants furent pris

(1) On nous a assuré que ce fut l'orientaliste Emile Lafuente Alcantara qui la rapporta.

des Espagnols, ce qui pourrait bien avoir eu lieu sans que pour celà nous laissions de reconnaître que toute la musique de ces peuples est toute andalouse portant le sceau de l'inspiration, de l'originalité et de la beauté que nous lui reconnaissons sans dispute. Livrés au plaisir de la musique et de la danse, les arabes rappellent les trouvères de la Provence et l'existence des bateleurs qui envahissaient les rues sans autre manière de vivre que le chant et le pincement de leurs instrument à corde, en cuir et en bois, entre leur boniment, par manière d'amuser les badauds des places publiques. L'on n'ignore pas non plus les dons qu'ils recevaient des rois, surtout lorsqu'ils en venaient à chanter à la perfection, à en juger par l'histoire du chanteur Zirjab qu'Ab-del-Rahman II fit venir de Bagdad à Cordoue. Il existe des livres théoriques qui ont été écrits sur cet art et celui que l'on fit de chants andaloux pour rivaliser avec ceux de la Perse est une bonne preuve de ce que ce précieux don, doux épanchement de l'âme humaine, comme le dit fort bien Ben Jaldum, n'était point méconnu.

Et comment l'eût-il été? Bien que la musique s'écarte des autres arts, dans le domaine de ses manifestations, elle n'a fait que suivre avec eux la loi des transformations successives. L'époque où le spectacle qu'elle offrit fut la plus éclatante, fut aussi marquée au coin du plus remarquable amour et du sentiment d'admiration pour la musique; chez tous les peuples de l'antiquité jusqu'à l'apparition des grands maîtres. La sympathie par le langage du son coïncide plus toujours avec l'architecture qu'avec la sculpture et beaucoup plus qu'avec la peinture. On dirait que l'une et l'autre tirent de l'imagination leurs formes loin de la réalité. Elles combinent toutes les deux des lignes, des espaces ou des temps, ce qui contribue à donner de la symétrié et de l'eurythmie; et les sons, en s'appuyant sur le nombre et la quantité, produisent également l'expression vive des sentiments et beaucoup de profondeur dans la variété infi-

nie des images. L'architecture s'appuyant sur la masse immobile et lourde crée, tout aussi bien que celui-là une forme réelle, confuse, indéfinible et vague, d'émotions sympathiques, existant entre les deux une même qualité, bien que la sphère d'action en musique et en architecture s'étende à divers horizons.

Il est clair que les peuples qui s'extasiaient tant sur l'ensemble des formes imaginaires, qui voulaient trouver sur les façades des palais la multiplicité qui se combine et se défait et renaît de nouveau comme des ondulations de couleurs qui ne se touchent pas et résistent au tact, comme les étoiles qui paraissent cent fois augmenter leur nombre, témoignassent de la prédilection pour le son qui se manifestait de la sorte, qui constitue l'essence et l'existence d'un autre être caché, abstraction pure et simple qui s'éloigne de notre manière d'être pratique et nous révèle une seconde nature plus morale et plus élevée que celle qui nous assujettit à la terre.

Ainsi donc ce peuple, plein d'émotions intimes, de sentiments pénétrants eut une passion pour la musique. Il fit dans cet art ce qu'avaient fait ses devanciers qui avaient inventé l'accord et l'harmonie et jouaient de la harpe et de la cithare; mais ils les devancèrent et les surpassèrent même lorsqu'il est question du chant sentencieux et de l'accent de la prononciation musicale. Aussi n'est-il pas de chansons qui frappent plus le sentiment que celles qui se conservent dans le peuple andalou, de vieilles chansons qui se perpétueront plusieurs siècles et que l'on écoutera toujours avec la plus profonde émotion.

L'ornement d'un édifice ainsi que l'accord sont deux choses qui s'expliquent et se raisonnent de la même manière. Lorsque l'ouvrage est terminé l'on ne peut point demander au maître pourquoi il place sur le tympan ou sur les corniches des moulures innécessaires et pourquoi il les suspend pour établir un corps plus saillant de construction qui acusse

un autre ordre, parce qu'il ne pourrait point donner des raisons terminantes et absolues. Il en est de même en fait de musique.

Dans les deux arts, bien que différents entre eux si on les juge légèrement il n'y a que la mesure, la règle, la symétrie et le rang; la confusion, le désordre et l'irrégularité abîment l'ouvrage.

C'est dans la symétrie de la forme que cet art trouve plus d'identité avec les autres effets de la beauté et voilà pourquoi, au moment de citer cette brillante période du génie sarrasin, nous ne pouvions omettre de consacrer un souvenir à ces douces mélodies qui s'inspiraient dans les voluptieux enchantemens des *alhamies*, dans les murmures des fontaines qui glissaient aux pieds du divan et dans l'agréable et douce contemplation des sombres appartements nuancés de couleurs brillantes.

Le palais de l'Alhambra exprime le point culminant de sept siècles de culture et, ce qui étonne le plus, le passage du puritanisme des écoles coraniques de l'Orient à l'expension idéologique, ainsi que tolérante qui annonçait la renaissance au XIIIe siècle. La science, la littérature, l'héroïsme de la passion, le militairisme chevaleresque qui prit de si profondes racines dans notre pays, la tolérance politique qui ne pouvait pour lors s'appeler de tout autre nom que de celui de liberté, le culte rendu aux savants, aux inspirés et aux gens courageux, la prédilection pour l'art et l'amour à la popularité, qui fit tomber les grands dans des crimes de vanité et d'ambition, toutes les marques en fin qui peuvent révéler dans un état le développément du pouvoir civil comme principe du progrès, tout ce que nous venons d'énumérer se trouve plus ou moins indiqué dans l'enceinte murée de cette construction, moitié ruineuse moitié restaurée par les travaux lents de quatre siècles, réduite à demi décombres fouillés et recherchés par d'infatigables voyageurs qui n'ont pas craint d'enlever les cloisons pour

en arracher les ornements et les filigranes; tout se montre dans ces murs à l'esprit véritablement investigateur qui ne dédaigne pas les fragments vermoulus ni l'obscurité des souterrains ni les traces imprimées dans les réduits les plus cachés de ses couloirs et de ses retraites.

Ce palais n'est pas seulement un système enchanteur de capricieux ornements dont l'originalité nous ravit, mais qui plus est nous revèle au plus haut dégré le secret des deux derniers siècles de la domination arabe, nous expliquant par quel artifice la ruine du pouvoir sarrasin ne put pas se consommer dans notre patrie, immédiatement après la conquête de Séville; et aussi pourquoi les armes victorieuses de nos aïeux s'émoussèrent plutôt qu'elles ne se rendirent devant cet illustre ascendant de la dynastie grenadine qui retrécie dans une étroite enceinte et assiégée par l'héroïque restauration chrétienne, offrit nombre de fois la paix à ses ennemis, paix que ceux-ci accordèrent plutôt par respect pour son savoir reconnu que pour ses chefs et ses légions.

Siècles qui proclamèrent bien haut le pouvoir de ce peuple, au moment d'ouvrir son sein et ses souches aux fils des princes contre lesquels il luttait, avec qui il célébrait des tournois en galants amis sans laisser pour cela de lui offrir ses arts, et les plus beaux produits en industries de soie et ouvrages à la main, invitant les vaillants capitaines qui les serraient de près à de splendides parties de chasse dans les montagnes, où ils trouvaient occasion de rivaliser dûment en luxe d'armes, d'habillements et en rapidité de corps et d'adresse.

Age sublime qu'on n'a pas encore assez approfondi à sa juste valeur, par l'effet de haine religieuse ou de féroce aversion produite par l'indignité où se vit réduite la noble race espagnole!

L'Alhambra s'éleva comme tous les édifices classiques de l'antiquité, à cette époque culminante d'où commence pour

les peuples leur inévitable ruine et décadence, et cette période la plus florissante de l'art est aussi celle qui donne lieu à ce que les idées se laissent égarer par le plaisir des sens jusqu'au délire.

Apogée descendante de la civilisation qu'il faut surprendre pour la connaître sans de préoccuper de ses enchantements et sans se laisser pervertir le goût par l'extase d'une ardente contemplation.

Pour qui suit une marche progressive en s'élevant par l'étude des monuments de Cordoue, de Tolède et de Séville, etc., il existe un vide dans l'esprit qui ne se comble pas aisément et involontairement il est forcé à se rappeler le Caire, Tunis, Fez, venant à s'élever par des déductions enchaînées jusqu'aux mosquées de Constantinople, jusqu'au tombeaux de l'Afghanistan et jusqu'aux antiques pagodes de Dehli. L'arc en fer à cheval, propre de l'architecture militaire et religieuse des ces confins, la forme la plus originale du genre, s'appliquait en Espagne, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, à la première époque de la domination arabe et les toitures de grosses poutres, tout en détachant des rhombes et des polygones de facettes à l'instar des pierres façonnées couvraient de faisceaux de plans unis à leurs côtés, à l'imitation des premiers ouvrages de l'Orient. Les colonnes des cloisonnés étaient courtes et comme aplaties sous le poids des arceaux, de plus grande base que les chapiteaux sans forme déterminée beaucoup plus ressemblante à la byzantine; cette forme moins exprimée dans ses détails imitait grossièrement l'ordre composite greco-romain, de grosses veinures ciselées sur les tiges et sur les feuilles grossièrement découpées avec la manifeste intention de les broder. Les voûtes se croisaient ainsi que dans la chapelle de Cordoue mais sans se multiplier sur des bases triangulaires et sous le rigorisme géométrique des pendants de l'Alhambra; idée étrange que nous voyons s'initier dans l'architecture indienne du Pun-

jad qui se tient cachée depuis pour reparaître ensuite en Perse sur les assises des chaires, dans les minarets qui existent en Egipte et au Maroc; mais qui se dévéloppe sous forme de conception uniforme et symétrique sur les édifices de l'Espagne au XIIIe siècle.

Les plans en un mot des monuments ajustés tantôt aux formes des chateaux tantôt à l'irregularité des montagnes où on les bâtissait, espèce d'amas informe de constructions, distribué au hasard pour les besoins de la guerre et les exigeances de la religion et du harem, prennent ici une forme plus sujette au règles où l'on voit présider le bon goût de l'ornementation et de l'aisance et sont tracées sous la même raison géometrique d'harmonie entre les côtés du triangle qui se détache et ferme les voûtes de ses appartements. Il n'y a qu'une seule et même formule pour en repartir la distribution et c'est encore la même qui préside pour façonner les murs que pour travailler à jour les sveltes galeries (1).

Alors que l'art en Europe se trouvait dominé par le vestige du classicisme, à l'époque du XVIe au XVIIIe siècle, alors que le classicisme absorbait l'attention des académies et égarait l'imagination de ses plus brillants élèves, ce fut le tour à l'Alhambra d'expliquer tout par le systême exclusif qui se regardait comme synonyme du beau et du juste à la fois. Comme nos artistes ne pouvaient pas regarder indifféremment un monument qui réveillait en eux plus de curiosité que ceux de Séville, de Tolède et de Cordoue, ils

(1) Nous avons dédié une bonne partie des études que nous faisons sur les monuments arabes de Grenade à démontrer par des exemples ce théôrème que nous sentons bouillir dans notre esprit en comparant la portée des mesures des détails de l'Alhambra. Des efforts sans relâche d'autant plus difficiles à mettre en usage que les incessantes mutilations ont fait perdre en beaucoup d'endroits les lignes primitives de l'édifice, nous ont mis a même de confirmer nos soupçons. La conformité de cette règle n'est nullement dementie dans la partie réellement classique des monuments.

voulurent par un excès de tolérance respecter ce que l'Empereur Charles Quint, de l'avis d'artistes italiens, avait laissé à l'admiration de la postérité; ils s'étonnaient de son ensemble peu en harmonie avec leur éducation classique; ils voulaient mettre en rapport leurs théories sur le beau, sur les convenances, dans les restes qu'ils trouvaient, à chaque pas, et à force de regarder par un prisme fait pour l'emploi de ces raisonnements exclusifs d'école, ils en vinret à se persuader qu'ils avaient trouvé la clef de l'importance attribuée hors d'Espagne à ces monuments. Dès lors on ne l'appela plus un monument barbare; l'Académie de Saint Ferdinand fit faire un ouvrage illustré de ses préciosités artistiques; l'illustre Jovellanos en expliqua la beauté et l'histoire et désormais des écrivains plus ou moins réputés prirent à tâche de chanter ses grandeurs comme poétes et philosophes.

Pourquoi donc alors que les Académies ne respectaient que l'antiquité païenne, s'arrêtèrent-elles à contempler cette forteresse demi barbare, souvenir d'une domination que nous désirerions pouvoir effacer de notre histoire?

Nous l'avons déjà indiqué, c'est que l'on avait trouvé la clef; on put retracer le palais d'Alhamar et compléter les lignes qu'au dire des académiciens on avait vu disparaître. On dressa le plan de restauration; on chercha le noyau central, qu'on supposait entre la cour de l'Etang et la salle des Ambassadeurs. Les cours et les nefs qui se trouvent et se conservent à la gauche de ce point central se tracèrent arbitrairement à sa droite par manière de symétrie. D'un côté et d'autre on imagina les mêmes tours, des portes égales à des hauteurs pareilles. Quelle délicieuse uniformité pour ces gens là? De telle sorte, ils se contentèrent de ce qui existait, s'imaginant fort bien ce qui avait disparu.

Ces mêmes aberrations n'en continuent pas moins aujourd'hui, sans qu'on puisse expliquer l'esprit qui éleva ces monuments.

A la décadence de la Renaissance il ne semble rien moins qu'on ne comprend pas bien le génie de l'antiquité. Nous n'affirmerions guère dans cette occasion, des hypothèses qui pourraient nous mener trop loin; mais ne trouve-t-on point, lorsqu'on étudie le plan de ces édifices certaine conformité avec les maisons de Pompéi et d'Herculanum? Et lorsqu'on pénètre dans l'enceinte des quelques maisons qui se conservent debout, dans le quartier de l'Albaicin de Grenade, ne voit-on pas, par hasard, la même distribution que celles de Rome ou bien quelques réminiscences de celle de Grèce? Si l'on recherche les bains, ce n'est plus une ressemblance, si ce n'est une égalité absolue. C'est une même civilisation orientale, tout autant l'une que l'autre, inspirées l'une et l'autre dans une même origine. Ce que nos académiciens avaient trouvé ce n'était pas le mérite spécial de l'Alhambra; c'était plutôt l'interprétation erronée de son caractère et de son symbole.

Le livre et le plan de l'Académie restèrent de nos jours relégués à l'oubli et si ce n'était pas assez des théories pour en nier l'importance, nous pourrions le démontrer par les récentes excavations que nous avons faites à l'effet. Il n'est pas de parallélogramme possible, par la configuration du terrain, ni, parce qui est encore plus sûr, par l'absence de ciment, non seulement sous les lignes qui s'inventèrent ni par leur rapprochement dans une ou autre direction.

L'uniformité, la symétrie que l'on exige est donc ailleurs, et c'est donc là que nous allons la chercher. — Nous pénétrons dans tout monument arabe, par une tour saillante ou par deux tours, hors les édifices qui servent d'habitation aux familles où elles se remplacent dans ce cas par une petite entrée réduite carrée, portail inutile entre nous, et que nous voyons souvent dans les anciennes maisons andalouses. Une salle longue et étroite coupe l'essieu perpendiculairement qui sert de point de départ pour les deux autres ailes du bâtiment. Par la rencontre des axes se trouve l'entrée,

en face de laquelle l'on découvre la perspective dont les effets sont si fantastiques dans ces constructions. En suivant l'entrée, on trouve une cour avec un étang et des fontaines, de gracieuses arcades légères aux deux faces ou aux côtés très courts, car ces cours sont carrées, et derrière la seconde galerie, en suivant la même axe centrale, des nefs en parallélogramme qui se succèdent jusqu'à la dernière, où se trouve la plus belle qui s'élance majestueusement au dessus du bâtiment tout en découvrant ses coupoles ou ses ramparts dans les vastes reflets ondoyants des eaux des étangs. Les autres salles d'une maison de cette espèce selon leur rang ou leur grandeur, étaient disposées dans de petits pavillons des longs côtés des cours, si peu symétriques par fois dans leurs décors que les tentes de campagne dans un campement turc. Et si ces côtés se trouvent aujourd'hui alignés et protégés par des lignes monotones des ailes mudexares, c'est un indice plus que suffisant pour donner à entendre que tel était le génie du conquérant chrétien qui les transformait avec la sévérité de la ligne droite, ne permettant point de coupoles, d'arêtes ni de flèches, qui d'après le goût moderne d'une école intolérante, interrompent la décoration.

En dehors de ce tracé, tout à fait classique que nous pouvons comparer au long manche d'une croix coupé à diverses grandeurs, les arabes espagnols ne trouvaient pas moyen habile de construire leurs édifices, en sorte que réduits à diminuer ou augmenter les bras de l'essieu d'après les exigences de leurs palais les plus vastes, ils ne sortirent jamais de ce système, dans n'importe quelque point qu'ils purent les bâtir ; il est vrai qu'ils se simplifièrent, se réduisant jusqu'à construire de modestes maisons avec un portail, une cour et une salle avec leurs cloisons sur piliers de bois qui donnaient accès à des chambres isolées, faites en dehors des murs de circonvallation.

Il n'est donc pas étonnant que l'on trouve le mur de la

cour et des galeries beaucoup plus gros que les murs extérieurs des nefs latérales qui paraissent les avoir mis à l'abri du centre. L'on rencontre encore, dans les vieux quartiers des villes arabes de ces espèces de maisons, dont nous trouvons une réminiscence dans les cours de l'Albaicin (1) et dont le souvenir et dont les formes furent admises par les mœurs chétiennes, sans en varier jamais le plan, tout au plus surposant un étage et quelques tours. si essentielles à l'hygiène de ces climats chauds. L'influence de la Renaissance, quelques temps après, doua l'art de tous ses égarements, lui prêta l'ornement de la grotte et de la biche dans les façades, sur les frontispices des balcons, sur les lambris et les escaliers ouvragés, mais il ne faut jamais perdre de vue que c'est toujours le même tracé qui se reproduisit, la même origine arabe, le même principe classique de simplicité qui enchante, qui nous le fait regarder aujourd'hui avec délice et envie; parce que nous voudrions le voir se reproduire sur nos constructions modernes, si l'esprit de notre société se prêtait à l'admettre avec de légères modifications.

Telle est la régularité de l'Alhambra et nullement ce que se figurèrent les classiques du dernier siècle, avec leurs façades, leurs angles et leur ensemble alligné et droit dans la signification la plus absolue du mot. C'est que les ruines qu'ils trouvèrent, les décombres bien des fois reléguées au plus barbare mépris, à une époque qu'on aurait dû oublier, se prêtèrent aux plus absurdes interprétations. L'équivoque provint souvent de cette espèce de ciment où terre gâchée d'une grande dureté employées par les arabes et formée en grande partie du même gravier quartzeux du sol, formant une agglomération artificielle qui trompe facilement l'at-

(1) De nos jours, ont disparu un grand nombre de ces rares et splendides demeures, dont nous n'avons pu, de cette manière, apprécier toutes les commodités.

tention peu intelligente de celui qui vient pour la première fois se livrer à des investigations archéologiques. Les veinures et les couches de cristallisations récentes qui se montrent chaque fois que l'on pratique des excavations, firent supposer que ce n'était que des ciments d'édifices détruits qui s'adaptaient à de telles conjectures.

Les monuments de l'Alhambra se présentent à première vue dans un désordre, comme effet du hasard, lancés et élevés dans une pittoresque confusion, s'étendant parmi de spacieux jardins, où les bâtiments les plus remarquables et les plus splendides pour les rois figurent à côté d'autres moins riches pour les femmes préférées, les enfants nombreux et pour les courtisans.

Tout ce que l'on remarque c'est un certain parallélisme dans les moyeux centriques de ces bâtiments lorsque leurs demeures principales s'ouvrent sur les tours qui flanquent les enclos des murailles, et alors elles sont comme endossées et placées perpendiculairement aux lignes du mur ou du fort, résultant à l'effet comme les rayons d'une ellipse à l'abri du circuit plus ou moins régulier de la forteresse; règle qui ne laisse jamais d'être constante, à moins toutefois qu'il n'y ait cumul de constructions à l'entour; les mêmes essieux croisés dans les nefs perpendiculares se multipliant, dans ce cas, jusqu'à constituer cet ensemble singulier de la forteresse, avec un désordre apparent dans le tout, et une unité si tranchée dans ses sections ou parties qu'elles ne semblent, au premier abord, que s'isoler pour offrir une demeure commode à différentes familles.

L'ALHAMBRA AU XVe SIÈCLE

Nous avons publié en 1867 le résultat de nos recherches sur la véritable forme de l'Alhambra, aux siècles où la domination arabe et la splendeur de la cour grenadine étaient arrivées à leur apogée et bien avant que la conquête chrétienne eût mis en œuvre les transformations qui la dépouillèrent de ce caractère primitif qui, encore de nos jours lui imprime un aspect tout particulier, tout en confondant des genres et des styles de différents arts qui ne purent jamais garder entre eux quelque connexion ni ressemblance. Le résultat de ces travaux et ceux qui ont été menés à bout postérieurement nous ont mis sur la voie de pouvoir aborder quelques questions sur les diverses époques de leur construction.

En premier lieu, l'Alhambra était déjà à l'époque romaine, une petite population très ancienne, d'après le témoignage qu'on en acquit, à l'occasion d'avoir trouvé près d'une croix que fit lever en 1530 le comte de Tendilla, un grand nombre de sépultures de cette date qui se remuèrent et derangèrent comme tant d'autres pour ouvrir le chemin du centre qui ne pouvaient provenir que du faubourg où de la partie suburbaine, peut-être de juifs qu'il y avait dans ce vallon; dont la date se trouve d'accord avec les inscriptions gothiques rencontrées après la domination sarrasine et la tradition marquée sur la grotte de Nata signalée par tous les historiens anciens.

Le fondateur de la dynastie Nazarite construisit une nouvelle enceinte pour l'Alhambra, la première ne suffisant plus pour la défense des bâtiments qu'elle renfermait; ce qui démontre, de la manière la plus évidente, qu'à l'époque de l'insurrection des Walies, il y avait déjà, sur les hauteurs de la montagne rouge, de formidables châteaux de quelque importance dans toute son étendue en dehors de nombreuses Tours Vermeilles que l'on cite principalement dès le VIIIe siècle; ces fortifications se trouvaient les unes sur le côté du Nord de l'Alcazaba, dont les restes subsistent encore, et les autres sur les mêmes allées boisées actuelles au dessous de la Porte des Chars et du Bois, et d'autres aussi dans le Jardin de Saint François et de Secano. Le motif qui porta Alhamar à construire la seconde enceinte dont il est question dans les chroniques arabes, toute flanquée de tours et de murailles et s'étendant jusqu'au Généralife, ne fut autre que parce qu'il existait une population sur tout le versant, avant l'établissement du dernier royaume grenadin, c'est-à-dire, à la fin du XIIIe siècle; et cette population devait être très-ancienne, à cause de l'existence de quelques inscriptions romaines citées tout d'abord, et celle qui fut gravée sur une pierre blanche ne venant pas de la montagne d'Elvira, mais bien des carrières qu'il y a entre Alhama et Loja, en fournissent des preuves tant par le rapprochement de l'historique Ilibéris que par ce qui a été dit de l'antique Garnate, dont la population occupait, à notre jugement, le quartier mauresque de l'Antequerela, dont elle pourrait fort bien être un faubourg. Il existe donc des dates plus que suffisantes à l'appui de la croyance qu'avant la dynastie Nazarite, se trouvait un endroit sur la cime du mont et un château du nom d'Aben Giafar, nom que portait la tour de la Vela du temps des arabes et aux pieds de la quelle se voient les restes de constructions plus anciennes, peut-être du VIIIe siècle.

Cette ville ou sous ville était également fortifiée et avait

sa porte, qui est celle qui se conserva depuis sous le nom de Porte du Vin, bien que modifiée par les arabes, bientôt comprise dans la plus grande et la plus forte enceinte de trente sept tours que l'on comptait dans cette forteresse, au commencement du XIIe siècle (1), d'après une liasse portant le numéro vingt-sept de l'archive.

Si l'on observe le plan que nous publiâmes alors et que nous joignons à ce livre, il sera facile de voir l'espace occupé auparavant, partant de la porte indiquée jusqu'à la haute Alhambra et qui devint plus tard, le couvent de Saint François.

Il y a encore des restes enfouis de murs plus anciens que ceux de d'Alhamar tous renfermés dans le même espace, à cinq ou six mètres de celle-là dans la partie intérieure du côté du Nord et en dehors du côté du Sud.

Alhamar le Magnifique réunit donc, sous une même enceinte, les constructions qui existaient là de différentes époques tout en y rétablissant l'empire de la grandeur. Il construisit de belles portes, commençant par celle de Big-Algodor ou des Puits (2) qui est celle que nous nommons aujourd'hui des Siete Suelos (sept sols), et puis celle qui était le plus rapprochée des sillons que l'on pratiqua pour y garder les récoltes dans les temps de disette ou de guerre, et laissa pour le non moins illustre Yusuf d'autres constructions comme celle de la Justice et la tour qu'il y avait sur l'emplacement où se trouve la porte des Chars, dont il est fait quelques rapports qui sont mentionnés dans les liasses de l'archive, où il est dit que l'on y fit quelques réparations et qu'elle servait de demeure en 1586 à un capitaine des cent lances du comte de Tendilla. Le style de ces portes

(1) La construction de la Porte du Vin est tout à fait différente des autres ouvrages de l'Alhambra.

(2) D'après un manuscrit arabe de la bibliothèque de l'Escurial, portant le titre: «Livre de notices sur l'époque de la dynastie des Beni Nazar.»

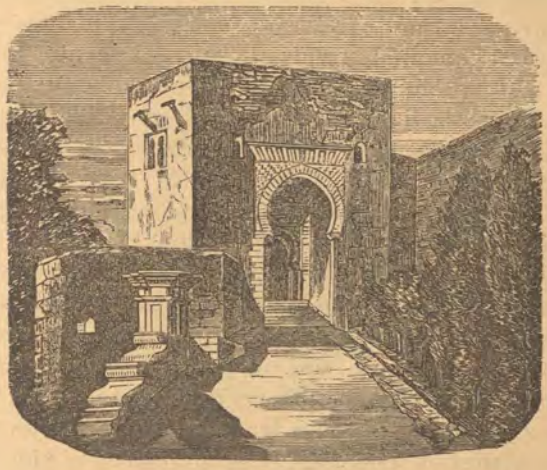
extérieures est fort connu et pour lors, on ne peut nier que sa construction diffère de celle de la Porte du Vin, qui ressemble bien plus, par sa fabrication, à la porte Monaïte et par ses inscriptions qui ne font mention d'aucun roi comme il était généralement d'usage dans les ouvrages que les sultans ne firent point édifier.

Les travaux des chemins de ronde et des viaducs de toutes les tours en communication secrète avec les palais et la forteresse, leur isolement et leurs défenses dans l'intérieur du fort, prouvent d'une manière évidente, qu'au moment de choisir cet endroit pour résidence de la cour dans les deux derniers siècles, on comptait déjà sur une population qui existait, qui se trouva ainsi renfermée et n'ayant de communication avec la ville que par les seules trois portes déjà mentionnées, celles du côté Nord Est étant uniquement affectées à l'usage de la forteresse et des palais.

Avec la nombreuse population de l'haute Alhambra, qui porta ce même nom au temps de l'empereur Charles Quint, il est fait mention de la Place des Pables occupant l'emplacement du palais que fonda ce monarque et des deux tours de l'Hommage, une de laquelle se trouve être l'actuelle des Pics et l'autre celle des prisons sur le Cube et d'un tas de petites maisons tellement serré qu'on défendit à ses habitants en 1539 de résider dans les boulevards et dans les palais. Le Partal se trouvait habité par un maure qui, en union avec d'autres, souleva une rébellion qui eût pour résultat la confiscation de leurs biens, renfermés dans l'enceinte des forteresses près du jardin d'Astase Bracamonte, écuyer du marquis de Mondejar, où se trouve aujourd'hui la mosquée.

Si grande et si considérable se trouva la population qu'il y eut toujours à l'Alhambra, avant de devenir la cour mahométane, durant sa domination et même après la conquête, qu'on n'y rencontre même pas un pied de terrain qui ne renferme de ciments de maisons et de palais antiques, qui occasionnèrerent peut-être d'énormes sommes d'argent, car

les sultans dépensaient en ouvrages continuels leurs rentes de cent soixante-dix mille ducats annuels, énorme quantité pour ces temps-là; et après l'expulsion sarrasine, on n'en dépensa d'autres moins inférieures à transformer, couronner et revêtir de boulevards prenant domaine sur des propriétés appartenant à des habitants mauresques dont ils étaient maîtres dès une époque très reculée.



Porte Judiciaire.

Ce fut, en dernier lieu, pour convertir la population arabe au culte chrétien, qu'on céda un palais ou mosquée en 1492, où s'établit un couvent de Franciscains à cet effet. Tout prouve donc qu'il existait, depuis une époque très éloignée, une ville ou cité très fortifiée où s'opérèrent des dominations successives qui ruinèrent et élevèrent des ouvrages sans concert ni uniformité, et dont le caractère, par la suite des siècles, devait imprimer à tout l'endroit le pittoresque et varié panorama que l'on admire tant aujourd'hui.

Bornons donc notre description au tracé que nous joignons à la fin, fait en 1855 et pénétrons dans l'Alhambra par la porte arabe que nous avons ouvert, il n'y a guère beaucoup d'années, au côté Nord de l'alcazaba ou forteresse au dessous de la Tour des Armes, qui était une des principales et se trouvait en communication plus directe entre l'Albaïcin et la Forteresse au moyen d'un pont élevé pour traverser la rivière du Darre. Depuis le numéro 54 il est indiqué sur ce plan des restes de murailles qui s'inclinent jusqu'à arriver à l'hauteur de cette entrée par le numéro 46, et suivent un chemin de ronde qui se trouve complétement restauré aujourd'hui, qui coupait la muraille cubique du numéro 43 par la ligne de points qui converge au palais arabe. La muraille est postérieure à la conquête, et l'on observera que l'étage de l'entrée de la Tour des Armes se trouve au même niveau de la porte antique du palais arabe que nous avons découverte et dont nous nous occuperons bientôt. Il est facile de s'apercevoir qu'en supposant à juste droit les deux citernes ou puits d'eaux pluviales marquées au pointé sous le numéro 7 construites après la conquête, il reste un espace vide ou une grande place inscrite sur la ligne des numéros 53, 57 et 42 d'un côté, et les tours 44 et 45 d'un autre, où on a trouvé des ciments de constructions arabes et modernes et un puits d'eaux pluviales, numéro 8, à voûtes, de telle profondeur qu'en supposant même le pavé de cet espace rabaissé, comme il le serait sans aucun doute, de cinq mètres, le puits reste toujours sur le plan convenable de profondeur à l'effet de nos recherches.

En sus des ciments dont nous venons de parler, nous avons vu que le terrain de tout cet endroit se trouve composé de ruines et de décombres provenant de la construction du palais de l'Empereur, dont l'édifice numéro 9, dans la supposition où il n'eut pas été érigé, laisserait à découvert la ligne qui court de la Porte du Vin numéros 5 au 9, où il y aurait

un mur qui séparait une partie de l'Alhambra que nous aplons haute et l'espace indiqué de la Place des Pables, aujourd'hui des Citernes. Cette dénomination est le résultat de ce qui se trouve consigné dans les archives du Patrimoine Royal.

Nous fixerons donc nos idées en démontrant que la Porte du Vin servait de passage ou de chemin à une population séparée complètement du Palais Royal et qui se communi-

La Porte du Vin.

quait avec la citadelle par la Porte Judiciaire exclusivement, numéro 3. De telle manière; la demeure des monarques, le harem et toute cette enceinte de palais, mi-partie conservée et mi-partie en ruines, qui se trouve sous la ligne de points jusqu'au numéro 55, déjà mentionnée, se trouvait tout à fait indépendante, entourée d'un fossé au Sud, de murailles et de bois au Nord et au Couchant; entrait en communica-

tion privée avec le Généralife et autres endroits de plaisir et d'amusement par la porte de Fer et la Tour des Pics, numéros 28 et 29 et avec la vieille ville par la Tour des Armes, numéro 46, descendant pour passer le Darre par le pont arabe sus indiqué et dont on voit encore les restes.

La clef que l'on voit gravée sur le clausoir de la Porte du Vin, indique bien que c'était, selon la coutume musulmane, la porte d'une population séparée de l'Alcazaba ou enceinte comprise sous les numéros 43 au 50. Cette forteresse ou citadelle, appelée Alhizan, se trouve complètement défendue sur tous ses côtés, tout en laissant isolé ce troisième espace occupé par le palais des rois maures, avec son entrée spéciale immédiate au numéro 37. L'on voit, donc, peu à peu combien varie, par ces recherches, l'aspect et la distribution de l'emsemble et combien l'on en vient de la sorte à le dépouiller des transformations colossales qu'il souffrit au XVIe siècle.

Nous avons déjà dit qu'il y avait une nombreuse population dans la haute Alhambra, qui s'étendait jusqu'à l'extrémité du côté de l'Orient où se trouvait comprise la Maison de la Justice qui occupait le premier plan en entrant par la Porte du Vin, la maison du Cadi, dont les restes existent encore, la Grande Mosquée, les maisons des Abencérages, dont on cite les noms dans la liasse 24 et qui se trouvaient touchant celles que posséda Don Alvaro de Luna, la Maison des Infantes, ensuite couvent de Saint François et le champ couvert aujourd'hui de décombres numéro 24, où nous avons trouvé les ciments des lignes de maisons et de rues que l'on a laissé tomber en ruine.

C'était bien le peuple qu'il y a toujours à côté des Capitales musulmanes, composé de soldats de fortune, d'ulémas, de bigots, de sultanes oubliées de fils et de parents de rois qui vivent des rentes de la Cour, et que leur position hiérarchique ne permet pas de vivre et d'aller demeurer au milieu du bruit et du petit commerce des boutiquiers et des ar-

tisans qui s'agitent dans les rues étroites de leurs villes populeuses.—Nous ajouterons que cette population aristocratique se trouvait comme entourée d'une deuxième muraille extérieure dont nous découvrîmes les restes et qui prennent la direction signalée par la ligne de points qui part de la Tour Judiciaire, traverse les numéros 11, 15, 16, 17 et 18 et apparaît de nouveau au numéro 21, 22 et 23; chemin couvert à distance par intervalle qui tournait et suivait toute la circonvallation de murs et de tours, plaçant la forteresse à discretion de la force armée, sans avoir à traverser la partie peuplée de l'enceinte. Dans quelques fouilles que nous avons faites du numéro 11 au 18, il existe des restes du chemin couvert, et du côté de la Tour des Infantes et de la Captive, se découvrent à la vue quelques restes de ce viaduc. Les portes de la Tour des Siete Suelos et des Têtes, aujourd'hui ostensibles, s'ouvrent au niveau du fond du chemin sus indiqué de circonvallation.

Les restes de la maison du marquis de Mondéjar ne sont que des ciments des édifices qui atteignaient depuis le palais jusqu'à la Porte de Fer (jadis celle de l'Hommage), et il est à remarquer que, bien que les constructions qui s'y trouvaient se soient ruinées en grande partie, à en juger par les restes sans nombre qui s'y trouvent enfouis, on y distingue toutefois un parallélogramme bien prolongé qui se compose d'un vaste bassin comme ceux qui se construisaient au centre des cours fort semblables à ceux des Myrthes. On peut donc d'après celà, supposer, d'une manière évidente, réduite l'étendue de ces petites forteresses; l'une desquelles n'était rien moins, d'après le récit des gens, que le palais de Muza, couché sur les murailles, tapissé de bassins, orné de fontaines jaillissantes, borné par des demeures limitées que le temps a réduites en ruines et changées en décombres amoncelées les couvrant en grande partie de terre pour y semer les splendides fleurs qui s'y découvrent au lieu des précieuses arabesques resplendissantes.

Il ne s'est pas encore écoulé un demi siècle que l'Alhambra cachait sous une nombreuse population de tisserands en soie, de potiers et de vieux soldats vétérans, les incohérantes traces de la civilisation muslumique, à tel point qu'on ne pouvait y distinguer ce qui caractérisait les forteresses et les palais royaux et ce qui constituait le domaine et propriété des pauvres familles qui y résidaient.

Sous cet aspect de grossier abandon, les ouvrages des arabes se cachaient ainsi que ceux des chrétiens et les uns et les autres commençaient à s'écroûler se confondant de telle sorte, qu'on en était venu à ne pas pouvoir classifier les monuments de quatre civilisations qui y avaient surgi successivement et qui représentaient: La première l'Alhambra, avec une ancienne muraille intérieure, qui arrivait à la Porte du Vin, et avec un château isolé sur le Mauror, au dessous de la tour de la Vela et des autres adjointes. La seconde, l'empiétement de la citadelle ou de la forteres se s'élargissant et constituant un fort où l'on pénétrait au moyen de la tour des Armes, passant par d'étroits viaducs comme c'est encore marqué, et unissant ce fort avancé et la forteresse à la Porte du Vin au moyen de l'autre qui se trouvait immédiate, nommée la Royale, dont il existe des ciments et qui servait d'entrée, communiquant immédiatement au Bois, avant qu'on eût fait celle de la Justice. La troisième, l'enceinte extérieure de cette porte jusqu'aux Tours Cassées, quelques unes de celles du Palais, les Cubbas du Panthéon arabe et tout l'extérieur, jusqu'aux murs du Généralife avec des réservoirs qui élevaient l'eau et se perdaient ensuite, restant la plus ancienne et qui est aussi celle qui reste encore. La quatrième, enfin, commence à la conquête et termine sous le règne de Philippe II avec ce prince, reconstruisant des murailles et en faisant des nouvelles, jetant à bas des ramparts, les remplaçant par des toitures et des contrescarpes horizontales, recouvrant de pierres les cubes mauresques, substituant le vieux par le

nouveau et passant le pinceau du badigeonneur à travers les enjolivures des ouvrages mahométans.

Ces quatre périodes se décomposent en douze siècles qui laissent des traces indélébiles. D'abord, sur des fondations imitées des ruines carthaginoises et phéniciennes, façonnées de pierres cassées et de mortier pétrifié de dureté surprenante,—VIIe et VIIIe siècles,—qu'ils faisaient de la plus dure pierre qu'ils trouvaient à la main et qu'ils partageaient ensuite en couches horizontales, coupées perpendiculairement à grandes distances comme s'ils voulussent imiter, en cela, les assises cyclopéennes des monuments assyriens.

Nous remarquerons qu'il existe à l'Alhambra et dans quelques temples mudéxars de l'Albaicin des murs recouverts d'étroites assises de pierre de trois à six pouces d'épaisseur, taillées avec des grecques et des inscriptions sur un ou deux de leurs coins qui, placées comme des rangées de briques se trouvent interrompues et comme mêlées aux restaurations de leurs boulevards. Ces pierres sont celles qu'on nommait kiddam qui se faisaient pour les constructions de Sicile du temps des normands, en guise de franges horizontales qu'ils espaçaient en diminuant pour exorner les dehors des couches d'assises de pierres ou de faïence peinte de diverses couleurs.

On trouva à Grenade plusieurs restaurations du temps de Mahomet V, et aussi dans les mosquées faites avec ces pierres d'origine plus ancienne, qui date des premières constructions byzantines du temps du waliat d'Elvire.

Les inscriptions que portent d'ordinaire ces pierres sont coufiques, type classique.

En second lieu: Période constitutive de pierre roulée et de décombre de transport mêlés sans raffinement ni préparation à la chaux et réunissant les briques en monceaux et couches proportionnelles de grandes pierres ou restes taillés de constructions plus anciennes, ainsi qu'on le voit sur la Porte du Vin, sur les tours placées en face du Généralife et

sur les Alijares détruits, dont ils couvraient d'ordinaire les travaux avec des mélanges de briques et de la grosse maçonnerie.

Troisièmement : Dans les ouvrages de mortier fait de terre quartzeuse et de chaux mêlangée de petits coins de pierre menue arrondie, et une couche de chaux pilée et de sable successivement, comme nous l'avons rapporté sur les prolégomènes de Ben Jaldum, recouvrant cette construction avec les clairs de portes et les vantails de marbres plus ou moins fins et de briques vernies, dont la structure dénote les XIVe et XVe siècles.

Et quatrièmement : Les barbes de couches de pierre et les ouvrages de tables de marbre solides et uniformes, ensemble grandiose et durable que l'on y voit contient et rehausse les grands massifs des tourelles arabes. Epoques bien différentes qui ne tardent guère à se découvrir, pour peu que nous méditions sur la forme constitutive de chaque période historique.

Tel est en definitive l'ensemble de l'Alhambra, son développement, son accroissement et sa ruine, nous nous occuperons en dernier lieu d'entrer dans des détails intéressants, dont les descriptions complètent l'exquise de ce singulier et pittoresque musée du Moyen Age sur le Damas d'Occident. Commençons par le premier monument qui se trouve :

La Porte du Jugement, ci-devant Bib-Xarca.

Une fois que l'on a dépassé le pilier de l'Empereur, on découvre une grande tour carrée de soixante quinze pieds de haut qui étonne véritablement par la grandeur et la résistance de ses murs, en tout semblables à celles que les musulmans ont bâties pour ce même objet en Afrique et en Assyrie. Devant son arceau principal on voyait un mur

relié à la Tour Ronde qui se trouve à ses pieds, qui indiquait une entrée de communication avec un autre chemin partant des deux autres tours de l'enceinte. Cet arceau élégant de la façade en laisse entrevoir un second de la même forme, beaucoup plus pimpant et gracieux en marbre blanc de Macael, sur lequel court une large inscription de la même matière, dont le texte, tout en nous en marquant l'objet, nous dit comme suit:

«*Notre Seigneur, le Prince des muslimes, le valeureux et juste Sultan Abul Hachach Yusuf, fils de notre Seigneur le Sultan guerrier et sanctifié Abul-Walid ebn Nasr, dont Dieu veuille récompenser les actions pures dans l'Islam et accepter bénignement les faits d'armes, fit bâtir cette porte, nommée Porte de la Loi (que Dieu fasse par elle prospérer la loi de l'Islam, ainsi qu'il en a fait une éternelle gloire. Elle fut érigée dans le mois de la glorieuse naissance (du Prophète) année* 749 *de l'Hégire. Dieu en fasse une puissance protectrice et l'inscrive parmi les actions bonnes et perdurables.*»

Ce second arceau qui donne accès à l'intérieur a une porte à double garniture de planche de fer à clous à loquets et un énorme verrou à ressaut de forme mauresque, si bien conservé qu'on peut juger de l'état de perfection où en était arrivée cette industrie à cette époque. Tout en pénétrant dans son intérieur on y découvre les rateliers supports des cent lances qu'y laissa établies le roi Don Ferdinand V. Au dessus de la porte, il y a un travail fait en terre cuite et vernie à émaux de couleurs, dans le centre duquel on fit ouvrir une niche pour y placer l'image de la Conception sur une console où se trouvent gravées les flèches avec le joug, distinctif de ce règne. Quant au motif de sculpture, bien que de peu de mérite et impropre du lieu où elle se trouve, attribuée par quelques uns à Sangronis, ne s'appuie sur aucune raison pour le faire croire. On peut en dire tout autant du retable, en manière d'oratoire, qu'on y plaça au dedans pour que les vétérans de cette forteresse pussent entendre la messe, et l'on peut affirmer que les tableaux

sont de si peu d'intérêt qu'ils méritent à peine qu'on en fasse mention (1588).

Ce qui frappe l'attention au dedans de la Tour c'est une table en marbre avec une inscription, près du retable dont nous venons de parler et qui possède certainement quelque importance. Elle est tracée en caractères gothiques et porte: *Les très hauts catholiques et tous puissants Seigneurs Don Ferdinand et Donna Isabelle, Roi et Reine, Nos Seigneurs, conquirent, par la force des armes, ce royaume et cette ville de Grenade, livrée avec l'Alhambra et les autres forces le deux janvier mil quatre-cent quatre-vingt douze, par le roi maure Muley-Hacen, après avoir été longtemps assiégée par Leurs Altesses. Ce même jour Leurs Altesses en ont remis la garde à leur Alcaide et Capitaine Don Iñigo Lopez de Mendoza, comte de la Tendilla, leur vassal; lequel, au moment de partir de Grenade Leurs Altesses, laissèrent dans l'Alhambra cinq cent chevaux et mille fantassins, avec ordre exprès des Augustes Altesses aux maures de rester dans leurs demeures, dans la ville et leurs fabriques de poteries. Comme premier Commandant, le dit comte fit construire ce puits.* On dit que cette inscription était placée dans l'immédiate place des Puits sur la grande citerne qui s'y trouve et qu'on transporta dans cet endroit du temps de l'Empereur, afin d'eviter qu'elle restât enfouie sous les décombres des bâtiments tombés en ruine; et ce qui nous surprend c'est qu'on ne le plaçat point sur la porte de la citerne après les effondrements dont nous venons de parler. Tout le monde croit que les puits d'eau pluviale sont mauresques. Mais quant à nous, qui avons pénétré dans leur intérieur, il ne nous reste point de doute que leur construction est postérieure à la conquête et par consequent que la pierre commémorative put appartenir à ce lieu; mais nous en serons toujours à douter si les mêmes descendants du marquis de Mondéjar la changèrent de place et si au moment où l'on édifiait le palais de Charles V, il n'y aurait pas eu moyen de laisser cette inscription à sa place, sur les piliers des puits dont on tire l'eau.

Comme on le voit, la tour est très solide et dut nécessairement avoir été couronnée de créneaux ainsi que toutes les restantes de la forteresse et cet ornement lui donnerait beaucoup plus de grâce. Ses voûtes et ses cintres appartiennent à la meilleure époque arabe. Elle est criblée de coups de balle d'arquebuses sur un de ses côtés et c'est la communication la plus directe entre l'Alhambra et la Ville.

C'est déjà le moment de nous occuper ici des deux emblêmes ou symboles que l'on voit sur les clausoirs des arceaux de l'entrée. L'un porte une main sculptée et l'autre une clef. L'on a brodé de fort jolis contes sur ces deux symboles et l'on sait, entre autres, la croyance qu'on leur attribue que les arabes avaient une telle idée de leur pouvoir et une telle confiance dans leur loi, qu'ils se persuadaient que la porte de cette forteresse ne pourrait s'ouvrir aux ennemis de leur foi, tant que la main de pierre ne descendrait ouvrir la porte et prendre la clef. Mais nous avons déjà vu cette même clef gravée ailleurs et nous avons appuyé sa signification sur une autre base. On lit dans le Coran: Dieu ne remit pas à son élu les clefs sous le nom de Portier et avec le pouvoir de faciliter l'entrée aux ennemis. C'était donc le signe principal de la foi muslimique et représentait de telle manière le pouvoir d'ouvrir et de fermer les portes du ciel. L'on assure que la main était également un blason des maures andalous qui l'employaient sur leurs étendards et leurs drapeaux dès leur arrivée en Espagne, en faisant allusion à Gebel-al-tarif ou Gibraltar, *Montagne d'Entrée*, comme possesseurs de la clef qui leur en ouvrit les portes.

Nous devons également consigner que, selon l'astrologie arabe, science si élevée et unie à toute la théologie mahométane, la main conjurait les maléfices et lorsqu'on la plaçait de la manière qu'on la réprésente ici, elle chassait les démons. C'était une sorte de talisman que portaient à Grenade toutes les femmes mauresques, leur défendant les lois

sévèrement qu'elles suspendissent à leurs cous ces amulettes, portant inscriptions arabes ni à aucune partie de leurs corps. On a cru longtemps, après bien de siècles et d'années écoulées après la conquête que ces remèdes obtiendraient des résultats merveilleux et de nos jours encore

Pilier de Charles V et Porte.

nous avons pu voir quelques enfants avec de petites mains d'ivoire suspendues à leur cou.

Les hiéroglyphes dont les arabes héritèrent des égyptiens, représentaient de la même manière la main sculptée figurant sur cet arceau, comme attribut de la force ; les arabes avaient la croyance que ce n'était rien moins que la main

de Dieu, et expliquaient la loi muslimique comme représentée par la main comme unité, les cinq doigts comme préceptes primordiaux et les articulations et les jointures comme les modifications de ces mêmes préceptes. Nous nous inclinons à croire qu'ici elle réprésentait toujours la défense puissante contre les ennemis sous n'importe quelque manière ils tâchassent d'entrer.

L'arceau de sortie de cette cour, par l'envers a été couvert et défiguré jusqu'en 1858, époque à laquelle nous le découvrîmes, le trouvant tout aussi mutilé que nous le décrivons. Ses fonds sont faits d'émaux sur reliefs d'argile et sa construction est faite de briques mélangées rouges, formant des festons de bel ensemble combiné. C'est un des restes les plus intéressants de cette belle tour (1).

Porte du Vin.—Place des Puits.

En passant la rue qu'il y a derrière la Tour du Jugement, on remarque à gauche et sur l'ancien mur, un revêtement de couches de pierres, conservant dans leur grosseur un travail de ceintures entrelacées, en tout égales à celles qu'il y avait sur les monuments que nous avons mentionnés de la deuxième époque. D'où auront été arrachées ces pierres pour restaurer la muraille? Plusieurs d'entre elles placées dans des endroits modernes et renouvelées du temps des Nazars du XVe siècle, devaient sans doute provenir de constructions ruinées avant la conquête et donnent lieu à supposer si le premier incendie dont nous parle vaguement une liasse de l'archive, détruirait peut-être le bâ-

(1) Iranza, Pedraza, Echevarria et plusieurs autres s'étendent sur la signification de la clef à l'entrée des populations arabes. Nous renvoyons le lecteur à ces auteurs connus et renommés.

timent d'où elles sortent, comme elles pourraient fort bien être de la Grande Mosquée qui se démolit pour ériger l'Eglise de Saint-Marie. Nous avons étudié la forme de ces pierres et il en résulte une égalité d'épaisseur et d'ornement identiques; on dirait qu'elles auraient servi à garnir, à manière de ceintures et de bandes, les principales tours au dessous des créneaux, et qu'après qu'on les eût démolies, elles furent arrachées des tours pour y être remplacées par le couronnement avachi de pierres formant rebord tel qu'on le voit aujourd'hui. C'est qu'il y a dans la Tour des Pics un filet, quoiqu'en figure d'écosse qui nous porte à le supposer ainsi.—Nous ajouterons sur ces anciennes bandes de pierres, que les Perses les emploient beaucoup sur le devant de leurs mosquées, mises par lignes de la même manière qu'on pose les briques et après les avoir ouvragées aussi minutieusement qu'on le voit ici. On les nommait *Kiddan* et ce sont des ornements qui viennent de l'Assyrie.

Tout en suivant la même rue on trouve la place qui se nomme aujourd'hui des Puits et anciennement du Pablar, placée à une hauteur de près de 450 pieds sur le niveau de la ville; à droite s'élève une ancienne porte d'arceau en fer à cheval decorée des deux côtés et si bien que c'est un des meilleurs spécimens du style classique, sujet à deux manières de constructions; l'un avec les plus fins arabesques en terres vernies de couleurs des plus belles combinaisons, et l'autre d'assises de pierres fort étroites distribuées avec une admirable précision.

Sur le clavier de l'arc extérieur, on voit gravée une espèce de clef, emblême de la porte de la ville suivant l'usage muslimique, et au dedans de l'archivotlte, on remarque les restes de la même porte qui dût fermer l'issue de ce cotélà, venant à l'appui de ce que nous avons préalablement émis, qu'elle se trouvait ouverte sur le second pan de la muraille qu'il y avait dans l'enceinte de l'ancienne ville de l'Alhambra, dont on retrouve les restes lorsqu'on re-

mue le sol et le pavé de la place, où il existe des ciments de maisons à une bonne profondeur et qui se démolirent pour aplanir le terrain pour la construction du palais de Charles V.

Près de la Porte du Vin, et à la fin de cette rue, il y avait une autre porte cintrée qui se voyait encore au commencement du dernier siécle. Nous avons pu voir au moment où l'on démolissait des maisons exigües modernes que l'on avait construites adossées au mur, les restes de ses ciments, qui unissaient le faubourg de Garnate à l'Alcazaba, comme nous l'avons déjà fait observer. Elle se nommait la Porte Royale.

En donnant l'inscription de Porte du Vin, nous ferons observer que nous ne publions ici que les inscriptions historiques et nous dirons de nouveau au sujet de cette porte que celle du Jugement et d'autres bâtiments, que beaucoup de ces lettres ne sont que des louanges et des salutations aux rois, ou des versets du Coran :

Je mets mon refuge en Dieu, fuyant de Satan qui fut lapidé. Au nom de Dieu, clément et tout miséricordieux. Que la bénédiction de Dieu soit sur notre Seigneur et maître Mahomet et sur sa famille et ses compagnons: salut et paix. Nous t'avons ouvert une porte manifeste afin que Dieu te pardonne les péchés passés et à venir, et pour qu'il t'accorde sa grâce accomplie, te conduise par le droit chemin et t'obtienne son puissant secour. Gloire à notre Seigneur le Sultan Abu Abdil-lah Algani bil-lah, Gloire à notre Seigneur le Sultan Abu Abdil-lah Algani bil-lah.

Algani bil-lah était l'épithète que portaient plusieurs rois de l'Espagne arabe et que l'on donna plus particulièrement à ceux de Grenade; mais cette inscription dût se placer sur l'assise d'une autre qui devait être en pierre comme tout le reste de l'ornement, et qui fut remplacée par l'actuelle de plâtre que nous voyons aujourd'hui, expédient auquel eurent bien des fois recours les arabes sur les monuments, à l'effet d'effacer le souvenir de monarques injustes et usurpateurs.

En passant cette porte et en continuant comme environ vingt mètres avant d'arriver à l'angle du palais de Charles V, il existait au dernier siècle un grand ormeau qui n'était autre que celui sous lequel le grand Muphty donnait audience à ceux qui la reclamaient des rois maures, d'après la tradition des mauresques qui habitaient Grenade, cinquante ans après la conquête. La maison de ce ministre de la justice était tout près et nous allons jusqu'à même supposer, toujours à l'appui de cette même tradition, que l'arbre devait se trouver au centre d'une grande cour, qui n'était autre que le premier monument que l'on rencontrait en entrant dans la seconde muraille qui, comme nous l'avons déjà vu, terminait à la Porte du Vin.

Le touriste qui arrive à cette esplanade, reste tout surpris de voir un palais de style greco-romain du XVe siècle, s'élever d'un côté présentant un aspect à la fois majestueux et riche et d'un autre les rouges et formidable tours du Moyen Age, imposants boulevarts forteresses qui ressemblent à des phares bâtis sur des rochers pour éclairer la ville tendue à ses pieds. Un château ou forteresse, une belle porte arabe, des créneaux et des fortins ruinés, une maison moderne, des jardins et le palais de la Renaissance, tel est cet ensemble qui frappe la vue, où personne n'espère trouver que les souvenirs d'une époque chevaleresque d'incessante lutte entre deux civilisations, et au lieu de l'enchantement que nous éprouverions à nous trouver au milieu de cette forteresse qui fut inexpugnable, enchantement mélancolique qu'il faut aller chercher au fonds du palais d'Alhamar, nous ne trouvons que le plan hautain du conquérant chrétien imprimé au centre de l'Alhambra.

A un monde fantastique, songe de sept siècles, réveillé parmi des minarets, des chemins couverts, des passes et des villas, avec l'ombre d'Almamen chuchotant dans les campements et les souterrains et les tranchées, ont succédé, avec étrange surprise, les souvenirs traduits en marbres des

gloires de Flandre et d'Italie, surprenant contraste qui nous fait exclamer:

Pourquoi l'empereur ne fit-il point bâtir son palais loin de ce lieu respectable?

Grande Mosquée, aujourd'hui Sainte Marie.

Au centre presque de l'Alhambra, s'élève un simple temple qui n'offre véritablement guère d'autre intérêt que celui d'avoir pu réveiller le souvenir de ce qu'il était dans son origine.

Ce qui existe se fonda en 1581 et se termina en 1613, et les travaux furent dirigés par Jean de la Vega et on remarqua, au moment de faire le bâtiment qu'il se trouva dans les ciments des restes et des fragments d'ouvrages plus anciens que ceux des arabes, selon l'archive de l'Alhambra, mais il n'est plus rien dit sur le pli isolé touchant la fabrication des travaux de cette église.

Il existait auparavant sur le même emplacement une mosquée qui s'intitulait la Royale de l'Alcazar, fondée par Mohamed Abdallah III de la maison de Nazar, laquelle était peinte en bleu et en or avec de hautes frises en mosaïque, et avec d'élégantes colonnes et des chapiteaux qui furent préparés pour être placés dans l'Alcazar.

Le roi Mohamed y soutenait un culte très somptueux et magnifique éclairé constamment par cinquante lampes sculptées en bronze, en ivoire, en nacre et en écaille, avec des abat jour en soie.

La subvention du luxe se faisait sur les produits de quelques bains publics construits à l'effet, et se prélevait également sur les contributions imposées aux juifs et aux chrétiens pour la tolérance de leurs us et coutumes; elle était

au surplus douée de rentes particulières permanentes; c'est du moins ce que nous en rapporte Alcatib Abssalémi.

Nous savons de même qu'en 1493, cette église fut bénie et consacrée au culte chrétien comme Eglise principale et qu'à la date de sa démolition elle se trouvait tellement ruineuse quant à sa toiture de bois, que sa charpente menaçait s'ébouler et qu'il fallut la jeter à bas en 1580.

Sur la gauche de cet édifice, il y avait à l'époque des mahométans un groupe de maisonnettes, près de la Porte des Chars, auxquelles appartenait celle du Muphty, dont il ne se conserve que les deux lignes de ciments marqués sur notre carte.

En outre, Echevarria nous dit qu'il connût un arbre dans cet endroit sous lequel on rendait justice à l'heure des ablutions et de la prière, selon aussi la tradition; mais nous avons connu un ancien vétéran de l'Alhambra à qui nous avons entendu raconter qu'il connût cet arbre plus rapproché de la haute porte que renferme la Tour de la Justice dont nous avons parlé plus haut. Quoiqu'il en soit, le fait est qu'il existait sur toute cette place des constructions arabes d'assez grande importance sur la muraille intérieure et que l'on mit à bas pour l'édifice de l'empereur.

Sur l'un des côtés de cette église, il y a une pierre en marbre de Macaël, scellée dans le mur, avec une inscription gothique qui fait allusion à la consacration de trois temples dédiés à Sainte Etienne, Saint-Jean et Saint-Vincent du temps de Vittéric et Récarède. On dit qu'elle fut trouvée en faisant des fouilles dans l'église, ce qui vient à confirmer la croyance sur la très haute antiquité de la ville.

En haut d'une colonne de pierre, placée sur la plate-forme qui l'entoure, il y a un cartouche qui dit:

«L'an MCCCXCVII. Le XII MAI sous le règne de Mahomet (plusieurs monarques grenadins portèrent ce nom) souffrirent le martyre, des mains du même roi, dans ce palais de l'Alhambra, Frère Pierre de Dueñas et Frère

Jean de Cetina, de l'ordre de P. S. François, dont les reliques se trouvent renfermées ci-joint: A la grande gloire de Dieu Notre Seigneur a été consacrée cette mémoire par ordre de l'Illustrissime Seigneur Don Pedro de Castro, Archevêque de Grenade, année MDCX.»

Au sujet de ce martyrologe, il est raconté qu'il y avait deux chrétiens qui venaient furtivement à l'Alhambra, qui se plaçaient sur la porte de la mosquée pour adresser leurs prédications aux maures qui entraient, qu'ils furent une fois aperçus du Sultan qui les en fit chasser; et les ayant vus une seconde fois il ordonna qu'on leur appliquât des coups de bâton. Mais ayant une autre fois pénétré pour la troisième fois sans être vus et en contravention à ce qui avait été ordonné, ils perdirent la vie, afin que ce châtiment servit d'exemple à l'audace des habitants chrétiens de cette contrée.

Ce temple reçut une bonne rente et c'était le métropolitain avant qu'on ne bâtit la Cathédrale. Il est tombé aujourd'hui dans un état déplorable et ne sert plus que de vague souvenir des temps visigoths et mahométans.

Palais qui s'appela des Infantes, aujourd'hui ex-couvent de Saint-François.

Continuant de Sainte Marie par une rue de maisons misérables qui conduit vers le point le plus élévé de la forteresse, nous arrivons au couvent indiqué. Sa chapelle principale ne forma jamais partie de la Mosquée, sinon d'une salle arabe avec des couloirs et des arceaux semblables à ceux du tribunal; mais sur l'un de ses quatre côtés on ouvrit un cintre plus grand pour la mettre en communication avec la nef de l'Eglise, dont le soubaissement forme une ligne courbe rabaissée avec décors, provenant des arabesques du

palais. Bien que nous ne rechassions pas le crédit que méritent les remarquables écrivains Pères Gonzague et Sigouenza, lorsqu'ils assurent que ce couvent fut une mosquée, nous croyons que cette Aljama se trouverait tout près ou sur une partie de ses murs; mais que la dite salle arabe, à en juger par sa structure, ne put jamais faire partie de la mosquée précitée. Des ouvriers mauresques, aux ordres de Frère Ferdinand de Talavera, arrangèrent le bâtiment arabe avant sa reconstruction au XVIIIe siècle, et le susdit Frère demanda et obtint des Rois Catholiques la cession de l'édifice en 1493 pour y établir la première Congrégation à Grenade.

Nous avons trouvé sur quelques murs intérieurs des cloîtres du couvent et sous des croûtes de plâtre de précieuses arabesques à couleurs et en plus des taillures de mosaïques aussi belles qu'on puisse les désirer et qu'on ait pu voir du genre et style musulman. Aux bassins dont on peut apercevoir les restes dans les jardins du couvent on donne encore le nom de bains des Infantes et il n'est pas difficile d'observer les fondements de constructions arabes qui se trouvaient enlacées à cet édifice.

Lorsqu'on pratiqua en 1530 les premiers travaux de la cour de Lindaraxa et qu'on érigea les colonnes en marbre blanc, qui s'y trouvent, on transporta plusieurs matériaux du dit couvent et de la mosquée à ce couvent, ainsi qu'à celui des cyprès et on peut dire qu'ils servirent à édifier une partie de ces ouvrages, tout en changeant l'aspect des jardins et laissant cachée la tour du Peignoir.

C'est dans cette église que furent déposés les corps des Rois Catholiques jusqu'à leur transport à la Chapelle Royale. Elle servit également de sépulcre à la famille du marquis de Mondéjar.

Le Frère Joseph de Cañizares copia et traduisit les inscriptions qu'il trouva dans tout le bâtiment l'an 1690, et s'occupa des pierres portant des lettres gravées qui mal-

heureusement ont été perdues; plus tard Iranzo assura en 1759 les avoir vues comme aussi d'en avoir eu les copies en son pouvoir.

Quoiqu'il en soit, les chroniques arabes racontent que ce fut sur ces mêmes lieux que furent enterrés cinq émirs, entre eux le fondateur Alhamar, déposé dans une boite d'argent, et il n'est pas étonnant que les inscriptions trouvées par Cañizares fissent trait à cet objet. Le fait est que lorsqu'on installa le couvent l'édifice était mauresque, et s'écroula peu à peu; ses restes servirent pour le palais arabe; il est également hors de doute que son église servit de sépulture aux premiers Alcaïdes ou Capitaines généraux et à beaucoup de personnages qui combattirent la rébellion et que sa ruine prochaine fait présager d'importantes découvertes. On peut dire qu'elle tombe aujourd'hui en ruine, et l'on a fait quelques légères réparations pour conserver la partie arabesque, ce qui ne suffira pas si l'on n'a recours à d'autres moyens à employer.

Tours de la Captive, des Infantes, des Pics (de los Picos), du Mihrab. Maison du Prince, ou des Dames et maison du Marquis de Mondéjar.

La tour de la Captive est une charmante demeure de la plus pure et délicate ornementation prodiguée avec un luxe splendide et extraordinaire.

Nous en avons repris en 1876 la restauration, que nous commençames en 1873 et quoiqu'elle soit encore sans terminer nous avons fait en sorte qu'on puisse la visiter et qu'on puisse voir dans son étroite enceinte une véritable merveille de bel aspect et de bon goût. Avec quelle splendeur sont distribués ses contours et quelle richesse renferment ses portes!

Son étroite enceinte ne lui ôte rien de la magnificence de son élégante draperie et l'on ne désire rien tant que d'avoir une si belle demeure pour nos heures de contemplation. Quel dommage de rencontrer ses lambris, ses portes et son vestibule détruits en 1810 par les soldats de l'invasion française!

Elle n'a qu'une toute petite entrée, qu'une cour avec des pilastres au nombre de quatre seulement, le tout bien réduit, laissant espace à un berceau avec des enjolivures et des buffets décorés de splendides ornements et avec un arceau au milieu qui facilite le passage à la salle carrée, présentant trois fenêtres géminées restaurées. Les incriptions qu'elle porte ont trait à Abul Hachach-Yusuf III, de la dynastie des ben Nasr, et en effet, son architecture, paraît de cette époque. Nous commençames la restauration de cette tour en 1873, mais les travaux furent suspendus, faute de ressources.

Le nom de Tour de la Captive lui fut donné à cause d'avoir servi de prison à Doña Isabel de Solis, où le monarque maure la visitait et dans la romance on suppose, que, pour se mettre à l'abri des séductions amoureuses de ce prince, elle se lança au moyen de cordes de la fenêtre qui se trouve à droite, par les persiennes de laquelle étaient entrés les chrétiens dans l'objet d'assassiner le roi maure et la venger de sa captivité. Cette fenêtre se trouve si élevée qu'à peine on peut concevoir qu'on pût même l'atteindre avec de bonnes échelles.

Les décors du salon carré sont d'une extreme délicatesse et conservent une partie des brillantes couleurs et le doré dont ils furent illuminés. Les faïences de couleurs sont plus montées en couleur que celles de la Maison Royale. Il y a plusieurs inscriptions sur lesquelles on peut lire les versets 112 et 113 avec cette sorte de profession de foi que les musulmans mettent en opposition avec le mystère de la Trinité: «Dieu est unique, éternel, n'ayant point engendré et

n'ayant point été engendré, sans avoir de semblable à lui même...»

En vers kamil et autour de la bande de l'inscription on lit:

«C'est une tour défensive (1) qui se présente à notre vue et qui renferme dans son sein une forteresse (2) resplendissante comme la lumière d'un bûcher.

»Il y a des ouvrages de toute beauté, objet de beaucoup de discussions, car on ne sait s'ils proviennent d'un seul exemplaire, unique en son genre, ou s'ils ont eu deux exemplaires à la fois.

»Il y a des ouvrages de faïence de couleur sur les parois, et sur le parquet (3), et qui ressemblent à des tissus de brocart.

»Lorsqu'on y voit apparaître le nom de notre Seigneur Abul Hachach.

»Possesseur de la grandeur, de la valeur et de la générosité... aide de celui qui l'implore, pluie bienfaisante de celui qui espère.

»De la famille de Saad, des ben Nasr, de ceux qui prêtèrent secours et donnèrent l'hospitalité au Seigneur de l'échelle (4).

»La bénédiction de Dieu soit sur lui: salut et paix.»

A chaque coin, autour de l'inscription coufique, il existe un verset, en tout semblable au précédent, qui forme une partie du poème.

Nous ne publierons ici qu'une des quatre, qui décrit quelque peu la partie artistique:

«Cet ouvrage est venu embellir l'Alhambra.

---

(1) Calahorrat.

(2) C'est réellement une toute petite maison avec des appartements hauts et bas, tout ce qu'il faut pour une famille arabe.

(3) Qui ont disparu.

(4) Par laquelle Mahomet monta au septième ciel.

»C'est une demeure pour les gens pacifiques et pour les guerriers.

»Une tour défensive qui a dans son centre une forteresse. Tu diras en la voyant: C'est une forteresse et en même temps un séjour de délices.

»C'est un palais où la splendeur éclate dans son toit, son parquet et sur ses quatre côtés.

»Dans le stuc et les faïences resplendissent des travaux d'art merveilleux; mais les ciselures de ses bois et de ses lambris sont encore plus élégantes.

»Leur union avant comme après, ne saurait être plus à propos pour la victoire qui y occupe sa principale place.

»On y trouve réunies des œuvres poétiques où brillent des paronomasies, des transpositions et des jeux de mots.

»Il n'est que trop certain que c'est dans le visage de Yusuf que l'on voit clairement toutes les beautés arrivées au dernier degré de perfection.

»De Jazrell émane sa gloire la plus éminente, ses hauts faits en faveur de la religion...»

Tout le restant se trouve inintelligible par suite de mutilations, et nous nous arrêtons pour ne point répéter ce que nous avons déjà dit touchant les idées, nous en tenant seulement à indiquer qu'autour de la fenêtre on lit:

«Gloire à Abul Walid Ismail, le martyr saint, objet de la miséricorde divine, etc.» Il est question d'Ismail I, qui fut massacré par son cousin Mohamet, Seigneur d'Algeciras, en 1325.

Tour des Infantes.

Nous donnons la préférence à cette tour, pour être mieux distribuée, parce qu'elle a beaucoup plus de simplicité et à cause de toute la pureté qui distingue le genre classique

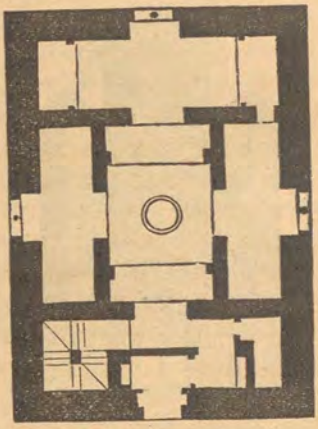
dans toute la manifestation de l'art. Ceux qui ont voulu étudier à fond les ouvrages arabes ont eu grand soin de ne pas l'oublier. L'on fera bien de remarquer qu'il réunit toutes les commodités qu'exige la vie orientale. Un vestibule à toit voûté à saillie, qui est fort rare et qui a son entrée sur un côté pour cacher aux regards l'intérieur de l'édifice; des guérites en forme de niches pour les sentinelles d'eunuques ou d'esclaves; une petite chambre de garde; l'entrée avec salle principale et un bassin au centre

Intérieur de la Tour des Infantes.

d'où l'on passe à droite, à gauche et en face, traversant de belles arcades lobulées pour arriver aux chambres des divans parfaitement à l'abri et très aisées. Au second étage, d'autres chambres pour les femmes, plus retirées encore, et sur la terrasse ou plate-forme, un très charmant paysage, d'où l'on découvre surtout le Généralife et les énormes murs de torchis qui soutiennent les jardins en guise de paliers.

Un léger croquis du plan et de la hauteur que nous publions, servira à garder un souvenir de ce monument.

Au commencement de ce siècle, on vit s'ébouler la toiture des entrelacs géométriques qui le formaient ainsi que les huit petites fenêtres qui l'éclairaient. Il y avait au deuxième corps quatre frises dont les deux plus grandes se conservent ainsi que les interstices des petites. Quel ornementation si bien distribuée! Des cartouches des cartelets déchi-



Plan de la Tour des Infantes.

quetés, des bandes et des frises du meilleur goût; des arcades lobulées avec leurs entailles simples et élégantes à la fois! Il manque la rosace de deux arceaux de l'extrémité de l'arc central, le pavé et plusieurs mosaïques.

Cette salle, ainsi que la précédente, se trouve comprise sur le plan général des restaurations dont nous chargea le gouvernement pour en commencer les travaux et les me-

ner à bonne fin, aussitôt que ceux du palais arabe seront terminés. C'est à ne pas en douter un des monuments qu'il y ait à Grenade des plus dignes de se conserver parce qu'il se prête à être reproduit et à servir, sauf de légères modifications aux exigences et aux commodités de la vie moderne.

La plus importante inscription qu'elle porte, dit ainsi:

«Gloire à notre Seigneur le Sultan Abu Abdi-lah Almostagni bil-lah!»

Tour des Pics.

C'est une construction défensive qui garde la porte de Fer. Son intérieur se compose de trois corps et d'une belle voussure croisée par deux arcs surhaussés qui forment sa toiture. Le dehors conserve des détails dont ont été dépourvues les autres tours de l'Alhambra. Les Pics, nom sous lequel on les connaît aujourd'hui sont des créneaux qu'il y avait sur toute l'enceinte de la forteresse. Ses fenêtres en pierre sont du style arabe le plus pur. La porte et les tours qui la défendent forment un ensemble mystérieux et fantastique qui inspira si heureusement la plume de Sir Washington Irving pour nous décrire ce puissant et riche juif Almamen, qui se glissait la nuit dans ce sombre parage pour y chercher les moyens de se venger et de mettre tout en œuvre pour exécuter les projets qu'il méditait contre le séducteur de sa fille.

Mais on y voit des voûtes presque remplies de décombres qui furent les écuries du Comte de Tendilla et auparavant servit de logement à un corps de cavalerie africaine qui en gardait l'entrée.

Dernièrement nous avons découvert dans cette tour, que les deux courbes ogivales qui se croisent dans l'enchevêtre-

ment, sont toutes modernes, qu'elle a des arcades revêtues d'arabesques et des peintures dans les soubaissements et dans les voûtes recouvertes par le plâtre et la fumée.

Mihrab et maison d'Astase de Bracamonte.

Pénétrant ensuite dans l'étroite ruelle, on trouve un petit jardin où se conserve une précieuse mosquée d'une belle et riche ornementation, mais qui a eu le grand inconvénient d'avoir été si mal badigeonnée, qu'elle a perdu cette charmante délicatesse proverbiale de l'art mahométan. L'ornementation qu'on lui a appliquée au dehors est également fausse, mais en échange de ces lamentables réparations, le lecteur peut se récréer la vue en contemplant le fini de cette étroite enceinte et l'élégant lambris couvert d'entrelacs et d'enjolivures. Quelle magnificence il devait avoir avec ses filigranes rouges bleues et dorées, perdues à présent et l'arcade de l'*alcabla* ou sanctuaire qui se voit au centre de la façade principale que l'on a aujourd'hui salie et tâchée si gauchement.

Mihráb, selon les arabes et les chrétiens *aljamiés*, c'était l'endroit habité par l'esprit de Dieu, ou de la prière commandée par le Prophète; et c'est le moment de faire remarquer que c'était toujours vers l'Orient qu'ils se tournaient pour regarder le lieu placé devant eux où se gardaient les livres saints. La petite maison bien que mal restaurée qui se trouve à côté, n'a gardé que les appartements indispensables pour le Santon, et c'est sans doute dans la bonne intention de la conserver qu'on y a placé l'inscription complète qu'il y avait sur la porte de l'Hôtel de la Monnaie; le propriétaire de ce domaine eut le bon goût de l'acheter, ainsi que les deux grands lions de pierre d'Elvire qui se trouvaient placés aux deux côtés d'un étang ouvert dans le milieu de

la Cour (1). Quant aux sculptures elles paraissent avoir été faites par des sculpteurs assyriens; tel est l'aspect ressemblant qu'ont les lions ailés des temples de Ninive. Leurs crinières formées de lignes symétriques, leurs queues en forme de tige d'arbuste et les plis uniformes de leurs têtes, aussi bien que le caractère architectural de leurs pattes et de leurs griffes, leur donnent, en réalité, la fantastique conception de ces étranges figures de l'antiquité babylonienne. Il vaut bien la peine qu'on les garde dans un musée pour qu'elles ne puissent pas si facilement disparaître. L'on a placé sur le dehors de la mosquée divers écussons avec une inscription qui porte: « C'est ici que vécut Astase de Bracamonte, écuyer du comte de Tendilla ». En effet ce premier Geôlier de l'Alhambra séjourna dans le palais immédiat dont on a de la peine à distinguer aujourd'hui les fondations dans le Jardin d'en face.

Maison du Marquis de Mondéjar.

On voit en face des ruines de murailles arabes de telle sorte distribuées, qu'elles laissent entrevoir les traces d'un édifice avec des bassins, des souterrains, des fondations et tout ce qui peut signaler l'existence d'un palais de la plus haute importance. Serait-ce la maison du wasir Muza, personnage fantastique célébré dans les traditions romanesques (2), pour n'avoir pas voulu se rendre à discrétion des conquérants. Après trois siècles ces traditions intéressantes ainsi que bien d'autres dont l'intérêt n'est pas moindre nous reviennent et le fameux poète américain nous dit que

---

(1) Nous verrons la traduction à l'article « Hôtel de la Monnaie ».
(2) Ainsi que le fait remarquer également Conde dans son *Histoire*.

ce personnage sortit de sa maison par la Porte de Fer, suivi de vingt cavaliers et passant Faxalauza il entreprit son chemin d'où il n'est plus revenu. Quoiqu'il en soit nous tenons pour certain qu'en 1796 on vendit les derniers restes artistiques de ce palais, parmi lesquels il y avait des colonnes, des fontaines et des pierres de marbre.

Tour du Prince.

Sur la muraille et plus au Nord se trouve cette propriété, du domaine aujourd'hui d'un particulier, et à laquelle on a donné divers noms, tels que les Bains des Dames, la Maison des Odalisques, jusqu'à ce que nous avons lu dans Ben-Alkatif, que ce fut le palais que bâtit Ismaël pour la sultane Olve, et c'est le plus probable et le plus véridique.

Sa construction et son embellissement sont du meilleur goût moderne. Tout le jardin qui lui sert d'entrée se trouve occupé par un beau réservoir dont les fondements se conservent encore. La maison a souffert tellement de réparations et a changé tellement de structure qu'on a bien de la peine à en déterminer exactement la forme et les dimensions primitives. Il paraît néanmoins que c'était un vestibule dont le toit se voit encore aujourd'hui dans l'antichambre du second étage, long et étroit, d'où l'on passe à une salle carrée assez élevée, et partagée maintenant par le bas pour en faire deux logements. Ses mosaïques et ses arabesques ont été couvertes d'une épaisse couche de peinture à l'huile, de couleur grossière et capricieusement distribuée; on remarque toutefois assez de beautés dans l'ancienne ornementation, dans les soffites, lambris de bois et autres accessoires qui furent grossièrement estropiés. Cette maison appartenait, il y a à peine cinquante ans, au Domaine Royal, et fut vendu pour une somme infime, bien inférieure à sa véritable valeur ar-

chéologique. Ce qu'elle renferme de plus remarquable, c'est la tour ou balcon mauresque revêtu des plus précieux ornements délicats et fins qu'il y a dans toute l'Alhambra, bien conservés en général et que nous recommandons comme spécimen du meilleur travail mauresque. On y voit alterner les lettres coufiques et africaines avec des devises et

Porte des Siete Suelos.

des versets incomplets, entre lesquels on lit un petit poème comme tous, du reste plein de fantaisie.

A la droite de cet édifice, il existe un groupe de misérables maisons, qui appartinrent à Don Alvaro de Luna et passèrent au domaine de la Couronne (1). C'était anciennement des dépendances des Alcazars, et comme telles, elles

(1) Archive de l'Alhambra.

furent habitées par des maures à l'époque du premier comte de Tendilla.

Ensuite dans le Partal (1), on ne voit également que des ruines de maisons mauresques qui ne se rallient nullement au palais, parce que les murailles se ferment complétement à cet endroit; et tout l'espace compris et occupé par les jardins contigus, conserve des bâtiments parmi lesquels se trouverait celui d'Ismaël qu'il dédia à sa femme prédilecte Zeineb, dont les rivalités avec Jadiche obligèrent ce prince à lui bâtir une maison, séparée de celle que lui avait donnée en présent son frère le sultan.

Tour de la Vela.

On verra sur le plan la distribution de toutes les tours dont le nombre montait à trente-sept, avant que les français en 1810, ne détruisissent celles qui tombaient en ruine; quant aux restantes, elles gardent des noms de tradition ou de circonstances modernes que leur ont imposées les modifications. Les plus antiques sont celles de l'Alcazaba, sur les fondements desquelles se bâtirent et s'élargirent celles qui existent aujourd'hui, les deux tours principales intitulées de l'Hommage, construites bien avant de la Judiciaire, et celle de la Vela, nommée de Giafar, et qui avait une cloche à l'époque arabe, d'après ce que racontaient les maures de l'insurrection, quand ils disaient que le son de l'airain leur présageait de grands désastres. Il parait que les Rois Catholiques firent placer une cloche dans cette tour pour marquer les heures de recueillement pendant la nuit, et nous pouvons ajouter qu'en 1569, on en fondit une destinée à cette tour par un tel Jean Velez qui employa à

(1) Veut dire oiseau à proprement parler.

cet usage les grands anneaux en cuivre du palais de l'Empereur, et qu'on en coula une autre en 1595 avec les métaux de la précédente, jusqu'à ce qu'enfin on fit en 1773 celle qui existe aujourd'hui pour avertir les laboureurs des environs des heures où ils devaient arroser leurs champs. Cette tour vint à être la véritable sentinelle en éveil des arabes et elle vit se hisser pour la première fois la bannière castillane en 1492 à trois heures de l'aprés midi du 2 janvier; cétte cérémonie se reproduit annuellement depuis longtemps à la même place. Cette tour fut la véritable vedette des arabes. Cette position militaire contenait commodément 1.500 gardes, sous les voûtes de ses mâchicoulis et de ses tourelles, y compris le quartier qu'il y a près de la tour saillante du côté Nord, et c'est par cette caserne qu'on introduisait les canons que fit placer sur la place plus basse le comte de Tendilla.

Les retranchements du côté Sud entrèrent en voie de complète restauration en 1529. Il y a sur ce point élevé deux perspectives, au dessus de tout ce qu'on peut exprimer d'enchanteur et de sublime, d'où il semble qu'on veuille embrasser, tout ce territoire que dominèrent les nazarites, pendant deux siècles et demi. Il est bien vrai qu'on n'aperçoit pas ses confins étendus jusqu'à Algéciras et le Cap du Levant, mais on y découvre par contre les endroits que chantèrent les poètes, champs d'héroïsme et de chevalerie. Une nature prodigue en végétation et surprenante par les hauteurs de ses collines, présente au souvenir de ces scènes valeureuses un tableau si splendide que les poètes olympiques ne sauraient en imaginer un autre semblable. Du jardin des fortins et mieux encore du haut de la tourelle élevée qui la couronne, on aperçoit l'immense masse d'une montagne qui domine les plus sauvages aspérités des Pyrénées et se baigne dans les eaux salées de la mer d'un côté et dans les humides versants et dans les vallées de l'autre. La pittoresque vallée qui donna son nom à Garcilaso, s'é-

tendait à ses pieds, et cet admirable groupe est exposé aux regards des plus petites montagnes qui montrent leurs têtes, en forme d'amphitéâtre, dans un ordre et un arrangements harmonieux, comme pour être témoins des dernières conquêtes. Des centaines de villages avec des milliers de métairies se détachent comme de blanches antilopes, paissant dans les prairies du Génil et de la Daure et les rouges retranchements construits avec un soin pressant, durant ces jours de luttes acharnées pour garder les trésors du harem, ne font que révéler les mystères d'une époque glorieuse pour les vainqueurs et les vaincus, aussi sympathique et belle que le surprenant panorama que l'on contemple autour de la magique forteresse. Soupirant et méditatif comme Boabdil partant pour Andaraz, ainsi se retire toujours également le voyageur de ces lieux renommés et mille fois fameux.

Tours Vermeilles.

Dans l'enclos de murailles qui descend, flanqué de tours massives, en s'inclinant des bas fonds vers la porte des Grenades et de là remonte jusqu'à l'autre côté de la vallée ombrageuse, on distingue un groupe d'imposants ramparts qui domine tout le centre de l'ancienne ville, dont la défense importante est representée par le château précité. On dit qu'il fut bâti sur d'antiques fondements romains, dans l'objet de soumettre les mozarabes qui habitaient le quartier de Sainte-Cécile; mais nous n'avons trouvé dans sa construction d'autre indice que celui d'appartenir ses murailles à deux époques bien distinctes, toutes les deux arabes correspondant la première aux restes que nous avons cités déjà du pied la Tour de la Vela, propres du VIIIe siècle, et la seconde à l'époque de Charles-Quint, où elle subit la dernière restauration importante.

La tradition ajoute qu'elles furent réédifiées du temps du premier Alhamar, qui les accrût avec les deux pavillons qu'elles conservent encore; l'antiquité de ces tours remonte à l'époque de l'invasion africaine en Espagne, parce que, avant l'année 913, alors que le waliat d'Illibéris était dominé par divers capitaines sans aucun droit seigneurial, jusqu'à Ben Muzin, qui paraît avoir été le premier seigneur de Grenade en 1013, il arriva, d'après les chroniques, dans l'année de l'Hégire, correspondant à celle de 889, que les Damascins et les troupes du Calife commandées par le rénégat Nahil s'enfermèrent dans les Tours Vermeilles; c'est-là qu'ils furent entourés par les habitants de la contrée, armés de flèches, de lances et de frondes. Les troupes assiégées recevaient au bout des flèches qui passaient par-dessus le sommet des murs du chateau rouge, des vers qui disaient:

«Les maisons de nos ennemis sont démantelées et inondées et leurs toits arrachés par les vents d'automne. Que nous importe qu'ils tiennent leurs perfides conciliabules dans les Tours Vermeilles? La mort les suivra où ils iront.»

Dans les mêmes luttes contre la domination, peu de temps après, en 990, Soliman ben-Saïd, leur chef et poète en même temps, qui fut en quelques occasions chargé de la défense de la forteresse, leur parlait de cette manière:

«Etes-vous, fils de Meruan, comme nous, disposés à la retraite? Vos chevaux, qui sont engagés dans les combats, paraissent des daims, lorsqu'ils fuient; pouvez-vous vous vanter d'être les étoiles qui éclairent la vallée du Génil? Laissez donc les délicieuses maisons de plaisance et les palais dorés, qui sont à plus de droit pour les valeureux.»

Ce texte nous induit donc à croire qu'à cette époque il existait un endroit à Grenade qui possédait des châteaux différents de ceux de l'Alhambra, situés de ce côté-là de la ville et où demeurait une race beaucoup plus ancienne.

Auparavant et même du temps d'Abderrahman I, fondateur du Califat de Cordoue, on donna deux assauts aux

Tours Vermeilles qui tombèrent au pouvoir du *Schevani*, Wali d'Elvire, et cette victoire lui valut l'emploi d'intendant de la forteresse. Quelques auteurs attribuent à ce capitaine et à Wacir la fondation de l'Alcazaba Cadime, c'est-à-dire que demeurant à Illibéris et se trouvant investi en même temps du commandement de la Kora, à qui l'on donnait ce nom, on bâtit l'antique Alcazaba; tous ces renseignement venant à jeter une nouvelle lumière sur la question de l'origine de Grenade ou tout au moins à ce que les arabes trouvèrent dans cette localité, objet de beaucoup de controverses à l'époque actuelle.

Les Tours possèdent un magnifique puits d'eaux pluviales, chose très importante en cas de siège, des écuries souterraines pour quarante chevaux et des chambres pour loger deux cents soldats. C'est un des quelques châteaux qui se conservent intégralement sans avoir rien perdu, et construit d'après l'art militaire de son époque. Nous en donnons un aperçu dans le plan général de l'Alhambra, tout en rappelant à cet effet que le peintre Pierre Raxis en fit un modèle en 1599 pour être envoyé au roi qui voulut connaître les si célèbres Tours Vermeilles (1).

Enfin, la fameuse construction de cette forteresse est antérieure à beaucoup de travaux de l'Alhambra qui paraissent être de la même époque. La manière de préparer le mortier, les saillies de ses pierres en couche, la forme des cintres et des toitures, tout en un mot nous rappelle une période que nous avons remarquée dans l'Alcazaba, antérieure à l'établissement des Nazarites; et le mélange du ciment de chaux et de gravier que Pline attribue aux Phéniciens et aux Romains n'est point de la nature de celui que l'on trouve ici, ainsi qu'on peut s'en rendre compte si l'on compare les restes de murailles antiques faites par les Maures, à partir du XIe siècle.

---

(1) Archives de l'Alhambra.

Porte des Siete Suelos (Sept sols).

Comme fortifications plus importantes dans la seconde enceinte murée de l'Alhambra nous citerons la Porte des Puits ou des Sept Sols, celle des Têtes et celle de l'Eau.

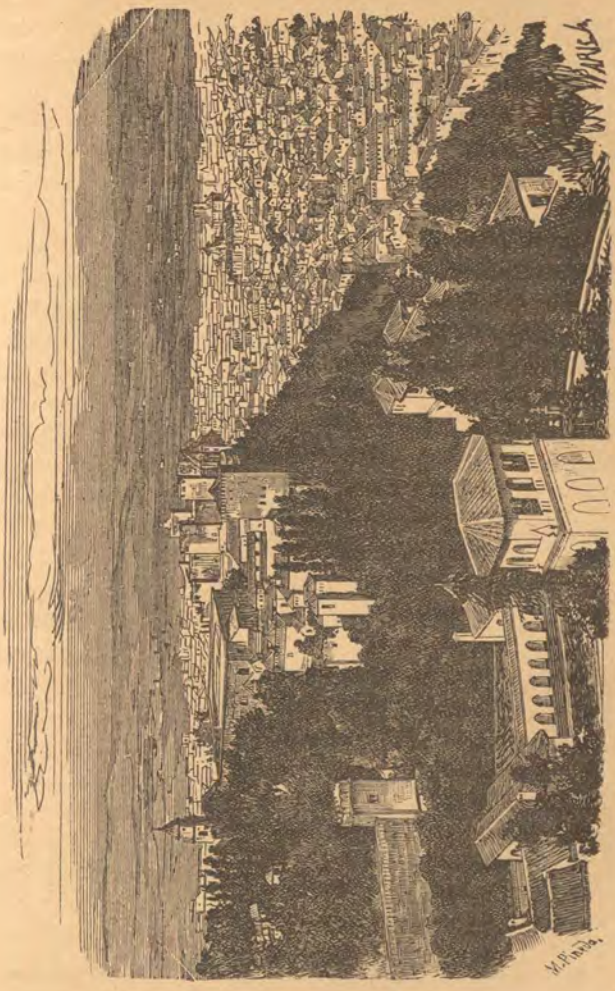
Les premières ont une tour cubique levée sur trois voûtes circulaires dont une se trouve enfouie, ce qui a fait supposer à quelques-uns qu'il existait sept sols ou sept étages qu'on devait descendre pour arriver au fond. Nous en avons visité seulement trois, pour notre compte, mais tout en respectant des traditions vulgaires, il pourrait bien se faire qu'il y en eût d'autres avant de se communiquer avec les silos et les puits de l'esplanade des Martyrs, qui existaient en grand nombre et qui servirent de greniers publics dans les derniers temps de disette et de guerres.

La partie mystérieuse qui entoure tout ce qui se rattache aux sept sols, a donné lieu et origine à des contes fantastiques très intéressants qui peuvent avoir trait à notre opinion, qu'il y a une mine ou chemin couvert ou viaduc qui passe par les maisons de plaisance de la ruelle du Tomboir ou par Bellevue, où se trouva le couvent de religieuses potentiennes, en traversant les Martyrs, domaine aujourd'hui de M. Calderon qui s'étendait depuis cette tour cylindrique jusqu'au quartier Royal, les jardins de la Sultane et Biratabi. On signale un autre viaduc depuis la maison des Tirs, Bibalfajarin et Porte del Mauror jusqu'aux Tours Vermeilles, mais on n'en donne pas des détails aussi minutieux que du précédent, dont les souterrains impénétrables ont suggéré mille extravagances. On cite beaucoup d'autres communications dans l'ancienne description de Grenade, qu'il serait on ne peut plus difficile de déterminer; mais la plus intéressante de la Porte des Puits conduisait à la cam-

pagne située derrière l'Alhambra d'où Muley Hacen passa la dernière grande revue de plus de 20.000 hommes, le jour de la fameuse inondation de la ville par suite du débordement de la rivière Darre et de tous les ruisseaux et affluents qui entourent ce lieu (1).

Plus bas et comme limite de l'Alhambra, se trouve la Porte des Grenades, sur la même muraille où l'on voyait en 1560 celle de Bib-Lauxar, alors moitié ruinée. Il y eût à droite une petite chapelle depuis l'année 1500 sur l'emplacement où se trouve la maisonnette du gardien, tout près d'une croix en pierre que fit dresser en 1599 Léandre de Palence. Il existe une autre croix, nommée de Mondéjar, où nous avons déjà dit qu'on avait découvert les sépulcres romains, sur les bords du second rond-point de la promenade du centre, près du champ des Martyrs, endroit célèbre pour le rachat des captifs. Les chaînes de ces captifs se trouvent à Tolède où on les garde dans les silos et les cachots; mais l'intérêt particulier de cet endroit consiste en ce qu'il fut champ de manœuvres militaires, passage de communication très ancien vers les bords du Génil, qui fut le lieu où le comte de Tendilla reçut en 1492 les clefs de la forteresse et des châteaux des mains du Geôlier Aben Comixa, qui à la tête de cinquante cavaliers sortit à la rencontre des chevaliers envoyés par les Rois Catholiques, afin de prendre possession de l'Alhambra, et enfin champ de la Acebica où le maréchal de Castille, Don Diègue Fernandez de Cordova croisa sa lance, en combat singulier, avec le célèbre Don Alonse d'Aguilar, le 10 août 1470, avant le lever du soleil, sur l'arène préparée à l'effet devant la tente qu'on avait dressée pour Muley Hacen, roi de Grenade, qu'on avait nommé juge du champ de joute.

(1) On peut consulter sur ce point Hernando de Baeza et les manuscrits arabes.



Vue de l'Alhambra.

PALAIS ARABE

Voici ce que nous disions en 1869—19 décembre—à la Commission des monuments de Grenade.

Des trois grandes périodes de grandeur incontestable que l'art arabe développa en Espagne la plus brillante, la plus pure et la plus générique, à coup sûr est celle que présente à l'étonnement de tous la fameuse enceinte des alcazars de Grenade. L'inspiration se concrète, c'est là que le style s'unifie, là que la forme se régularise et que prend naissance le plus suprême effort du talent humain, sous le sentiment des croyances et des mœurs de cet âge d'or. Il n'y a sur les domaines espagnols d'endroit où se trouve un exemplaire plus complet ni une preuve plus classique des prodigieux éléments réunis pour évoquer le degré de culture qu'atteignirent huit siècles de progrès constants. Voilà pourquoi nul autre n'a mérité d'éveiller une si haute idée, nul autre n'a pu obtenir devant le monde civilisé la juste renommée dont il jouit à si haut titre; ni la civilisation africaine de l'Egypte, de la Perse, de la Turquie, et de l'Afrique n'est jamais arrivée à voir le raffinement et la beauté de l'Alhambra de Grenade, ni les gloires de la conquête se trouvent nulle part, symbolisées, sur les monuments espagnols, d'une manière plus parfaite et plus développée que sur ce dernier rampart si obstinément défendu et si héroïquement gagné.

Située sur la cime d'une colline qui fut choisie comme lieu

sûr et propre à la défense, ainsi qu'il était d'usage au Moyen-Age, cet endroit resta isolé et ceint d'une ligne de fortes murailles et de robustes tours qui flanquaient ses portes, tandis que les brusques penchants de ses côtés scabreux s'épanouirent sous l'influence d'une riante et abondante végétation, dont les racines tendaient à affermir le terrain et à rendre plus stables les constructions hardies qui le couronnaient. Les eaux que par des moyens ingénieux l'on emprunta à la Daure pour les porter sur cette hauteur et fournir les bassins, les bains et les puits, s'égarèrent et coulèrent par les déclins naturels de la montagne pour produire ces fantastiques bosquets qui sont proverbiaux dans le monde entier. Sur l'espace renfermé dans les murailles, on éleva le château, les mosquées, le harem, les bureaux publics et les opulentes demeures d'une cour nombreuse; parmi les remparts et leurs créneaux s'élevaient de sveltes minarets ouvragés; c'est l'art qui broda ses premières résidences et les précieuses arabesques se prodiguèrent de toute part d'autant plus que le luxe de l'aisance et du plaisir produisait un magique enchantement sur tout ce singulier ensemble.

C'est surtout son enceinte, avec les bosquets voisins et les jardins contigus, qu'on peut considérer parsemés des dépouilles de douze siècles; on peut dire que l'art et la nature ont puissamment contribué à rehausser sa beauté et ces deux éléments se sont merveilleusement combinés pour produire un contraste qui invite à la méditation et à l'étude.

Du côté du Nord comme étendus sur les murailles et les tours du circuit se dressent les divers monuments qui formaient le séjour des rois Nazarites, se prolongeant indéfiniment et sans garder aucune symétrie dans ces parages, occupant un espace interrompu par de spacieux jardins et des réservoirs qui pour la plupart ont disparu par l'abandon ou le dédain qui les a frappés

Construits presque tous après la conquête des Almoravides et par conséquent selon le style appelé mauresque, ils

présentaient dans leur plan les différences que leur occasionnaient les irrégularités du terrain, ce qui donnait à leur aspect une structure spéciale en tout différente de celle du petit alcazar Al-Motacid d'Alméria, de celle de l'Almunie de Valence, de celle de Dar-us-Sorur de Saragosse et de celle d'Almamu de Tolède qui furent construits sur des emplacements unis et spacieux.

Placé sous la formidable ceinture de ses forts retranchements élevés, l'un des plus grands prodiges de l'art musulman se trouvait de la sorte à couvert et du haut de la montagne, comme ces châteaux féodaux qui remplissaient l'Europe dans les siècles intermèdes, il renfermait toute la simple grandeur de ceux de l'Orient, rehaussé de la beauté que le plus délicieux pays de l'Espagne pouvait lui offrir et c'est peut-être à cela qu'il dut d'avoir déployé le luxe des décors et du style particulier de florissement sans rival parmi les innombrables palais construits par les premiers Califes.

Vers cette même époque, en effet, les Séleukides, dans leurs excursions vers l'empire Byzantin, élevaient des monuments de style arabe, tout en décorant leurs murs d'inscriptions et de sentences, à la manière des antiques monuments assyriens, sans que pour cela cet ornement géométrique parvint à arriver à y être aussi riche et fastueux que dans les alcazars espagnols. Dans cet ensemble d'édifices la différence consistait, dans ces régions, à se couronner de coupoles, présentant une forme extérieure beaucoup plus symétrique et harmonieuse, tandis qu'ici ces mêmes palais se couvraient de plates-formes crénelées en lignes régulières, dont ils purent étudier les sujets sur les monuments égyptiens et carthaginois dont ils se rendirent maîtres avant de fouler notre sol.

Là bas les plans des basiliques grecques, des temples hymarites et des constructions salomoniques; ici les accidents des forteresses romaines et phéniciennes qu'habitèrent les Goths et qu'occupèrent les guerriers envahisseurs

premières conceptions de leurs redoutes et de leurs palais. Là bas ils ornaient l'extérieur comme la mosquée de Brousse, employant à l'effet d'exquises mosaïques de marbres de couleurs; ici, cette même décoration dut se limiter aux portes de leurs forteresses, laissant pour l'intérieur de leurs grandes cours, la plupart de ce genre de sculptures, à la seule réserve toutefois de conserver ici le système de placer le harem et la cour carrée devant les mosquées avec les minarets détachés de leurs corps, ainsi que cela se pratiquait à Séville et à Cordoue, tout en laissant le reste de leurs constructions voilé par les formidables murailles de défense.

Ainsi, donc, ceux qui visitent les alcazars de Séville et les jardins fastueux qui s'y conservent, peuvent très-bien se rappeler les forteresses de Bajecid-Ylderin sur la côte d'Asie et le château Coupe-gorges du Bosphore, dont la situation sur une plaine garde mieux l'esprit de ses premières constructions; mais à Grenade et à une période égale, nous devons remonter à l'art musulman, résultat de la fusion entre l'arabe et le byzantin dont on voit la manifestation à Samarcande et à Kesch, où les monuments de Timur se trouvent fractionnés entre des tours et des basses-cours décorées avec des soubassements en porcelaine et des jardins avec des viaducs qui les mettent en communication, dans le style de ceux que l'on voit ici; ouvrages inspirés par les coutumes assyriennes, avec la seule différence toutefois que les voûtes de suspensions ne s'étaient pas insinuées avec toute la beauté et l'uniformité qui se manifesta chez les ottomans et les égyptiens modernes jusqu'à former comme à l'Alhambra, les énormes couches de stalactites d'une perfection sans rivale. C'est qu'il faut se rappeler la Perse pour trouver ces facettes de cristallisation qu'ils importèrent dans l'empire de l'Orient et qui prit son berceau dans la plus ancienne mosquée d'Ispahan du IXe siècle, où l'on construisit une coupole comme celle-ci, composée d'autres beau-

coup plus petites qui se perdaient dans une immense multiplication.

A l'Alhambra, l'art arabe est donc plus proprement perse; il se sépare des ouvrages grecs de l'empire ottoman; il se conserve beaucoup mieux durant toute la période de l'invasion africaine, en venant à reproduire même, les grandes façades à demi coupoles de stalactites et les monuments de formes carrées et octogones qu'il y a au milieu des jardins, comme des mausolées, remplissant les intervales avec des construction légères que l'on voit appuyées sur de frêles colonnes et soutenant des balcons complètement couverts de jalousies d'où les femmes assistaient aux représentations scéniques que l'on donnait dans les vestibules.

Le palais de l'Alhambra ne se découvre pas encore à la vue de l'observateur lors bien même qu'il se trouve sur la cime de la même montagne où il est construit. Il demande à être contemplé depuis le Généralife ou l'ancien quartier du Hajarix pour pouvoir être apprécié dans sa véritable étendue, car on n'y trouve point les splendides façades des palais des Césars; mais, en échange il nous offre au dedans une nombreuse variété de cent arcades diverses de l'ogive au renflé, au segmenté et au contrelobulé, d'où partent des lignes droites prolongées, la dernière des modifications gothiques, nous y trouvons l'arc pendant, semi-circulaire et en fer à cheval, qui se présente enfin comme un véritable feston fermé et clos dont la courbe d'essai se fit à Byzance et se copia à Vénise pour être en suite oubliée et devait se reproduire de nouveau au Caire, à Tunis, à Fez et jusque sur notre sol.

Dans cette contrée le climat sévit avec toute la rigueur du froid et de l'humidité, ce qui a imprimé à l'architecture un aspect différent de celle qui se mit en usage à Téhéran vers le XIIIe siècle. Les pendants de la Tour de Rages sont bien ceux de l'Alhambra, mais beaucoup plus uniformes; les arceaux du Pont de Hassan et de la Mosquée de Tauris

sont ondulants comme celui de l'entrée de Lindaraxa; le pont de Mianek et ses contreforts, comme celui de Cubillas, avant sa restauration; les murailles de Caboul aux tours renflées sont comme celles que l'on suppose phéniciennes dans l'antique Alcazaba de l'Albaicin; les créneaux pyramidaux et les portes de cette ville sont en tout semblables à celles de Candahar et, pour en finir, dans le sépulcre de Baber se reflète le souvenir de la Salle du Tribunal avec ses arcades surhaussées et dans celui de Mahmoud à Chazna, les arceaux en corbeilles de la Salle des Abencerrajes et des Deux Sœurs; en sorte que les besoins de la guerre et les exigences du climat ont puissamment influé pour que l'art arabe imprimé sur l'Alhambra, avec toutes les traditions persanes et byzantines, ait plus d'idéalisme oriental qu'européen, beaucoup moins ressemblant à celui qui se reflèta à Cordoue et à Séville, restant original par tradition et bien au-dessus de tout ce qui existe du style mahométan.

Sous l'impression de souvenirs semblables, nous allons donc pénétrer dans son enceinte et étudier son plan. N'essayons point d'y chercher l'inflexible ligne correcte des monuments greco-romains, ni la symétrie des cours comme à l'Escurial, ni la forme carrée semblable à des damiers, tels que ressemblent les bâtiments après la Renaissance. On trouve ici l'art de la convenance avec ses formules les plus naturelles. La maison de l'arabe reflète sa propre vie, celle de son maître, laisse deviner ses désirs, et se ressent de sa lasciveté; elle varie sous tant de formes et de proportions qu'elle est inconstante dans l'usage de son sensualisme raffiné. A côté d'un appartement dont la grandeur n'égala jamais la splendide majesté des séjours romains, nous trouvons l'étroit réduit et un corridor qui n'atteint guère à peine à la hauteur d'un homme. Qu'on regarde bien le plan ci-joint et l'on verra qu'il y a une porte de grandeur moyenne pour pénétrer dans la cour des Lions,

tandis qu'il en est de plus belles et de plus élevées pour faciliter l'entrée à un petit divan où peut à peine tenir l'ameublement d'une seule personne. Dans presque tous les bâtiments importants des autres styles on retrouve la relation que les parties observent avec l'ensemble, mais ici, quelle relation trouve-t-on entre la Cour des Myrtes et celle de la Mosquée; entre celle-ci et celle des Lions; entre les lambris couverts de stalactites des Deux Sœurs et le lambrissé des deux plans comme les facettes d'un diamant de la Salle des Ambassadeurs? Ici une coupole gigantesque et une tourelle élevée comme façade d'une grande cour avec une entrée centrale et à la fois impossante; mais malgré cela, dépourvue d'une porte décorative extérieure, et ce tout caché au fond d'édifices sans ostentation de façade, sans luxe, sans une splendide-draperie de riche ornement qui enveloppe les magnificences enchâssées dans ses recoins et ses assemblages. Comme l'on devine dans ces murs les mœurs particulières d'une race! L'arabe héroïque et majestueux, l'arabe pensif, l'arabe tendre et galant, l'arabe cruel et tyrannique; pour chaque vertu et chaque vice de son existence il a su trouver une forme, un lit, une espèce d'urne qui lui serve d'abri et qui puisse le contenir. Si nous étudions les édifices de notre civilisation moderne nous pourrons y voir s'ils peuvent se définir réellement de la même manière.

Dans la partie qui se conserve aujourd'hui il y avait trois palais différents, d'après quelques voyageurs du XVIe siècle qui assurent qu'il se trouvait deux geôliers selon la coutume à l'époque des maures, lesquels avaient la garde de deux palais. Marmol en connut deux; mais nous avons des preuves qui assignent les mêmes raisons à l'existence de bien d'autres, et un brevet royal, appuyé sur la liasse numéro 14 des archives nous fait connaître textuellement: «Qu'on place un gêolier ou capitaine dans chacun des châteaux de l'Alhambra.» Ce qui prouve que le nombre en était grand.

Mais en dehors des autres considérations, nous avons, sous nous yeux, le plan ou portée ou l'on remarque trois bâtisses contigües, formées, l'une dans ce que comprennent depuis le numéro 45 jusqu'au numéro 59, et l'autre comprise depuis les numéros 1 au 8 et du 40 au 44, comme également la troisième du numéro 9 au 38. Qu'on remarque bien ces trois groupes et l'on trouvera qu'ils ne se correspondent nullement dans leurs lignes de murs ni dans leurs centres, ni dans les dimensions de leurs appartements, ni dans leurs formes ni dans leurs dispositions, formant chacun d'eux un édifice isolé qui satisfait aux besoins de ces temps-là et qui n'ont également de rapport avec le genre de leurs décors, ainsi que nous le démontrerons plus tard.

L'un de ces groupes, le premier cité, est de construction plus ancienne, et la preuve en est dans la forme de l'arcade en fer à cheval de l'époque des Califes, du linteau carré de quelques portes, du chapiteau byzantin, du plan lambrissé, du décor nu sans enlacement en tout égal à celui de Tunis et d'Egipte, du pan des kiosques d'Orient, des pilastres au lieu de colonnes, du moins de désinvolture et de grandeur qu'ils renferment, tout ce qui indique que ce fut cette partie qui se dressa la première et qu'il s'écoula de longues années avant qu'on ne procédat à la construction du second groupe.

C'est celui-ci qui occupe tout le centre avec la Salle de Comareh et qui constitue la séconde période de grandeur pour l'art des arabes, tout aussi bien que pour leur histoire, à la fin du XIIIe siècle. C'est ici que se trouve retracée l'époque de la fondation de la dinastie Nazarite, grandiose civilisation qui offrait l'Espagne, comme modèle, à ceux qui venaient y rechercher la science et la culture.

Le troisième groupe ne ressemble plus guère aux précédents. C'est la Cour des Lions et les appartements contigus; époque fleurie de l'art musulman, la plus fantastique et la

plus capricieuse, de portée régulière et d'ornementation variée. Il est impossible de trouver ailleurs des similaires plus beaux en fait d'arcades et en colonnades; celle cour est tout un poème, d'où l'on sent comme l'arome et l'inspiration d'une époque éblouissante de luxe, affaiblie par les plaisirs, aux mœurs douces d'imaginations ardentes, qui écroulait insensiblement l'empire des musulmans et préludait l'abattement de la race et la prostration de leur grandeur. Cet édifice fermé de tous côtes, offre un étroit couloir; numéro 8, par l'unique entrée; il termine par le cabinet boudoir de Lindaraxa et par la Salle de la Justice; tous les autres bâtiments ayant été érigés après la conquête, dans le lâche dessein dont nous avons fait mention dans cette étude.

Telles sont ces trois demeures princières réunies aujourd'hui et qui se distinguent si clairement, pour peu qu'on prenne la peine d'en analyser la portée. Nous avons recherché les communications qu'elles auraient pu avoir entre elles et nous n'avons trouvé qu'une étroite porte pour chacune d'elles, dont la construction indique qu'elle ne fut pratiquée que pour un usage privé sans ostentation d'aucune espèce.

Ceux qui veulent bien leur supposer une forme plus symétrique reprochent toujours à l'empereur Charles-Quint d'avoir fait disparaître ce qu'il désirait utiliser pour son inutile palais; mais il convient après tout de bien fixer les idées et la somme de responsabilité qu'encoururent les célèbres artistes de ce monarque. De récentes recherches faites sur les lieux et le prolongement de quelques lignes de fondations des souterrains du palais du César nous ont mis à même de signaler tout ce qui fut détruit du palais arabe.

Qu'on observe les lignes de points, numéros 7 et 6, et l'on retrouvera la continuation du fossé qui isolait le palais mauresque. Il est facile de démontrer que des édifices existaient à l'angle qui est signalé, vu qu'il reste encore des por-

tes d'entrée, quelques fondements, et le sol fouillé et remué seulement à l'endroit de l'espace que comprennent les lignes, tandis que le restant est un terrain d'alluvion, à couches de cristallisations calcaires et quartzeuses, de suffisante dureté pour ne point se méprendre sur les travaux faits pour fonder le palais de l'empereur. Les uniques départements que renfermait cet édifice se concrètent à ce seul réduit car il existe une courboure de quatre mètres et demi sur le plan des autres deux monuments, raison de plus pour pouvoir fixer ce qui put le détruire de ce côté et l'importance que pourraient avoir les demeures détruites.

Il nous reste à démontrer ce que signifie cette construction incohérante des numéros 27, 28 et 29. L'on ne peut pas se former une idée de la cause de ces irrégularités, à moins qu'on ne réfléchisse que l'Alhambra se trouve occuper tout le sommet d'un côteau assez escarpé du côté du Nord et de l'Orient, sur lequel on établit un circuit de murs et de tours, qui continuait à peu près à la même hauteur du niveau toutes les sinuosités du terrain. Les bâtiments que nous décrivons se trouvent comme couchés (si l'on veut bien nous permettre la phrase) appuyant leur tête, ou leur plus importante demeure sur les tours de l'enceinte. De là vient que l'uniformité des lignes de construction se soit rendue complètement impossible et que la plus exacte idée que l'on puisse s'en faire c'est que les appartements sont des forteresses et que, parmi ces pavillons il y a des espaces que couvraient des jardins, comme celui que nous supposons tout d'abord dans tout ce que tiennent aujourd'hui les cours de Lindaraxe et celle de la Grille ou Prison. Après cette explication on remarque que la Tour du Mihrab était indépendante avec sa porte spéciale que nous avons découverte et sans ce corridor qui y conduit aujourd'hui, fait en 1544.

Voyons maintenant les transformations que le palais a souffertes après la conquête.

Il résulte des pièces nombreuses qui se gardent dans les Archives de l'Alhambra qu'il a été fait de nombreux travaux dans le palais et non moins nombreuses également ont été les périodes d'abandon et d'interruption qu'ils ont soufferts. Depuis l'année 1605 jusqu'en 1752, le palais fut complètement abandonné d'après une information faite par la Junte forestière au marquis de Guardia Real. Avant cette époque il y avait des somme allouées pour ces réparations qui généralement montaient à 6.000 ducats annuels d'après ce que disent plusieurs ordonnances royales, ce qui ne laisse pas d'être une somme bien supérieure relativement à celle de 18.000 piécettes qu'on y affecte aujourd'hui. Quel serait l'état du palais au XVII siècle, puisqu'en 1616 on obligea un administrateur à avoir à payer les dommages qu'il occasionna dans la Salle de Comareh et dans la Cour des Myrtes, pour l'avoir converti en magasin d'armes et de munitions de guerre.

Dans chaque département du palais il y avait un gardien geôlier exerçant autorité, fermant les portes, ayant sous ses ordres de nombreux domestiques et empêchant le public de pouvoir le voir. C'est un fait avéré qu'au XVIe siècle les geôliers amenaient les portiers à leurs possessions pour les y utiliser à leur profit, et durant tout ce temps les tours restaient fermées.

Il a été toujours difficile de découvrir les réformes que les Rois Catholiques entreprirent dans le palais. Le 5 janvier 1492, trois jours après avoir arboré le drapeau sur la Tour de Giafar, les Rois Catholiques entrèrent dans le palais et entendirent une messe dans la Salle de la Justice où l'on continua à la célébrer chaque fois qu'ils venaient à Grenade du campement royal de Sainte Foi; et il est hors de doute, d'après un manuscrit anonyme de l'Escurial, qu'on y pratiqua des travaux en 1492 et ce témoignage se trouve confirmé par les écussons de flèches et le joug avec la devise qu'il y a dans la Salle: *Autant monte Ferdinand qu'Isabelle.*

Il résulte d'un écrit qui existe dans les Archives: qu'en 1506 il y avait plusieurs architectes inspecteurs mauresques employés au palais qui s'occupaient d'exécuter les travaux, devant comme droit sur les étrangers payer de leur personne cette corvée; et ce seul renseignement donne lieu à croire que plusieurs transformations s'opérerent dans le palais durant les premières années de la domination chrétienne, qui du reste ne peuvent guère se distinguer des ouvrages antiques des arabes.

Il y eut en 1509 un secrétaire privé du monarque catholique qui inspectionna et disposa de nouvelles restaurations avec les mêmes ouvriers mauresques.

Depuis 1524, époque à laquelle une partie du palais fut la proie d'un incendie ou devint l'emplacement sur lequel se construisit en partie le palais de l'empereur jusqu'en 1609, on fit de nombreux travaux sur les lieux et nous en ferons la description, lorsque viendra l'occasion; et lorsqu'on abandonna la construction moderne en 1625, telle était la population de l'Alhambra (de plus de 6.000 personnes), que les habitants réclamèrent le palais arabe pour y établir des métiers à tisser les rubans.

A partir de cette époque, on en prit peu de soin, à tel point qu'en 1729, les appartements d'en haut furent destinés à élever des pigeons au profit de la geôle.

Sous la domination française, les soldats de la garnison de l'Alhambra y prirent leurs quartiers et lorsqu'ils en sortirent, ils laissèrent le réservoir de l'étang tout rempli de projectiles de canon et de poudre. A cette époque, et à la fin du siècle précédent, tout le palais était habité par des familles pauvres dont une grande partie provenait de militaires en retraite et le restant par des personnes qui payaient une modique rétribution pour leur loyer. Les réservoirs servaient pour lors de lavoirs publics, et dans une époque aussi déplorable, on vit quelques voyageurs célèbres, comme Washington, Owen, etc., venir habiter les de-

meures du palais arabe, grâce à une légère indemnisation qu'ils payaient aux familles chargées de leurs soins.

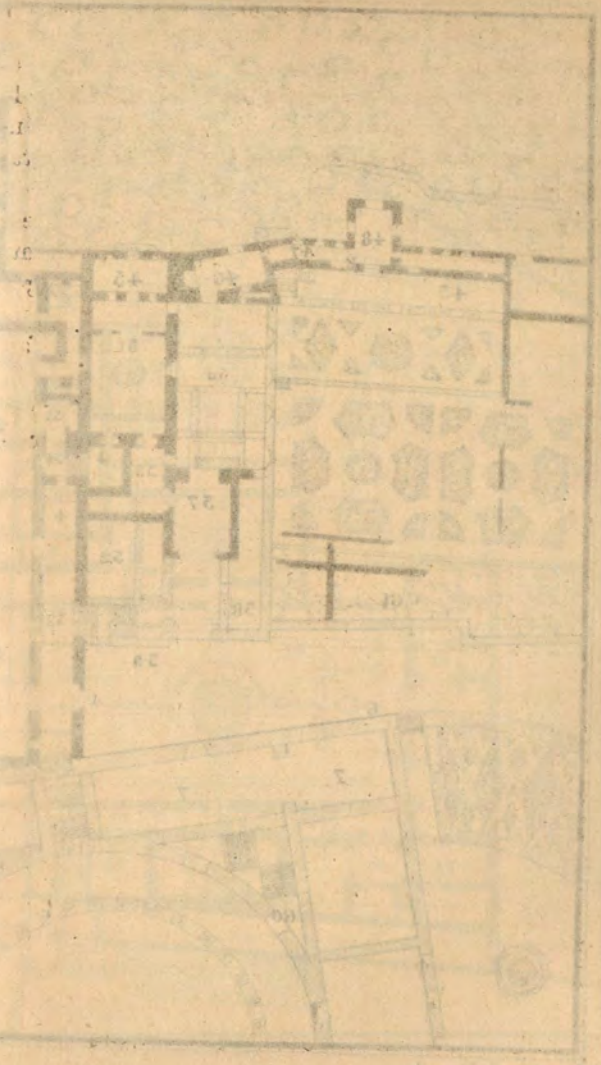
L'abandon ou plutôt l'injurieux profit qu'on tirait du bâtiment continua jusqu'en 1829; mais à partir de cette époque, Don Francisco Serna, gouverneur spécial, chargé par Ferdinand VII de conserver ces monuments, démontrant beaucoup de zèle pour l'édifice, fit quelques réformes quoique de bien peu de valeur artistique; fit déloger les gens qui y résidaient et inaugurals promenades des cours plan-

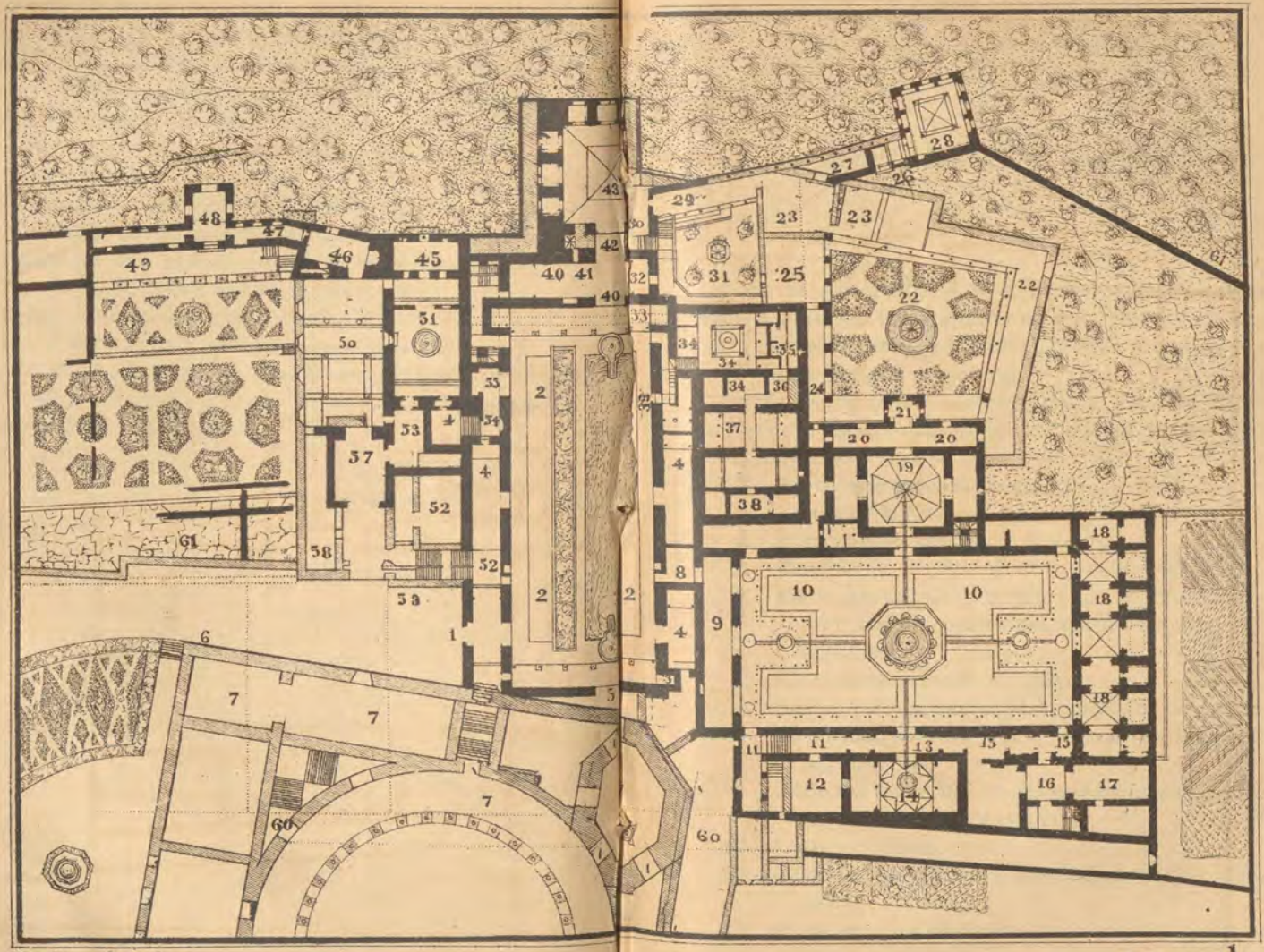
Aiguière arabe.

tées d'arbres. En 1840, par suite d'une recommandation adressée à Doña Marie Christine de Bourbon pour lors Régente du Royaume par quelques voyageurs illustres, on entreprit les premières réparations dans la partie purement de fortification, jusqu'en 1847, où l'on mit en œuvre les restaurations d'ornements, qui se trouvaient tout couverts de chaux et de plâtre, mutilés et détachés des murs, par suite de l'humidité. Ces ornements n'avaient pas été réparés auparavant, parce qu'on ignorait le procédé d'exécution

avec des moules d'argile et de bois, dont les travaux ont continué jusqu'en 1869, presque constamment, époque à laquelle ils s'entreprirent de nouveau, avec de plus forts secours que le Gouvernement remit à cet effet. L'auteur de cet ouvrage fut chargé alors de ce soin, pour avoir présenté au Gouvernement les premiers modèles de décors arabes du monument.

Il est à remarquer, qu'à partir de cette époque, on est parvenu à affermir une grande partie ruineuse du bâtiment, faisant disparaître une grande quantité de badigeonnages et raccommodages de plâtre dont l'ignorance avait masqué les inscriptions et les arabesques, sans qu'on ait pu les faire disparaître entièrement, quelques-uns subsistant encore. L'Alhambra, enfin, en tant que monument national, passa du domaine de la Couronne à celui de l'Etat qui le conserve comme une gloire de la patrie et de l'art.



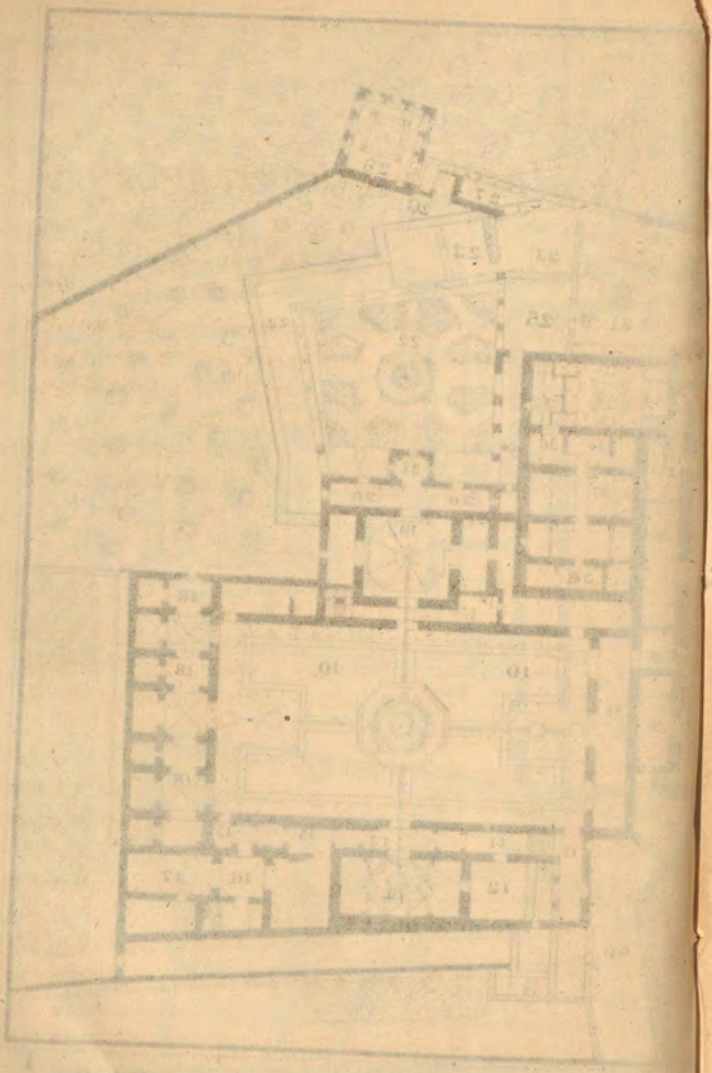


Droits réservés

Echelle $\frac{1}{666}$

PLAN DU PALAIS ARABE DE L'ALHAMBRA

avec les découvertes faites par M. RAPHAËL CONTRERAS.



EXPLICATION DU PLAN

Tout ce qui est tracé en noir correspond aux constructions faites par les arabes et ce que l'on voit rayé, appartient aux bâtiments qui se sont dressés depuis la conquête de Grenade jusqu'à nos jours.

Les lignes de points marqués par le numéro 7 indiquent la partie du palais arabe qui fut détruite pour construire celui de Charles Quint.

1. Porte moderne du palais.
2. Cour des Myrtes.
3. Alhamies et divans de la cour.
4. Chambres, *alcôves*, où demeuraient les arabes.
5. Porte qui communiquait avec les chambres qui se détruisirent pour construire le palais de Charles Quint.
6. Murs extérieurs de ce palais.
7. Ligne qui marque la partie détruite du palais arabe.
8. Communication avec le second palais destiné au harem.
9. Salle qui s'écroula et qu'on décora d'un autre style, aujourd'hui en réparation.
10. Cour des Lions.
11. Couloir conduisant à des appartements arabes ruineux.
12. Puits et cour au-dessus qui communiquait avec ce qui a été démoli.

13. Ancienne porte des Abencerrages.
14. Salle des Abencerrages.
15. Communication avec la Ráuda.
16. Ráuda ou caveaux de quelques monarques grenadins (Aujourd'hui démantelé).
17. Cour des Cérémonies.
18. Salle du Tribunal.
19. Salle des Deux Sœurs.
20. Salle des ajimeces (fenêtre arabe).
21. Boudoir de Lindaraxa.
22. Cour moderne construite avec d'anciennes colonnes. La partie supérieure du bassin de la fontaine est arabe.
23. Chambre où demeura Don Philippe I avec sa femme.
24. Couloirs modernes.
25. Salles du temps de l'Empereur.
26. Porte de la tour de Mihráb.
27. Corridor moderne.
28. Tour de Mihráb, modifié avec des peintures modernes italiennes. (Son acienne plante se trouve à l'étage d'en bas).
29. Corridors modernes.
30. Escaliers et chambres idem.
31. Tour de la Grille. (Elle ne servit jamais de prison à Doña Juana).
32. Salle du Trésor. Ce sont des souterrains des salles d'en haut).
33. Viaduc servant d'entrée aux bains.
34. Salle des divans détruite en 1610. (Aujourd'hui restaurée).
35. Cabinets (détruits).
36. Fontaine de dégorgement des eaux.
37. Chambres et sudatoires.
38. Calorifère (détruit aujourd'hui).
39. Escalier antique (en voie de restauration).

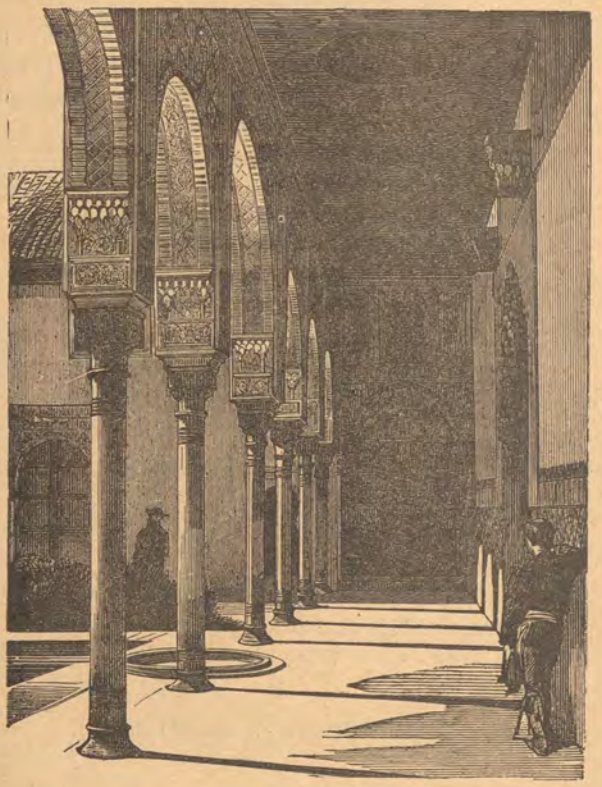
40. Salle de la Barque, avec restaurations du XVIe siècle.
41. Escalier qui conduit aux créneaux.
42. Fabrique du XVIe siècle remplissant les couloirs.
43. Salle des ambassadeurs ou de Comareh.
44. Communications modernes.
45. Salle plus ancienne. A compter de ce numéro commence tout ce qui correspondait au palais primitif.
46. Sanctuaire ou Mosala du palais. Changé complètement aujourd'hui.
47. Galerie ancienne.
48. Tour des Poignards.
49. Arceaux d'une Cour détruite. (Machuca).
50. Chapelle-Oratoire pour les Rois Catholiques.
51. Cour de la mosquée.
52. Escalier moderne.
53. Salle de réception. (Saha.)
54. Couloirs conduisant à l'entrée principale.
55. Porte d'entrée à la cour.
56. Vestibule d'entrée.
57. Portail antique avec l'entrée principale du palais, récemment découverte.
58. Bâtiments modernes.
59. Idem, idem.
60. Fossé qui séparait le palais du reste de l'Alhambra.
61. Continuation des murailles du même monument.

Cour de la Alberca (du Bassin).

Ainsi nommée dans la plupart des documents officiels jusqu'à la fin du siècle dernier où elle reprit de nouveau le nom de Cour des Myrtes, à cause de ses deux planches de la même plante qui s'allongent de l'époque des arabes aux deux côtés du bassin parmi lesquelles s'élevaient quel-

ques orangers qui furent arrachés en 1548 et qui ont été replantés de nos jours.

Le voyageur, ne trouvant pas facilement l'ancienne en-



Cour de la Alberca.

trée, s'introduit tout-à-coup dans cette belle cour ou Saha, dont l'aspect le suppose transporté par enchantement aux palais orientaux.

On ne saurait, en effet, avoir imaginé dans aucun autre genre d'architecture, des cours semblables, parce que ni celui de la Grande Mosquée de Cordoue, ni ceux de Séville ni de la Sicile, si modifiés et aujourd'hui presque perdus, n'offrent en aucune façon la disposition de ce grand bassin couronné de décors différents en étendue et ornements. Il faut se transporter aux pays où existe la race vive et dominante pour trouver quelque chose qui puisse lui ressembler : et dans ce cas, les détails pourront varier forcément, et par suite, le spécial, surprenant et rare coup d'œil que perçoit le spectateur, au moment où il met les pieds sur ces grandioses galeries.

Cette cour s'appelait anciennement Le *Mesuar*, et d'apres le texte de ses inscriptions, ce fut Mahomet V, qui le fit construire, ce sultan Abu-Abdil-lah qui reconquit Algéciras et favorissa le retour des Béni-Mérines, pour en être aidé à son tour dans les guerres contre les chrétiens. En 1520, elle se trouvait garnie, dans toute sa base, de précieuses mosaïques, en tout semblables à celles qui se conservent aujourd'hui sur un de ses côtés.

Des myrtes s'écoulait l'eau qui s'épanchait sur l'étang par de nombreux jets, ainsi que nous avons pu le voir dans les restes de tuyaux de conduction qui se découvrirent en 1840. Quelques orangers tapissaient les plans sans ornements qu'il y a sur les larges bords. Le parquet était fermé de petites faïences vernies bleues et blanches, formant une combinaison de travail semblable à ceux qu'on voit dans les chambres maures des Abencerrages, excepté sous les galeries où se trouvèrent toujours de grandes dalles de marbre blanc de différentes grandeurs, à la façon de larges couvertures étendues, dont les pierres s'était extraites, ainsi que celles du palais, des carrières de la montagne de Filabres (1).

---

(1) A l'effet de corroborer ce que nous avons exposé, touchant le marbre blanc de Macael, nous avons visité ces anciennes carrières,

La forme classique de cette cour doit attirer forcément l'attention de l'archéologue, parce qu'on y retrouve les détails de la vie intime du peuple qui le construisit. Quelle variété de portes n'y trouve-t-on point ouvertes! Quelle diversité d'ornements, les uns plus simples garnissent les parements de leurs façades, les autres au contraire présentent des aspects beaucoup plus splendides! Tout y parle de la manière la plus éloquente de leurs mœurs, du mystère et du luxe au milieu duquel ils vivaient. Dans le corps de la bâtisse s'ouvrent de nombreuses portes de différentes grandeurs qui conduisent à divers appartements dont l'usage se laisse deviner sans même y pénétrer. On y voit de précieux divans, d'étroites guérites, de somptueux portiques, et ces deux élégants cloîtres dont les arceaux rehaussés sur des saillies prolongées, très rapprochés à la courbure de l'arc romain, reposent sur des impostes saillantes qui relient l'écosse du chapiteau, et s'appuient sur ces élégantes colonnettes les plus robustes et splendides de tout le palais. Des portes ouvragées en tout égales à celles que nous avons restaurées au centre de la première galerie fermaient les claires-voies des quatre plus grands décors qu'il y a de symétriques tandis que d'autres beaucoup plus petites couvraient les humbles arceaux qui donnaient passage aux étroits couloirs et l'on remarque dans les sept claires-voies des deux extrémités que celui du centre est beaucoup plus exhaussé que les autres pour

---

nous y avons trouvé des chapiteaux brisés et d'autres à moitié taillés de la même époque de la construction de l'Alhambra. Leurs ouvrages sont en tout identiques et nous y avons également retrouvé des bassins en forme de coupes à grain pour fontaines, par fragments on ne peut plus ressemblants à ceux de la Cour des Orangers. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que parmi les mêmes restes de travaux abandonnés et délaissés datant de la même époque il y a des fragments de corniches et de fûts appartenant à l'époque romaine et les rebuts immenses qu'on y trouve indiquent assez les grandes exploitations qui ont 1800 années d'antiquité.

laisser beaucoup moins d'espace aux tympans qu'ils décoraient si gracieusement en corbeille, des arabesques diaphanes en forme de rhombes, entrelacés de relief en forme de nœuds, de feuillages, de coquilles et de pommes de pin informes, mais tout à fait délicates.

De ces deux élégantes galeries, celle du Sud est superposée de deux corps de diverse hauteur, le premier avec sept fenêtres fermées de jalousies superbement combinées, façonnées chacune d'elles, de plus de 1.500 pièces menues contournées et de petits cubes rectangulaires, qui démontrent l'ingénieuse patience des ouvriers qui les mettaient sur place; dans celle du milieu on remarque un ornement mauresque.

Le corps le plus élevé se présente comme un grand balcon ou galerie découverte *(menacir)*, distribuée dans les mêmes claires-voies de la façade, d'où l'on jouit de la plus charmante vue de cette cour. L'arceau que l'on remarque au milieu du cloître communiquait avec les appartements hauts qui furent détruits; et pendant les années 1840 jusqu'en 1843 on plaça la balustrade en fer qui changea si mal à propos son ancien caractère, mais qui fut remplacée par une multitude de jalousies en bois complètement égales à celles qui se conservaient dans la maison du Chapiz et dans les autres quartiers de Grenade. La claire-voie du milieu, formée de consoles, n'est autre chose qu'une réminiscence de l'architecture indienne, dépouillée des animaux allégoriques; on a douté si ce ne serait point l'effet de quelque restauration capricieuse mais leurs ouvrages taillés sur bois et leurs lettres karmatiques sont bien faites par des mains musulmanes; au surplus, quelque bizarres que semblent ces consoles, nous en trouvons des exemples au Caire, en Perse et dans tout l'Orient. Rien n'est plus gracieux que les deux creux cintrés des extremités de cette galerie, assez défigurée aujourd'hui, faute d'être restaurée.

Il ne reste plus que le premier corps au côté opposé de la

cour, avec un grand arceau d'entrée donnant sur la salle de la Barque et sur le salon des Ambassadeurs.

Ses archivoltes ont des proportions si harmonieuses, ses colonnes sont si admirablement contournées, qu'elles ne présentent pas la moindre imperfection. Les chapiteaux des deux colonnes du milieu sont les plus beaux et les mieux sculptés que nous ayons vus et du dessin le plus moderne d'almocarabes (1). Leurs légers ornements, peints en bleu et or, la force de l'astragale sans rien ôter à la ténuité de la forme et les douces courbures des bases, qui sont comme un souvenir de la ligne gothique qui s'enroule autour du plinthe carré, font de ces piliers les plus précieux spécimens de l'archéologie musulmane.

Les quatre enfoncements qu'il y a au dossier de ces deux cloîtres, constituent ces doux endroits de repos, où les arabes passaient la plus grand partie de leur temps sur des coussins de *camocán*, empilés les uns sur les autres et cousus avec des fils d'or, dont la couleur formait un dessin varié. A leur défaut nous nous contentons aujourd'hui de récréer notre vue en la fixant sur les lambris des plafonds couverts de stalactiques, encore mouchetés du reluisant lapis-lazuli, qui s'est utilisé avec tant de prodigalité dans ce palais, sur les restes de mosaïques tant de fois retouchées; sur la corniche crénelée où manque la saillie où se plaçaient les vases en terre rouge, les armes aux poignées émaillées et les lampes à pied en bronze, et dans les beaux arceaux de ses façades à doubles courbures excentriques et à cannelures en forme de demi coquille de gros grains chinois. Au-dessus on aperçoit des espaces carrés garnis de nombreux écussons, tous portant le fatidique écriteau: « Il n'est pas d'autre vainqueur que Dieu » et encore plus au-dessus, entre les plans en guise de pilastres, de petites fenêtres, mexuares, des demeures placées au-dessus et qui

(1) Ouvrage arabe en forme de nœuds.

ont donné lieu à faire supposer par elles l'existence de similaires comme celles que cite Makrisi au sujet des monuments anciens de Bagdad et du Caire comme originaires de la Perse. Nous citerons bientôt l'inscription qui porte ces plans.

Ibn Batuta nous rapporte qu'à Grenade résidaient plusieurs familles persanes et il en déduit que ces ornements devaient représenter des épisodes de leurs guerres, des fantaisies, des contes amoureux et des scènes héroïques, à la façon de ceux que le calife Bi-Ahkam Yllah fit peindre les portraits des hommes célèbres dans son fameux palais; et bien que, d'après Ibn Jaldin, les arabes d'Andalousie, eussent contracté l'usage de peindre des figures sur les murs, imitant en cela les chrétiens, nous n'avons trouvé aucune trace de ces ornements. Nous croyons, au contraire, que c'était ici une seule manière de rendre beaucoup plus simple l'ornementation pour laisser reposer la vue du spectateur fatiguée de l'examen de tant de détails délicats. L'usage des peintures murales, attribué aux fatimites, a pu être employé dans d'autres lieux que nous citerons bientôt; mais dans cette endroit-ci il n'y avait qu'une surface en stuc très brillante, de couleur d'ivoire, sur laquelle on tendait des tapis avec des tissus brodés à jour.

La porte en fer à cheval, qui dans tout le palais n'a pas d'égale, indique elle seule qu'elle fut l'unique entrée à cette cour de l'*Albéhire*, conviction acquise par l'examen minutieux que nous avons fait de ses denteleures et de ses détails, souvenir certain des arabesques de Tolède; il n'est rien de semblable à l'Alhambra; il faut chercher l'ornement sur les mêmes motifs de la mosquée de Cordoue.

Pourquoi, donc, cet arceau nous fait-il reculer de trois siècles, au moins, dans l'histoire de l'art? Il faut toutefois reconnaître qu'il garde une relation de continuité, si nous y passons au-dessus pour arriver à la cour des deux portes carrées et de la grande façade que nous décrirons. Ne pa-

raît-il pas que tous ces détails devraient appartenir à une période beaucoup plus reculée? Si nous ne rencontrions dans l'arceau du centre de la galerie qui aboutit à l'*Octuvan*, appelé Salle de la Barque, un autre arc d'*almocarabes* entouré de spirales, décors qu'on peut nommer primitifs, nous dirions que la porte que nous avons mentionnée auparavant se trouvait déjà faite lors de la construction de cette cour.

On trouve disséminées d'autres petites portes symétriques qui servaient de communication aux escaliers, qui furent détruits, ou aux couloirs intérieurs. Celles qui se trouvent en bas des galeries étaient destinées à des usages spéciaux pour les gardes et les domestiques dont le personnel n'utilisait jamais les principales. Plus d'un écrivain s'est mis en tête de critiquer ces irrégularités apparentes, méconnaissant sans doute le but social de l'art; mais pour quiconque se trouve initié à la vie intime du peuple arabe, dans ses mœurs et dans sa religion, il est facile de déduire de la forme et de l'arrangement de ces divers décors, la destinée de chacune des demeures auxquelles elle est affectée.

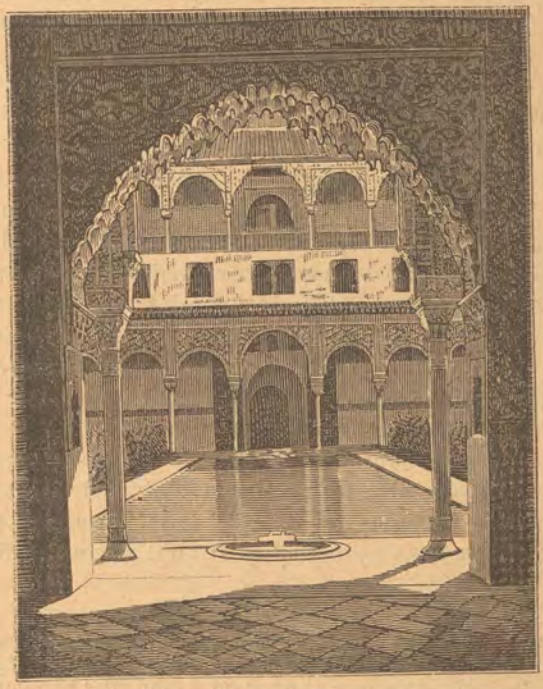
Cette cour a subi quatre modifications de restaurations importantes: l'une d'elles en 1535 et les années suivantes; l'autre en 1590, et enfin une autre en 1691; la dernière de toutes portant la date de 1860.

Dans celle de 1535 on réforma presque toute la charpente de la toiture et on racommoda les couvertures; ces détails et bien d'autres que nous citerons, ne nous font point douter de l'existence des cages vitrées qu'il y eût dans tout le pourtour du palais.

Vers cette même époque on raccommoda également les rebords des toitures de couleurs qui bordaient en festons les toits et les appliques de la cour, grâce aux soins d'un ouvrier nommé Peñafiel, qui avait une fabrique de tuiles à l'Alhambra (Archives, Liasse 172 et autres).

Les années suivantes (Liasse 72, 84 et 50) on dressa pres-

que toute la charpente de côté, *albexares*, et le maître maçon Vega, nous rapporte que les poutres inférieures se trouvaient pourries et qu'il fallut démonter les pièces de la charpente, ce qui prouve que ces deux grandes lignes des côtés de la cour pourraient bien avoir été interrompues par des *kubbas*, ou des coupoles de différentes formes.



Façade de la Cour du Bassin.

Quant à nous, nous pouvons assurer que nous avons trouvé les *tabias* ou anciennes murailles de mortier inter-

rompues, sur lesquelles reposent reliées les extrémités de l'auvent restaurées récemment.

La restauration de 1590, sous la direction de Michel de Luna, se fixa principalement sur la galerie des trois corps el sur son plâtras; on répara tout ce qui concernait les faïences de couleurs par les soins du maître tuilier Antoine Tenorio, qui avait sa fabrique à l'Alhambra, d'après la marque du sceau, retrouvée sur quelques pots de Secano, et l'on plaça des grilles de fer, coupant les inscriptions. (Liasses 21 et suivantes.

Dans la restauration de 1691 on boucha plusieurs portes de la cour, on dressa une monture colossale et très lourde sur le cloître qui s'adosse à la Tour de Comareh, où elle fut placée jusqu'en 1857, couvrant toute la Salle de la Barque et protégeant les deux tours crénelées; elle fut également pavée avec une multitude de petites pierres blanches, provenant des inscriptions grattées qui avaient servi à d'autres monuments, dont le nombre montait à 147, constituant de grands morceaux et dont il fut impossible de déchiffrer les inscriptions qu'elles portaient (1).

Dans tout le parcours du XVIIIe siècle et du commencement de l'actuel, cette cour a perdu la plupart de ses faïences de couleur, la porte de la Salle de la Barque et ses *comarraxias* ou plâtras mauresques et qu'il devint, enfin, un

---

(1) Tout en citant les restaurations que nous avons effectuées à l'Alhambra durant l'espace de trente ans, je ne puis m'empêcher de dédier un souvenir affectueux et constant à mon cher père qui avait été Directeur des travaux de fortifications et de sûreté de ces monuments dès l'année 1828, et dont l'emploi contribua à ce que je me consacrasse avec ardeur aux modèles décoratifs et aux restaurations subséquentes ayant pour but de conserver le palais, d'après les travaux que je présentai au gouvernement en 1847. Je dois ajouter aussi que depuis cette date ces travaux ont mérité le concours, d'une manière accidentelle et comme facultatifs dans des sections spéciales de Don Balthazar Romero, Don Jean Pugnaire, et du colonel du Génie, Don Ramon Soriano.

lavoir public; ses cloîtres servaient de tavernes à des gens qui, en 1833 encore montaient de la ville, pour jouer aux cartes, sous ces magnifiques lambris.

Nous avons reconnu les diverses périodes des travaux en 1850 et à partir de cette date sans prendre de repos nous avons restauré toute la galerie du côté Nord par l'entrée à la Tour de Comareh, pour ce qui se rattache aux arabesques disjointes, qui se trouvaient en très grand nombre; nous avons construit des couvertures, restauré la soupente, à moitié en ruine, restauré les tours dont les parvis restent encore comme témoignage des anciens, et nous avons arraché l'énorme et lourde toiture dont nous avons déjà parlé sur les contours de laquelle se rétablirent les créneaux, d'après les fragments que l'on a trouvés dans les remplissages des ouvrages modernes. Son assise indiquée sur le mur de la paroi ancienne nous a donné la certitude de cet ornement, aperçu du reste ailleurs dans les cours de la Mosquée de Cordoue. Nous avons restauré aussi les arceaux des portes basses, qui se trouvaient détruites, ainsi que les impostes, les frises, les saillies et surtout l'inscription de douze vers sur les Almadrèxes, qui sont des ouvrages compliqués de faïences de couleur, des deux galeries, replaçant les huit qui se perdirent et que nous avons emprunté au texte de Castillo, qui sans doute est le plus exact de tous ceux qui se sont faits sur les inscriptions de l'Alhambra et qui nous a mis en accord parfait avec les arabistes modernes, tout en ayant soin de les faire reproduire des deux côtés avec les mêmes caractères africains et les signes diacritiques, et grâce à cette restauration il est possible de pouvoir lire aujourd'hui cette belle poésie, en vers tawil, qui est la plus intéressante de l'endroit. Quant aux restantes qui se trouvent éparses parmi les arabesques, ce sont seulement des salutations alcoraniques et des louanges.

Voici quelle en est la traduction:

«Béni soit celui qui t'accorda le commandement de ses

serviteurs et rehaussa par toi l'Islam d'une manière si complète et bienfaisante.»

«Combien de fois t'es-tu approché le matin des villes des infidèles et t'es-tu vu le soir l'arbitre complet de la vie de ses habitants.»

«Tu leur as imposé le joug des captifs et ils sont apparus le matin à ta porte pour bâtir les palais, commes s'ils étaient tes serviteurs.»

«Tu as conquis Algéciras par la force de tes armes et tu as ouvert au secours des Africains une porte qui leur était fermée.»

«Mais auparavant tu as conquis vingt endroits et tu as changé toutes ces richesses en des biens pour tes armées.»

«Si on donnait à choisir à l'Islam ce qu'il peut désirer de mieux, bien certainement il n'y aurait pas de choix pourvu que tu vécusses et que tu te trouvasses à l'abri.»

«Et véritablement les fleurs de la Grandeur resplandissent dans ce séjour qui est le tien, dont la main de la libéralité se contente.»

«Et ses portraits apparaissent chaque fois plus clairs, comme des perles composées ou émaillés.»

«Oh! Fils de l'Excellence, de la Force, de la Générosité, qui laisse bien au-dessous de toi les étoiles, dans leur apogée, si grande est ta hauteur.»

«Tu t'es élevé à l'horizon de l'Empire par la clémence, afin d'éclairer ce qui restait enveloppé dans les ténèbres de la tyrannie.»

«Tu as assuré les faibles branches du souffle de la brise et tu as imposé la terreur aux étoiles au milieu du ciel.»

«Car si la lumière des étoiles est tremblante ce n'est que de crainte et si les branches du *ban* s'inclinent, c'est pour t'adresser des actions de grâce.»

Dans les réparations des contours des murs, vers l'année 1829, on a bouleversé quelques inscriptions des panneaux des grandes portes en les coupant par la moitié pour les re-

placer de nouveau, ce que nous avons dessein de corriger avec d'autres accessoires de la même époque.

La tradition qui, lorsqu'elle ne remonte guère à des époques très éloignées, révèle d'ordinaire beaucoup mieux que certains documents, la réalité des faits que l'on recherche, n'a jamais pu nous servir mieux ailleurs qu'à l'Alhambra à découvrir des témoins des événements, que mépriseraient comme des billevesées, les historiens les plus remarquables.

Elle rapporte que la plus grande partie des succès qui, depuis le régne de Muley-Hacen accélérèrent la destruction du royaume de Grenade, arrivèrent dans cette cour et tout près de la porte aujourd'hui restaurée qui donne passage aux souterrains du palais de Charles Quint. Que le monarque nommé le *Zagal* déplorait amèrement, à la vue du bassin, assis sous la galerie que nous connaissons et entouré de ses femmes, les malheurs qu'ils prévoyait devoir survenir aux muslimes et ses plaintes se fondaient sur des poésies attribuées aux derniers rois et c'était sur les lieux mêmes qu'une esclave nommé Marian prenait plaisir à les réciter. Abencirix Zohri, astrologue d'Abu-Hacen dit un jour au monarque dans ce même endroit qu'il avait entendu sonner une grande cloche et que chaque fois qu'il passait sous cette porte, il l'entendait sonner plus fort, comme pour annoncer aux maures que les Ixpiens ne tarderaient guère à en placer une sur la plus haute tour, pour les effrayer, etc., etc. La dîte porte donnait sans doute passage à un édifice qui n'existe plus, mais les traces font foi. Le dos du mur démontre qu'il y avait une bâtisse de trois corps de hauteur, qui n'avait pas d'égale dans aucun autre endroit du palais, et quand à son étendue on pouvait compter au moins 30 mêtres de longueur, 15 de largueur dans sa partie moyenne, renfermant des appartements convenables pour les demeures les plus cachées, où residaient les rois en hiver beaucoup plus commodément que dans n'importe quelle autre partie de l'Alcazar. De là vient que ces mêmes

traditions soutiennent, à partir de la fin du XVIe siècle, l'existence de ce dit palais d'hiver et que ce séjour poétique ait été assigné justement par les mêmes chansons comme demeure de Boabdil.

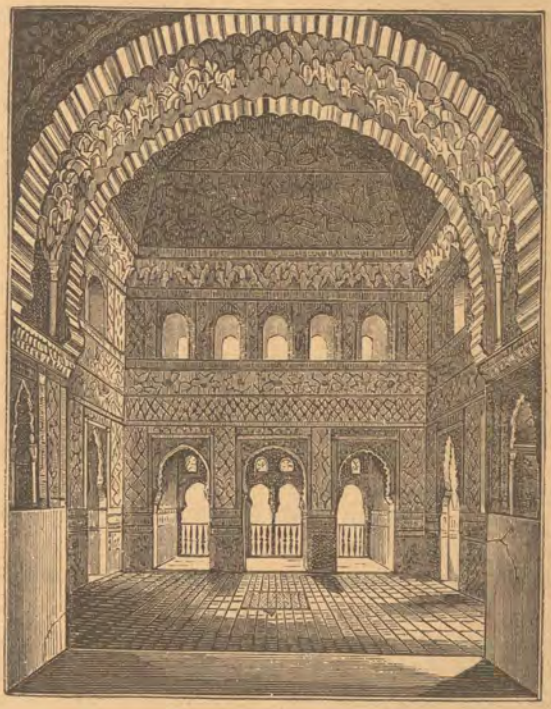
D'autre part nous savons qu'un individu, nommé Jean de la Vega, contracta, en 1524, le démolissement de la partie du palais qui avait été brûlée, tout près de l'entrée, incendie attribué à des soldats (1), et par conséquent avant la date où l'on commença le palais de l'Empereur; ce qui prouve que cette partie du palais destinée à la saison d'hiver existait déjà, selon les rapports des maures, laissant à couvert la responsabilité grave qui pesait sur les premiers artistes chargés d'élever l'ouvrage moderne, donnant en diverses occasions des preuves évidentes de l'estime et du cas qu'ils faisaient de la vieille Maison Royale, nom qu'ils donnaient au palais arabe, en lui conservant tout son caractère, ainsi qu'il résulte des contrats et conditions de ces travaux. Nous avons vu au surplus, tout en reconnaissant les fondements du palais de l'Empereur, des restes d'un mur qui fait ligne avec le fossé de la salle des Abencerrages, qui continue jusque tout près d'un petit puits antique placé dans une cour ronde. Du dit mur jusqu'à la maison Royale, le terrain se trouve entrecoupé et rempli de décombres jusqu'à ce qu'on arrive au niveau de la Cour du Bassin.

Salle des Ambassadeurs et vestibule de la Barque.

C'est la plus spacieuse de l'Alhambra et celle qui a été le plus célébrée par les traditions. On y trouve certaine grandeur qui nous fait soupçonner que les arabes voulurent

(1) Selon le témoignage authentique portant la signature d'un nommé Rojas.

se surpasser eux-mêmes, en lui donnant la grandeur des édifices romains et l'hauteur des monuments gothiques. Peut-être, à la rigueur n'y aurait-il pas, dans son ensemble,



Salle des Ambassadeurs.

plus de beauté que celle que nous remarquons dans les salles des Deux Sœurs ou des Abencerrages, bien qu'elle possède une splendeur décorative, une hardiesse de construction dans les lambris et une distribuition de lignes si

bien coordonnées qu'on rencontrerait difficilement dans les autres où par contre l'ornementation est peut être plus fantastique et plus riante.

Par un arceau de pendants, formés des deux festons presque droits qui se croisent sur l'arc-boutant, nous pénétrons dans une pièce transversale, de forme élégante, dont les deux extrémités terminent en *mexuars* portant sur leurs faces de très beaux arcs d'éviers et creux étayés sur des consoles ou appuis, qui le sont à leur tour sur de gracieuses colonnes à filet. Cette arcade d'entrée paraît plus propre du genre byzantin dans l'ornement de ses triangles, composée de rameaux de chêne et de pommes de pin, dessinée à la manière des Grecs, comme celles des décorations germaniques du XIe siècle.

Si l'on examine avec soin ces triangles, on trouvera qu'ils n'ont rien de semblables à ceux du grand arceau des cloîtres de la cour ni avec ceux de l'Alhambra, à moins toutefois que ce ne soit avec les portes plus anciennes du palais, qui sont du même genre. Les impostes présentent mieux le style primitif au milieu des inscriptions coufiques et des colonnettes, et il n'est guère facile de se rendre compte de cet accident. Sous les impostes précitées ou les saillies il y a deux *hanias* ou petites *takas*, que les arabes plaçaient toujours à l'entrée de leurs demeures, comme également aux deux côtés des claires-voies des fenêtres et *ménazirs* elles sont formées de pierres de Macael assez transparentes et toutes garnies d'inscriptions qui disent que cet ouvrage se fit à l'époque du fondateur de la dynastie Abu Abdil-lah Mohamah, premier descendant des nazarites, et comme elles sont taillées dans la pierre il n'est pas facile qu'elles aient pu être changées comme il paraît qu'on l'a fait avec d'autres taillées dans le stuc.

En voici la traduction :

« Je suis comme le siège orné d'une épouse douée de beauté et de perfections ».

«Regarde ce vase et tu connaîtras l'exacte vérité de mes paroles».

«Contemple attentivement mon diadème, tu le trouveras égal à celui de la pleine lune».

«Ebn Nasr est le soleil de cet orbe en splendeur et beauté».

«Qu'il soit perpétuel dans son rang élevé, sûr de l'heure de son couchant».

Dans le creux du côté gauche:

«Je suis un glorieux monument pour la prière; sa direction est celle de la félicité».

«Ce vase te semblera un homme de bout, remplissant son devoir de prière».

«Et qu'aussitôt qu'il la termine, il s'empresse de la recommencer de nouveau».

«Dieu ennoblit ses serviteurs par mon seigneur Ebn Nasr».

«Car il le fit descendant du Seigneur de la tribu de Jazrech Saab Ebn Obada (1)».

Sur ce dernier vers nous devons dire que la libéralité est entre les arabes l'obligation de donner de l'eau; et cette parole, si répétée dans l'Alcazar, a beaucoup de rapport avec le grand nombre de buffets et de creux où se plaçaient les pots d'eau potable ou les cruches de terre poreuses ou cuvettes pour les ablutions. Cela détruit la croyance très ré-

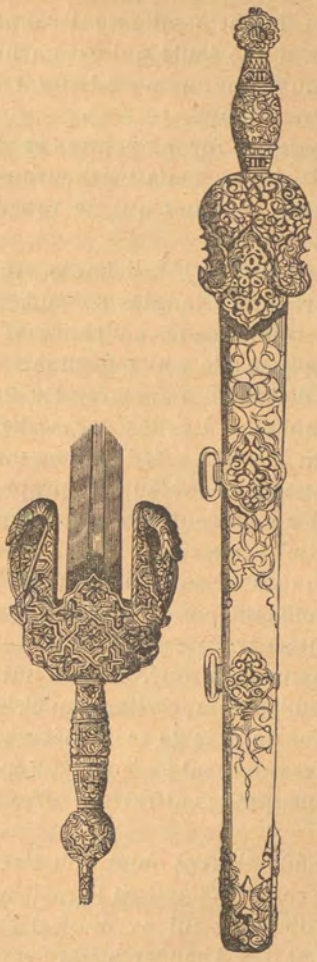
---

(1) Saab Ebn Obada, dont il est parlé plus haut, était un des amis du prophète qui lui donnaient de délicieux mets et l'amusaient de leur agréable conversation. De ce personnage descendaient les Rois de Grenade. C'est du moins ce que rapporte Alchozami. Il y en eut deux qui vinrent en Espagne de la race de Saab Ebn Obada: l'un deux s'établit dans le territoire de Takeruna (Ronde), et l'autre dans une métairie près de Saragosse. La famille de celui-ci se rendit à Arjona, lorsque Aragon fut conquis par les chrétiens et c'est là que naquit Mahomet I, fondateur de la dynastie grenadine dont la généalogie ascendante est comme suit: Mohamad I, Algalib-bil-lah, Ebn Yusuf, Ebn Nasr, Ebn Ahmed, Ebn Mohamad, Ebn Jamis, Ebn Ocail, Ebn Nasr, Ebn... Cais, Ebn Saab, Ebn Obada, Al-ansari, l'ami de Mahomet, Al Jazrechi de la tribu de Jazrech. *(Jatib. Dictionnaire).*

pandue aujourd'hui que les dites Takas servaient à recevoir les pantoufles ou les mules. Dans les villes de l'Afrique septentrionale on trouve ces niches disposées et préparées pour contenir des pots pleins d'eau et quelquefois on les sépare avec des planches sur lesquelles on met des casques et des cimeterres ainsi que les livres de leurs kasides ou poèmes, les amulettes et les lampes à pied, mais on n'y trouve jamais des mules ni des pantoufles. Il en est de même en Egypte, à Alger, etc., etc. On en est venu à supposer que, comme les arabes laissent à l'entrée des appartements les pantoufles comme marque de respect, ils les laissaient ici dans les niches ou creux, mais on revient bientôt de son erreur, en disant que ces buffets se trouvent également dans d'autres demeures construites dans l'intérieur et loin des portes, et les coins ne sont guère à propos pour cela.

Cette antichambre ou bien vestibule s'appela toujours de la Barque (1), nom cité dans les liasses des Archives, à l'occasion des restaurations et qui s'attribue à la forme du toit, mais qui aurait bien pu provenir du mot Bénédiction, à cause du mot Beraca, corrompu plus tard (2). On cite deux armoires aux deux côtés de la porte, qui subsistent encore, quoique leur travail fut d'une époque postérieure. Et Echevarria dit qu'il y avait des inscriptions de louange extraordinaire qu'il publia; mais que nous avons trouvé dans la cour immédiate sur des faïences, comme étant leur lieu respectif. Tout au fond de l'Alhami gauche, il existe une petite porte ancienne qui communiquait avec une chambre revêtue d'arabesques, qui n'existe plus et où se trouve un escalier de l'année 1602. Tout en face de cette porte, il y en a une autre qui conduit à la grille de la cour du même nom. Tout ce département se trouvait tout-à-fait isolé et était servi par un geôlier spécial qui le gardait, comme c'était

(1) Selon Pedraza et d'autres écrivains postérieurs.
(2) Ou bien d'Al-Berca qui aurait trait au bassin.



Epées des rois grenadins.

encore l'usage en 1583, date à laquelle ce même fonctionnaire fut tenu à résider dans le palais et à le fermer la nuit.

Les inscriptions de cette salle sont reproduites et répétées à l'exception d'une seule qui est garnie de grands ornements où se trouve commémoré le nom d'Abu-Abdil-lah, le fondateur sus-mentionné.

Toutes les arabesques furent peintes et dorées avec soin sur la fin du XVIe siècle, mais malheureusement en masquant les primitives couleurs qui ne reparaissent que sur quelques places seulement.

Sur les côtés se dressent les élégants arceaux dont nous avons parlé et sur leurs triangles sortent quatre creux qui avancent jusqu'à rejoindre les courbures d'une ellipse prolongée qui sert de base à la voûte formée de lambris polygonaux, en forme d'étoiles et de grandes figures géométriques, en tout semblables à celles des *mastiqués* planes de la Salle de Comareh. Ce toit a été également repeint à cette même époque, avec des couleurs impropres du style bien qu'aujourd'hui il ne présente pas un mauvais aspect.

En sus des restaurations du coloris, on en fit une assez importante sur le mur où se trouve ouvert l'arceau d'entrée à la Salle des Ambassadeurs. Tout l'espace compris depuis la petite porte qui se trouve sur la droite et par laquelle on monte aux créneaux de la tour, jusqu'à huit mètres de ligne et toute sa hauteur, y compris l'arceau et la grosseur carrée dans une épaisseur de près de trois mètres fut bâti en 1686 et surchargé de travaux mal exécutés qu'on n'a pas de peine à reconnaître sans que les alfreizars offrent aucune espèce d'ornement.

Cet ouvrage n'eût d'autre objet que d'affermir la tour et par là couvrir et remplir d'assises l'étroit corridor qui, sans différer en rien de ceux qui existent à l'entrée des salles des Deux Sœurs et des Abencerrages, servait de communication aux petites chambres et aux escaliers de la tour, et facilitant l'accès aux deux portes qui se trouvent à l'inté-

rieur de la salle, qui est aujourd'hui tout à fait couverte de maçonnerie en pierre de taille.

Nous avons tracé le projet du travail de reconstruction de la grande arcade, qui complètera le décor du centre qui rompt aujourd'hui l'harmonie de cet ensemble.

En entrant dans la grande Tour de Comareh, nous nous arrêtons à contempler les entredeux de ce splendide arceau à petites voûtes richement illuminées or et azur, figurant de minces ornements de grecques et de délicats enlacements d'inscriptions où le nombre rivalise avec la délicieuse exécution de l'art. On y remarque deux *hanias* beaucoup plus grandes que les précédentes, avec arabesques au centre et avec dais en ébène et en mélèze incrustés. On ne saurait voir rien de plus fin que cet ouvrage et l'arceau est garni d'une inscription équarrie qui porte.

Sur le côte droit:

«Gloire au Dieu unique. J'écarterai de Yusuf le mal de tout mal d'yeux avec cinq sentences. Je prends mon réfuge dans le sein du Seigneur de l'aurore: Grâces à Dieu.» Il y a des répétitions.

«Louanges à Dieu, j'ai l'avantage sur les plus beaux par mon diadème et mon ornement et les étoiles s'inclinent amoureusement devant moi depuis le Zodiaque.»

«Le vase (1) qu'il y a au dedans de moi, paraît un dévot qui dans le Kiblah (2) du sanctuaire prie Dieu attendri.»

L'inscription continue:

«Mes actions sont à l'abri des injures du temps, mes actions généreuses, car je présente du soulagement à l'altéré et un secours à celui qui en a besoin.»

---

(1) Il est reparlé ici des vases pleins d'eau, ce qui corrobore l'idée émise sur ces niches.

(2) Il est également question ici du nom véritable de l'endroit tenu pour le plus sacré des mahométans. Il signifie midi et le sanctuaire, c'est le Mihrab. On voit que c'est le lieu qu'on place à côté de l'Occident dans les mosquées.

«Comme si j'avais la générosité de mon maître Abul-Hachach.»

«Qu'une si resplendissante lune ne laisse pas de briller sur mon ciel, aussi longtemps qu'elle continuera à briller au milieu des ténèbres de la nuit.»

Voici maintenant ce que porte la devise du côte gauche parmi d'autre déjà répétées:

«Les doigts de mon artiste ont tracé subtilement mes dessins aussitôt après avoir arrangé les joyaux de ma couronne.»

«J'imite le trône d'une épouse et même j'ai sur elle de l'avantage, parce que j'assure le bonheur des deux époux.»

«Celui qui approche de moi, tourmenté par la soif, trouvera de l'eau pure et fraiche, et douce sans aucun mélange.»

«Comme si j'étais l'arc-en-ciel quand il apparaît et le soleil mon seigneur Abul-Hachach.»

«Qu'on ne manque pas de garder ma maison aussi longtemps que la maison de Dieu continue à être lieu de pélérinage» (1).

Les chefs-d'œuvre de cet arceau se trouvent bien exprimés dans l'inscription que nous venons de donner et sont en effet dignes, sous tous les rapports, des éloges enthousiastes que leur prodigue le poète. Il n'en est point d'autre plus délicatement exécuté ni mieux orné dans tout l'alcazar, bien que peut-être sa forme ne soit pas aussi élégante que celle du belvédère de Lindaxara. Ici du moins toutes les proportions sont gracieuses, la courboure plus svelte et plus simple et la construction en est plus solide; on est surpris de voir au dedans l'exquise bordure au pinceau exécutée sur les détails et sur une si petite échelle.

---

(1) Nous nous en tiendrons à n'insérer que les inscriptions de quelque importance, car il serait tout-à-fait ennuyeux de répéter dans cet ouvrage les surates coraniques, les salutations et les zalèmes qui se rencontrent à chaque pas.

Les triangles sont élégants par la belle rosace en spirale fouillée dans le milieu, sans toutefois oublier la différence qu'on y remarque entre celles-ci et celles qu'il y a dans les arcs pendants à l'entrée de la Salle de la Barque.

Il existe trois balcons *mikkeh* sur chacun des trois côtés opposés à celui de l'entrée qui, à cause de l'épaisseur extraordinaire des murs, forment neuf alhamies ou chambrettes, chacun avec un plafond spécial d'entrelacement et de volutes, conservant des persiennes aux fenêtres. La petite chambre sur la droite fut préparée en 1536 pour servir de passage aux nouvelles bâtisses que l'on adossa à la tour. La première hauteur de ce grand appartement eut à souffrir des nouvelles restaurations en 1686; sur elle s'étendaient deux larges frises de divers dessins avec des inscriptions coufiques et africaines et de chaque côté s'ouvraient cinq fenêtres avec des ornements à jour et en verre, qui ont disparus; viennent ensuite de grandes lettres de caractère africain et au-dessus, une large corniche de *mocarnos*, d'où s'élancent les plans inclinés d'un riche lambris à larges facettes ou en polygones dessinés en parallèles où l'on découvre des groupes d'étoiles à la manière de constellations mises complètement en ordre. Si l'on observe assidûment les énormes plans de ce salon on y regrettera l'absence hardie des creux variés, les hauteurs changeantes des doubles arceaux, des triples et des excentriques arceaux qui ne manquent guère dans les autres séjours et ce système d'elévations anguleuses qui varient du carré à l'octogone en se subdivisant de la sorte successivement jusqu'à arriver aux multiples petites voûtes des sculptures almocarves. En effet, ces deux larges frises presque d'une égale hauteur, séparées par des rubans uniformes avec des *Katifas* gravées, impriment de la monotonie aux ornements et il semble, à première vue, que la plus basse se soit postérieurement exécutée en substitution d'une autre décoration beaucoup plus vieille; de la même manière que la frise des

écussons, dont le dessin n'a pas de pareille dans tout le palais est celle qui convient à cette distribution, si elle était immédiatement assise sur les tympans qui semblent manquer aux arceaux des chambrettes. Les socles sont de jaires et d'alijaires, belle combinaison qui s'y présente dans un état plus parfait qu'en d'autres lieux et le pavé était de de marbres qui existaient en 1556 (1).

Cette salle fixera principalement l'attention des historiens plus qu'aucune autre et voici ce que nous en dit Pedraza: «Ceux de Comarex d'où elle tire le nom l'établirent comme résidence royale, lui donnant la célébrité qu'elle a acquise, en raison des bonnes conditions qu'elle offre, augmentée depuis par une série de dix rois qui leur succédèrent, dont les portraits se voient dans une belle salle, etcætera, etc.»; Et le même historien poursuit «que le nom de Comarex vient de la parole Comaraxia, qui signifie ouvrage persan». Ceux de Comareh séjournaient dans un lieu fermé de murailles, place forte de ce royaume, dont les restes se conservent encore dans le village du même nom, aujourd'hui de la province de Malaga.

Louis du Marmol s'exprimait de cette manière: «Comares, du nom d'une très belle tour construite richement dans son intérieur, d'un travail coûteux et fort extimé chez les Perses et Suriens, appelée Comarraxia. Le roi y avait ses appartements d'été et de ses fenêtres qui donnent au Nord, et au Couchant et au Midi, l'on découvre les maisons de l'Alcazaba, de l'Albaicin, etc.».

Andrea Navajero ne tarit point d'éloges en 1526, au sujet

(1) Le plupart des renseignements rélatifs aux époques postérieures à la conquête se trouvaient aux Archives de l'Alhambra, avant 1850. Depuis cette époque, on les fournit à tous ceux qui veulent les avoir et en 1869, on emporta les liasses pêle-mêle à la Délégation des Finances de la Province où elles achevèrent de se confondre. Il y a donc, dans les liasses trois ou quatre numéros d'ordre différents.

de cette même résidence, et il avoue que c'est la meilleure de tout le palais.

Sans nous écarter du terrain de l'art, le seul qui doit nous occuper dans cet ouvrage, nous dirons aussi quelle est notre opinion là-dessus et nous devons ajouter: que nulle autre salle présente la même profusion d'ornements et de luxe, y ayant remarqué plus de 152 dessins différents, tous plus originaux les uns que les autres, et plusieurs d'entre eux d'une si rare perfection qu'ils paraissent de la dernière époque de la domination mahométane.

Il y a, en outre, des détails si minces et si précieux dans les reliefs, faits en bleu et noir, d'une finese telle qu'ils surprennent par l'immense dépense que leur reproduction exigerait aujourd'hui, avec la même précision et la même exactitude.

Cette salle fut restaurée en 1588 par Manuel del Pino et Louis Cerrillo, peintres tous les deux, qui prirent à leur charge d'imiter les couleurs et les dorures, de la même manière et avec la même perspective que les anciennes pour ne rien ôter à ces dernières du charme qu'elles offraient.

Longtemps après, vers l'année 1592, on pratiqua des travaux dans les murs et sur une partie de la façade, et en 1609, on renouvela les arabesques de toutes les pilastres qu'il y a parmi les arceaux d'entrée aux balcons, mais avec si peu de succès, qu'on ne manque pas encore de remarquer les coups de truelle sans repasser le travail de grosse maçonnerie.

Plus tard, vers la fin du XVIIIe siècle, on abandonna ces salles, on mutila les inscriptions en les mettant sens dessus dessous, bouleversant une des moitiés en deçà en delà (1); et enfin, vers l'année 1830, on leur jeta une mauvaise pein-

(1) Nous avons remis dans leurs formes primitives les médaillons coufiques qu'il y a sur les faïences, en 1872.

ture, à l'occasion de la visite à cette ville de l'infant Don Francisco de Bourbon.

En 1686 cette cour se vit menacée d'un enfoncement sur la rivière Darro, et afin d'y obvier, on construisit une partie de la base et à compter de ces travaux de maçonnerie disparût l'inscription romaine qui se trouvait au pied du revêtement, ayant été transportée dans une maison de l'Alhambra en 1833, d'où elle disparût.

Enfin, en 1857 et dans les années suivantes, nous fûmes chargés de réparer les arabesques qui s'étaient affaissées dans la plupart des chambrettes, les en-têtes des frontons et des fenêtres à jour qui avaient disparus, remettant à leur place les mêmes arabesques antiques et reproduisant celles qui faisaient défaut dans la même forme, pour éviter des plus grandes ruines. Il reste encore beaucoup à restaurer des travaux modernes dans les ornements intérieurs de la salle.

En 1776 la voûte qui couvrait cette charpente s'abattit sur sa belle toiture de peupliers, près des créneaux sans autre dommage important que d'avoir fait craquer les madriers. Sur l'escalier qui monte à la partie d'en haut, se trouvent les appartements du geôlier qui avait la clef de la tour en tout semblables à ceux qui servent aux mêmes usages aujourd'hui dans les forteresses de l'empire du Maroc.

Les inscriptions dont nous avons pris note sont des suratés et des louanges répétées à profusion; cependant nous nous fixerons sur quelques autres qui peuvent offrir plus d'intérêt. Le nom du Sultan Abul-Hachach se trouve écrit sur les ornements de l'arceau de l'entrée et autour des creux où se voit le nom de Yusuf. Dans l'alhami du centre se trouve également reproduit ce nom et seulement dans un petit endroit de la *Kubba* à gauche se distingue celui d'Abu-Abdallah, ce qui semble prouver qu'il se bâtit du temps d'Abul Hachach Yusuf I.er, vers l'an 1354, le sultan qui fut assassiné par un fou, frère de Mohamet IV, époque à laquelle le travail put avoir été commencé il paraît du reste, par l'exis-

tence de ce nom dans un autre lieu de cet appartement. Il existe également une autre inscription dans l'alcôve du centre, en vers tawil, qui prouve d'elle-même l'importance dont jouissait cette salle dans l'esprit des arabes et comme on y compare la magnificence de sa coupole élevée avec les autres plus petites mais non moins précieuses de ses chambrettes. Elle nous dit:

« Du matin au soir, te saluent de ma part une infinité de bouches de bénédiction, de bonheur, de prospérité et d'amitié».

« Celle-ci, c'est la coupole par excellence, et nous autres, nous sommes ses filles; mais je renferme beaucoup plus de grandeur et de gloire que toutes celles de ma race (1)».

«Je suis comme le cœur au milieu des membres, parce que c'est dans le cœur que réside la force de l'esprit et de l'âme».

«Bien que mes compagnes soient les signes du Zodiaque de leur ciel, c'est à moi seule qu'appartient la gloire de posséder un soleil».

«Yusuf, mon seigneur, le favori de Dieu m'a revêtue d'une robe de gloire et de magnificence comme nulle autre».

«Et il fit de moi le trône de son empire, que son Altesse soit maintenue par le Seigneur de la lumière et du siège et du trône divin».

Enfin, ce fut dans cette salle des Ambassadeurs ou *rasules*, où se célébra ce grand conseil présidé par Abu Abdilah XI, en présence de tous les grands du royaume, ses wacirs, ulémas, le grand muphty; les alcaïdes et ses lieutenants, tous les soldats et archers se trouvant rangés sur les places et les esplanades, en vertu duquel fut résolue la reddition de l'opulente cour et où le hautain Muza, connaissant les traités secrets de Boabdil avec le monarque

(1) Nous avons corrigé ce qui manquait au mur, tout en respectant le texte.

chrétien, l'apostropha durement, prenant congé de lui, aimant mieux s'expatrier dans une contrée africaine à souffrir l'humiliation qui l'attendait. L'existence de ce chef n'est guère suffisamment prouvée encore que par les traditions. C'est du reste un des meilleurs épisodes du savant Almamun dans les derniers jours de Grenade arabe.

L'empereur Charles Quint, visitant ce palais se mit à la fenêtre du milieu et ne put s'empêcher de s'écrier à la vue de la rivière et de ses vergers: *Malheureux qui a perdu tant de beautés!* Ce à quoi son chroniqueur Guevara lui raconta la tradition du *Soupir du Maure*, que lui avait rapportée un africain; en entendant ce récit, l'empereur s'écria: *Si j'avais été à sa place* (1), *j'aurais mieux aimé choisir cette Alhambra pour sépulcre que d'aller vivre au loin dans l'Alpujarre.*

Là également, devant le Sérir-Almalic (2) en 708 de l'Hégire, une foule de soldats et de peuple, ameutés par le puissant geôlier de Guadix Ebn Aldix, massacra le puissant favori de Mohamed III, sous les yeux du lâche monarque, qui se vit ainsi obligé à abdiquer par force en faveur du prince Nasr, donnant lieu peu après à la guerre de succession et à ce que cette ville fut cernée par Ismaël I, roi légitime de Grenade, qui la serra de près.

Quelques historiens ont assuré, enfin, que l'immortel Colon visita ce délicieux séjour dans une de ses visites où il exposa à la Reine Isabelle la base de ses projets. Nous ajournons notre pensée sur cette affaire, qui ne peut guère se soutenir en égard au récit de ses deux voyages au camp de Sainte Foi.

Nous ne laisserons pas passer cette occasion sans parler de la scène pathétique et inédite que nous raconte le continuateur de la chronique de Fernand del Pulgar, le secrétaire des Rois Catholiques, en parlant de la Tour de Comareh.

---

(1) Boabdil.
(2) Trône du Sultan.

On lit dans l'historien: Le Roi Petit avait à ses côtés sa mère, qui se nommait Seb, chrétienne de naissance et elle devint captive, lorsque les maures pillèrent Cieza, qui est une ville du royaume de Murcia; et comme à cette époque elle était encore petite, au moyen de cajoleries et de flatteries elle se fit maure, devenant remarquable par sa gentillesse et ses conditions de femme honnête, à tel point que le Roi Muley-Buasén l'épousa, parce qu'on regardait comme une très haute prérogative entre les maures, qu'un roi ou quelque autre chevalier put épouser une jeune fille chrétienne qui aurait embrasé le mahométisme. De ce mariage naquît le Roi Petit, et cette reine avait un cœur noble et courageux et s'opposait de toutes ses forces à ce que le Roi Petit, son fils, livrât le royaume aux Rois Catholiques, ni même établit des arrangements ni des concerts avec eux, lui conseillant au contraire de se fier au succès de la fortune et de mourir roi, et c'était une des raisons pour que le Roi Petit évitât que sa mère put savoir qu'il traitait avec les Rois Catholiques de leur livrer le royaume. La reine, sa mère, n'en eut connaissance qu'après la capitulation. Et comme si elle n'y prit point garde, elle le prit par la main et entra dans la tour de Comareh, qui est l'endroit d'où l'on découvre le mieux la splendeur de Grenade et après lui avoir fait faire le tour de la plate-forme, accoudés tous les deux entre deux créneaux elle lui dit: «*Vois ce que tu livres et souviens-toi que tous tes ancêtres moururent rois de Grenade et que le royaume finit en ta personne.*»

Jusqu'ici le palais, que nous nommerons le Sérail, parce que c'est dans cette partie que se trouvaient les appartements visités par les tout-puissants personnages de la cour.

Cour des Lions.

C'est une des plus belles constructions et une des plus élégantes qû'offre l'architecture musulmane. Il n'est rien de plus fantastique ni de plus splendide, sans autre monu-

Cour des Lions.

ment qui l'égale, dans tout ce que l'ardente imagination de la race d'Agar put ériger au dedans ni en dehors de l'Espagne. Des arcades transparentes, des colonnes qui ne parais-

sent s'être groupées en plus grand ou plus petit nombre que pour se partager le poids des sveltes arceaux et des plafonds dorés; sept fontaines qui murmurent constamment la solitude de leur demeure; deux perrons élevés et exhaussés qui s'avancent majestueusement pour interrompre la monotonie des cloisons voûtées; quatre coupoles, qui resplandissent aux rayons du soleil; onze différentes formes d'arceaux fastueusement décorés; tout contribue à produire un ensemble magique et délicieux même après sept siècles d'existence.

La cour des Lions est le plus beau bijou de l'Alhambra; sans bassins, ni jardins ni ornements empruntés à la peinture ni à la sculpture, il se suffit à lui-même par sa seule composition pour produire un ouvrage enchanteur qui enivre les sens et excite des sentiments de grandeur et de majesté. Sans doute, ceux qui le dressèrent ne pouvaient être des barbares, et ils ne s'inspirèrent pas dans l'art des romains. Si l'on regarde des extrémités de l'axe plus large qui passe par le centre, il présente une combinaison variée d'arceaux divers et symétriques qui se confondent par la distance et produisent la plus sublime des perpectives; si l'on regarde des côtés ou angles chacun de ses décors offre la variété de détails multiples, harmonieusement combinés, qui ne nuisent point à la plus correcte régularité de la forme. Afin d'enlever aux toitures l'aspect sombre et symétrique d'auvents droits sur des arceaux si légers, on élevait des coupoles et on rangeait ses minarets en ligne, en les reliant entre eux par les ornements des galeries et des couverts des salles voisines.

Partons de l'assise, ainsi qu'on le voit sur le plan et nous en déduirons parfaitement la régularité el la simplicité classique de la composition. Un parallélogramme formé de deux carrés parfaits constitue le plan. La largeur de ses cloîtres sur les cotés courts et longs se trouve en rapport avec la mesure des trois côtés du triangle dans la proportion

du carré de l'hypoténuse égale à la somme des carrés de ses côtés. Les gloriettes ou kiosques ont environ la largeur de la salle du vestibule, ce qui ne manque guère d'offrir une grande simplicité dans leur distribution, érigée en système, d'après ce que nous montrent de nombreux exemples. De là vient que les madriers employés pour enchaîner les arceaux et l'anneau intérieur peuvent se croiser en forme de grillage et transmettre de la sorte leur force combinée aux murs des chambres contiguës, tout en formant avec ceux de la cour cette construction isolée du Palais du Harem, qui renferme la salle des Abencerrages, celle des Deux Sœurs et celle de la Justice, dont les murs se voient en parfait rapport de continuité. Au moment de visiter cette cour, il nous semble nous trouver en plein Orient, vivant entre Bagdad et Damas, entre Ispahan et le Caire; mais une fois que l'on admire le travail, on oublie ces classiques souvenances et le spectateur en est seulement tenu à voir le séjour d'extase éternelle réservé au paradis pour les fils d'Agar. Où et de quelle manière a-t-on pu inventer un monument de kiosques transparents placés comme des jalousies les uns derrière les autres pour rendre plus impénétrables les secrets des plaisirs qu'on devait y éprouver? Ce n'est plus un luxe de vaine fantaisie ce qui nous émeut, mais bien l'impérieux besoin de décrire ce qui n'a pas d'autre chose qui l'égale et ce qui ne s'assujettit jamais à des règles qui auraient pu se dicter pour les temps à venir. Non seulement, il n'y a rien d'égal dans les galeries de ses quatre côtés, mais il n'y a rien d'uniforme non plus dans ses innombrables arceaux; ni ses colonnes se groupent avec une apparente égalité; ni ses portes observent de la ressemblance; il n'y a point enfin cette constante répétition de hauteurs et de lignes qui constituent la beauté dans les autres ordres d'architecture. C'est bien ici que l'on peut dire que dans la diversité réside l'unité, parce que si l'on compare un arceau à un autre, un toit à un autre, un grou-

pe de chapiteaux a un autre groupe, il est possible que l'on ne trouve point, sur le moment, d'identité, mais à une certaine distance on en vient enfin à trouver l'harmonie du nombre et de l'ensemble.

Dans tout ce que nous avons décrit de l'Alcazar, on n'a pas vu encore se développer en entier ce magique système de changer en grottes de stalactites les voussures des appartements. Ce n'est seulement que dans quelques recoins, sur les corniches et sur les arceaux que l'on a commencé a en essayer l'emploi, mais c'est dans la cour des Lions que nous trouvons les trois spacieuses claires-voires de ses entrées, disposées en linteaux sur autant d'arceaux, en festons ondoyants de lambrissages fouillés, dont on ne pourrait guère concevoir la hardiesse de construction à moins de les regarder comme adhérents aux forts renforts qu'il y a dans les carcasses le leurs soubaissements. Plus en avant, si l'on s'arrête au milieu de ces deux courtes galeries, on aperçoit deux arceaux en forme de dais à dentelures et sur les fonds, les rehaussés sphériques, en opposition et contraste avec les premiers. Les attaches de tirants se découvrent dans les plafonds pour éviter la monotonie des grands plafonds et recouverts de riches marqueteries en bois, ils se perdent dans les murs et dans les pilastres, en grues des ponts de chemins de fer partageant les toitures en superbes déchiquetures qui nous font soupçonner et supposer si l'extérieur devrait accuser, par des coupoles planes ou convexes les creux intérieurs, rappelant les petites coupoles de la cour de la grande mosquée d'Auric; et toutefois, dans leurs galeries étroites il n'y a point de marques de ces coupoles à la bysantine, tout en supposant que les lignes sont interrompues par les frises arabes du deuxième corps et les voûtes des deux petits dômes.

Les innombrables colonnes de marbre de Macäel qui de la couleur blanche qu'elles eurent dès leur origine, en sont arrivées à prendre cette légère teinte douce que leur im-

prime le temps, sont reliées par leurs chapiteaux détachés ou enchaînés formant groupes, selon les exigences d'une construction hardie dont la construction carrée et plane, en parfait rapport avec les piliers dont ils servent d'appui, n'est ni persane, ni assyrienne, ni grecque, ni romaine, qui est toute une filiation qui se perd dans les différentes périodes de transition par où cet art a passé.

Pour revenir à cette délicieuse demeure (1), nous avons traversé un étroit couloir qui s'y trouve ouvert depuis peu d'années et qui n'offre par lui-même aucune espèce de grandeur. Cette communication ne se trouvait point directe autrefois comme elle l'est aujourd'hui; elle était interceptée de tous côtés, parce que, à partir de ce point, tout ce troisième corps d'édifice avec sa geôle correspondante, ainsi que nous l'avons indiqué déjà, constituait le harem, auquel on passait seulement par la porte qui se voit à une des extrémités de la salle longue qui sert de vestibule à la cour et où se trouvent ses trois grand arceaux d'entrée.

Cette cour commença à se construire en 1377 sous la direction d'un artiste arabe qui débutait dans les constructions arabes de l'Alhambra: Aben Cencid (2) était son nom et nous croyons que le genre d'ornement qu'il appliqua, tout à fait distinct de celui de la cour dont nous avons parlé, fut également tracé par l'artiste pour les maisons du Chapi et celle que l'on nommait des Auditeurs, dont la reproduction était la même que celles des modèles de cette cour. Jusqu'en 1552 (3) on n'y effectua point les premiers

(1) Un touriste amateur des arts qui a visité Fez il y a trois ans nous a raconté, que dans un des palais du Sultan du Maroc, il existe une cour tant soit peu semblable à celle de la Cour des Lions, construite presque à la même époque que celle-ci et par les mêmes ouvriers maçons que le roi de Grenade avait réclamés à cet effet. Nous ne pouvons pas répondre de l'authenticité d'une nouvelle que nous avons entendu raconter par le touriste lui-même.

(2) Cean.

(3) D'après la liasse 16 des archives.

travaux importants de conservation et alors on enleva aux kiosques et aux petits dômes, les voûtes extérieures de faïences de couleurs, dans l'objet, d'après un rapport du maître maçon d'enlever les filtrations qui existaient et de prévenir la destruction des voûtes intérieures (1). Alors on raccommoda le plâtrage, on remit les toitures qui étaient pourries et on leva toute la partie ancienne de *l'avant-toit*.

En 1595, on dressa un rapport pour faire les travaux et recouvrir la plupart des coupoles qui avaient été abandonnées; on répara les tuiles blanches et vertes qui existaient encore; on restaura un parquet antique qui se trouvait formé de briques découpées et de faïences de couleurs en dedans et en dehors des galeries *(mostagueras)* et l'on remit les *précieuses fouilles de plâtre* qui s'étaient effondrées (2). En 1591 éclata l'incendie d'une poudrière dans le quartier voisin de Saint-Pierre, dont la détonation occasionna beaucoup d'effondrements à l'Alhambra (3), principalement dans le salon d'entrée à cette cour et à celle des Abencerrages qui se trouve à côté. A cette même époque appartient la construction d'un *avant-toit en bois* pauvre et mesquin, que nous avons commencé à restaurer des quatre côtés d'après la copie des restes que nous avons trouvés sur les lieux mêmes de l'ancien et splendide qui se détruisit.

En 1640, une reconnaissance fut pratiquée par M. Antoine Guerrero sur l'état ruineux de la cour et l'on trouva que les colonnes des *cloisonnés et des kiosques* étaient déjà *hors de leur aplomb*. A cette époque les mosaïques de tout *l'embasement* de la cour avaient déjà été arrachées, en tout semblables, d'après ce que l'ont dit, à celles du bassin.

Tout en suivant ce genre de recherches sur un aussi beau lieu, nous reculerons à l'année 1553 où se fabriquèrent des

(1) D'après la liasse 28 et suivantes des archives.
(2) Le sculpteur Pierre Morele dirigea ces travaux qui durèrent jusqu'en 1601.
(3) Espinel.

briques vernies pour les galeries par un tel Peñafiel, sous la direction de François des Madézas, et de cette époque datent la plupart des charpentes qui ont donné un aspect de pauvreté aux toits que nous restaurons dans ce moment. Dans les deux cages vitrées *(miradores)* au-dessus des portes des deux salles des Abencerrajes et des Deux Sœurs il y avait de minces jalousies qui couvraient les trois arceaux du *mikkah* ou balcon, où se mettaient pour voir les femmes du harem qui habitaient de petites chambres distribuées derrière cette galerie haute aux petites fenêtres rondes et enfilées que nous avons fait ouvrir dernièrement. Du milieu on aperçoit les diverses *kubbas* ou coupoles des deux sus-dites salles de la Rauda et de la Justice ainsi que celle des kiosques, dont une seulement se montre aujourd'hui telle qu'elle existait anciennement, parce que l'autre kiosque la perdit par suite des filtrages et pour sauver seulement la voûte intérieure que l'on considérait toujours de plus grande importance.

Il n'y a, en effet, nulle part dans ce palais des plafonds aussi beaux ni de plus difficile construction que ceux que l'on découvre dans ces pavillons.

Ce sont des dessins effilés, dessinés sur une surface courbe qui n'est pas entièrement sphérique et qui, pourtant, offre d'immenses difficultés de distribution géométrique menées toutes à bon point de la manière la plus admirable.

Dans ce genre de travail, il ne s'est trouvé personne qui ait pu surpasser ces artistes. Ces voûtes ainsi ouvragées et combinées de mille morceaux, reposent sur les voûtes en trompe qui remplissent les espaces triangulaires jusqu'à rattraper les quatre *azuars* ou parois façonnées à jour dont les arceaux forment les kiosques élégants.

La fontaine du milieu ne se dressait pas comme aujourd'hui sur des supports reposant sur la croupe des lions, mais elle s'appuyait immédiatement sur eux; car c'est un fait avéré qu'un nommé Diègue del Arco, exécuta en 1708 le

deuxième bassin et les supports indiqués et que, plus tard, en 1838, on fit la petite pyramide qui lui sert de bout, personne du reste n'émettant le moindre doute au sujet de cette grande margelle en marbre toute remplie d'eau et ceinte d'une belle inscription, qui servait pour les ablutions que doivent se donner les mahométans quatre fois par jour.

En contemplant ces douze lions que l'inscription met au dessus de tout éloge comme l'expression d'un travail admirable, on remarque les inspirations que le peuple arabe avait reçues sur les ruines de Tésiphon, de Persépolis, de Bostan et de l'ancienne Perse. C'est ainsi qu'elle ne fit pas un pas de plus dans ses sculptures, bien au contraire elles sont bien plus maniérées encore que celles des bas-reliefs de Murgal, où l'on voit des monstres et des figures humaines dans une actitude expressive avec des poils hérissés, comme pour leur donner plus de forme architecturale, d'après l'usage auquel on les destinait. Les plis de la peau de leur vétustes têtes ou chefs ressemblent à des lignes symétriques qui tombent de l'un ou l'autre côté de leurs mâchoires dont les dents simulent celles des taureaux de Rustam, et leurs crinières sont aussi dures et rigides que celles des têtes des monolithes de Tauris.

Lorsque nous commençâmes la restauration de cet édifice, nous y retrouvâmes le complément de ses détails qui avaient passé inaperçus à ceux qui auparavant s'étaient occupés de l'art musulman. Il n'était guère facile, sans doute, de fixer la forme des coupoles des kiosques ni la grandeur ni les ornements de tout l'auvent si nous n'eussions trouvé sous les mesquines restauration du XVIIe siècle les anciens restes, leurs dimensions, leurs assises, et tout ce qu'il faut en un mot pour leur faire reprendre leur forme primitive.

Cette cour n'eut point de jardins ni de plates-bandes, comme on le suppose gratuitement, si ce n'est à compter des années 1808 à 1846, où on les fit arracher à cause des

préjudices et dommages causés aux fondements, et du temps des arabes il était tout dallé en marbre à larges plaques et avec de petits cailloux bleus et blancs dans les galeries, d'après une reconnaissance faite par Juan Mijares.

Nous devons appeler l'attention sur la salle qu'il y a avant d'entrer dans cet endroit où nous avons enlevé une crôute de plâtre sous laquelle nos aïeux avaient caché les arabesques de ses décors. Un plafond de l'époque de Philippe V a remplacé les pendants de cette demeure, dont du reste nous gardons quelques morceaux pour remettre les anciens (1).

L'historien Lafuente nous dit que ce fut Alhamar, celui d'Arjona qui fit construire cette cour mais les inscriptions qu'elle contient toutes ouvragées de toutes parts prouvent que ce fut Abu-Abdil-lah Algani-bil-lah, reconnu pour être le même Mohamed V, qui naquît le 4 janvier 1338 et à qui on attribue comme Sultan les plus importants travaux menés à bout dans tout le royaume de Grenade. C'est lui-même qui continua les entreprises commencées par son père mais à une époque de telle renaissance qu'on n'a pas de peine à distinguer la différence du goût entre le *Mexuar* et cette cour.

On dit que ce fut dans cette cour, l'une de celles qui furent le plus estimées de la cour mauresque, que s'effectua le jurement de prise de possession d'épouse du fils de Mo-

---

(1) Ce plafond, de forme oblongue terminée par deux boulons sphériques, semble porter les écussons du temps de Philippe V et d'Isabelle de Farnèse, avec quelques attributs des monarques autrichiens, qui se plaçaient toujours comme souvenirs des grandeurs de l'Espagne Impériale. Il est loin de tenir toute la largeur de la salle parce qu'elle se trouve interrompue par un mur afin de laisser de l'espace à une autre pièce que nous avons découverte, tout en rétablissant l'arceau à pedant qui se trouvait détruit et trouvant les parements couverts de quelques ouvrages qui conservaient les couleurs pures et vives des temps arabes, dont nous avons pris le plus grand soin de garder les trouvailles.

hamed, Abu-Abdallah-Jusef, lors de son mariage avec la belle et célèbre Zahire, et qu'on y donna des festins à la manière des Castillans en présence des ambassadeurs chrétiens de Castille et de France.

Les inscriptions de ce lieu n'offrent d'elles-mêmes que bien peu d'interêt pour les consigner ici, car à l'exception de celles qui ont trait au monarque précité on ne voit en général que des salutations connues déjà, des éloges au sultan et des citations du livre sacré. Mais celle qui se trouve sculptée, sur le rebord du bassin de la fontaine ne manque pas de mérite littéraire, nous nous faisons un devoir de la reproduire pour connaître le luxe des hyperboliques beautés que renferme le monument et de l'éloge que l'on trace d'un jardin qu'il y aurait eu dans les espaces libres qui entouraient l'édifice.

La voici:

«Béni soit celui qui accorda à l'iman Mohamed des séjours délicieux, qui par leurs beautés sont l'orgueil des séjours.»

«Et si non, ceci en est le jardin; il renferme des beautés si rares que Dieu n'a pas permis qu'il puisse y avoir d'autres beautés qui puissent lui être comparées.»

«Et ces perles simulées d'une clarté transparente qui en ornent les bords avec une garniture de cuivre de couleur d'ambre.»

«Argent liquide qui serpente parmi des joyaux et qui n'a point de rival en beauté par sa blancheur et sa transparence.»

«L'eau se confond à la vue de telle manière que nous ne savons quel est celui des deux qui s'écoule, si c'est l'eau ou le marbre.»

«Ne voyez-vous pas comment l'eau s'écoule sur les côtés, se cachant ensuite dans la terre?»

«A l'instar d'un amant dont les paupières sont gonflées de larmes et qui les cache, crainte d'un délateur.»

«Et qu'est-ce en effet si non une nuée qui verse ses courants sur les lions?»

«Semblable à la main du calife, lorsqu'il se présente, tout au matin, versant ses dons sur les lions de la guerre.»

«Oh! toi, qui regardes ces lions qui sont aux agûets! Le respect (au calife) les empêche de faire connâitre leur hostilité.»

«Oh! héritier des Ansars et nullement par la ligne transversale, héritage de grandeur par lequel tu mépriseras les plus haut placés des mortels.»

«La paix de Dieu soit éternellement avec toi. En multipliant tes plaisirs, tu pourras de la sorte affliger tes ennemis.»

Nous poursuivrons notre excursion à travers les appartements les plus remarquables du palais dans le même ordre que nous avons entrepris, tout en renvoyant le lecteur à son plan général, afin qu'il y note le nombre et l'importance des couloirs étroits et tombant en ruine, dont nous ferons une scrupuleuse description.

Salle des Abencerrages (1).

On y pénètre par une belle porte enrubannée d'un travail exquis et délicat (2). Le nom que l'on donne à cette famille depuis le VXe siècle se fonde sur diverses traditions plus ou moins probables. On dit que les Abencerrages formaient une tribu influente par sa valeur qui possédait des palais

(1) Ce nom veut dire fils de Sellier;Zégries des frontières.
(2) Nous l'avons restaurée en 1856, l'ayant trouvé brisée en quatre morceaux, abandonnée dans les magasin du palais.

à l'Alhambra et au pied de Sierra Nevada (1), qui aurait servi la cause du dernier roi, poursuivi par son père Abul-Hacen. Le monarque Abul-Hacen s'était passionnément épris de la Zoraya (2), et avait pour tant causé la séparation de sa femme légitime la sultane Aixa. La favorite suppliait le roi de laisser égorger les fils de celle-là, à tel point que la sultane craignit pour leurs jours et parvint à les sauver en les faisant descendre à l'aide des toques et des voilettes de ses esclaves par la tour de Comareh, et en s'enfuyant avec eux jusqu'à Guadix, se mettant dès lors sous la protection des Abencerrages. Le peuple se défit en malédictions contre Hacen et mena le fils de Guadix pour l'asseoir sur le trône.

La version de Perez de Hita expose qu'à la cour d'Abu Abdil-lah il existait des griefs entre les Zégries et les Abencerrages. Un tournoi livré sur la place de Bibarrambla, donna la victoire aux premiers. Ces deux familles se haïssaient mutuellement et ce fut un Zegri qui accusa publiquement les Abencerrages de maintenir des traités et des relations avec les chrétiens ennemis et Hamet d'avoir des amours secrètes avec la reine. Le roi, ayant eu connaissance de cette affaire, donna artificieusement un rendez-vous aux Abencerrages dans son palais de l'Alhambra et les y fit massacrer sans en exceptuer un seul. La reine allait être aussi brûlée sur un bûcher et l'on assure que le jour même de l'exécution, apparurent quatre chevaliers champions de la calomniée qui démontrèrent son innocence dans un combat singulier.

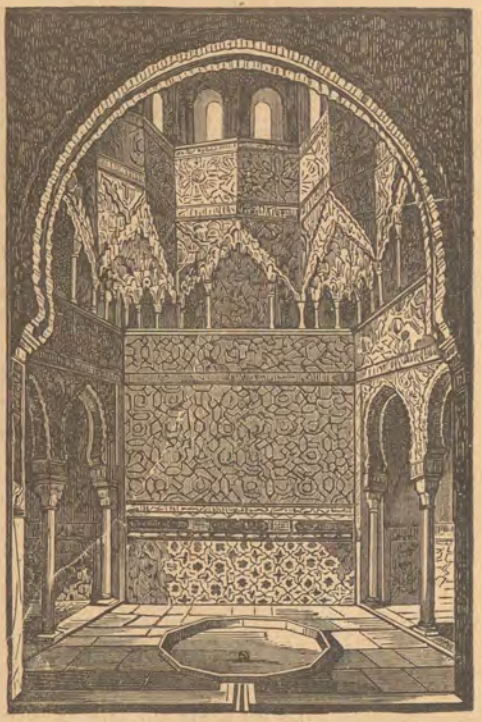
Du moment que l'on connait l'histoire écrite par Monsieur Hernando de Baeza, ces versions perdirent leur mystè-

---

(1) Nous avons vu des titres qui en font foi, et les domaines qui portent ce nom, qui furent cédés en 1501 à l'adelantado de Murcia Don Jean Chacon.

(2) Isabelle de Solis, d'après quelques légendes.

re. D'après elle, la Zoraya fut amenée toute jeune à l'Alhambra, des environs de Cabra, où elle avait été captive. Elle grandit à l'Alcazar et comme elle était douée d'une rare beauté, Muley-Hacen la distingua de telle manière, qu'il en



Salle des Abencerrages.

vint jusqu'à provoquer la jalousie de la sultane Aixe. Celle-ci, craignant pour les jours de ses enfants les fit sortir du palais par une fenêtre de la tour de Comareh et les faisant suspendre avec les voilettes blanches de ses odalisques, elle

s'enfuit avec eux à Albaicin où elle séjourna huit jours jusqu'à son arrivée à Guadix grâce au secours des Abencerrages d'après ce que l'on dit. Il existe de précieux détails sur cette tradition que le lecteur trouvera dans ce remarquable ouvrage. Seulement nous rappellerons que la Zoraya vécut avec le monarque, en vraie reine du harem et enrichie avec les précieux joyaux de la mère de Boabdil.

Du temps de ce même Hernando de Baeza (1) on nommait cette chambre la Salle du Sang et peu d'années après la conquête, les maures racontaient que les Abencerrages, au nombre de 17, au moment où ils se dirigeaient par un couloir obscur qui se trouve aujourd'hui muré, furent avertis par une esclave qui s'était mise à la fenêtre au-dessus de la porte de l'autre côté, d'avoir à s'en retourner et de ne pas se diriger vers la salle où ils allaient tous être égorgés. L'on croit encore que les marbres se trouvent garder les taches de sang des victimes de la félonie (2).

C'est une des plus élégantes *Salas* du palais, s'élévant sur trois corps parfaitement en rapport et éclairée par seize fenêtres à jour sur les saillies de la superbe voûte en forme d'étoile, d'où se projette une lumière douce et tranquille.

Les dortoirs qui, dans leur largeur, s'ouvrent à ses deux côtés au moyen de quatre beaux arceaux remplis d'ornements bleus et écarlates semblent comme attendre les deux luxueux divans qui ont disparus où les femmes passaient des heures éternelles d'amoureuse contemplation. Une fon-

---

(1) Qui fut secrétaire du dernier roi de Grenade.

(2) C'est qu'en effet l'humidité produit ces taches sur un marbre aussi poreux que celui de Macaël, mais cette même porosité a pu absorber quelque peu de sang qui ne manque jamais de salir certaines espèces de marbres, du moment qu'il a séjourné quelque temps à leur surface. Le lieu où le bassin présente une tache beaucoup plus prononcée semble également avoir été produit par une baisse du niveau de la surface, au fond de laquelle elle est resté beaucoup plus longtemps submergée, mélangée avec la poussière ferrugineuse que produit le sol.

taine qui ne cessait de jaillir jusqu'à perdre ses jets dans la cour d'à côté. Le riche brocard aux splendides reliefs de ses décorations; les capricieux lambris et supports (1) et les splendides étages de ses *hanias*, tout ce qui leur manque et tout ce que l'on y admire aujourd'hui avec tant de charme, rien que cela seulement suffirait à donner à cette demeure un coloris spécial de tristesse séduisante.

Les restaurations du XVIe siècle la douèrent de peintures de la Renaissance sur les plafonds des dortoirs et de reliefs sur le premiers corps que l'on attribue au célèbre Alonso Berruguete, sans pouvoir s'appuyer sur aucune preuve. Les faïences arabes disparurent sur la fin du dernier siècle et au commencement du présent, on rétablit de nouveau cet ornement avec ceux que l'on acheta au couvent de la Chartreuse, qui appartiennent à l'époque de Charles-Quint.

L'on a dit que par suite des effondrements causés par l'explosion de la poudrière, cette salle fut totalement reconstruite au XVIIe siécle, et cela ne paraît être guère certain parce que ses murs accusent beaucoup d'antiquité, ses décors sont mauresques dans leurs neuf dixièmes parties et les arceaux qui pour l'ordinaire sont toujours les premiers détails qui se ressentent, se trouvent tout à fait libres d'être restaurés (2).

Nous devons faire remarquer avec grand éloge l'ornement des figures triangles de la porte d'entrée comme un

---

(1) La cassolette ou brûle parfum que nous publions se rencontra dans un village voisin et devint la propriété d'un artiste russe qui vécut à Grenade durant de longues années. Il était en cuivre avec des dessins et des les lettres incrustées en argent. Il se démontait et s'ouvrait en deux demi-sphères dont une contenait le petit brasier pendant de divers arceaux de métal, pour le soutenir et empêcher que le feu ne se répandit. Toute sa surface était percée d'une foule de petits trous ronds pour faire exhaler les parfums qu'on y brûlait dedans; la forme en était ingénieuse pour permettre qu'il put impunément rouler au milieu des divans et des tapis sans brûler ni s'éteindre.

(2) Nous soutiendrons toujours que ce qui s'enfonça fut l'antichambre de la cour des Lions.

des plus beaux du style arabe, les archivoltes des deux grands et de ceux qui vont accouplés qu'il y a au milieu, pour entrer dans les chambres arabes, et les délicats *axarques* faits en bleu sur les abaques et les collerins des chapiteaux.

La forme de la coupole est une étoile à huit pointes et sur leurs angles externes se trouvent ménagés des creux que remplissent les huit triangles, ajustés au moyen de quatre autres beaucoup plus grands dans le carré du plancher de la salle. De cette manière l'on remarque, en regardant par en haut, quelle a été la disposition si purement géométrique qui a presidé et servi pour la construire, et comment le plus menu triangle prismatique de ses voûtes se trouve même en parfait rapport avec les dimensions totales dont le mystère de composition, seulement trouvé à force de répéter des dessins aussi variés et compliqués, ne fut révélé à aucun des artistes qui publièrent auparavant les dessins de l'Alhambra.

Le couloir qui se croise en pénétrant dans cette salle conduit par la droite à un corridor obscur qui terminait dans le vestibule de la cour, par où purent entrer les Abencerrages. Ici se trouve un escalier et un puits assez grand qui dut servir à fournir de l'eau à l'Alcazar, et au-dessus une cour en ruines avec cloisonnés et chambrettes, semblables dans leurs dimensions à beaucoup d'autres que l'on voit à Grenade. Il n'a été pratiqué de restauration dans ce lieu d'aucune espèce, et par suite, de fortes couches de chaux et de plâtre masquent la plupart de ses ouvrages et de ses inscriptions; trois arceaux livrent accès à une autre petite salle, aussi horriblement badigeonnée, d'où l'on passait, par une porte aujourd'hui devenue fenêtre à d'autres appartements détruits pour construire le palais de l'empereur, dont il ne reste pas le moindre doute par la continuité qu'offrent les murs dans cet endroit. De ce petit palais, qui peut bien se nommer ainsi, nous passons à un des belvédères de la cour

des Lions et aux galeries qui étaient les appartements des femmes; et toutes ces chambres avec la cour contiguë portent à croire qu'il dut exister une autre porte des alcazars pour se communiquer peut-être avec la grande Mosquée.

La Rauda.

Nom qui signifie verger et cimetière des grands dignaitaires dont le bâtiment occupait auparavant un vaste jardin, qui s'étendait par la Cour des Orangers, jusqu'à la tour du Mihrab. Dans cet espace, il y avait quelques édifices isolés, dont nous avons pu voir les fondements à l'occasion des travaux que l'on exécuta dans la cour et qui étaient de l'époque antérieure au règne de Mohamed V.

En contemplant les bâtiments ruineux qui portent le nom de Rauda, on est saisi par le genre de son architecture et la disposition de ses compartiments à peine en rapport avec la salle des Abencerrages; et l'on se sent bien plus surpris de trouver que leurs toitures, tout en changeant leurs formes extérieures, produisent une telle confusion que l'on ne distingue pas les travaux anciens de ceux que l'on peut attribuer au XVIe siècle, ni qu'elle est la destinée de cette tour qui, à l'instar de celles des tombeaux des califes du Caire, se drese ici à une hauteur respectable. Sa base carrée, aux côtés de laquelle se haussent quatre beaux arcs en forme de fer-à-cheval de proportions on ne peut plus belles; ses larges parements dévéloppés avec des ouvrages bigarrés de carreaux de briques déchiquetées; sa coupole en forme de coquille à gros grains à l'exemple de la Kiblah de Cordoue et peinturée avec les mêmes *sofeisifas* exhibant des ornements rouges dans ses triangles; la haute mikkah d'où elle reçoit le jour et l'isolement de cette tourelle sans murs adjacents qui l'assujetissent à d'autres ouvrages, nous

porte à la suposer au moins aussi ancienne que les *Isnas* de l'alcazaba Alhamrra.

Les maures du commencement du XVIIe siècle racontaient que l'on trouva dans le *Beitalmenan* ou salle, plusieurs sépulcres des rois maures, dont les noms figuraient dans les inscriptions de pierres funéraires qui existaient dans la vieille maison royale, ainsi que nous verrons qu'il en existe encore quelques-unes et que c'était dans une auge assez étroite et longue, que l'on avait coutume de laver les corps de ces rois morts, avant de les ensevelir dans les linceuils *cambux* dont on les ceignait avant de les déposer dans leurs sépultures.

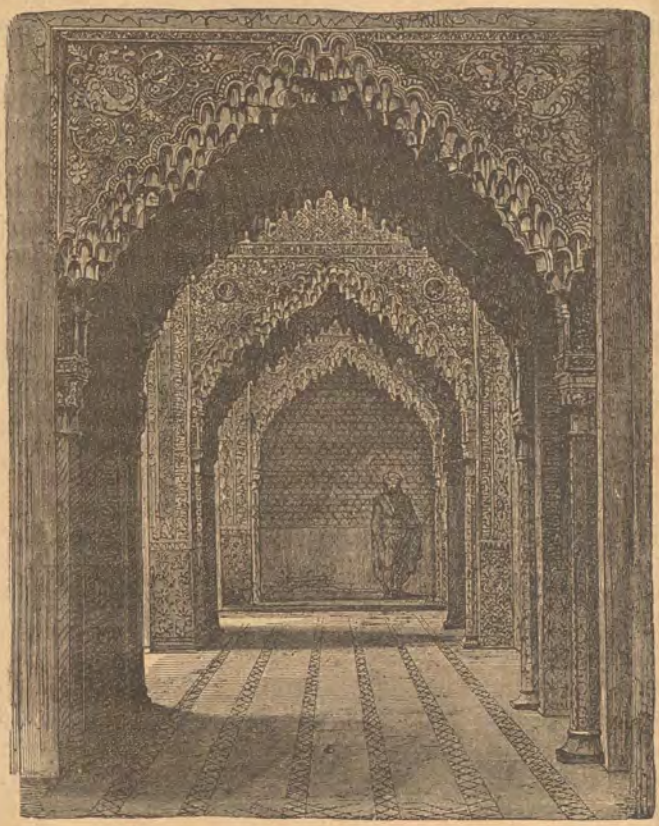
La Rauda fut, donc, le caveau des premiers sultans de Grenade avant qu'on n'édifiat la Cour des Lions, et les sépulcres étaient placés au-dessus de l'étage, en sorte qu'ils furent détruits et bouleversés par les conquérants peu de temps après qu'ils furent arrivés.

Salle de la Justice.

Pour la décrire, nous allons reproduire une partie de ce que nous avons déjà dit et publié, à l'occasion des peintures, dans la *Revue d'Espagne*.

Hurtado de Mendoza dit que Bulhaxix trouva l'alchimie et que grâce à l'or que l'on fit par son moyen, on put embellir les palais, ceindre la ville d'une triple muraille et construire l'Alhambra avec ses murs d'or et de pierreries. Il n'est guère besoin de fabriquer de l'or ni de trouver les perles et les amathystes dans ces murs pour croire que l'effet qu'ils devaient produire, lors de leur construction put donner lieu à toute sorte de fantaisies. Des traces de couleurs et d'or jaillissent de toute part et tous les ornements de la Salle de la Justice le conservent plus ou moins.

C'est une charmante nef composée de trois coupoles principales plus élevées et de cinq autres beaucoup plus petites, flanquée par trois élégantes portes qui communiquent avec



Salle de la Justice.

la Cour des Lions. Trois autres arceaux, plus sveltes et plus classiques se dressent sur les façades principales des trois départements carrés et éclairent trois Kubbas ou

Alhamies couronnés de toits cannelés où sur un fond de maroquin se font admirer de singuliers ouvrages de peinture de couleurs et de dessins que n'ont pu effacer cinq siècles d'oubli et d'abandon. La décoration moracabe de ces divans nous rappelle quelque chose de la cathédrale de Cordoue dans ses arceaux étroits dans leur saillie. Ce fut sans doute le résultat de quelque tribut payé en corvées par les artistes de l'Alhambra à ceux de cette grande mosquée. Les toits de stalactites (1) rendent fantastiques les grottes à filtrations calcaires, enveloppant de capricieuses fantaisies les demeures de ces pavillons, avec leurs coupoles parsemées de claires-voies et leurs larges frises où s'enroulent les écussons alhamars parmi les légendes et les devises chrétiennes des rois qui conquérirent tant de fameux ouvrages.

Depuis 1496, ces remarquables salles qui dressent hardiment leurs sveltes petites coupoles, se connaissaient déjà sous les dénominations de *Salle du Tribunal, du Conseil* et *des Portraits,* dans les chroniques de Mendoza et de Pulgar, acceptées du reste, par Argote de Molina et Lozano. Mais quelques auteurs modernes, s'appuyant sur la coutume des rois mahométans et de nos monarques, depuis Don Pedro jusqu'aux Rois Catholiques ont établi, avec des preuves suffisantes, que jamais les salles de justice ne se trouvèrent au fond d'un harem, car elles se trouvaient toujours aux portes d'un château fort ou aux portes des palais des rois; et que par conséquent, le nom donné à cette salle ne pou-

(1) Nous devons citer ici un délicieux passage du Coran qui garde quelque rapport avec l'idée suggérée aux arabes de disposer les toitures à la manière de grottes naturelles de stalactites, dont on voit encore des tracés même avant la naissance de leur Prophète. On raconte qu'ils viennent à être comme un souvenir de la caverne de Tur, où les araignées avec leur toile, les abeilles avec leurs rayons de miel et les colombes avec leurs nids, en masquèrent l'entrée pour cacher la retraite de Mahomet, lorsqu'en fuyant des coreiscites, il se réfugia en Abyssinie.

vait avoir cette destination à moins que, sous les nazarites elle n'eut servi de divan où se reunissaient les grands fonctionnaires et les *catibes* pour traiter sur les affaires de l'Etat. On n'aurait point dû non plus l'appeler *des Portraits des Rois*, parce qu'on n'y voit point les portraits de tous ceux qui se succédèrent à Grenade avant 1.400, ni les couleurs de leurs habillements ni les dispositions de leurs barbes ne coïncident avec les devises des blasons qu'ils adoptèrent, ni avec les vêtements noirs et rouges avec franges de couleur, privatifs des premiers sultans ni avec les costumes vermeils à franges noires que la règle et l'usage général ont assigné aux dynasties régnantes des Abassides.

Il nous sera difficile d'écarter la croyance que ces peintures ne pouvaient point avoir été éxécutées par des artistes mahométans, en s'appuyant sur le texte de la Surate qui défend aux descendants d'Agar d'imiter les formes naturelles et de les représenter sur des marbres et sur le stuc; mais ce ne sera pas aussi difficile si l'on réfléchit que ceux qui façonnèrent des sculptures d'hommes et d'animaux et fondirent des bronzes comme nous en avons vu (1), ne pussent point s'être imposé la défense de ne point peindre ce qu'ils reproduisaient en sculptures de mille manières. De là, la supposition dimane que quelques captifs chrétiens durent être les auteurs des trois ouvrages, pour être les seuls à cette époque qui exerçassent cette profession, pouvant interpréter le style gothique et romain des édifices qu'on y voit dessinés.

Dans le XIIe siècle, on peignait en Italie les tournois

(1) Le célèbre peintre Fortuny possédait un lion de ce même métal, qu'il acquit en Espagne, et la Commission des Monuments de Grenade a acquis également quelques bronzes de cette même époque, trouvés à Atarfe. Nous avons vu également des boîtes arabes en bronze niellé d'argent, figurant des parties de chasse, des danseuses, des chevaliers, etc., qui d'après les inscriptions qu'elles portaient, avaient été données en présent par un roi africain au roi de Grenade.

d'aprés le style oriental parmi des figures grotesques d'animaux, pour couvrir les murs des palais; mais on ne manquait pas d'y remarquer une certaine correction de dessin et certain désir d'imiter le naturel des actitudes et des mouvements, qui sont, comme art, des œuvres supérieures, aux ouvrages de l'Alhambra, bien que ces derniers fussent bien plus anciens. Dans les livres de miniatures du roi Modus, du XIIIe siècle, il y a des parties de chasse qui ont également ce même caractère, avec des oiseaux et des sangliers, où les arbres, les chevaux, les écuyers se trouvent arrangés et disposés de la même manière que sur les peintures de la voûte du côte droit. Il est vrai que les harnais diffèrent en grande manière, mais les cavaliers sont vêtus d'après leur style, cotte serrée et capulet à la manière de Gaston Phœbus dans ses parties de chasse au sanglier, où l'on retrouve ces mêmes cavaliers, comme faits tout d'une pièce et qui, en vérité, ont plus d'expression; il en est de même de ceux du manuscrit Lancelot, dans la scène des chevaliers de la table ronde, du XIVe siècle. Et quant aux peintures faites par des chrétiens à l'occasion du voyage de Charles IV de France, qui appartiennent à la même-époque, n'offrent-elles pas par hasard une différence remarquable dans la manière de ployer les étoffes, dans les cheveux et dans les mains d'avec la raideur et la fixité de membres qui se voient sur les voûtes, où c'est à peine si l'on aperçoit passer la silhouette noire que trace le dessin et les diverses couleurs qui remplissent les espaces?

Sur les figures de la voûte du centre (1), qu'est-ce qui nous donne à connaître si ce sont des portraits des rois qui s'étaient succedés à Grenade, durant cette époque? Aucun

(1) Cette vignette, ainsi que trois ou quatre autres que nous avions dessinées pour cet ouvrage, ont été reproduites de nos originaux dans le *Cahier sur le style arabe*, publié par D. Mariano Borrell, à Madrid, en 1874.

signe ne les distingue entre eux: rien ne nous fait savoir que les personnages en question devaient se reconnaître, comme ce fut toujours l'usage et la contume parmi les sultans de l'Arabie et de la Perse, ni par le turban enrichi de pierreries en forme de cocardes, ni par les cercles d'or qui leur ceignait le front, ni par les ceinturons garnis de couleurs et dorés, ni dans les bracelets qui emprisonnaient la moitié de leurs bras, comme non plus dans les brillantes

Peintures de la Salle de la Justice.

poignées des épées qui leur ceignaient la taille; tout au contraire, en Orient, les arabes ont toujours pris dans leurs conseils, la même actitude d'ordre qu'on le voit ici; tandis qu'on représentait rarement les rois par pur respect à leur personne. Il n'était pas rare, au contraire, de reproduire les portraits des poètes, des devins, des conteurs, des bouffons et d'autres types dont fourmillaient les cours des Califes, qui prenaient grand plaisir à amuser les rois avec

leurs facéties, ainsi qu'on nous rapporte des califes Ben-Ahkam, Illah, Moavia, Abdul-Melik et de leurs successeurs, aïeux lointains des rois de Grenade.

Au XIVe siècle, époque où durent se faire ces peintures, l'art avait pris en Italie beaucoup plus de développement que cela ne paraît ici. Adrien d'Edesia peignit à Milan sur des murs, qu'on dorait et couvrait de bleu, des figures allégoriques de l'époque païenne, d'où avait déjà disparu ce profil noir qui formait le dessin des époques plus anciennes, ainsi que nous le prouvent les églises de la Cava, de Casuaria et de Subiaco, afin d'imiter exclusivement les mosaïques des byzantins, où campaient les couleurs flamboyantes, disposées en échiquier, en bandes et rosaces, arrangement qui ne laissait pas d'être encore bien plus bizarre que celui de l'Alhambra en fait de peintures, et au Xe siècle et les suivants, l'on peignait dans quelques cloîtres de couvents, des sujets de chasse, des centaures et d'autres motifs profanes arabesques, d'après ce que nons dit le Saint de Clairveau qui tonnait contre cet usage, qui se répandit également dans les monastères d'Espagne et dans ses moutiers gothiques; tout nous portant à croire qu'il pouvait bien s'être trouvés sur le territoire soumis aux Arabes des peintres qui auraient gardé cette tradition.

Il est donc avéré que la peinture existait comme art décoratif bien avant Cimabue, qui l'apprit des Grecs et que ses devanciers du XIIIe siècle ne furent que les reproducteurs exacts des types et des scènes orientales, bien qu'ils les appliquâssent à des monastères; mais celles de l'Alhambra découlaient proprement de cette souche, faites, comme elles l'étaient, par des arabes ou des byzantins, qui voyageaient alors en parcourant les principales villes d'Europe et qui résidaient, sans doute à Grenade, comme de bons musulmans qu'ils étaient, qui sans doute au commencement du XVe siècle n'en étaient point venus au point de peindre aussi bien que les italiens de l'époque de

Giotto et de Stéphani, dans les œuvres desquels se révèle un art qui tend à la Renaissance; tandis que dans celles-ci, faites bien préalablement, s'exprime un système de peinture hiératique en rapport au tracé de Théophile; d'autant mieux qu'on connaissait déjà la manière de dissoudre les couleurs avec de l'huile de lin, procédé qui ne se révèle dans aucun de ces similaires. Les peintures que nous voyons ici ne sont pas dues à de semblables procédés, si ce n'est qu'elles ont été faites à la colle ou au blanc d'œuf, vernies après avec l'huile de lin, ainsi qu'on le pratique encore aujourd'hui dans les églises russes; en sorte que, du temps de Thomas Guido et de Paul Ucello où l'on rechercha les règles de la perspective et des profils jusqu'en 1415, qui est la plus reculée antiquité que l'on peut attribuer à ces parchemins, la peinture avait déjà fait des progrès en Italie et en France suffisamment pour que l'on put attribuer à des chrétiens ces travaux qui ne peuvent se mettre en parallèle qu'avec ceux de l'époque de Masaccio, où commença à se former le royaume de Grenade et où la cour des Lions n'avait encore passé dans l'idée d'aucun architecte.

Les peintres espagnols dont parle Céan Bermudez et dont on peut encore voir les œuvres, n'offrent non plus rien de semblable à celles-ci; au surplus du style qui est différent dans sa plus grande partie, les décors et les peintures de la vieille époque qui existent à Tolède et à Cordoue, etc., sont de l'an 1418, comme celles de Jean Alfon, de la chapelle des Vieux Rois de cette cathédrale, d'un style religieux et d'un procédé complétement différents; les peintures de Rizzi, de Bourgogne et du piqueur Diego Copin n'offrent non plus rien de remarquable, bien au contraire, il parait que ce sont plutôt le produit d'un autre esprit qui avait sa tradition en rapport avec les principes de culture beaucoup plus morale et mystique et beaucoup moins assujétie aux croyances et aux influences orientales qui pertur-

baient les idées des espagnols convertis, dans ces époques de dominations successives.

Almonacid, maure converti de l'année 1460 piquait et peignait le retable gothique de la cathédrale de Tolède, en union avec des arragonais et des limousins mélangeant de cette manière l'art des peintres d'origine vraiment mauresque avec celui des écoles qui venaient de France et dont on avait déjà connaissance en Galice, Léon et Catalogne; et l'on reconnaissait déjà assez d'adresse dans l'art de peindre aux mahométans qui exercèrent leurs pinceaux dans les chapelles mudéxares qu'ils eurent à leur charge.

Dans les restaurations que nous avons faites en 1871, dans le but de les assurer et d'éviter qu'elles ne tombassent en morceaux, par suite des filtrations des pluies, nous avons pu voir qu'elles étaient faites sur cette espèce de bois qu'on nomme d'ordinaire, de peralejo (1), sur des planches de sept centimètres d'épaisseur sans couper de biais ni joindre en rainure, mais bien rabotées par morceaux de différentes grandeurs de manière à être disposées en ellipse, dont l'agencement prouve assez que la matière et l'ornement furent exécutés à Grenade; il n'est pas jusques aux clous qui unissent les planches qui ne fassent connaître que ce sont de ceux que les arabes forgeaient pour les constructions et qu'ils enduisaient préalablement d'étain afin d'empêcher que l'oxidation du fer ne put nuire aux peintures (2). Sur la surface concave des planches, une fois qu'on les avait bien rabotées, on étendait le cuir déjà mouillé pour l'amollir, appliqué à l'aide d'un fort enduit de colle et cloué sur tous les côtés avec de petits clous à tête carrée en forme de molette. Sur le cuir on étendait une couche de plâtre mât et de colle de la grosseur de deux mil-

(1) Espèce de peuplier tout particulier qui abonde à Grenade et dont la feuille est blanche à l'envers.

(2) C'était du reste un usage constant d'employer l'étain à étamer les ferrures des portes, ce qui leur donnait un air argenté.

limètres, déjà brunie et peinte en rouge, comme le bol d'Ar-

Détails des peintures de la Salle de la Justice.

ménie, pour pouvoir y dessiner avec un poinçon les objets peints; sans oublier auparavant que sur les fonds qui al-

laient être dorés en bas-reliefs, la couche de plâtre se trouve beaucoup plus épaisse afin d'obtenir les ornements au moyen de moules et sous une légère pression. Nous avons même remarqué sur quelques-uns des traits de poinçons opérant sur le plâtre endurci, des vestiges d'autres dessins sans ordre, parmi lesquels on voyait des formes de lettres arabes, mises là comme des signaux et des marques par l'artiste pour se diriger dans les travaux qu'il avait à exécuter, ce qui ne laisse pas d'être un nouveau repère en faveur de l'origine mauresque qui est l'objet de notre discussion.

Ces vôutes présentent un épisode complet d'un roman qui est facile à deviner, et qui se réduit à représenter le lion comme figurant bien symboliquement les amours d'un guerrier arabe esclave passionné pour une chrétienne de haute condition, qu'un astrologue mage, au moyen de ses enchantements tâche de lui enlever et qui est surpris par le chrétien qui paraît et tue le magicien, ayant pour résultat que le chrétien à son tour est tué par l'arabe en duel et à la vue de la dame: tout cela ayant lieu pendant que les seigneurs de l'Alcazar, jouent tranquillement au dedans du palais, ne se doutant guère de tout ce qui se passe au dehors. En même temps, d'autres chevaliers chrétiens, en costumes du temps de Don Jean IIe s'occupent joyeusement dans une partie de chasse à l'ours et au sanglier, qui constituait une des diversions favorites journalières des temps féodaux et qui servait d'occasion à beaucoup d'entreprises amoureuses.

Sur une autre vôute on voit en premier lieu et au centre une fantastique composition qui a beaucoup de contact sous plusieurs points avec l'autre peinture. Une fontaine se trouve au milieu à colonnes torses servant d'axe centrale et sur la plus petite de ses tasses un chien en haut en actitude d'attente. La forme de toutes les piles est octogone et la première qui est celle qui touche au sol porte sur ses huit angles des piédestaux en saillie laissant des panneaux avec

des carrés au centre où figurent des têtes de lions. La deu-

Peintures de la Salle de la Justice.

xième tasse d'où s'épanche également l'eau, se voit soutenue par huit enfants, représentant des anges, à chevelures

peignée, et de côté et d'autre se trouvent assises deux figures dont l'une est la dame qui dans l'autre tableau tient le lion enchaîné et l'autre un jeune homme qui semble être le même que celui du tournoi. On remarque à terre une espèce de bassin rempli de canards et de mouettes et des arbres sur l'un et l'autre pan avec des pommes de pin et des néfliers chargés d'oiseaux de différentes couleurs. En suivant sur la droite on voit un page sonnant une trompe, portant une chevelure frisée et bouclée, un capuchon, des braies courtes sevrées et des bottines, à la façon des costumes de la cour bourguignonne; ensuite il y a un cavalier surpris pas un ours qu'il parvient à blesser avec son épieu, tandis que des meutes de levriers et de chiens courants attaquent la bête. L'on aperçoit également entre le feuillage un jeune homme bu vant dans une cruche poreuse mais vêtu d'un costume si singulier que l'on dirait être du temps de Louis XIV.

C'et sur la voûte du milieu que les archéologues ont fixé le plus leur attention, quelques-uns supposant que ce sont les portraits de dix rois jusqu'au roi connu pour Abu-Said, le Vermeil, massacré par Don Pierre de Castille en 1362; et comme cela garde certain rapport avec les scènes qui se reproduisent sur les deux autres, qu'on peut bien attribuer aussi à la même époque, il est fort possible qu'avant qu'on n'exécutât ces peintures plus de dix nazarites n'avaient pas encore régné, et tout cela ferait coïncider nos études sur le temps où elles furent faites. Il n'existe point cependant de distinctif d'aucune sorte, au moyen duquel nous puissions déduire quels furent les dix rois en question. Et, comment ne devraient-ils point avoir de signes distinctifs, lorsque nous savons que les rois de Perse portent sur leur turban ou cafetan noir, en guise de cocardes, des étoiles, des verroteries dorées ou des cercles de couleurs, selon leurs généalogies, que les Califes de l'Arabie se distinguent par la couleur de leur turban, ainsi qu'on distinguait la ban-

nière du Prophète; que les turcs montrent la demi-lune sur leurs boucliers et sur leur front, que ceux d'Egypte, de Tunis et du Maroc se firent toujours reconnaître également par les couleurs dynastiques, leurs plastrons brodés et bien des fois les couronnes en forme d'anneaux, semblables à celles des rois de la Judée ou des anciens assyriens?

On trouve ici des distinctifs purement hiérarchiques, ce qui nous éloigne complètement de l'idée de croire que ce furent des rois, qui ne revêtirent jamais leurs manteaux sur deux couleurs, comme il était d'usage à cette époque entre personnes de rang et de distinction, fut-on musulman ou chrétien. Quant aux couleurs des barbes, l'on sait aussi que c'était un caprice des temps féodaux de les teindre comme marque de distinction, mais non d'une manière permanente; et le procédé connu sous le nom d'*alcatan onguent* n'était autre qu'une teinture faite avec deux ou trois herbes produisant une couleur rouge pour la barbe; tandis que la poudre de troëne n'était autre chose qu'une teinture noire pour les cheveux et pour les paupières, fait avec le tournesol, de l'alun et du noir de fumée de poix, le tout macéré dans de l'alcool à chaud, composition qui leur servait à se marquiller les yeux, les cils, les mains, les pieds et les ongles pour paraître plus jeunes et plus beaux, ainsi que les anciens égyptiens et les africains modernes.

Il est donc plus probable que ce que le peintre voulut représenter ici ce fut tout simplement un Mexuar ou Conseil arabe, parce qu'il n'existe aucune espèce d'analogie entre ces figures et les caractères des monarques que l'on y suppose représentés et qu'il faut ajouter à cela la particularité du nom que l'on donna à cette salle, depuis l'époque de la conquête, qui fut du *Tribunal*, préféremment à celui des *Portraits*, qu'on ne commença à lui donner que quelques années plus tard (1). Au surplus, nous nous inclinons à croire

(1) Hurtado de Mendoza dit dans son *Histoire de la rebellion*

que l'arrangement de cette salle enchaînée avec celle de la Cour des Lions, tant soit peu séparée du harem qui occupait les appartements d'en haut, fait soupçonner que c'était le lieu destiné aux conférences des rois avec leurs ministres et leurs capitaines, où l'on pénétrait par la porte isolée dont nous nous sommes occupés ailleurs, près du vestibule de ce troisième et dernier alcazar.

Aux deux extrémités, on trouve des écussons semblables à ceux de l'époque de Don Jean II avec bande sur gueule de deux serpents, avec deux lions placés au-dessous de chacun, assis et symétriques dans leur rigidité comme deux sphinx graves; ce qui, tout en découvrant clairement l'époque chrétienne ne nous laisse nullement concevoir pourquoi l'on remarque à l'Alhambra un signe héraldique si différent de ceux qu'employaient les maures, accoutumés comme on l'était, depuis Mohamed I, surnommé Algalib-Billah (le vainqueur de Dieu) à voir toujours sur la bande de son écusson cette devise, et même antérieurement à tous les sultans andalous; sans compter que l'écusson arabe est toujours plus carré, tandis que celui-ci, comme également tous ceux qui sont placés sur les portes du château des autres peintures est plus triangulaire et ressemble à ceux qu'usaient les visigoths et la couleur rouge du fond est bien celle en usage parmi les maures grenadins dans leurs étendards et leurs emblêmes.

Ce qui s'était généralement tenu pour blason du temps du Califat ce fut une clef bleue sur champ d'argent; mais ce signe fut aussi celui des monarques grenadins qui n'avaient point ouvert avec la clef les portes de la Péninsule. Comment expliquer donc, dans le cas présent, le changement qui s'opère sur le blason et comment continue-t-on à symboliser

---

des Maures: «Royal séjour renommé... qu'augmentèrent depuis dix rois, successeurs (du fondateur) dont on voit les portraits dans une salle, quelques-uns d'entre eux reconnus, de notre temps, par les vieillards de la contrée.»

la clef, en la représentant gravée sur les claviers des arceaux des châteaux et des alcazars?

A l'appui des preuves irréfutables, déniant que les dits portraits fussent de rois, il existe celle qui confirme que leur costume n'était pas rouge ainsi que le portèrent les nazarites qui ne variaient la couleur qu'en cas de deuil, qui était le noir, comme celui des chrétiens. Il résulte que le costume de Boabdil était rouge, à la bataille de Lucène (1), et que suivant, chez les monarques grenadins, l'usage des costumes rouges, l'histoire nous révèle que, par suite de la révolte des maures, Aben-Huméya fut investi des insignes royales par la simple prise de possession du costume rouge; et le même Ibn-Jaldun nous rapporte qu'on confectionnait des costumes de cette même couleur à Malaga et à Baeza, avec les figures des rois peints sur les devants à l'exemple de ceux de Syrie; et comme il n'y a, par conséquent, qu'une seule image représentée en costume rouge parmi toutes les figures qui y sont exposées, quoique l'on voulut supposer que ce fut le seul portrait du roi, celà est encore un point douteux pour nous, puisque, d'après Al-Makkari, les rois grenadins n'usaient point le turban ou l'imamat, et depuis la première de ces figures jusqu'à la dernière toutes le portent sans exception, tandis que ce même auteur nous déclare formellement que c'etait le seul privilège des ulémas et des autres docteurs de la loi dans tous les cas; ces seuls rapports tranchent une fois pour toutes la question pendante.

En dernier lieu, sur un écusson ou bouclier qui pend au bras d'un des chevaliers des autres peintures, on remarque un signe héraldique de trois colombes blanches sur champ rouge qui appartient à la famille des Acejas, d'après l'auteur de l'*Histoire de Galice* (2), dont l'emblème ne doit point se

(1) On le conserve chez le marquis de Villaseca.
(2) Argote de Molina dans son ouvrage *Noblesse d'Andalousie.*

confondre avec l'écusson des Huete qui portaient colombe blanche sur champ bleu. Ainsi donc il faut chercher l'épisode dans les antécédents nobiliaires de cette maison et il ne sera guère difficile de résoudre le problème que nous avons présenté et de signaler la maison qui mena à bonne fin les entreprises contre les maures andalous.

Pour en finir, nous ne citerons qu'un extrait d'Ibn-Jaldun, publié par l'Institut de France (1) qui prouve que les chrétiens de Castille et de Léon se nommaient galliciens par les arabes, raison pour laquelle on cherche la noblesse des Acèjas dans l'histoire de Galice, de ces Acèjas, dont l'écusson se distingue dans ces tableaux comme des chrétiens qui vivaient sur les confins des Andalous; de plus les arabes imitaient les dits galliciens arrivant même à peindre des images ou des simulacres de figures, *atamadil*, en dehors des murs et au dedans des édifices. Au surplus, ce même auteur (2), qui censurait ces mêmes imitations chez les ara-

(1) Institut Impérial, tome XVIe, page 267, texte arabe.

(2) Le très savant Don Aurélien Fernandez Guerra nous dit «que ce fut un grand motif de chagrin et de scandale pour le fameux Ibn-Jaldun, à son arrivée d'Afrique à la ville du Génil, en 1363, de trouver des portraits et des tableaux d'aventures romanesques, sur des cuirs bien préparés, sur des toiles et des panneaux, ornant les toitures, les plafonds et les murs des palais royaux et des demeures de presque tous les citoyens», ce qui nous démontre que les peintres ne pouvaient pas être seulement les chrétiens, mais qu'il y avait beaucoup de maures qui apprenaient également à les imiter et que les maîtres peintres etaient d'origine byzantine, ainsi que la plupart des habitants; il y avait aussi beaucoup de chrétiens, mais en bien moindre nombre qu'on l'affirma, au concile de Vienne en 1311, parce qu'après la conquête de cette ville par les rois Catholiques la plus grande partie des habitants était composée de maures vraiment croyants, qui parvinrent même à se soulever pour la défense de leurs coutume set de leur foi.

Le même Fernandez Guerra ajoute: Je trouve que c'est une erreur historique d'avoir pu supposer qu'en Espagne, les chrétiens et les mahométans fussent des voisins irréconciliables, sans que des plages pussent les diviser ainsi qu'il arrive avec celles qui séparent la terre de la mer. Tant sur les territoires libérés par la croix, ainsi que sur ceux qui se trouvaient asservis par le Coran ils vivaient tous réunis,

bes, ne nous a pas dit que c'était l'œuvre des chrétiens renégats ou d'étrangers, il se garda bien de le faire; tout au contraire, il déploya la plus sévère critique contre la nation muslimique, comme le résultat de la prédomination chrétienne qui se laissait déjà sentir de toutes parts.

Salle des Deux Sœurs.

En passant par une superbe porte enrubannée et parfaitement ouvragée, nous pénétrons dans un appartement dont la gentillesse et la splendeur ne sauraient être mieux décrites que comme le firent les arabes dans les vingt-cinq vers gravés sur un beau socle de faïences de couleurs.

Sur l'un et l'autre côté et avant de poser les pieds sur les seuils de marbre de cette salle, on trouve un étroit corridor ou couloir qui montait aux appartements d'en haut et aux menacirs, en prenant sur la droite, et en prenant à gauche à un petit *megle* ou boudoir, d'un usage particulier. La porte d'enlacement ferme l'issue dans la cour, tout en laissant dans la chambre une complète indépendance, ainsi qu'on le voit également dans les autres chambres parcourues, les cours pouvant de la sorte être visitées sans communication aucune avec les chambres du harem.

Lisons les inscriptions pour mieux comprendre la beauté incomparable de ce séjour:

«Je suis le jardin qui paraît le matin orné de beauté:

---

selon leur religion différente, chrétiens, juifs et musulmans. Des chevaliers d'un royaume se rendaient possesseurs des domaines d'un autre royaume et y fixaient leur résidence, ou bien se mettaient à son service, etc., etc., et cette opinion si illustre vient de la sorte à l'appui de celle que nous avons émise sur les rapports, les relations et le commerce familier qu'il devait y avoir entre des familles si différentes, ce qui sans doute a produit l'épisode romantique que représentent les deux peintures précitées.

contemple attentivement ma beauté et tu trouveras l'explication de ma condition.»

«Je rivalise en splendeur à cause de mon maître et seigneur le prince Mohamed avec tout ce qui a existé de plus noble de tout ce qui est passé et de tout ce qui viendra.»

«Que ses splendides édifices surpassent, donc, pour Dieu, en heureux présages, tous les édifices.»

«Que d'endroits délicieux s'offrent à la vue! L'esprit d'un homme de douce condition y verra réalisées ses illusions.»

«Les cinq pléiades cherchent ici souvent un refuge pour la nuit, et l'air nuisible s'y lève le matin doux et délicieux.»

«Il y a une coupole admirable qui a peu de rivales, où l'on trouve des beautés cachées et des beautés à la vue.»

«La constellation des Gémeaux lui tend la main en signe de salutation et la lune approche d'elle pour causer secrètement.»

«Les étoiles resplendissantes désireraient y séjourner et n'avoir point de cours fixe sur la voûte céleste.»

«Et sur ses deux galeries, à l'exemple des jeunes esclaves, s'empresser à lui rendre le même service que celles-ci lui prêtent (1).»

«Il ne faudrait point s'étonner que les brillantes étoiles abandonnassent leur hauteur et passassent leur limite fixé.»

«Et qu'elles restassent aux ordres de mon maître, pour son plus grand service en atteignant un plus grand honneur.»

«Il y a ici un portique, doué de splendeur si considérable que le palais y surpasse même la voûte du ciel.»

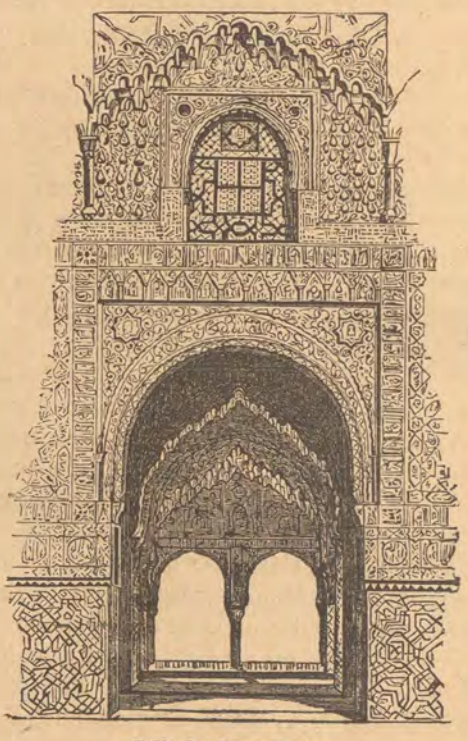
«¡De quelles parures, ne l'as-tu pas orné! (Grand Dieu!) Parmi ses ornements il y a des couleurs qui font même oublier celles des précieux vêtements du Yémen.»

---

(1) Est-ce que ce verset serait la cause du nom de Deux Sœurs qui lui a été donnée.

«Combien d'arceaux s'élèvent sur sa voûte sur des colonnes qui paraissent baignées de lumière.»

«Tu croiras que ce sont des planètes, qui roulent sur



Salle des Deux Sœurs.

leurs orbites et qui obscurcissent les claires splendeurs de la naissante aurore.»

«Les colonnes renferment toute espèce de merveilles. La réputation de sa beauté, qui est arrivée à devenir proverbiale s'envole dans les airs.»

«Et il y a du marbre resplendissant qui répand sa lumière, et son éclat éblouit tout ce qui était enveloppé de ténèbres.»

«Lorsqu'il brille blessé par les rayons du soleil, tu croiras que ce sont des perles, malgré leur grandeur.»

«Nous n'avons jamais vu un palais de plus haute apparence, de plus clair horizon, ni d'ampleur mieux arrangée.»

«Nous n'avons jamais vu de jardin plus agréable pour la floraison du plus aromatique parfum, ni pour la bouté des fruits les plus exquis.»

«Il paie au double et au comptant la somme que le cadi de la beauté lui a signalé.»

«La main du Zéphyr se replit dès le matin des éclats de lumières dont elle a assez pour le paiement.»

«Les rayons du soleil remplissent l'enceinte du jardin, autour de ses rameaux le laissant tout paré.»

Les autres inscriptions citent le nom d'Abu-Abdillah, et d'autres encore ne sont que des versets du Coran et des salutations à l'usage de celles qu'ils accoutumaient à mettre.

Toutes les chambres de cette salle n'étaient que des appartements de femmes distinguées qui vivaient avec indépendance, au dedans du même harem, et de là vient sans doute que la tradition se soit étendue que deux sœurs captives y eurent leurs demeures, et qu'elles moururent de jalousie, en contemplant de la fenêtre de leur chambre mauresque les scènes amoureuses dans le jardin des Dames; la porte de la chambre mauresque de gauche, que nous avons découverte en 1870 était celle qui communiquait secrètement avec les chambres du sultan et les bains.

Cette salle offre à la vue, comme dignes d'appréciation, les faïences épéronnées du genre le plus pur du soubassement, d'une complication assez difficile d'arrangement et de dessin, et l'on ne sait quoi l'on devrait admirer le plus de la finesse du vernis qui les recouvre ou de la surface lisse de chaque morceau de diverse couleur; personne n'ig-

norant du reste la difficulte qu'il y a à façonner cette faïence dans ces mêmes conditions (1). Nous avons examiné la manière de les façonner et nous trouvons que chaque pièce a du être ouvragée en employant le ciseau et la lime jusqu'a ce qu'on a pu l'incruster avec la perfection qu'on y remarque.

La voûte est ce qu'on peut trouver de plus étendu en fait de suspension de pendants dont la hardiesse de construction cause de l'effroi et dont on ne peut calculer dûment tout le travail qu'en supposant qu'elle pend d'une carcasse en bois soutenue sur ses supports.

Don Diègue de l'Arco entreprit la restauration de cette salle en 1705 (2) et l'on en découvre encore les traces dans ces endroits qui manquent de couleurs anciennes. En 1691 on répara les mosaïques sur les ouvertures des portes. En 1622, on sentit un léger affaissement dans les deux concavités du deuxième corps décoratif qui subit une restauration immédiate, en remplaçant les traverses de madriers de la maçonnerie du milieu. Ce département se conserve en meilleur état que beaucoup d'autres, et l'on n'aurait pas de peine à trouver des traces des premières peintures qu'on y appliqua non moins que de la délicatesse de ses dessins; mais ce qui cause sur tout de l'admiration c'est que l'ornement s'y adapte comme dans nul autre endroit à la construction; on ne saurait rien en enlever ni rien y changer sans détruire de fait toute l'unité de sa composition, si admirablement distribuée. D'après le dessin géométrique de ses arcs boutants elle ne saurait être ni plus grande ni plus restreinte, tout y est emboité comme un damier et un jeu d'échecs, et pour la construire, il fallut imaginer, l'ensemble en même temps que les détails et la manière la plus cou-

(1) Nous avons vu des mosaïques de la même espèce qui n'étaient que des imitations faites à Londres, à Paris et à Berlin, où chaque pièce offre une convexité différente.

(2) D'après la 28e liasse des Archives.

venable de faire entrer l'ensemble dans les plus minutieux détails, ce qui n'est pas de rigueur dans les autres genres d'architecture, où il reste toujours quelque chose qu'on laisse à l'imprévu; On attribue à Aben Zemcid la direction de cet édifice.

Belvédère de Lindaraxa.

On traverse une antichambre qui a une belle voûte d'admirable combinaison et l'on pénètre dans un petit appartement qui se nommait de *Daraxa* en 1622, et dont nous voyons le nom qu'elle porte aujourd'hui sur des documents qui l'attestent à partir de cette date. Il signifie en arabe lieu pour entrer ou pour monter; mais les poètes, à partir du XVIIe siècle et dans la suite, supposent que c'était le nom d'une sultane favorite qui passait ses journées dans cette délicieuse demeure, ce qui ne laisse guère d'être une tradition qui a pour fondement le nom de la sultane Aixa, porté par plusieurs reines dont ce séjour aurait été tenu pour un lieu préféré (1).

Qu'on remarque bien l'arceau de l'entrée, de fastueuse inspiration; rien de plus élégant ni de plus riche, sans manquer toutefois de la délicate simplicité qui ravit celui qui le contemple. Le R. P. Echevarria assure que dans l'épaisseur des arceaux il existait des niches, comme dans tous les autres endroits; mais nous pouvons assurer que l'ornementation de ce lieu n'a jamais souffert de modifications.

L'on remarque le surbaissement de l'arceau et des fenêtres d'à côté dont la disposition permettait de pouvoir se pencher à terre pour regarder les jardins. La plupart des ornements des murs sont coufiques. Une aussi précieuse structu-

(1) Lindaraxa décomposé, c'est la maison d'Aixa.

re se trouve couronnée d'un travail à jour, dessiné sur bois où l'on avait mis des verres de couleur dans les interstices (1). Le jour terne projeté par ces ornements et produit par les verres de couleur, donnait sans doute à ce séjour un aspect sublime. A cet effet, on avait couvert les espaces clairs d'épaisses jalousies en bois qui voilaient la lumière du jardin, ce qui mettait un certain relief de tons qui s'harmonisaient parfaitement avec les couleurs des parois, faisant ressortir toute la vigueur de leur intonation sur les transparents des plafonds qui paraissent aujourd'hui un peu forts. Les quatre murs de cet admirable belvédère se composent d'arceaux surhaussés doubles et triples sous un centre qui leur est commun et celui du milieu de l'entrée contient les plus belles figures en triangle qu'il y a dans tout l'Alcazar, avec une courbature festonnée qui régularise les ouvrages sculptés mocarabes de ses intrados en petites coupoles. Les faïences de couleurs sont très fines et révèlent des ouvrages de patience qu'on ne saurait décrire. Son dallage est une suite de tapis formé des mêmes mosaïques de l'entrée et tout y respire un enchantement et un mystère voluptueux, qui n'a rien de semblable dans tout l'Alcazar.

De la fenêtre du centre l'on voyait la rivière Darre, avant qu'on ne construisit la Cour des Orangers, après la conquête.

En 1853, on affermit les murs en dehors, pour contenir la ruine que nous avons signalée dans l'antichambre immédiate. On y remarque deux précieuses fenêtres à arcs qui s'ouvrent sur la cour indiquée, et les arabesques en dedans des murs gardent bien leurs couleurs primitives, principalement sur leur belle toiture. Les spacieux espaces lisses de cette antichambre, ainsi que nous l'avons indiqué à propos d'autres tout à fait analogues, se couvraient

(1) Nous en avons trouvé, à l'occasion de nos travaux et nous en gardons quelques fragments.

par les arabes de tapis et de cuirs ouvragés ou de panoplies de diverses couleurs où l'on mettait des perches à crochets pour y suspendre des vêtements, des armes ou d'autres objets. Les deux portes de ses extrémités sont modernes, l'édifice fermant de ce côté, sans autre communication que celle du centre.

Voici les plus remarquables inscriptions de cette petite chambre :

« Tous les arts ont contribué à m'embellir et m'ont donné leurs splendeurs et leurs perfections ».

« Celui qui me verra, croira que je suis une épouse qui s'adresse à ce vase et lui demande ses faveurs ».

Lorsque celui qui me regarde contemple avec attention ma beauté, sa vue même démentira sa pensée ».

« Et il croira, en voyant les tièdes rayons de ma splendeur, que la pleine lune a fixé ici son auréole, quittant son séjour pour le mien ».

Dans un autre côte on lit :

« Je ne suis pas seule, car d'ici on contemple un jardin admirable ; jamais on n'en a vu d'autre égal au mien ».

« Ce palais-ci est de cristal ; celui qui le regardera se figurera que c'est un Océan terrible et en sera effrayé ».

« Tout est l'ouvrage de l'iman Ebn Nasr. Que Dieu garde sa grandeur pour tous les rois ».

« Les aïeux atteignirent la plus grande noblesse, car ils donnèrent l'hospitalité au Prophète et à sa famille ».

Ensuite on trouve autour des fenêtres, en vers tawil, ce poème.

« L'air frais répand ici avec profusion son haleine embaumée. Le vent est salutaire, le souffle du vent est doux ».

« J'ai réuni toute sorte de beautés à un tel dégré que les étoiles voudraient même me les enlever et les emporter à leur haute sphère ».

« Je suis dans ce jardin comme un œil plein de joie et la pupille de cet œil est en toute vérité notre seigneur ».

« Mohamed le glorifié par sa valeur et sa générosité, celui de la renommée la plus illustre, celui de la rectitude la plus distinguée».

« La lune de la bonne étoile resplendit sur l'horizon de l'empire; ses signes sont durables et son éclat est brillant et lumineux».

« Ce n'est plus qu'un soleil qui s'est fixé sur cette demeure et dont l'ombre est profitable et salutaire».

La capitale de l'empire contemple d'ici combien de fois elle se montre splendide et combien elle brille sur le trône du Califat» (1).

«Et il lance son regard vers l'endroit où les Zéphyrs folâtrent, et il revient content des honneurs qu'on lui rend.»

«Il s'offre dans ces jardins tant de douceurs à la vue, qu'elles charment les regards et suspendent l'intelligence.»

«Une orbe de cristal montre ici ses merveilles. La beauté se trouve gravée sur toute la surface qui déborde de richesse.»

«Les couleurs et la lumière sont disposées chacune de telle manière, que si tu le veux, tu pourras les regarder comme des choses distinctes ou bien analogues.»

Il y a beaucoup d'autres inscriptions qui ont trait à Mahomed V mais sans aucun intérêt archéologique ni littéraire (2).

---

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de fixer l'attention sur ce vers qui soutient notre opinion à savoir que la Cour de Lindaraxa, que l'on aperçoit de ces fenêtres, n'existait pas anciennement. On voyait en effet du Belvédère presque toute la ville ainsi que la rivière Darro. Le palais de ce côté terminait dans ces murs extérieurs.

(2) Il y a beaucoup de difficulté à bien interpréter la traduction des inscriptions arabes, d'après ce que nous avons remarqué par les versions qui en ont été faites par des orientalistes fort compétents. Mr. Comandari, personne née à Damas et grand connaisseur de la langue classique, nous a dit dernièrement qu'il peut y avoir dans les inscriptions une autre signification, en raison à la combinaison des lettres qui expriment les dates et les noms des artistes, qui ne se

Jardin et fontaine de Lindaraxa.

La cour que quelques-uns nomment de Lindaraxa et d'autres des Orangers, a dans son centre une fontaine moitié arabe et moitié renaissance, terminée par une tasse ou coquille circulaire évasée portant dans son rebord une inscription a moitié effacée par le passage de l'eau, dont le texte interrompu dit ce qui suit:

«Je suis en vèrité un orbe d'eau qui se montre aux hommes, dans toute sa limpidité et sans aucun voile.»

«Son eau, comme des perles liquides, court à travers la glace... plus grande... admiration.»

«L'eau s'éloigne de moi de telle manière, que je ne suis... avec celui qui se cache.»

«Comme si moi et ce qui... de la fontaine... qui court.»

«Un morceau de glace, dont une partie se réduit en eau et dont une partie ne se réduit point en eau.»

«Lorsque surnage... un orbe plus élevé que tous les rangs des étoiles.»

«Comme si tout ce qui se montre en moi, était une coquille et comme si la réunion des perles étaient ces gouttes... les félicités... tard.»

«Le vaillant, celui de la race de Galib.»

«Etoiles resplendissantes de bonté des fils de la prospérité, des bienheureux, séjour délicieux de la noblesse.»

«Ils proclamèrent la vérité des fils du *Kiblah*, de la race de Jazrech et secoururent le Prophète.»

«Saad... fit briller toutes les ténèbres.»

---

trouvent dans aucune autre partie de l'édifice, ce qui se trouve bien être l'algèbre de l'alphabet arabe. On trouve en Syrie des légendes qui renferment ce double sens.

«Les contrées dans la sûreté perpétuelle... et en défense du royaume; de dignité rehaussée.»

«Je possède le plus illustre degré en beauté. Ma forme causa de l'admiration aux savants.»

«On n'a jamais rien vu en Orient ni en Occident chose meilleure que moi.»

«Et si non... royaume... avant parmi les étrangers et non parmi les arabes.»

On n'a point de preuve positive d'où peut être venue cette fontaine. La cour de deux tribunaux dont parle Marmol n'est autre que celle de la Mosquée aujourd'hui, et elle avait une fontaine au milieu qui n'existe plus; bien que ce ne fut point de cet endroit, l'inscription se rapporte à l'époque de Mohamed V et la construction de la Cour de la Mosquée est bien antérieure à ce monarque. Serait-ce peut-être la fontaine arabe que l'on mit en vente en 1667, avec quelques colonnes provenant de la maison du marquis de Mondéjar et qui ne se vendirent point, faute d'acheteurs? Mais attendu que l'inscription se rapporte a un océan d'eau, de grande étendue, nous ne croyons guère probable qu'il put se référer par allusion au bassin mauresque que ce palais avait devant le portique, parce qu'il devait arriver que la fontaine fut déjà placée dans ce lieu, lorsque ces translations s'effectuèrent. Nous nous en tenons donc à supposer que la coupe de la fontaine dont il est question n'est point de l'alcazar, mais de quelqu'un de ces innombrables palais qui existaient à l'Alhambra, non loin de celui-ci.

Toute la cour est moderne et ses cloîtres et ses salons du temps de l'Empereur Charles Quint, ainsi que l'indiquent les plafonds cloisonnés greco-romains de ses salles hautes, où l'on voit deux élégantes cheminées avec des attributs sculptés du temps de l'empire. Ces appartements étaient préparés pour recevoir des riches tapisseries flamandes et furent plus tard peints à l'imitation du belvédère. L'appartement célèbre des Fruits, le dernier de la galerie, fut habité par diffé-

rents monarques et devint dernièrement le logement du célèbre poète Washington Irving, qui composa ses meilleurs œuvres dans cette retraite. Dans les berceaux de la cour, on remarque une collection de colonnes arabes, qui, d'après les manuscrits qui traitent des eaux de Saint-François, furent de la propriété de ce monastère quand il était mosquée et lieu de sépulture, avant la conquête, ainsi que bien d'autres pierres qui ont disparu.

Cette cour facilité l'accès à plusieurs salles voûtées qui se trouvent au-dessous de celles des Deux Sœurs. Dans celle du centre, on observe l'effet acoustique du son qui se transmet par les conques sphériques des courbes et se répète dans les croisillons des voûtes, ce qui lui fit donner le nom de la Salle des Secrets *(de los Secretos)*, unique intérêt qui engage à la visiter. En somme les berceaux n'existaient pas du temps des arabes et à leur place, il y avait un vaste jardin où se trouvait sans doute placé le bassin et la fontaine, d'après les inscriptions gravées sur la coupe en question.

Cour de la Grille.

Si nous devons faire mention de cette cour, c'est seulement pour déclarer la tradition dépouillée de vraisemblance, en supposant que la grille qu'il y a sur les deux côtés ne serait autre que celle qui servit de prison à la reine Doña Juana. Cette reine ne se vit jamais atteinte d'aliénation mentale qui put l'obliger à être enfermée par force d'une manière aussi cruelle et inhumaine. En 1561 on appelait la chambre haute d'à côté, le Garde Joyaux de la reine et cela se trouve conforme à ce que dit Argote; que la grille ne fut placée que pour sauvegarder la vaisselle du service royal, l'an 1639.

On trouve dans les galeries des chapiteaux de forme an-

tique et de pure dégénération de la forme byzantine qui se rapproche de nouveau de l'architecture hispano-mahométane du XIIe siècle. Ces colonnes sont remarquables et durent être rapportées à cette place d'autres édifices beaucoup plus antiques marquant bien une transition dans le goût arabe et tendant à réaliser la forme cubique qui se détermina franchement sur les chapiteaux de la Cour des Lions. Les inscriptions de ceux du corridor d'en haut où l'on en trouve deux fort beaux à pendants, ne sont autre chose que les légendes surate 11, verset 90 et surate 65, verset 3e.

Sur la vôute, au-dessous de la tour de Comareh, il y a deux statues (1) et un médaillon qui représente la fable de Jupiter et de Léda. Les trois sculptures sont assez mauvaises et d'un travail intéressant présenté l'an dernier à la Commission des Monuments, il résulte que ces trois sculptures et celles de l'autel de la chapelle dont nous ferons plus tard la description, durent faire partie des pièces d'une cheminée qui s'acquît pour le palais à moitié du XVIe siècle (2).

Le peuple, toujours porté vers le merveilleux a crû trouver des trésors enfouis sous les monuments arabes. La rebellion des maures, les cruelles persécutions qu'ils essuyèrent, la terrible expulsion qui depuis les extermina ont donné l'occasion de trouver beaucoup de joyaux, de livres, d'amulettes et de monnaies qui ont fait la fortune de quelques familles; mais ce qui se trouvait facilement dans les villages ou hameaux ne se rencontra jamais dans les palais royaux parce que les rois en s'en allant emportèvent avec eux tout ce qu'ils possédaient. Les vases pleins d'or, les coffres forts et tout ce qu'on a bien voulu supposer rencontré dans ces lieux, tout cela n'est qu'une grossière invention, car les statues ne peuvent être du temps des arabes et, par

(1) De Leval; faites expressément pour le palais moderne.
(2) D'après le rapport lu par Don Manuel Gomez Moreno.

conséquent l'ecriture mahométane qui révéla le secret du trésor ne pouvait se rapporter à ces figures.

Tous ces souterrains ne sont que des viaducs de circonvallation qui communiquaient avec les tours de l'Alhambra.

Boudoir de la Reine et Mihrab des musulmans.

On découvre de cet endroit un panorama délicieux; l'Albaicin, ancienne ville; les murailles arabes construites aux dépens de l'évêque Don Gonzalo; les maisons basses du quartier de l'Hajariz; le Séminaire de Saint Cécile, lieu de pieux souvenirs; les délicieux carmes (1), l'hermitage de Saint-Michel, sur le fort de l'Olivier, endroit dans lequel les mozarabes vénérèrent cette image, dès le temps de l'invasion; la vieille Alcazaba, derniers édifices élevés sur la montagne, première résidence des zeirites et aussi des premiers walies transportés d'Illibéris; le Généralife sur la colline à droite, en partie caché par la tour voisine des Dames décrite par Argote (2), et tout au fond de cette belle contrée se précipite le Salom (aujourd'hui la Darre) qui s'écoule de la montagne des myrtes et dont le sable roule de l'or, ainsi que nous le dépeint Marmol, jusqu'à mêler ses eaux avec le fleuve impétueux Singile ou Génil, avant de parcourir ensemble la délicieuse plaine de Grenade.

Cette tour ou minaret n'était guère disposée autrefois comme nous la voyons aujourd'hui. Le corridor qui l'entoure était alors hérissé de créneaux pointus; les petites fenêtres aux ventails croisés donnent sur le même terrain

(1) Vignobles, en langue arabe.
(2) Dans le IIIe volume qui est très rare.

qui contient le petit pavillon qu'on éleva au sultan Abul Hachach en mémoire de sa bienvenue (1). C'est là que ses côtés complétement découverts du côté de l'Orient permettaient aux Emirs de pouvoir espérer, en respectueuse attente, la venue du soleil, murmurant dans leur enceinte isolée la sainte prière du matin. L'inscription de la voûte et de la porte, sous laquelle se trouve aujourd'hui la tour; les salutations et les versets du Coran sur les colonnes et les cartouches de la salle basse; les dessins de ramages enjolivés sur les socles, qui forment les seuls exemplaires qu'il y a sur tout l'édifice, ne font que trop voir le but sublime de tout l'édifice. Les poternes aujourd'hui fermées par de mesquines lucarnes; les peintures de style pompéyen; la salle des parfums pour embaumer les vêtements des dames chrétiennes, enfin tout cet ensemble d'arabe et de la renaissance, jeté là confusément dans un pêle-mêle étrange et incompréhensible ont dépouillé ce minaret de son charme et de son caractère primitif.

Voici quelles sont ses inscriptions:

Sur la façade:

«A l'heureuse arrivée d'Abu Abdallah, fils de notre seigneur le prince des muslins Abul Hachach.»

Sur le plafond on lit:

«L'aide de Dieu et une grande victoire pour notre seigneur Abul Hachach, prince des muslins. Que ses triomphes soient magnifiques.»

Sur l'œuvre mahométane se trouvent gravées les traces des pinceaux italiens de la renaissance et bien que les murs soient détériorés, on ne manque pas de découvrir les précieux décors des raphaëlesques attribués à Jules Achille et à Alexandre, peintres méconnus en Italie mais qui apparaissent ici commes les auteurs d'un travail admirable en coloris, en délicatesse et d'un dessin peu commun. Il ne

(1) Ce que nous révèle, du reste, l'inscription de son entrée.

reste point de doute sur l'authenticité des auteurs en question, d'autant mieux que nous trouvons une liasse des archives de l'Alhambra, où l'on voit que Pierre Machuca, directeur des constructions du domaine royal, en fait de vieux ou nouveaux bâtiments, fait une taxation d'expertise en faveur du susdit Jules Achille, peintre d'imagerie, en 1546, et sur quelques-unes des clauses, il s'entrouve qui ont trait à ce qui se réfère à celles de la serre, comme on disait alors (1); et une autre liasse de la même époque nous fait connaître qu'un nommé Alexandre dont nous n'avons pu déchiffrer le nom présenta son compte au comte de Tendilla, réclamant paiement de peintures exécutées, l'an 1538; ce qui est étrange, c'est la différence de dates, à moins toutefois qu'il ne voulut parler de celles de la salle des Fruits et de ses murs qui furent peints également, du temps de Charles-Quint.

D'autre part nous avons eu occasion de consulter Mr. Morelli (2) sur le mérite de ces travaux et sur l'existence de

---

(1) Pierre Machuca qui fut chargé par le comte de Tendilla de faire la taxation de ce qui avait été exécuté par Jules Achille, peintre d'imagerie dans la Serre du domaine royal de l'Alhambra, taxa les ouvrages et les peintures du dit Jules de la manière suivante, le 23 mars 1546:

«Onze tableaux de grotesque et garnitures de tableaux et moulures, taxés pour quatre ducats et demi chacun, ce qui monte à quarante neufs ducats et demi.

Une frise grande de feuillage du romain, huit ducats.

Un morceau de boiserie de sept portes, six ducats.

Trois portes et une fenêtre peintes et vernies sur tous les côtés, le tout montant à douze ducats.

Deux autres frises de grotesques au-dessus des portes, six ducats.

Six cahiers d'or à dorure, dépensés et employés à dorer des garnitures et moulures: quatre ducats.

Pour appliquer et brunir ces feuillets d'or battu, quatre ducats.

Ce en foi de quoi il déclare le coût appliqué au mois de juin et montant à la dépense totale de trente trois... et soixante douze maravédis.

Numéro 60 de la même liasse.»

(2) Qui visita le palais accompagné de l'ambassadeur M. Layard,

ce peintre Jules Achille et il nous a assurés qu'il n'y eut point de peintre remarquable de ce nom en Italie au XVIe siècle à qui l'on put attribuer de si beaux exemplaires d'ornementation. Cette opinion respectable et les renseignements peu explicites que nous avons sous les yeux touchant ces comptes, puisque le même Machuca ne fait la taxation que de quelques peintures que nous voyons ici et que les plus belles et les plus délicates restent sans taxer, nous fait soupçonner que quelques autres documents des archives se sont perdus, documents où se trouvaient peut-être les noms d'autres peintres.

Par malheur l'empressement qu'ont toujours montré les touristes de laisser leurs noms gravés sur les murs des bâtiments qu'ils vont visiter, finira par détruire ces précieux ornements (1). Les loges ou *lochas* se trouvent dans un meilleur état de conservation parce qu'elles ont été peintes à l'huile, bien qu'on ait assuré tout le contraire; les tableaux de figures se trouvent plus confus, parce qu'ils ont été retouchés à la trempe, et les feuilles d'achanthe, les animaux fantastiques, les fleurs et les fruits, la grâce, en un mot, avec laquelle tout a été composé et arrangé, étendu sur les murs et sur les bords des portes, distinguent ces ouvrages de tous ceux qui s'exécutèrent en Espagne vers cette même époque.

Les tableaux qui figurent des batailles et des combats navals, qui se trouvent au premier appartement, ne nous étonnent point par cette perspective *cavalière* des époques de Giotto et de Cimabue; mais leur mauvais effet se trou-

---

en 1872 et nous entendîmes de sa bouche cette opinion si compétente.

(1) Depuis que nous avons pris à charge de conserver l'Alhambra, nous faisons de notre mieux pour éviter cette habitude lamentable,et à cet effet nous établîmes un second album de signatures, égal au premier dont nous fit présent un voyageur dans le même but en 1829.

ve compensé par la précision des détails qui se distinguent parfaitement et qui en font de véritables miniatures; c'est ainsi que sur les galions on peut voir les costumes des marins et des soldats et sur les paysages, la condition et le genre des édifices et des remparts.

Jusques tout récemment (1) on ignorait le sujet de ces tableaux et nous pouvons assurer aujourd'hui qu'ils représentent l'expédition à Tunis, qu'entreprit l'Empereur Charles-Quint, et qui fut aussi glorieuse pour lui dans ces moments que désastreuse dans la suite. En effet cette remarquable expédition contre Barberousse pour sauver le Bey de Tunis, effraya toute l'Europe, croyant qu'avec 400 vaisseaux et 40.000 combattants on pouvait conquérir l'Afrique; et Ortiz de la Vega dit: Charles se mit à la voile et entra dans le golfe de Tunis le 16 juin 1535. Depuis le temps des romains aucune escadre aussi forte et aussi considérable n'avait sillonné les mers. Un des tableaux représente le départ de l'escadre, vent en poupe, du port de Barcelonne et un autre l'arrivée au golfe que forment le cap de Ras-Adar et le cap Farina, à main gauche le Zafran et à droite celui de Carthage, où l'on découvre les ruines de cette insigne cité ainsi que dans tous les autres tableaux, où se trouvent également représentés le fort de la Goelette et la rade de Tunis.

On voit sur un autre, la langue de terre qui ferme l'entrée du golfe où se livra la première attaque pour prendre la tour de vigie et celle de l'Eau et l'on y découvre l'ordre du combat engagé entre les caravelles ou loutres et les galions et le débarquement qui s'effectua plusieurs fois pour prendre la position. D'un autre côté l'on aperçoit l'assaut à la Gaëte qui coûta si cher, ne pouvant passer inaperçues

(1) Notre illustre et savant ami Don Manuel Gomez Moreno présenta à la Commission des Monuments une explication bien détaillée de la signification de ces tableaux en 1872, et on accueillit de la meilleure façon ce travail.

les batteries, les formations des lanciers débarqués, l'incendie des forts retranchés et la remise du chef que livrèrent les captifs, ce qui donna l'avantage à l'empereur qui le paya si cher et fut si sanglant que ses soldats égorgèrent la plus grande partie des habitants de Tunis, pillèrent la ville et par crainte de Barberousse, durent retourner en Italie, laissant les Baléares exposées à la vengeance de ce grand pirate, pour qu'il les rasât complétement.

Pacheco, dans son *Art de la Peinture*, et Palomino, dans ses biographies assurent tous les deux que Jules et Alexandre furent les auteurs de ces peintures ainsi que de celles du palais. Du temps de Jean de Udino on ne cite point ces noms-là, mais il est certain aussi qu'avant 1533 Achille se trouvait à Valladolid appelé par Alonso Berruguete pour faire la taxation d'un tableau et qu'il vint aussi depuis à Grenade avec sa femme, et un de ses fils fut baptisé à Sainte-Marie de l'Alhambra (1) en 1545; enfin, en 1624, à l'occasion de l'arrivée de Philippe IV à Grenade on restaura les murs et les peintures du palais que l'on disait assez déteriorés ayant souffert assez de l'explosion de la maison de l'artificier (1590); ces restaurations furent attribuées à Raxis, à Perez et à Fuentes.

Salle des Lits et des Bains.

Dans la cour de l'Etang, et sur le côté étendu de droite, il existe une petite porte qui se trouvait murée et que nous avons ouverte, avec un escalier enfoui de l'époque des arabes et qui conduit directement à la salle des Lits. Avant d'y descendre, on trouvait sur la gauche un *mègle* ou petit boudoir avec portique à deux arceaux s'appuyant

(1) D'après le même rapport de Mr. Moreno.

sur une colonne dont le chapiteau remarquable se trouve aujourd'hui au musée de l'Alcazar, à côté d'autres restes de carreaux de faïences du même site. Celle que nous décrivons c'est la véritable entrée des bains, dont la construction date du temps d'Abul Hachach, au milieu du XIVe siècle. On y pénètre également par une galerie voûtée qui passe au-dessous de la cour de l'Etang se communiquant avec la mosquée; c'est ainsi que nous la trouvons également décrite dans les descriptions de 1526, où il est dit qu'elle était en communication avec la salle des Deux Sœurs et le harem; ce qui n'est que trop vrai attendu que nous avons découvert des restes d'escaliers près de la dernière chambre des bains.

La salle des Lits a deux divans et quatre portes; une espèce de tribune ou corridor avec balustrade; une chambre *alhami*, espèce de boudoir caché de quelque favorite et les tribunes où se réunissaient les odalisques pour réciter les kassides, chanter et jouer des instruments à cordes, tandis que le sultan y passait les heures de repos.

Elle subit d'importantes modifications dès une époque assez reculée, jusqu'à la dernière de l'an 1827, qui lui fit perdre un corps de plus grande élévation, qu'elle possédait garnie de fenêtres à jour. C'est du moins comme nous la trouvâmes en 1848. Notre opinion était qu'il importait beaucoup que cette chambre mystérieuse, et qui conservait le plus peut-être son cachet oriental ne finit pas de se perdre entièrement et l'on peut dire que c'est là que nous fîmes les premiers essais de restauration.

Nous n'avions nullement dessein de pousser les restaurations au point de peindre et de dorer avec l'exubérance où la menèrent les arabes; car nous soutenons, quant aux restaurations des travaux d'art, l'idée de les conserver jusqu'où il soit humainement possible de le faire, de les restaurer ou remettre une fois qu'ils s'abattent en morceaux ou réduits en poussière, masquant les vides avec d'autres sem-

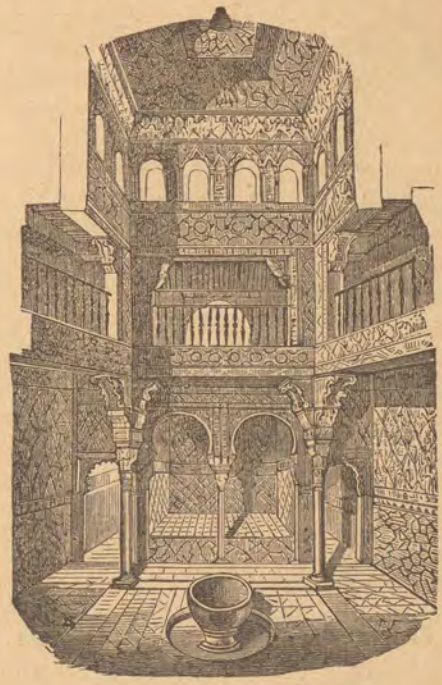
blables, de manière que les nouveaux assujétissent les vieux qui, sans cela, se trouveraient exposées à disparaître sous peu.

Cette théorie peut s'appliquer absolument aux bâtiments et peut se modifier en peinture et en sculpture; mais si elle est bien dirigée, elle prolongera la vie du monument d'une manière indéfinie, sans qu'on laisse de remarquer ce qui correspond à chaque époque de restauration.

Il semble à première vue qu'il y a une certaine exagération de couleur qui contraste mal avec la douce intonation que le temps imprime aux bâtiments. Lorsqu'on visite l'Alhambra, on y trouve des décors de couleur si agréable et aussi moelleux que ceux de la salle des Deux Sœurs, que les plans de celles de Comareh et d'autres où l'on trouve des teintes si douces et nacrées qu'elles ne blessent nullement la vue, parce qu'elles sont l'effet du temps. Les ornements mutilés, les couleurs à moitié détachées, l'or terni par les siècles, les teins pétris par la poussière qui poursuit son travail et l'influence de l'atmosphère, ont contribué à changer l'effet primitif du palais; mais les pans de murs qui ont été privés de lumière et d'air durant des siècles entiers, se sont découverts aujourd'hui avec toute leur fraicheur et leur intensité et c'est sur eux qu'on voit se refléter le fort coloris qui jaillit dans cette salle, sans manquer à la vérité ni à son caractère.

La structure particulière de cette salle semble indiquer par elle-même qu'elle servait pour se déshabiller et se préparer à la température des autres habitations où ne pouvait pénétrér aucun courant d'air; le jour qui venait d'en haut y était lamisé à une hauteur d'au moins douze mètres. Nous sommes encore sous le charme de deux alcôves où l'on plaçait des coussins de cuir gauffré à dessins; et par une porte qu'il y a dans un de ses recoins l'on voit l'issue à d'autres sites beaucoup plus reculés et plus étroits, dont on devine facilement l'usage.

Le système de soutenir les appuis des tentures avec de grandes claies sur les chapiteaux des colonnes se trouve dévéloppé ici plus qu'ailleurs et rappelle tout à fait les cours des maisons du Maroc. Le pavé se compose de *sofaisèfes* ou



Salles des Lits et des Bains.

de mosaïques vernissées; il y en avait en abondance et c'est un beau spécimen avec distribution exacte de petites pièces de couleurs. Il y a quelque chose dans le bassin qui n'est pas mahométan et qui est moderne.

Nous passons par un des angles de la salle au département des bains, dont les parois unies et couvertes de stuc remplacent avec propriété tout ornement délicat; le dallage de marbres et de socles rehaussés de carreaux de faïences colorées, les longues rigoles élargies pour laisser écouler le superflu de l'eau des purifications; les voûtes parsemées de lucarnes qui tout en donnant de jour permettent à la fois l'issue des vapeurs des eaux thermales artificielles; les larges baignoires évasées pour les bains, donnent une idée du plaisir singulier de la mollesse musulmane. Partout ce n'est que de petites *alcancias* pour les jets d'eau chaude, où l'on plaçait les *amrunas* et les joyaux arrachés à toute hâte, dans ce délicieux moment d'abbattement que le bain proportionne au corps. Sur le baignoire qui se conserve le mieux ornée de figures de marbre dans le dernier appartement, se trouve une inscription, qui n'avait point été traduite jusqu'à présent et qui porte:

«Ce qui surprend, est-ce ancien ou moderne?»

«Lorsque le lion se repose dans un lieu de bénédiction, qui est-ce qui peut dire qu'il est comme lui?»

«Et des serviteurs loyaux se disposent à servir leur maître.»

«Et ils annoncent les qualités de sa noblesse, son intrépité, la plus parfaite indulgence et générosité.»

«Demandez, aux hommes reconnus par leur bravoure, s'il en est quelqu'une qui puisse lui être comparée. L'abondance et la générosité sont à lui.»

«Qui peut s'égaler à Abul Hachach, qui continue toujours comme un glorieux conquérant triomphateur.»

Il est d'autres chambres secrètes et en état ruineux qui servaient à préparer les eaux et à attiédir les conduits par où circulait l'air chaud.

C'est dans l'une d'elles que l'on trouva en 1623 une grande chaudière en cuivre pour cet usage, qu'on s'empressa malheureusement de vendre.

Ces bains étaient construits en petites proportions et, comme l'on voit sur le plan, ils forment un parallélogramme dans lequel s'inclut le *meslouk*, qui vient à être ce que nous appelons ici la salle des Lits, pour se déshabiller et se reposer avant et après le bain; les *liwans*, qui ne sont autre chose que les niches creusées dans les enfoncements où se trouvent les dressoirs pour dormir et où les baigneurs passent la plus grande partie du temps à causer avec les femmes de leur harem; au milieu, où se trouve

Baignoire arabe.

la fontaine, qui paraît moderne, il y avait une toute petite baignoire pour les ablutions partielles, appelée le *feskich* (1); l'étroit passage de cet appartement que croise le *biyt awwal* ou boudoir, conduit, en dépassant un petit pilier, à la salle nommée *hararah*, et sur ses deux côtés couchés parterre s'étendent les baigneurs pour recevoir les frottations des tellak ou esclaves du bain; le *Hanefich* ou appartement où se trouvent les baignoires pour l'eau tiède, et enfin, la chambre des fourneaux qui, comme nous l'avons dit, servait à chauffer l'eau et le pavé en même temps.

(1) Au Caire il y a aujourd'hui dans des endroits analogues, des cafetières et des pipes.

Le sultan était toujours servi par des femmes dans ces endroits et il se faisait même servir et apporter le repas qu'il prenait dans le premier appartement, où on le dépouillait de ses vêtements, et ensuite on lui enveloppait la tête et les épaules avec des draps très blancs et on lui mettait aux pieds des pantouffles en bois. Dans cet état et suivi des *tellaks* ou esclaves des bains qui lui apportaient, les pots pleins d'eau avec les cuvettes de laiton et les essuie-mains et les éponges; ils le conduisaient dans une seconde chambre, où il y avait une température qui ne baissait pas au-dessous de 45° Réaumur. La vapeur se produisait en jetant de l'eau sur les dalles en marbre qu'on chauffait suffisamment et dans cet état atmosphérique on lui frottait avec des sachets de crin les articulations jusqu'à les lui faire craquer sans douleur; puis, on lui savonnait tout le corps, tout en produisant une grande écume qui disparaissait, en s'enfonçant dans les baignoires pleines d'eau, ou en se la jetant avec des plats en forme de coquilles. Enfin, on l'enveloppait dans un *tcherchef* en coton très grossier, on lui couvrait la tête, avec une espèce de bonnet en soie et on le conduisait à la première salle, où, comme nous l'avons dit, il savourait les mets pendant longtemps dans une interminable conversation.

Les Antiquités et les Archives.

Sous les numéros 1, 2 et 3, il y a trois planches en marbre blanc de Macaël avec des devises arabes, qui d'après Argote, servirent de couvercles aux sépulcres découverts à la Rauda; ils étaient au nombre de cinq (1).

(1) En 1872 nous en avons trouvé un autre semblable au numéro 82 de la rue d'Elvire.

Leur forme et leurs précédents nous portent à croire qu'elles firent partie effectivement des dits sépulcres, atten du que d'autres pierres trouvées depuis complètent une des tombes dont nous avons parlé.

L'inscription de l'une d'elles est la surate 24, verset 35, la surate 7, verset 26, et la surate 33, verset 56.

Sous le numéro 4, il y a une baignoire en marbre blanc de forme parallélogrammique qu'on y apporta, après l'avoir arrachée de la tour de la Vela, où elle avait été enlevée auparavant, provenant à ce qu'il semble, de la maison de Mondéjar où il y avait des fontaines, des baignoires et des colonnes l'an 1627, sans qu'on puisse en déterminer l'usage, d'après ce qu'on voit. *(Voyez la gravure)*.

Sur ses deux faces plus larges l'on voit deux lions sculp tés en train de dévorer des cerfs et sur les côtés plus étroits, on voit des aigles planantes, gardant entre leur serres des lièvres et des lapins. Une inscription africaine difficile de lire, garnit un de ses côtés et tant que nous ne pourrons pas discerner le sens de quelques phrases entrecoupées de quelques mots qui se sont usés il nous sera impossible d'en déterminer exactement le sens primitif.

On distingue bien l'art sculptural des assyriens sur ce marbre à peine modifié par les arabes, lorsqu'ils prirent la peine de copier les figures dans la même attitude des antiques; et nous affirmons notre opinion que du reste nous avons déjà émise sur la manière qu'ils avaient de réprésenter les formes naturelles, adoptée par les peuples qui levèrent l'étendart avec Mahomet contre toute sorte d'idolâtrie, prouvant qu'en mainte occasion ils trahirent leur cause, en gravant et taillant sur pierre ou bronze, peut-être à l'imitation de l'art chrétien.

L'inscription de cette baignoire, sous le rapport du peu qu'ils en reste, nous présente la date 704 de l'Hégire du mois de Chaowal (1286) sous le règne du premier sultan Mohamed Algali Bil-lah.

Sous le numéro 5, il y a une planche marquée qui se trouve servir d'entrée à une porte étroite du vestibule des Lions. D'un côté, elle se trouve decorée d'une peinture exécutée

Vase de l'Alhambra.

sur la surface dorée selon l'usage byzantin, spécimen extrêmement rare que l'on ne trouve que dans une chapelle de la cathédrale de Tolède, se rapportant au XIVe siècle, bien différent sans doute de celui de la salle de la Justice. Il

porte autour une inscription gothique, si mutilée qu'on ne peut la lire et réduite à peu près de moitié à la dimension qu'elle aurait primitivement, ce qui fait qu'il lui manque la plus grande partie des corps des trois figures qu'on y trouve ressemblant à deux guerriers à cheval en défi à champ clos. On a copié sur le fonds, d'une part, la forteresse de l'Alhambra, avec la tour des Siete Suelos et d'une autre, la maison royale du Généralife, en manquant une porte dans les murs qui devait se trouver près de l'actuelle métairie de Fuentepeña; les murs portent des créneaux, teints en rouge et blanc, de même que le serait sans doute l'Alhambra à cette même époque.

Sous le numéro 6, on conserve 14 brassards en bronze avec leurs anneaux, à tête de lions et d'aigles qui se fondirent pour les pilastres du premier corps du palais de l'Empereur, où l'on remarque des traces d'avoir été déjà placés. Ils portent la date de 1594.

Les numéros 7 et 8 ne sont que des morceaux des plafonds et des frises arabes qui vinrent à bas en 1846, dans la salle des Lits.

Le 9 indique un battant de porte de celles qui étaient placées aux deux entrées de la cour de la chapelle, qui se trouvait debout en 1852.

Le numéro 10 nous fait connaître une frise taillée arabe provenant de la galerie haute de la cour de l'Etang et du travail que l'on exécuta en 1840. Les numéros 11, 12, 13 et 14, sont les fenêtres des ouvrages à ogives qui s'enlevèrent en 1838 de la Salle des Lits, ce qui la fit diminuer de hauteur, ainsi que le fait bien voir un dessin de Owen Jones, et enfin, le numéro 15, n'est autre chose qu'une fenêtre à jalousies, presque détruite, de la cour de l'Etang dont le système de construction en menuiserie rapetissée, mérite bien qu'on l'observe en détail.

Le numéro 16 nous présente quatre fûts arabes en marbre.

Le numéro 17 n'est rien moins qu'une des quatre pierres

sépulcrales qui se découvrirent, d'après Argote, en 1574, dans les caveaux indiqués; à cette époque d'après Marmol, les lettres qu'elle porte gravées se trouvaient dorées sur fond bleu. D'eux d'entre elles ont disparu, celles d'Ismail I et de Yusuf I. Celle que nous avons sous nos yeux appartient au sépulcre d'Abul Hachach Yusuf III et se trouvait en tête du sarcophage placé verticalement, en sorte qu'on pouvait en lire les deux inscriptions, une de chaque côté. Celle qui était en prose a été effacée, ne restant que celle en vers tawil, collectionnée par Castillo et corrigée tout récemment.

L'autre inscription, numéro 18, appartient au sépulcre de Mohamed II, ainsi que l'indique le texte, où l'on voit effacée la moitié ou le revers qui contenait la biographie, en prose, du susdit monarque, ainsi que l'indiqua Marmol dans la Rebellion des Maures. Elle n'a rien de bien remarquable et c'est pourquoi nous n'en donnons pas de suite la traduction. Nous n'avons jamais pu voir une autre inscription qui existait, dit-on, et qui était allusive à un guerrier mort durant la bataille de la Higueruela.

Le 19 représente une auge ou bien une tasse de bassin de belles proportions, provenant du jardin des Adarves, et que l'on retira de la maison, qui était proche de l'église actuelle, d'après un titre de possession de la liasse 127 aux termes duquel il était enjoint d'avoir à remettre le bassin rompu du bord de la citerne, afin qu'il ne finit pas de se rompre tout à fait, etc., etc.

Sous le numéro 20 nous voyons un morceau de pierre antique à inscriptions karmatiques usées et employées durant les premiers temps du Califat de Cordoue. Nous avons vu des exemplaires d'écriture nesky sur d'autres morceaux et sur des pierres de la même espèce. On peut les voir au Musée de la Commission des Monuments.

Dans l'intervalle des numéros compris entre le 25 et le 30 on distingue une collection réduite de chapiteaux de divers

lieux et de constructions différentes. Entre eux, il en existe un tout à fait semblable à ceux que nous avons vu dessinés sur le sépulcre d'un sultan de Gharzna, antérieur au XIIe siècle. Cette trouvaille est un clair témoignage de ce que les modifications de l'art arabe en Espagne reconnaissaient une origine beaucoup plus orientale que latine et qu'on donna plutôt la préférence aux traditions primitives qu'à l'imitation de l'art chrétien. Un autre chapiteau, portant le numéro 25 est plus résolûment byzantin et brodé par le ciseau mahométan, cachet qui caracterisait surtout le genre de ceux de la grande Mosquée qui existait, sur l'endroit où se trouve aujourd'hui le Reliquaire, ainsi que nous en avons vu un qui avait 85 centimètres de haut.

On y découvre aussi deux chapiteaux qui faisaient partie du décor de la porte des Siete Suelos, que, conjointement avec les divers morceaux de marbre blanc appartenant aux triangles de l'arceau, nous avons vus se séparer de leur assise.

Entre les numéros 31 et 37 il existe une série de divers fragments en bois arabes et de la renaissance; commes les kans qui s'effondrèrent de l'auvent de la cour de l'Etang les pilastres de l'époque de l'Empereur qui se trouvaient dans la cour de la Grille et les morceaux qui se détachent des jointures et des almokarbes.

Le numéro 38 nous répresente un coffre-fort forgé par les arabes avec tout le talent que l'on peut exiger dans ce genre de travail. Il en existait un autre semblable qui disparut, d'après ce que l'on assure, lors de la remise des Archives à l'Administration des finances de l'Etat en 1870.

Numéro 39: C'est un vase en argile vernie, de plus d'un mêtre de hauteur qui devait se placer dans les appartements où il n'y avait point de fontaines, formant avec d'autres céramiques, un fort beau décor. La forme en est absolûment semblable à l'égyptienne de la domination grecque et s'éloigne de celle des japonais dans le modelés velte du goulot

mais point du tout dans la disposition des anses ou des bras qui se rapproche de celle des perses antiques. Sa grandeur le rend de difficile fabrication, et bien qu'il ne laisse pas d'être assez incorrect et défectueux, il ne manque pas pour cela de nous donner une idée complète du progrès de l'industrie la plus difficile qui ait été connue. On les faisait en reliefs ou en arabesques rehaussées qu'on peignait rarement mais quant á ceux en vernis et lisses on les endurcissait d'une seule cuisson ce qui causait des difficultés dans leur fabrication qui ne contribue pas peu à les faire valoir bien plus que ceux en porcelaine. Il en existait un autre dans ce palais en 1804 dont on fit une copie pour l'académie royale de Saint-Ferdinand.

Il ne nous reste point de doute que ce dernier ne fut fabriqué à Grenade parce que les matériaux en sont bien connus dans le pays et proviennent d'une fabrique qui existait au Champ du Prince où encore l'on trouve, en fouillant les fondements, des morceaux ou des tessons vernis avec des ornements semblables, dont nous avons des similaires. Ce n'était point un vase Grenadin que cet autre acquis par Don Mariano Fortuny provenant de l'Eglise du Salar, à inscriptions coufiques, qui, à en juger par son argile, dut être fabriqué dans l'ancienne ville de Malaga où il s'en faisait de très beaux ainsi qu'à Valence, à reflets métalliques.

Et pour en revenir à celui que nous avons sous nos yeux, nous y trouvons dessinés des espèces de girafes semblables à celles que nous dépeignit Makrizi et tout récemment monsieur Bonan, dans son voyage en Perse, dont on conserva la tradition en Andalousie, selon Ebn Jaldun. Sa manufacture ne ressemble aucunement à la faïence Mayorquine, ni à celle de Cordoue ni de Séville, qui est d'un genre spécial bien distinct de celles-là et qui donne à ses reflets un aspect différent de celui qu'on reconnaît partout comme tel.

On signale sous les numéros 40 et suivants des anciens

restes d'ornements et une foule de morceaux de carreaux de faïence de couleurs mutilés, de peu d'importance, à ce qu'il semble, mais dont on peut déduire l'histoire facilement, en échelle descendante jusqu'à notre époque, industrie que l'on n'abandonna point à Grenade, jusqu'à la fin du siècle dernier; il est à remarquer, toutefois, qu'après la conquête, on fit des ouvrages en céramique aussi fins que ceux de la Chapelle, et l'on en continua les dessins jusqu'à y mêler la renaissance avec ses caprices bigarrés de formes étranges.

Les Archives.

Elles se composent aujourd'hui de 279 liasses, d'après la dernière computation numérotée, portant la date de 1872, après que la remise en fut faite à la Délégation des Finances de la province.

Il n'est pas hors de propos de consigner ici, bien qu'à la légère, qu'on perdit en 1625, pour la première fois l'inventaire des documents, et depuis lors les archives furent déposées dans une chambre au-dessous de la conciergerie qui sert aujourd'hui de passage à la cour de la Chapelle, où il existe une inscription allusive aux Rois Catholiques.

En 1787, on dressa un autre inventaire sur parchemin qui existait sous les numéros 37 et 38, apparaissant une faute extraordinaire dans les documents dont l'énumération ne s'accorde guère avec celui-ci.

Il y a donc trois énumérations visibles, ce qui rend aujourd'hui sous tous les égards, la comprobation de tous les documents impossible.

Il y a des liasses de ventes des biens mauresques, de nominations de l'emploi de geôliers des tours, des comptes-rendus de travaux faits sur place, de logements de soldats et provisions de munitions de bouche en temps de guerre

de l'année 1496, de cavalcades, tournois militaires, de passages de nouveaux convertis chrétiens en Afrique, sur Monfies, etc., etc.; beaucoup de procès criminels et rachats de captifs, de tout le XVIe siècle au XVIIe siècle; reconnaissances de châteaux et d'alcazars à partir de l'année 1509; de cavalcades de maures et de confiscations de biens des personnes soupçonnées d'hérésie, des testaments de maures, et pour en finir, une grande collection de comptes du palais de Charles-Quint et des Tours, d'approvisionnements de guerre et grand nombre d'autres papiers relatifs au budjets et des titres de propriété. On y trouve quelques rubriques de rois, plusieurs de quelques-uns de nos plus remarquables hommes d'Etat et d'autres artistes qui s'occupèrent dans les mêmes travaux.

Là où se trouvent les Archives, il existe également quelques copies en six morceaux, ou fac-simile faits au fusain des trois voûtes peintes de la Salle de la Justice, que la Commission des Monuments fit tracer en 1871.

Partie plus ancienne du Palais Arabe.

ENTRÉE DE L'ALCAZAR, COUR DE LA CHAPELLE, MOSQUÉE, TOUR DES POIGNARDS, TOUR DE MOHAMED, ET CONSTRUCTIONS QUI ONT DISPARU.

Nous entrons aujourd'hui dans l'Alcazar par une porte construite du temps de Philippe V, qui surprend par sa simplicité. Nous n'y trouvons plus ces parvis spacieux ni ces places ou champs de manœuvres qui précèdent généralement les palais mahométans et dans l'espace desquels se reçoivent les ambassadeurs et se font les revues des troupes et où se célèbrent les solennités des fêtes; mais en échange on y trouve le terrain tout juste qui servait aux

gardes, les audiences publiques et les bureaux des dépendances du palais. Au séjour des sultans d'Ispahan, après avoir passé la surface aplanie de la cour qui précède les palais, on pénètre por un chemin sinueux ouvert entre les casernes des gardes noirs, les dépendances des écuries, les cuisines et les logis où habitent les capitaines-chefs des diverses enceintes retranchées.

C'est ce que l'on voit aussi à Alger et à Tlemsen et ce n'est pas sans de grandes difficultés que nous nous sommes vus obligés d'aller rechercher à l'Alhambra ce que nous ont laissé le temps et le Palais de l'Empereur. On rencontre à main gauche de l'entrée un jardin, occupé en partie par le palais de Machuca, qui est le nom de celui qui posa les fondements de l'édifice chrétien, pour y avoir résidé, d'après ce qui résulte d'une reconnaissance facultative faite par Ojeda qui vit et arrangea cette cour arabe, par suite de ruines causées dans ses murs. Là, d'après Mijares, se trouvaient les ateliers, les sections de plans et les tréteaux pour les travaux de sculpture relatifs aux deux façades de l'alcazar de Charles-Quint, et il s'ouvrait du côté du Couchant, car c'est ainsi que l'indiquent les fondements que nous y trouvons, donnant à connaître qu'il servait de passage au vestibule et à la porte que nous y découvrîmes en 1867, comme entrée principale de l'ancienne partie de l'Alcazar sarrasin.

En soulevant une partie du dallage de la chapelle contiguë à cette entrée, nous y avons trouvé les fondements de la fabrique arabe qui devaient constituer dans cette dépendance une ou deux chambres de réception où se trouvaient les deux petites salles peintes en bleu et or dont parle Marmol par lesquelles on passait aux deux *chemas* ou mosquées dont on aperçoit aujourd'hui les restes (1). Et l'on en a la

(1) Dans ces palais il y en avait jusqu'à quatre ou cinq destinées les unes au Sultan, et les autres à ses femmes et à ses favorites.

preuve évidente et tout cela se confirme par l'*octuwan* qu'il y a en passant la porte ancienne à la cour nommée aujourd'hui de la Mosquée par la forme de ses façades, de ses auvents, le taillé de ses murs et l'inclinaison des toits pour l'écoulement des eaux pluviales; données toutes d'un intérêt qui justifient l'existence du Mexuar, dont formait partie la cour ouverte de Machuca déjà indiquée.

En 1526, Navajero décrit la cour de l'Etang comme la première qu'il rencontre, et Marmol nous explique une cour plus petite avec deux petites salles bien décorées et une fontaine qui devait approvisionner toutes les restantes du palais. C'est dans une de ces salles, dit-il, que le monarque donnait ses audiences à ses sujets, selon les coutumes mahométanes. En sorte que l'on entrait selon cet auteur, par une porte tout près de la salle des Ambassadeurs, qu'il cite comme la première qu'il visita, la principale. Cette petite cour ne peut être que celle qu'on appelle aujourd'hui de la Mosquée, faute de local où on pourrait la supposer, parce que l'inclinaison du terrain produit tout à coup sur cet endroit une baisse de niveau de quatre mètres et ne laisse pas d'espace possible pour pouvoir le tracer ailleurs. Ces voyageurs entrèrent, donc, par notre ancienne porte dans cette petite cour où il existait une fontaine et deux petites salles d'un côté et d'autre, où l'on rendait justice.

Sur le linteau de cette ancienne entrée il y a une inscription taillée en bois qui dit:

«*Oh! toi, aide du trône sublime et gardien de sa figure ou merveilleuse construction, ouvre la porte resplendissante et belle quant au travail et à l'adresse de son artiste pour la joie et la satisfaction de l'Iman Mohamed. Que Dieu les couvre de ses faveurs.*»

Légende qui ne révèle que trop bien l'objet important de cette entrée de l'ancien palais.

Depuis la fin du XVe siècle jusqu'au commencement du siècle dernier, on entra à l'Alhambra par cet endroit, à cette seule différence près, qu'après qu'on eut placé l'autel de

la Chapelle, au commencement du XVIe siècle, on continua à entrer par une porte immédiate qu'il y a beaucoup plus petite dans le même vestibule où est située la grande, d'où s'ensuivent plusieurs ruelles irrégulières et étroites, qu'il fallait traverser, pour pénétrer dans la demeure des sultans, ainsi que le rapporte Hugues de Césarée qui les vit, lorsqu'il alla visiter l'émir au Caire, où il trouva d'étroits et de sinueux couloirs, garnis de gardes et d'esclaves, avant de pénétrer dans les larges cours et dans les portiques, ainsi qu'on dit également des palais de Javarnak et de Sédir dans l'Hiran.

De nos jours, sans aller plus loin, selon rapports des voyageurs de la Perse, les palais d'origine sassanide se présentent complètement voilés en dehors par une foule de petits édifices peu ornés, parmi lesquels personne serait loin de soupçonner qu'ils ne servent que pour garder l'entrée des luxueux appartements où séjournent les monarques.

Cour de la Chapelle.

Entrant dans plus de détails sur ce département qui occupe la partie la plus ancienne du palais, il y a une cour presque carrée qui a sur un de ses côtés les façades des deux portes, garnies de carreaux de faïence de couleur après que l'on eût exécuté les anciens travaux et couronnées d'un frontispice à linteaux garnis de bressans striés.

Sur une large frise d'*agémies* gracieusement réparties, il y avait deux *mikkah* ou lucarnes avec une petite fenêtre centrale entre eux, bouchés aujourd'hui et ornés d'une inscription africaine qui est une surate du Coran. L'arceau de cette niche est unique dans son genre, sur lequel repose une corniche de pendants et au dessus s'avancent graduellement de grandes moulures de splendide écosse,

également unique dans les monuments arabes de tous les temps, qui termine en un auvent en bois admirablement ouvragé; le tout conserve les couleurs primitives sous les teintes rougeâtres de la vétusté.

C'est une ornementation complète qui avait ses portes garnies de clous dorés et doublés de lames de bronze, dont une se conserve dans le musée; des jalousies aux fenêtres des entre-colonnes et des soubassements de faïences de couleurs à entablement de marbre dont l'un s'est ployé sous la pression de ses extrémités avec la même élasticité qu'une pièce de bois.

On remarque dans cette décoration quelque chose de l'architecture de la porte de l'Alcazar de Séville, reédifiée par Don Pedro et semblable à celle des époques des premiers Califats de Cordoue et de Tolède; ce qui nous oblige à lui assigner une plus grande antiquité, en supposant que quand elle s'exécuta elle se trouvait en face de la rivière Darre qu'on découvrait de ses fenêtres, jusqu'à qu'on fit l'autre édifice d'en face, dont l'ornementation est toute différente. Dans la frise en bois, au-dessous de l'auvent il y a une inscription sur quatre cartouches, que nous avons copiée et dont la traduction nous dit:

«Ma position est telle qu'un diadème. Ma porte est pour un lieu culminant. Les contrées occidentales se figurent que c'est en moi que se trouve l'endroit ou le soleil se lève.»

«Je contemple son aspect semblable à la lumière de l'aurore à l'horizon.»

«Alhani-bil-lah me donna la commission d'ouvrir la porte.»

«Que Dieu fasse de cet ouvrage un bénéfice pour le Sultan, comme il fit bon en figure et en caractère (1).»

Il y a en face trois arceaux d'aspect assez égal à celui de

(1) Nous donnâmes une traduction à M. Lafuente pour con excellent livre des inscriptions et nous répondons de l'exactitude de la copie. Les points diacritiques ne peuvent nullement s'y confondre avec les ornements.

l'ouvrage de la cour de l'Alberca, que nous pouvons assurer avoir été construits en même temps que celui-là; ce qui indique qu'entre la construction de l'entrée que nous avons découverte et celle de la cour de l'Alberca sus-indiquée, il s'écoula une période de cinquante ans au moins et que l'en-tête des deux portes fut fait en face de la muraille du Bois, devant une petite esplanade. On tailla ensuite la porte ancienne pour donner accès à la cour de Machuca et la Mosquée et avec ces deux édifices la plus ancienne façade du palais resta enfermée.

On remarque un simple arceau, en fer-à-cheval qui se trouve vis-à-vis la façade des trois arcs; il fut érigé en 1522, avec l'idée de donner un appui à l'étage du carré dont on ne confiait pas le poids aux deux frêles colonnes sur lequel elles reposent.

Les deux colonnes ont cela de remarquable que leurs chapiteaux sont aussi rares que ceux du temple Jain de l'Inde ou ceux des bains arabes de Céfalu en Arabie; leur forme étrange et capricieuse obéit à deux inspirations: l'une syriaque et l'autre greco-romaine (2).

Il y avait au milieu de cette cour une fontaine plus élevée et en dépassant l'entre-colonnement, on trouve une petite salle qui fut ensuite reédifiée après la conquête, ainsi que le démontre son plafond et au milieu s'ouvre une fenêtre à dessins gothiques, qui devait servir anciennement de porte de la tour qui put être détruite, à l'occasion des travaux de construction de celle de Comareh.

---

(2) Nous avons vu un autre chapiteau de ce genre, provenant d'un alhami qu'il y avait dans une chambre près de la salle des bains qui s'écroula en 1549; ce qui prouve que ces réminiscences très anciennes s'appliquèrent beaucoup plus à cette partie de l'Alhambra qu'aux autres plus modernes.

La Chapelle.

Dans la cour dont nous avons parlé il y a une porte moderne qui donne accès à la chapelle que nous pourrions nommer Mudéjar, parce qu'elle se reconstruisit en 1537, et les mosaïques en furent faites par Antoine Rojas, d'un fini exquis avec écussons alhamars du premier geôlier chrétien. Dans cette reconstruction on rabaissa le sol et on tira profit de trois toitures de charpente lambrissée en relief, refaisant tous les plafonds et tous les planchers. La structure primitive dut être faite à l'exemple de la salle des Lits, le plafond plus élevé au milieu, avec tribunes et menacirs.

L'autel n'est qu'une composition de mauvais goût, un ensemble de pièces de marbre qui ont dû servir pour un autre objet bien différent.

Il paraît qu'elles firent partie d'une grande cheminée exécutée pour les appartements de l'empereur, ainsi que d'autres que nous avons aussi citées dans la salle des Nymphes.

Au-dessous de la tribune, on entre dans une petite habitation dont il ne nous aurait pas été facile de nous rendre compte, s'il ne s'était point conservé un arceau et un creux en forme de niche, dans le genre de ceux que les musulmans emploient toujours dans leurs constructions, comme le kihblah ou sanctuaire de leurs demeures isolées et dont il y a de nombreux exemples partout; chose assez étrange du reste, car il semble que depuis la construction de la Grande Mosquée de Cordoue, tous ceux qui se firent ensuite en Espagne et en Afrique furent imités d'après l'arceau en fer-à-cheval évasé par des courbes excentriques, dont la forme paraît originale et digne d'étude et jusque dans une époque plus moderne la tradition en a été poursui-

vie au Maroc, où les niches sacrées où l'on garde le livre du Coran ont cette même forme. Sa disposition ainsi que le nom donné à cette chambre par divers historiens et la singularité de la direction des murs ou des parois de l'Ouest à l'Est et la situation de la niche tout à fait dirigée vers l'Orient, sont des témoignages plus que suffissants pour supposer que ce fut la petite Mosala al-aidi ou sanctuaire du palais, construit, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, dans un des angles de la cour qui prit depuis le nom de Machuca (1).

Nous avons taché de faire plus d'investigations dans cet appartement qui ont donné pour résultat de nouvelles traces d'arceaux et de reliefs antiques, qui subsistaient encore sous une grosse couche de plâtre dont on les avait couverts aux époques chrétiennes. Le sol en a été rabaissé également comme celui de la chapelle précédente et l'on y observe la porte qui le mit en communication avec un étroit passage qui mène à la tour des Poignards et à la partie ruinée de la dite cour de Machuca, dans la tourelle de laquelle, quoique tombant en ruine, on peut remarquer le plafond ancien, composé de petites *alfargies* et sur un côté les traces de ventails à arceau rond où il y avait des ornements mauresques taillés à jour.

C'est une petite chambre à décors précieux, bien distincts de ceux de l'Alcazar et à large fenêtre sur sa façade principale où il y avait une espèce de belvédère ou de Menacir en bois, recouvert de jalousies, comme on en voit au Caire et dont il restait encore bon nombre à Grenade au commencement de ce siècle. De l'autre côté de la tour suivent en ordre les petits appartements réservés qui servaient de demeure, aboutissant au mur, sur la porte du Bois.

Comme l'on voit, on descendait de cette tour à un endroit

(1) Le nom de Mosala al-aidi se donnait aux petites mosquées des palais, d'aprés Edrisi et Palgrave.

clos d'arceaux, aujourd'hui couverts qui faisaient vis-à-vis au grand vestibule dont nous nous sommes occupés dans les derniers paragraphes.

Ici termine donc la description du plus intéressant Alcazar qui se soit édifié, portant le cachet mahométan.

Armes arabes.

Palais de l'Empereur Charles-Quint (1).

En 1526 on pensa élever au centre de l'Alhambra le Palais de l'Empereur Charles-Quint. Pour établir sa large assise dans un endroit des plus étroits qu'offrait l'ensemble des ouvrages fortifiés et qui se trouvait à la fois en rapport avec le vieux palais des maures, il fallut détruire en grand nombre des maisons arabes qui attenaient à cette ancienne petite cité mauresque où l'on pénétrait par la porte du Vin démolition totale exigée pour ce palais, sans doute fort beau et imposant partout ailleurs où il se serait dressé mais per-

(1) D'origine chrétienne. Ce serait une faute de sortir de l'Alhambra, sans consacrer quelques mots à cet édifice.

dant beaucoup de sa splendeur au milieu de ces ruines qui provenaient d'une civilisation complétement étrange aux lumières et au mouvement intellectuel du siècle.

Charles-Quint vint à Grenade de Séville, à la recherche des souvenirs séduisants du règne de Doña Juana et à cette époque on regardait cette endroit comme l'un des plus frais et des plus salutaires d'Andalousie durant la saison des fortes chaleurs; et surpris de ce que la Cour d'Espagne se fut logée dans les appartements des maures, sans laisser pour cela d'en admirer et d'en recommander la conservation, il fit construire ce palais y employant à l'effet des artistes hors ligne et lui assignant des rentes suffisantes. Les maures payaient 80.000 ducats à cette époque, afin qu'on leur permit leurs us et coutumes et leurs céremonies qu'ils trouvaient pénible d'abandoner; on en destina, donc, 10.000 aux travaux de construction, qu'on payait annuellement, en y ajoutant 6.000 des rentes de l'Alcazar de Séville et le montant des condamnations des peines de la Chambre correctionnelle de Grenade, Loja et Alhama.

Depuis longtemps l'on comptait un grand nombre d'artistes qui venant d'Italie, exécutaient en Espagne, la plupart des travaux; considérant l'art ogival comme barbare, ils s'inclinaient décidément au greco-romain, copiant leurs majestueux édifices et leur consacrant la plus grande partie des richeses d'ornementation, sans leur ôter ce sentiment païen qu'ils devaient présenter par force. Ce palais devait donc être un des plus riches et des plus somptueux que l'on construisit en Espagne, rivalisant avec l'art arabe si célébré, apporté par les musulmans vaincus et il fallait couronner l'Alhambra des gloires de l'Empereur, afin de faire oublier les grandeurs du peuple arabe. C'est ce qu'on fit avec toute l'arrogance possible, en démolissant tout ce qui faisait obstacle, jusqu'à ce qu'on parvint enfin à faire disparaître le caractère distinctif du retranchement musulman. Les fondements de beaucoup de ces édifices se trouvent sur la

place contiguë attenante à celle des Peupliers. On chercha l'inspiration dans le palais florentin, dans l'église de Pise, à Sainte-Marie Majeure de Rome et dans la cour du vieux palais d'Arnoldo di Lapo. Son style a toute la rigidité du panthéon, toute l'exactitude et toutes les proportions des entablements romains; mais ce palais manque de l'uniformité qu'observent ceux-là dans la disposition de ses ordres et il se ressent par trop de l'ornement au dépens des proportions de ses pilastres et de ses corniches. Cependant, cet édifice devait être en Espagne un joyau précieux sans rival par la délicatesse de ses ornements et par le raffinement de ses sculptures.

Le manque d'unité se laisse voir dans le contraste de styles qu'offre le premier et le deuxième corps, car tandis que celui-là présente les modillons robustes d'une construction toscane peu délicate, le second est de style ionique avec toutes les grâces de la renaissance dans les tympans et dans les moulures, couronné par une série de corniches doriques de belle exécution, et cette diversité de contrastes se trouve limitée sur les façades des centres, où il existe de l'uniformité et du classique, dans le premier et le deuxième corps, comme indiquant que des artistes de goûts différents construisirent l'édifice et que leur collaboration se prolongea au delà ce soixante ans. D'après les rapports existants dans les archives, bien que ce fut dans l'année 1526 que l'on commença à l'édifier, les travaux paraîssent ne commencer à être en voie d'exécution que bien longtemps après, puisque l'on dut employer un long espace de temps à en établir les fondements sous la direction de Pierre Machuca et de son fils Louis (1529) à laquelle date, il mourut. Les travaux se poursuivirent sous la direction de Jean Orea et de Jean de Mijares, jusqu'à ce que Pierre Velasco se chargea définitivement des travaux. Et l'on ne peut fixer la succession exacte de ses directeurs, puisque l'on trouve des rapports signés par Nicolas de Corte et par Mijares, qui

l'année 1544 le premier et 1588 le second tout aussi bien dirigeaient les travaux qu'ils s'occupaient à faire les sculptures, car à cette époque, les architectes étaient des décorateurs illustres en même temps que grands praticiens et ils prenaient tout aussi bien à leur compte la construction que l'ornementation.

La base carrée a 220 pieds de côté et sa hauteur s'élève à 60, sur deux corps. On trouve sur les deux un système de pilastres parmi lesquelles restent les claires-voies des balcons, des ventails et des tympans ornés de vases grecs, de guirlandes de grenadiers, des sphynx et des cartouches, dus tous au ciseau de Morell et de Jean de Vera.

Au centre des façades du Couchant et du Sud se dressent deux portiques délicatement ciselés en marbres de différentes couleurs, parmi lesquels on distingue la pierre serpentine de Sierra Morena qui n'a pas d'égale pour sa belle couleur, les marbres blancs de Macäel veinés de rouge qu'il y a dans les médaillons et les gris fins de la voisine montagne d'Elvire. Sur la porte carrée du centre, au-dessus du fronton se voient de belles figures tendues et au-dessus, des médaillons à quadriges et des chevaliers armés a la flamande, et dans les trois balcons du second étange, trois médaillons ciselés par Pierre d'Ocampo, sculpteur sévillain, dont l'un réprésente l'écusson royal d'Espagne et les autres des scènes mythologiques des travaux d'Hercule. Rien de plus admirable que les batailles en bas-reliefs faites de ce côté, sur les lisses des piédestaux, dont nous publions les croquis, et les renommées et les gloires allusives à la domination des deux mondes qu'il y a sur d'autres côtés, exécutés par Antoine de Leval pour la somme de 150 écus chacun, somme insignifiante de nos jours équivalent à 700 écus, au moins (1).

L'on payait alors pour la taille de chacune des assises de

(1) Liasses 228 et 256 des Archives.

la corniche avec le fleuron et la couverture de chaque renfort, la somme de 28 réaux, d'après accord signé par Jean de Mijares, chargé de ces travaux en 1588.

Bas-relief du Palais de l'Empereur.

Sur l'autre façade du Midi on remarque moins de classique greco-romain et sa composition est un travail de la Renaissance avec sculptures plus fantastiques et moins parfaites. Quatre colonnes ioniques soutiennent les corniches,

sur les frises desquelles on lit: *Imperator Cæsar Car. V*, et sur les côtés des piédestaux où gisent des lions inachevés, on voit des trophées des guerres contre les arabes, qui offrent le plus grand intérêt pour les archéologues.

Sur le second corps il y a un portique de trois fenêtres à arceaux et dans les triangles ou trouve des sculptures figurant des nymphes allégoriques symbolisant l'histoire, et écrivant sur de larges tables de marbre. Sur les dés on distingue des figures triomphales de la mythologie, des centaures et des scènes païennes, telles que l'enlèvement d'Amphytrite par Neptune, les colonnes d'Hercule, etc. etc., œuvres des artistes déjà nommés, Morell et Jean de Vera.

On remarque quelque irrégularité dans la distribution des fenêtres de la façade du Couchant, ce qui prouve que celui qui dressa le premier projet de décor ne put l'achever et que les artistes qui vinrent après l'an 1564, époque à laquelle on n'avait encore exécuté que le premier corps, projetèrent ensuite la façade du centre et ne purent s'en tenir aux axes de la construction primitive. On peut en dire tout autant des murs transversaux du dedans qui, au lieu de résulter adossés aux parties massives, résultent, pour la plupart dans les espaces libres des balcons, sans doute pour les voiler avec des fenêtres fixes en bois, qui n'arrivèrent jamais à être mises sur place.

Nous ne saurions omettre non plus de fixer l'attention sur les trous qui se voient dans le premier tiers des pilastres à coussinet où se trouvaient accrochées les attaches de bronze que l'on garde aujourd'hui au petit musée du palais arabe.

A l'angle de ces deux façades que nous venons de décrire on voit l'essor d'un arceau qui dut se lever pour séparer la place du Puits qui resta de celle des Peupliers et pour établir dans la première la place d'Armes formant un grand arc de triomphe en état d'ébauche.

L'intérieur de cet édifice offre une singulière composition reprouvée comme règle générale dans l'art de construire. Le cercle inscrit dans le carré, laisse quatre stances irrégulières triangulaires qui ne servent de rien et ne peuvent servir à rien et bien qu'ici on ait profité de l'une d'elles pour l'escalier principal du palais, les autres restent comme des creux ou des coins qui en rendent la distribution disgracieuse. A part ces défauts, la cour se présente avec une si imposante décoration, à cause du berceau circulaire appuyé sur trente deux élégantes colonnes doriques soutenant la voûte à direction annulaire que nous ne pouvons nous empêcher de nous rappeler les magnifiques portiques de la Voie Flavienne de Rome. Sur le premier cloîtrage se dresse la galerie d'ordre ionique, ceinte d'un anneau taillé en douelles à linteau plein, sur lequel se trouve compris l'architrave, la frise et la corniche, d'une union si bien combinée que, sans qu'il soit soutenu par aucune force extérieure contre le centre, cet anneau s'est maintenu, avec les seules pierres dont il est formé, durant quatre longs siècles, sans se désunir et sans souffrir la moindre rupture d'aucun des blocs de la courbure.

Toutes les autres décorations se réduisent aux systèmes des pilastres et des entablements que nous connaissons déjà, aux niches pour y placer des statues, aux frontispices, à des bassements et à tous les détails que dévéloppe le style modulé de cette architecture connue.

L'escalier indiqué occupe l'angle Sud-Ouest et n'a d'autre mérite que la grandeur des marches et les voûtes hornacinées que traça François de Pontes, qui fut aussi un des artistes qui s'occupèrent de ces travaux.

A l'angle de l'escalier qui regarde l'Orient, il existe un département de forme octogonale et de murailles de plus grandes dimensions, qui se destinait à être la chapelle du palais et devait se couvrir, d'après le projet, d'une voûte semi-sphérique. Le sol de ce pavillon se trouve sous une

voûte souterraine, où l'on pénètre par la cour du Réservoir et occupe le terrain que nous avons déjà étudié par où s'étendaient les appartements que l'on appela d'hiver au palais arabe, dont on ne peut faire l'indication sur le plan, pour avoir disparu jusqu'aux fondements.

Dans la grosseur des murs et dans la forme octogonale déjà décrite, il existe deux escaliers tournants, qui montent de la voûte souterraine jusqu'aux corniches de l'édifice.

A part les imperfections de distribution que présente un ouvrage fait par differents architectes, il ne laisse pas pour cela d'être admirable dans le mécanisme de construction, le dévéloppement de ses assises et la taille bien ajustée de sa maçonnerie en pierres. Ses sculptures laissent bien à désirer sous le rapport général de dessin correct; mais elles abondent en délicatesse de travail, en fantaisie et en richesse de détails. Les surfaces des murs sont en général revêtues de fine pierre calcaire d'Escuzar et en dedans de pierre d'Alfacar beaucoup plus dure et plus grossière. Les colonnes et les galeries de la Cour sont en pierre conglomérée, vulgairement appelée d'Almendrilla, qui est fort belle et d'un travail assez difficile.

Vers l'an 1590, la plus grande partie de ses sculptures restaient encore à ciseler et nous en sommes encore à douter si cet édifice vint à se couvrir définitivement car, bien qu'au commencement du XVIIe siècle, il se trouvât réuni tout le bois qu'on avait apporté à cet effet, dans les cours et magasins de l'Alhambra, des sapinières de Segura, en tout cas, nous croyons qu'il n'y aurait que le pourtour du corridor circulaire qui parviendrait à se couvrir.

Enfin, les meilleurs artistes de l'époque comme Jean de Cubillana, tailleur en marbre, en 1560, Jean del Campo, en 1565, Landeras, en 1584, Nuñez de Armijo et les Machucas déjà nommés, Ocampo, Leval, Balthasar Godios et d'autres que nous avons eu la occasion d'indiquer, prirent part dans l'exécution des travaux, aux appointements qui va-

riaient de 130 à 200 maravédis par jour, selon ce qui résulte des liasses des Archives.

Pilier du Marquis de Mondéjar.

Ce pilier fut érigé par ordre de ce second Alcaïde gouverneur, d'après ce qui résulte des Archives et des ecussons sculptés sur les pierres calcaires de la montagne d'Elvire, sur l'emplacement de la distribution des eaux des quartiers de Gomères et de Churra.

Quoique fort simple dans sa composition, pour se trouver adossé á une muraille qui aboutissait à la porte Bib-Xarca et continuait bientôt pour se relier au chemin de circonvallation de la Tour des Têtes, il ne laisse pas toutefois d'être très beau dans ses détails de sculpture. Il est situé sur le bout de la côte, ou chemin unique qui du quartier des Coutelliers et de la côte de Gomères menait alors à l'Alhambra, passage fréquenté durant quatre siècles, jusqu'à ce qu'on ouvrit celui du centre de l'Alameda en 1831. On voit, d'après les inscriptions, qu'il fut dédié à l'Empereur. Il renferme de beaux ornements de la renaissance sur ses corniniches, et trois rosaces avec des têtes chargées de fruits, qui font allusion aux trois rivières qui traversent la ville. Il fut commencé en 1557 et il restait encore à terminer en 1624. Les ciselures en sont dues au sculpteur Alonso de Mena, dont quelques-unes commencent à disparaître, principalement celles qui portent des sculptures de scènes mythologiques d'un goût des plus exquis. Le dessin général appartient au style le greco-romain de la renaissance, bien peu svelte mais hardi, il est vrai et approprié à l'endroit et à l'objet auxquels il est destiné. De nos jours on a restauré quelques sculptures décoratives sur l'un et l'autre côté du deuxième corps qui se confondent avec les anciennes.

Les deux derniers monuments que nous avons indiqués de style si différent de l'arabe, se comprennent déjà dans le nombre des plus remarquables qui s'érigèrent dans cette magique enceinte et c'est une raison pour que nous ne puissions pas nous dispenser de les citer légèrement, avant de laisser et d'abandonner ceux de la domination africaine d'un mérite inappréciable.

Anciennes enceintes de Grenade, portes et remparts fortifiés.

La première condition de toutes les anciennes villes qui se dressèrent ou s'agrandirent durant les siècles intermédiaires, c'était d'avoir leur situation disposée sur de grandes hauteurs et d'être entourées de murailles de deux, trois ou bien quatre phalanges, d'après leur propre importance.

Et bien que cela fut également commun aux temps les plus reculés, le fait est que cela ne s'observa jamais plus rigoureusement, en ce qui regarde ce système de défense qu'à l'époque en question et principalement en Espagne où, si l'on tenait compte des fortifications détruites, le nombre en serait bien plus grand que celui qu'on en compte dans la moitié de l'Europe.

Il y eut à Grenade divers circuits murés, en commençant par celui d'Hiznarroman, attribué aux époques romaines et phéniciennes, sans aucun fondement incontrovertible; et l'on suppose que les arabes trouvèrent le château cité ainsi que d'autres vestiges qu'ils détruisirent depuis, sur l'emplacement nommé aujourd'hui petite place des Mines et carmel de Lopère avec des ruines d'un temple païen. Une infinité d'inscriptions furent découvertes plus tard et à ce sujet il s'entabla un célèbre procès qui ne pro-

duisit qu'un grand scandale à ce propos. C'est de ce point que part le boulevart de structure arabe que l'on découvre sur divers sites, dont la construction porte la même date à peu près des premières tours Vermeilles, dont nous avons fait mention déjà, et qui domina cette colline, ainsi que dominèrent, à leur époque, les châteaux romains qu'il devait y avoir, les petites villes, peut être antérieures aux temps visigoths; mais nullement de la même manière comme on les voit aujourd'hui, car ils furent détruits et reédifiés en forme de tourelle qui prit plus tard le nom de Cadime ou Vieille; tout justemente comme cela arriva quant à celle d'Alhamrra, où se construisit une fortification plus ancienne et plus petite que celle qui existe aujourd'hui. C'est à peine si cette forteresse pourrait contenir une population de 500 habitants avant qu'on ne construisit la Gigida ou la Nouvelle, à l'époque de laquelle il était déjà question d'abandonner Illibéris; ce qui nous porte à soupçonner si le premier château que l'on bâtit au plus haut sommet de ce que l'on nomme aujourd'hui le quartier de l'Albaicin se serait fait pour contenir un village qu'il y aurait du coté du Couchant, ce qui servit d'origine à la cité arabe que fonda Bidis-Ben-Habus, occupant le Zenete d'un côté et d'un autre la dite forteresse. Depuis la conquête et principalement au XVIe siècle, il s'est fait des découvertes à Hiznarroman, qui unies à celles de Mendoza (1871) font entendre que du côté du grand puits d'eaux pluviales, il y avait un mur qui terminait à la Porte Neuve, où Marmol fixe le siège primitif de la Castela de Ben-Aljatib ou du château de la Gazelle, ainsi qu'il l'appelle et sa construction est, comme celle d'Hiznarroman, bien facile à confondre avec la romaine et la carthaginoise.

Dans cette forteresse Cadime, construite à l'époque de la première invasion sur une autre beaucoup plus ancienne, il y avait une Rauda, endroit peu spacieux où on enterra Badis et postérieurement Aben-Gadia, enterrement qui ne

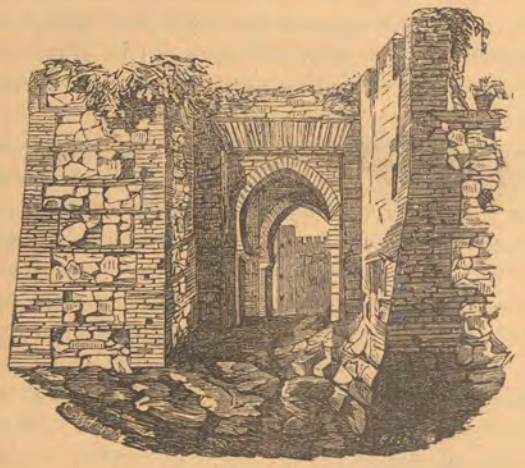
pouvait s'effectuer qu'en dehors de cette étroite enceinte, sur le côté construit par les Zirites, plus étendu et non moins semé de ruines tout à fait semblables à celles que nous avons déjà énoncées. De la même manière s'établirent les châteaux sur le Mauror et Antequerela, ainsi qu'on l'a vu attesté par l'existence d'un vaste cimetière romain, rencontré il n'y a pas bien des années, au-dessous de la muraille et de la porte de Niched ou de la hauteur (1), dans le jardin métairie de Zafania (2), cas qui se reproduit également à l'Alhambra, avant l'établissement des maures, lorsqu'il y avait une population peut être aussi romaine ou phénicienne sous le nom de Nativola (3), si nous devons en croire la tradition qui se perd dans la nuit des temps et que nous ne rejetterons point en absolu.

L'existence de Garnata et Illibéris étant simultanée, il reste hors de doute que la ville de ce nom se trouvait bien plus sur le côté de la ville des juifs que du côté qui s'appela Albaicin ou des Alconeros où il semble que se logèrent quelques yemenies, guerriers des invasions arabes du VIIIe siècle. Ces études ou ces investigations, bien qu'elles ne présentent rien de nouveau, attendu les nombreuses discussions qu'elles ont soulevées et le peu de nouveauté qu'elles ont excité et trouvé pour consolider une opinion juste sur les premiers châteaux de Grenade, se réduisent à fixer les lieux indiqués sur les plans avec plus ou moins de rapprochement et à assigner et situer le premier château de Romains entre les portes de la Seigneurie et celle des Étendarts, démontrant de la sorte que la deuxième forteresse de cet endroit fut complètement de construction sarrasine, et qu'encore plus tard du temps des Zirites elle se

(1) Aujourd'hui les Vistillas.
(2) Stéphanie.
(3) Attesté par l'inscription gothique de Sainte-Marie de l'Alhambra.

reconstruisit et se poursuivit par la petite place du Christ des Lis, le Gran Puits, le couvent de Saint-Augustin, le clos de Saint-Joseph ou Ancienne Mosquée, dont les fondements et le mortier sont les mêmes que ceux employés pour l'Alcazaba Gigidi ou nouvelle.

Une autre muraille de cette partie de la ville nous indique également l'isolement de ces forteresses dès leur origine, nous démontrant l'existence de deux grandes villes su-



Porte Bonaita.

burbaines qui vinrent se réunir à partir du XIIe siècle en avant. Elle est tracée encore en fragments bien visibles sur la rue de Saint-Jean des Rois, jusqu'au Zénète, ceignant le quartier de Badis et des Morabites; et il reste, par conséquent des murailles de flanquement et d'enlacement en direction à la Porte d'Elvire et vers l'Hôtel de la Monnaie et le couvent de Zafra où il y eut une porte et des murs qui marquent un changement de direction sur la rive droite de

la rivière Darre, une fois passé le pont arabe qui dut se nommer celui du Cadi (1), et s'alignant d'un côté avec la montée et l'entrée à l'Alhambra et sa forteresse et d'un autre suivant le bord jusqu'à un pont qu'il y avait au-dessous de la porte de Guadix.

A partir de ce point, les anciens boulevarts fortifiés prennent leur direction vers le Généralife dont les *azuores* ne furent point poussés à terme et une autre direction vers le Nord-Est, enceinte de Don Gonzalo qui fut la plus moderne muraille étendue jusqu'à la tour de l'Aceituno point avancé sur la vallée Mardanix qui descendait par les Alcudias d'Ainadamar et Aben Saad, jusqu'à la Porte d'Elvire. Au midi et à l'occident il n'y avait qu'une seule enceinte murée qui passait au milieu des quartiers les plus populeux aujourd'hui de Grenade, ainsi qu'il est signalé sur le plan moderne de cette ville (2), divisé en trois grands département: celui de l'Antequeruela, la ville des Juifs et celui du Centre et partie unie. Il y eut un projet de faire des portes et même on en fit quelques-unes sur la dernière enceinte qui partait des Vistillas par la hauteur d'Ababul jusqu'au Généralife, dont l'enclos devait être proche d'une mine qui se trouve vers le Champ des Martyrs par la ruelle du Tomboir. Tous les murs avaient au moins une étendue de 2.200 mètres, flanqués de robustes tours au nombre de 1.030 et 28 portes principales, dont il ne reste que bien peu de chose; leurs hauteurs variaient de 5 à 9 mètres avec l'épaisseur de 1,20 à 1,85. Les portes, en commençant par celle d'Elvire, se nommaient à l'époque arabe et chrétienne de cette manière (3):

(1) Cité par Casiri.

(2) Que nous avons publié en 1871 et où sont marquées toutes les anciennes murailles.

(3) Notre cher ami, M. Leopoldo Eguilaz, à qui nous devons bien des renseignements importants sur Grenade, nous a donné quelques documents intéressants sur ces portes qu'il a reunis pour son plan si utile sur l'époque de la domination arabe à Grenade.

Celle d'Elvire *(Elveira Illibéris)* à la fin de la rue de ce nom, par ce que l'on y prenait la direction du chemin de cette ancienne ville qui devait se trouver à deux lieues de Grenade entre Atarfe et Pinos.

Boquete de Darro (Porte de *Batrabayon*, d'après Nébrija) se trouvait sur l'emplacement qu'on nomme aujourd'hui Boquéron, qui était son véritable nom.

D'Oneider, de l'Erilla ou de Bibalunata, vis-à-vis la rue de Saint-Gérôme, près du maître-autel de la Colégiate ou Séminaire.

Bib-Almazan qui était près de la Poissonnerie, bien que son véritable nom était *Bibamazda*, porte du Cirque où il s'exécute des jeux et de la Conversation.

De Bibarrambla, sur la place du même nom; et ensuite des Oreilles et de l'Arénal, à moitié détruite en 1873.

La Porte Royale, qui existait au siècle dernier où l'on suspendit la tête de Ben Abo, dernier chef de la rébellion mauresque, après l'avoir enfermée dans une cage. Cette porte pouvait être aussi bien celle de la Piste.

Celle de Bibataubin ou des Briquetiers, près du théâtre del Campillo qui existait encore en 1808.

Porte du poisson, *Bib-Lacha* et aussi *Bib-Mitre* et *Bebeltee*.

Nous croyons qu'avant celle-ci, il en existait une autre, près de la tour du palais des Auxares (Chambre Royale).

Porte de *Niched* (de la Hauteur), sur les Vistillas.

Bibalfajarin, ou Porte des Potiers, dans le Realejo ou Petite Place des Tubes.

Bib-Mauror, d'après Aben Alhamar et aussi porte du Soleil, pour entrer dans la ville des juifs et dans le quartier de l'Antequeruela.

Porte des Grenades, auparavant *Bib-Lauxar*.

Porte des Tambourins, sur le Cours de la Darre ou *Bib-Adi-Faf*, près le couvent de Zafra, vis-à-vis la tour de l'Almaci.

Porte de Guadix la basse, entrée à l'Albaida, en prenant la côte du Chapiz.

Bib-Xomais ou de Petit Soleil, de Guadix la haute, nommée par Pedraza, Porte du Soleil, chemin du Mont sacré d'après Alasar (1).

Porte de Fajalauza ou du côteau des Amandiers.

Porte de l'Albaicin et de Saint-Laurent, qui servait de passage au Bas-fond d'Ainadamar où se trouve la chartreuse et le belvédère de Roland.

La porte de l'Alcaba ou de la côte; on la trouve sur un dessin gravé vers la fin du XVIe siècle, dans un livre: «*De Bello Grenatense*» de Lucio Marineo Siculo, répresentant la ville du côté du Triomphe, et deux portes dans sa fortification entre La Merci et Saint-Ildéphonse. On y voit également une ancienne fortification qui occupait le couvent actuel des Capucins.

Porte du Lion, *Bib-Leit*, *Elezet*, dont on aperçoit les murs au Zénète.

Bib-Alzaharin ou porte des Tresseurs de Pallaissons, d'après Nebrija, près de Saint-Joseph et Saint-Gregoire.

Bib-Adan, porte de l'Ossuaire, issue à un cimetière arabe.

Bib-Albonut, des Etendards, près le couvent des sœurs de Saint-Thomas.

Bib-Beis, porte du Travail, d'après Marmol, derrière l'Eglise du Sauveur, vers la rue du Mûrier et au bout de la ruelle Saint-Nicolas.

Bib-Siyada, Porte de la Seigneurie.

Il résulte, donc, vingt-cinq portes dont on conserve le souvenir ou le témoignage et, au surplus, il y a aussi celles de l'Alhambra et du Généralife qui étaient au nombre de six, cinq dans la première et une au dernier, ce sont: une qu'il avait dans l'ornière où l'on voit aujourd'hui l'actuelle

(1) Livre de notices sur l'extinction de la dynastie des Béni Nazar, version inédite.

et la moderne qui facilite accès aux voitures et peut-être bien se nommait de Yacub, citée par Aljatib, sur les murs de laquelle resta exposé longtemps le cadavre du prince Don Pedro; celle du Généralife, qui, d'après une peinture du XVe siècle se trouvait près de la Fontaine Peña, celle d'*Algodor*, ou des Puits sur le chemin de la Sabica, par où sortit Boabdil, et au surplus celles que nous avons citées de l'Alhambra.

Les murailles en question, en communication au moyen des portes ci-haut comprenaient beaucoup de quartiers et des *cudiat* (alcudias) (ornières): celui de l'Albaicin, en dehors de la plus ancienne forteresse, qui n'était pas d'origine arabe, se remontant à des temps beaucoup plus antiques; ses habitants se composaient de fabricants de drap et de beaucoup de chrétiens dès l'époque de la conquête. Le quartier Blanc, aujourd'hui planté de Nopals et couvert de cavernes ou quartier de l'Albaida, toujours habité par de pauvres gens et par un grand nombre de juifs au temps de la dynastie grenadine; le quartier de la Caurracha couvert de gentilles maisons de plaisance, jusqu'à Saint Jean des Rois, son antique Aljama ou Mosquée de Teibin, (marbre) plus bas celui de l'Haljariz dont les poètes arabes faisaient tant d'éloges, autour de la rue Saint-Jean et de la Victoire, les restes n'ayant pu encore se découvrir, avec de somptueux édifices; les quartiers de la Churra, Gomères, Mauror, les Gélices dans l'Alcaicerie, des juifs, des couteliers, de Hataban, sur la place neuve du Zénète, tribu africaine venue avant les Nazarites, ceux de Badis et des morabites vers Saint-Joseph et La Lona, et enfin (1), ceux de Haxbin Laxarea et d'autres encore inconnus. Pour ces quartiers il y avait trois cimetières, deux dont nous avons déjà parlé, et un autre beaucoup plus étendu nommé de *Salh Ben Malik*, au Triomphe et la Place des Tauraux (2).

---

(1) Dictionnaire de Nebrija, Marmol et autres.
(2) Recherches de Dozy, tome I.

Il y avait beaucoup d'Oteros et d'endroits recherchés de la population et qu'il serait impossible d'énumérer. Nous compterons les plus renommées qui sont: celui d'Ainadamar, celui d'Aben Mordarix avec des Carmels et des vergers et bosquets délicieux où le guerrier de ce nom logea ses troupes pour secourir son beau-père Aben Humush: celui des Anxares, le Jardin de la Reine, après que l'on passe le Pont de Génil, la forteresse Saïd, celle d'Abaul, Alixares, etc., etc., (1).

La dernière enceinte qui atteint l'Ermitage de Saint-Michel fut faite aux dépens de Don Gonzalo Stuñiga, évêque de Jaen, en 1425, lorsqu'il fut fait prisonnier par les habitants de cette contrée et qu'ils lui exigèrent de cette manière à ne plus être harcelés par les incursions que les chrétiens faisaient autour de Grenade.

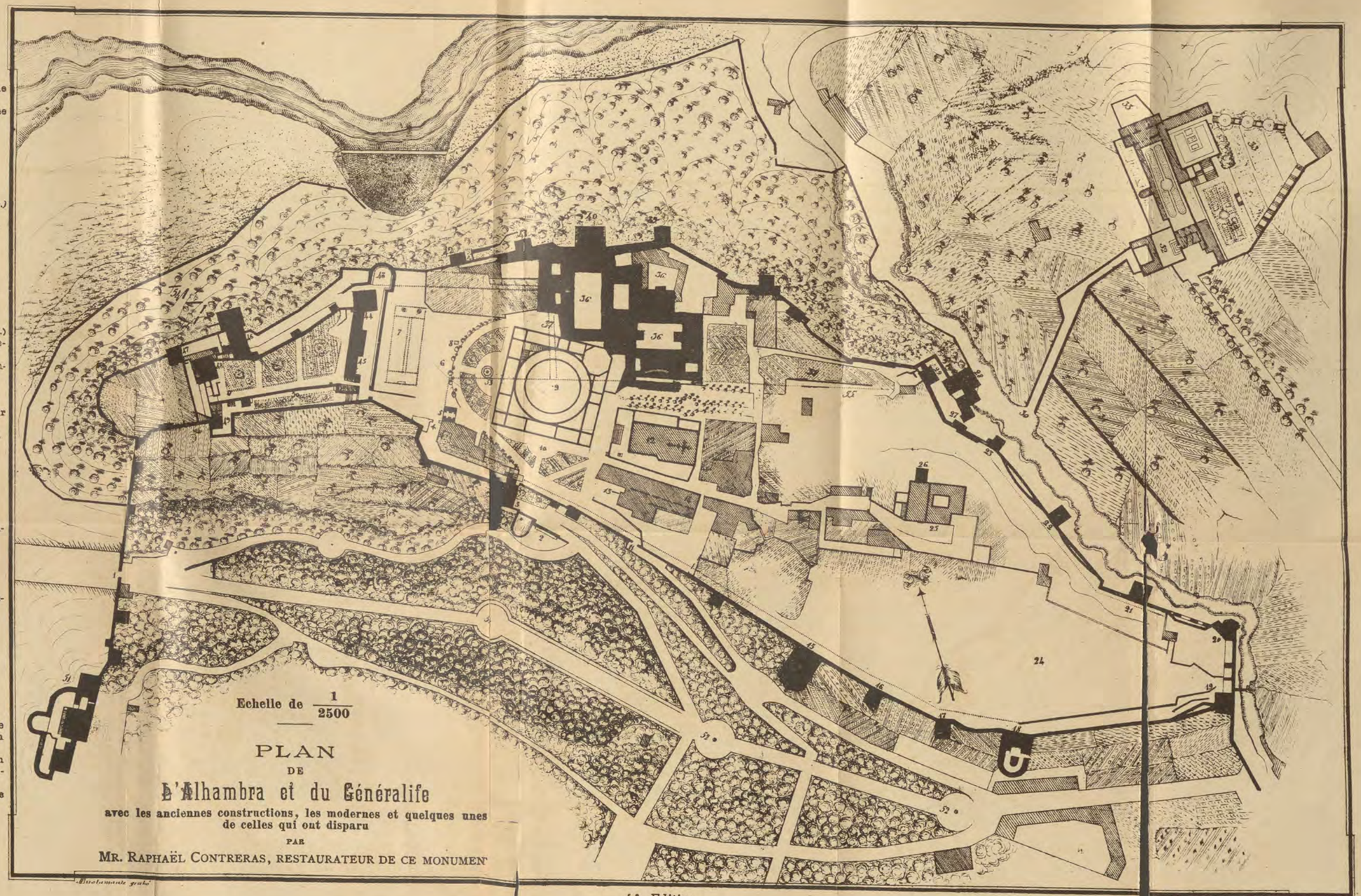
Du côté de la porte Bibataubin se trouvait un fort arabe dont on découvre encore les restes derrière le Quartier du Cours, qui faisait partie de cette forteresse. On en attribue la construction à Mahomad Aben Alhamar el vers la moitié du siècle dernier le domaine royal en fit cession à l'Hôtel de Ville pour en faire un quartier de cavalerie, et de cette époque datent les travaux que l'on observe sur la façade, de si mauvais goût et de si capricieux style à colonnes torses.

La Tourelle ou cube qu'il y a dans l'angle est une construction dans le genre de celle des *Siete Suelos* avec de forts créneaux et l'on croit que le capitaine général y fit quelques restaurations dans ses bâtiments y établissant des batteries avec des pièces. Cette porte d'Ataubin se nommait aussi des Ermites et l'explanade s'appelait la *Petite Ronde*, endroit hanté par des gens gais, aux allures vives, des bateleurs et des aventuriers, jusqu'à ce qu'il se fit odieux, parce qu'on le choisit dans un temps pour y brûler et empaler quelques victimes des discordes religieuses et des guerres civiles.

(1) Al-Makarit, Simonet, etc.

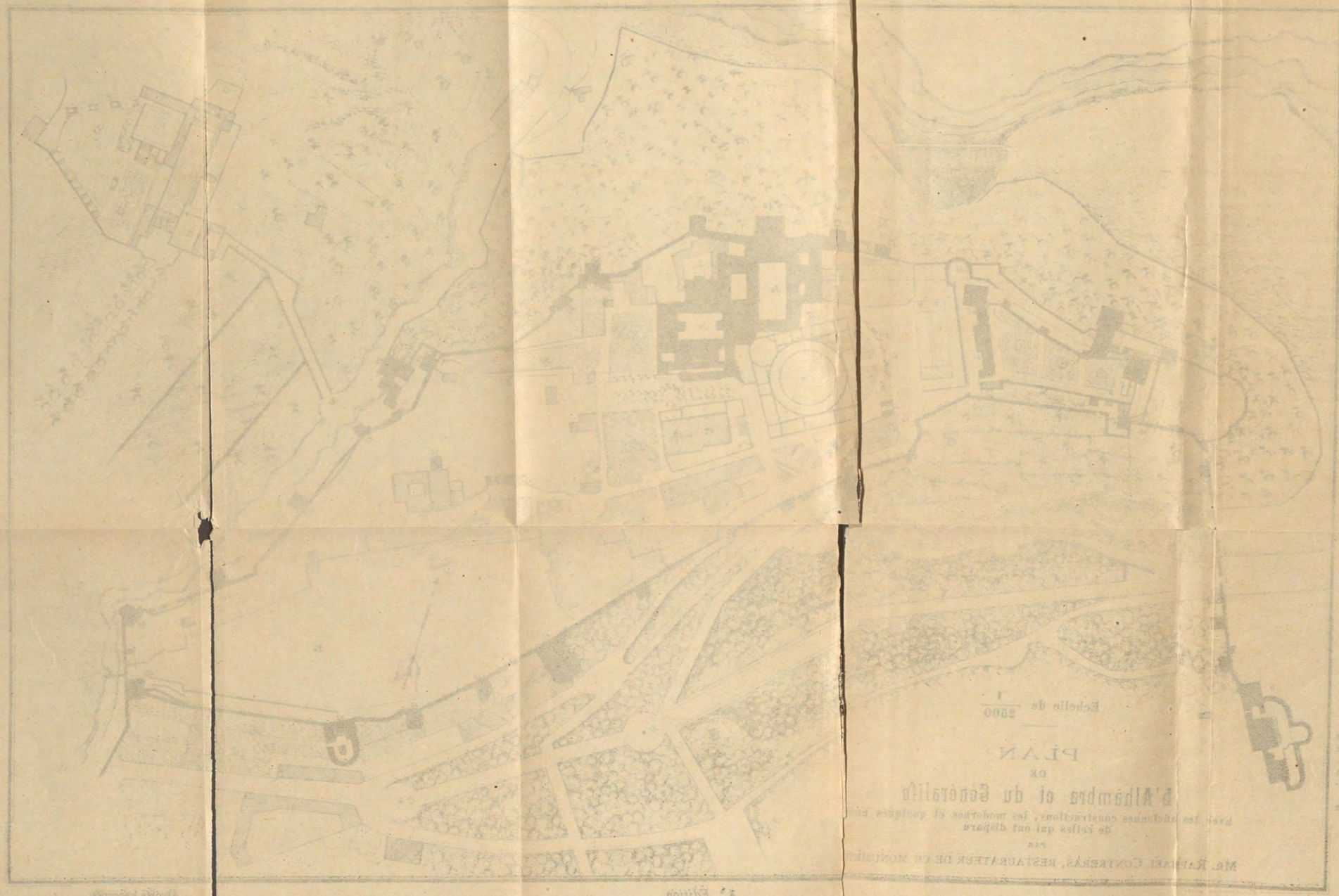
Explication.

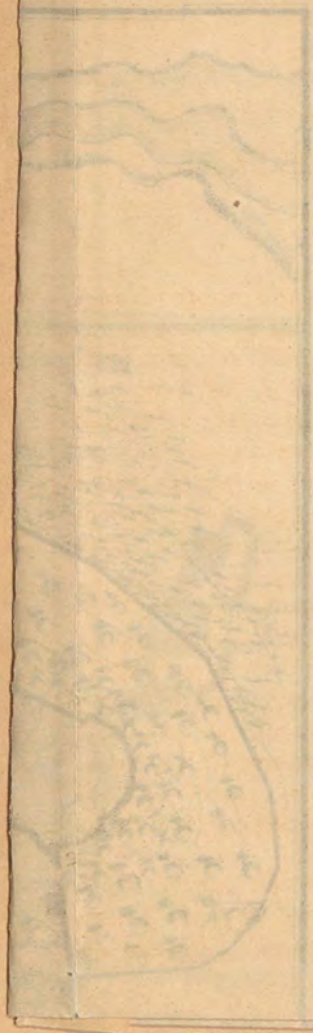
1 Porte des Grenades.
2 Pilier de Charles Quint.
3 Porte Judiciaire.
4 Porte Royale en état de ruine depuis 1670.
5 Porte du Vin, deuxiéme entrée de l' Alhambra haute.
6 Place du Pablar.
7 Emplacement des citernes.
8 Citerne arabe.
9 Palais de Charles Quint.
10 Place des Peupliers.
11 Porte des Chars. **(Moderne.)**
12 Sainte Marie. **(Ancienne mosquée.)**
13 Restes arabes.
14 Restes de la maison du Cadi.
15 Tour des Têtes.
16 Tour de la Sorcière.
17 Tour du Capitanie.
18 Tours de **Siete Suelos.**
19 Ruines de la Tour de l' Eau.
20 Autres tours effondrées.
21 Tour des Infantes.
22 Tour de la Captive.
23 Tour du Candil (Lampe á pied.)
24 Terrain qu' occupaient autrefois des maisons arabes.
25 Couvent de Saint-François (ancienne mosquée.)
26 Salle arabe du même.
27 Porte de Fer.
28 Ecuries et casernes de Mondéjar
29 Tour des Pics.
30 Ancienne route du Généralife.
31 Murailles arabes.
32 Porte du Généralife.
33 Palais du Généralife.
34 Mosquée.
35 Tours des Dames.
36 Palais arabe.
37 Entrée moderne.
38 Restes de la maison de Mondejar.
39 Tour du Mirah.
40 Tour des Ambassadeurs.
41 Tour des Poignards.
42 Tour des Poules.
43 Tour du Cubo **(tour dans les anciennes murailles).**
46 Tour de l'Hommage.
45 Casernes.
46 Tour des Armes.
47 Tour des **Hidalgos.**
48 Tour de **la Vela.**
49 Tour de la Poudre.
50 Adarbes (murailles).
51 Tours Vermeilles.
52 Promenades et jardins.
53 Ligne de dèmarcation entre le Palais détruit et l'Alhambra haute.
54 Restes de muraille du chemin et entrée ancienne de l'Alhambra.
55 Ligne qui unit l'ancien Palais à la porte de Fer.



4.ª Edition.

Droits réservés.





MONUMENTS
DE
SECOND ORDRE

GÉNÉRALIFE : Il existait anciennement une communication directe entre l'Alhambra et ce palais, par la Porte de Fer et un étroit sentier qui se trouve en face, ouverte entre des lignes de murailles rougeâtres qui se bâtirent pour soutenir un terrain très incliné. Une porte arabe artistiquement ouvragée et lambrisée, hors d'usage aujourd'hui, qui se trouve au bas du jardin de ce séjour de plaisir, donne accès, en montant un étroit escalier, à la salle d'attente de la spacieuse cour qui précède aux habitations peu nombreuses de l'époque mahométane.

On dit que le Généralife fut construit pour le prince Omar, dont la vie comme on sait, fut une suite non interrompue de continuelles jouissances. Nous l'avons cru ainsi, jusqu'à ce que récemment il s'est présenté un Berbère avec des documents bien prouvés, où il apparait que cette maison fut construite par un captif qui s'en empara par trahison en vers le Sultan, pour ses plaisirs et délassements. La fondation doit être à en juger par ces antécédents du temps des Zeïritas.

Le mot Généralife a été interprété, comme *Maison de plaisir ou de réjouissance, Jardin de la Joie* et *Verger du Zambrero*, à cause des festins qui se célébrèrent dans cet en-

droit (1). La nature y domine comme l'art dans l'Alhambra, ainsi que l'a dit Washington Irving; ceci est tellement vrai, que malgré que l'on trouve à chaque pas des vestiges de l'art mahométan, ce lui qui le visite s'incline avec préférence à regarder de ses passages où couloirs le magnifique panorama qu'offre l'Alhambra dans son ensemble contemplé presque à vol d'oiseau. Le coucher du soleil dans les journées d'hiver quand l'horizon se couvre de pourpres transparentes, rend ce site enchanteur, de là on divise trois termes de perpectives également sublimes: l'Alhambra et son enceinte en premier terme, la ville avec ses tours et ses vergers en second lieu, et dans le fond toute la plaine couronnée de montagnes lointaines baignées par de changeantes lueurs.

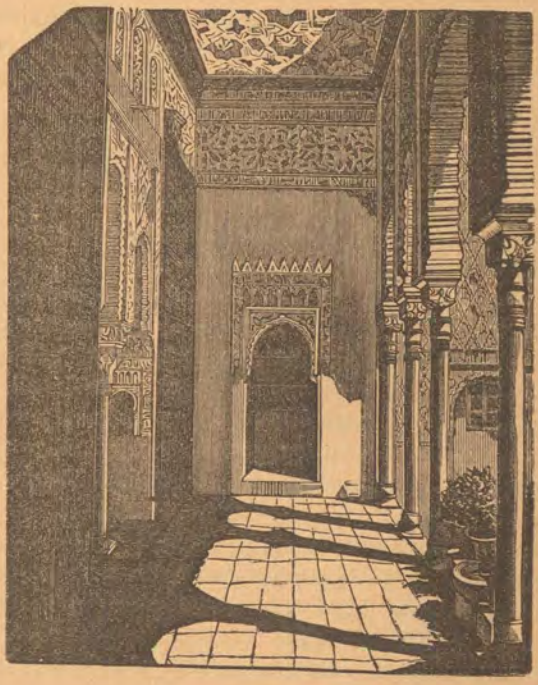
A part sa delicieuse situation et ses jardins soigneusement entretenus, il est bien déplorable que les précieuses arabesques de la galerie et des portiques soient couvertes de chaux, et qu'on n'ait fait qu'une légère restauration dans la spacieuse salle d'attente dont la structure est si belle et si élégante. L'antique mihrab, aujourd'hui chapelle, le portique de cinq arcs de goût déchu, la galerie déjà citée, la grande salle du centre, et quelques détails épars des tours et couloirs donnent une idée complète d'un monument où le minutieux détruisit la grandeur, et dans lequel des ornements délicats et détaillés rehaussent la monotonie d'un cloître rabaissé et peu svelte, semblable aux constructions souterraines des panthéons syriens.

En face de l'axe central de tout l'édifice d'où coulent des eaux abondantes, une fois passé le portique, le vestibule et la nef transversale, il y a une charmante petite tour

(1) Il y a diverses dénominations données par les anciens auteurs. C'est probable que le nom de *Jardin de l'Alarife*, fasse allusion au grand visir Abdalla III qui était de métier charpentier, et qui par son adresse parvint à ce poste élevé.

un peu modifiée dans son style, de laquelle à droite et à gauche on entre dans des salles plus simples ornées de nombreux portraits plus ou moins intéressants et copiés la plupart.

Dans l'une se trouvent ceux d'Aben Hud Almotuakel,



Cloître du Généralife.

rival d'Alhamar I, souche d'une race de laquelle descendent tous les autres personnages qui se présentent ici, celui d'Aben Celim, infant d'Alméria, celui de Cid Hiaya, petit-fils de Jusef, baptisé à Santa Fé par les Rois Catholiques, avec le nom de Don Pedro de Grenade, celui de son

fils Don Alonso I et de sa femme Doña Juana Mendoza; celui de leur fils Don Pedro II, l'aîné de celui-ci Don Alonso II, le descendant Don Pedro III, et celui de Doña Catalina de Grenade, qui se maria avec Don Esteban de Lomélin.

Dans l'autre salle se trouvent les portraîts des Rois Catholiques; ceux de Doña Juana et de Don Felipe el Hermoso (Philippe le Bel); ceux de Felipe II et de Isabel de Portugal, épouse de Charles-Quint; ceux de Felipe III, Felipe IV, la femme de celui-ci et celui d'une dame; celui du Grand Capitaine, quoiqu'en rien ressemblant à ceux que nous connaissons de ce personnage; des cadres d'armes, des carabelles et des cartes généalogiques; en repassant par les habitations mauresques nous devons nous occuper de quelques-unes de ses inscriptions, ne pouvant le faire de toutes par ce que beaucoup sont des énigmes et des salutations pieuses que nous avons trouvé dans l'Alhambra.

Dans un fresque à l'entrée, près du plafond de la galerie, il y a en caractères africains une surate du Coran, la 48 depuis le verset 1er jusqu'au 10.

Dans la galerie ou quadrature des arcs, ou trouve une poésie en vers kamil qui dit ainsi:

«*C'est un palais de beauté incomparable où resplendit la grandeur du Sultan.*»

«*Grandes apparaissent ses qualités, ses fleurs brillent et les nuages versent la libéralité de la pluie.*»

«*Dans ses côtés les doigts des artistes brodèrent des dessins semblables aux fleurs du jardin.*»

«*Son trône ressemble à l'épouse qui se présente devant la comitive nuptiale avec sa beauté tentatrice.*»

«*Il possède une noblesse de haut prix, si le clément calife leur prodigue ses soins.*»

«*Le meilleur des rois Abul Walid, celui qui craint Dieu, le plus choisi des rois de la Cathan*» (1).

---

(1) Petit-fils d'Ismail, souche des Himyaritas du Yémen.

«*Celui qui suivit les traces si pures de ses ancêtres les Ansares* (1) *le meilleur de la race d'Aduan.*»

«*Il lui correspond de la part du Calife, une attention préférente à son influence et par son influence se renouvèleront les beautés de ses édifices et de ses constructions*» (2).

«*Dans l'année de la victoire de la religion, et de son triomphe qui a été en verité une merveille de la foi*» (3).

«*Ne laisse jamais d'appartenir au perpétuel bonheur entre la lumière du droit sentier et l'ombre de la foi.*»

Le sol de cette cour spacieuse est purement de l'époque primitive qui se découvre à Cordoue, Séville et Tolède. Ainssi la supposition qu'Omar Al-lahmi construisit la Généralife, doit être fondée sur ce qu'il fit quelque reconstruction comme celle qu'on cite.

Ensuite il y a d'autres inscriptions du Coran (surate 2ème, verset 256) et quelques vestiges d'un poème que cite Echevarria; mais aujourd'hui si mutilés, qu'on n'a pas pu les traduire d'une manière véridique.

Montons à la cour des Cyprès où il n'y a rien d'artistique mais où l'on trouve ce fameux cyprès de la Sultane calomniée par les chevaliers rivaux des Abencerrages, tragiques amours de Aben-Amet, qui dit-on fut surpris par le roi quand il était livré à de lascifs plaisirs d'après ce que nous avons raconté ailleurs.

Plus loin on voit de nouveau des jardins et une jolie voûte de lauriers, jusqu'à ce qu'on arrive aux terrasses appelées le chemin des Cascades; nous retrouvons tout presque dans la même forme que nous décrit Marmol dans le seizième siècle.

---

(1) Protecteurs de Mahomet.

(2) Ce verset indique que le Calife renouvela la construction et cela se trouve d'accord avec les documents plus récents que nous avons cités.

(3) Il fait allusion à la victoire de 1319.

Après on trouve un belvédère moderne, de mauvais goût, mais avec des vues excellentes (1).

La Chaise du Maure, Darlarosa, les fossés et ses contours.—En sortant par l'endroit le plus élevé du Généralife, on voit premièrement l'aqueduc qui pourvoit l'Alhambra avec les eaux salutaires de la rivière Darre. La hauteur qu'elles atteignent, prises de la rivière, à un peu plus d'une lieue et demie de distance, démontre l'inclinaison de son lit dans un espace si court. Plus haut, dans la même montagne, il y a des indices qu'il a du exister d'autres aqueducs qui pourvoyaient, au moyen d'une machine hydraulique, les palais des Atixares de Darlarosa et d'autres.

Du côté des murs du Généralife il y a des restes de murailles, des fondements, des réservoirs et des citernes où se conservent les noms du Boudoir des Dames, Palais de la Fiancée, Grand bassin du Nègre, etc.

En montant la colline, au pied de laquelle sont construits ces restes remarquables, on voit les fondements d'un fort appelé *La Chaise du Maure*, et à quelque distance, en suivant le sommet, on trouve des murs de remparts et de tours, avec un puits profond construit par des arcs en briques, dans le fond passait l'eau du canal dont nous avons parlé, et plus loin se trouve la *Citerne de la Pluie*, qui est une bonne construction faite pour ramasser les eaux des versants, où

---

(1) D'après quelques liasses des Archives de l'Alhambra, les Rois Catholiques donnèrent le Généralife à Don Alonso Venegas et à Don Pedro comme on fit de même avec les autres Tours de l'Alhambra qui appartiennent aujourd'hui à la Nation. En 1555, il paraît qu'on délivra un mandat royal, qui disposait, qu'à cause des frais de la guerre avec la France, on vendit les hauteurs, les vergers et tous les biens, à l'exception du Généralife. Il résulte aussi que les travaux de cet édifice étaient payés par le Roi l'année 1703. Toutes les rentes étaient pour la Couronne de 6.430 réaux annuels.

Il paraît aussi qu'on donna en 1631 à la famille de Vénégas la Alcaidia perpétuelle avec la condition que ses rentes seraient destinées à la conservation de l'édifice, etc., etc.

se trouvent des restes d'étangs et d'édifices, avec des carreaux azurés et des marbres épars dans la terre.

Toute cette montagne portait le nom de Colline de Sainte-Hélène jusqu'au ravin de las Tinajas, où du temps des Arabes on construisait des *alcatruces* ou tubes de terre cuite, dont on en conserve encore beaucoup de notre temps.

A côté d'un grand réservoir et près du puits de 160 pieds de profondeur, situé dans le faîte de la montagne, est l'endroit où les chroniqueurs supposent l'existence d'un palais arabe, avec des jardins somptueux et de charmantes demeures. Aucun fait positif vient assurer ni peut nier cette supposition, qui est arrivée jusqu'à nous par des traditions plus ou moins vraisemblables, sur les derniers moments de la domination mahométane; nous ne doutons pas cependant que dans cet endroit existait, entre la Chaise du Maure et la Citerne de la Pluie, le Palais de Darlarosa. Nous avons suivi accompagnés de notre illustre ami Mr. Eguilaz et d'autres personnes de crédit, un sentier qui sert de division ou terme d'un tracé au détour de la Chaise du Maure, dans la direction du puits, et nous y avons vu des vases pour les fleurs, des tuiles et des briques de fabrication mauresque, qui ne purent être transportés à cet endroit si élevé, rien que pour orner un lieu de plaisir. Nous arrivâmes en montant légèrement à un étang de quarante quatre pieds de long et neuf de large, avec une profondeur de quatre vares et des murs de sept pieds de grosseur. Un des quatre côtés est détruit et ses fragments ont servi pour construire d'autres fondements qui se croisent avec les anciens. Quelques légères excavations nous ont fait découvrir d'autres parties de murs très ébranlés, un conduit d'eau et des milliers de briques, quelques-unes émaillées dans ses arêtes brillantes. Nous ne doutons pas de l'existence du Palais de Darlarasa et de la culture de toutes ces montagnes, mais nous sommes persuadés en même temps que durant la conquête, il devait se trouver

si abandonné et si ruineux qu'il ne fixa pas l'attention des conquérants.

A l'époque des rébellions des maures, les soldats de Don Juan d'Autriche, se refugièrent dans ces ruines pour y attendre les rebelles et plus d'une fois elles furent témoins de terribles rencontres.

Les Alixares.—Nous ne voulons pas continuer sans raconter ici ce qui a été écrit sur le *Palais des Alixares*. Marmol, Pedraza, Navajero, Marineo Siculo, Martinez de la Rosa, Alcantara, etc., assurent qu'il y avait un palais de ce nom sur l'éminence de la colline. Qu'il en fut ainsi ou non, on a confondu ce palais avec la forteresse, qu'il y a aujourd'hui complètement ruinée, et qu'on démolit pour enlever cet abri à de nouvelles et à de terribles insurrections de maures. De nous voir obligés à le situer de nouveau, nos le fairions sur le versant du Sud, près du cimetière, où se trouvent des étangs qu'on ne sait au juste s'ils appartenaient à la forteresse déjà nommée ou à ceux de l'alcazar si célébré dans ces temps, des Alixares, qui permettait voir le Génil et la Darre, l'Alhambra et le Généralife en même temps.

De toute manière, ces historiens se rapportaient à ce qui avait existé et non à ce qu'ils avaient vu. Les romanciers antérieurs écrivent que Don Juan de Castille demandait à un captif de la Vega:

—Quels sont ces châteaux?
et comme ils resplendissent?
—C'est l'Alhambra, seigneur,
et l'autre c'est la Mosquée
puis ce sont les *alixares*
merveilleusement ouvragés.

Navajero et Marmol disent: qu'au détour de la colline du Soleil, et à la droite de l'Alhambra, on voyait sur une autre hauteur les Alixares (1), d'où la vue s'étendait sur les fer-

(1) Alixares signifie Alhicar (les pierres).

tils bords du Génil et sur la superbe plaine. Cette description est défectueuse parce que le côté droit de l'Alhambra n'est pas de même que le détour de la colline du Soleil, mais les deux historiens prouvent presque l'exactitude de ce qu'ils racontent, et nous, accompagnés par une Commission de l'Académie des Monuments de la province, nous avons cherché les restes dont on a tant parlés. Nous avons suivi la direction du faîte de la montagne vers la Citerne de la Pluie, et par ce que nous avons découvert, nous pourrions soutenir que celui-ci était le site des palais de Dar-Alarusa où Darlarosa, et que les Alixares devaient se trouver dans un autre endroit. En effet, nous avons descendu une autre fois à la place où se trouve aujourd'hui le cimetière, et à sa droite, tournés vers la Sierra Nevada, nous avons monté à une petite hauteur ou point avancé sur la vallée du Génil, d'où se découvrent de beaux points de vue du côté de Sierra Elvira, ce qui s'accorde avec le texte de l'histoire des guerres grenadines, et avec le passage qui se rapporte à la beauté des coupoles des Alixares, qui se voyaient de cette chaîne de montagnes.

Dans la construction du cimetière on détruisit un aqueduc en pierre, que nous avons vu, et qui au moyen d'une espèce de siphon conduisait l'eau d'un grand étang qu'il y a dans la colline opposée, jusqu'au réservoir des Alixares dont les restes se voient encore. Nous y avons trouvé des fragments de mosaïques et de marbres.

On y voit très bien des monceaux irréguliers de terre, formés par l'éboulement des murs, des fondements et des pierres colossales pour soutenir le terrain vers le versant de la rivière, dont les pierres transportées là dès la plus grande antiquité ont donné origine au nom de Alhichar que portait le palais. Nous avons vu aussi un manuscrit, à propos des capitaines qui se logeaient dans les tours et dans les châteaux de l'Alhambra, et à cause de la distribution des troupes, qu'un tel Don Alvaro Lopez était caserné dans les

Alixares avec dix gardes lanciers, des deux cents qu'on avait consigués pour la défense de ce site royal dans beaucoup d'occasions.

Nous savons aussi que toute la pente de la colline où se trouvent ces ruines, qui s'étendent jusqu'à l'enceinte de Casa Gallinas (1), se nomme dans les contrats des propriétés rurales le Pâturage des Alixares, ce qui est un témoignage de l'existence d'un monument si remarquable, qu'une romance maure décrit ainsi :

Dans les châteaux dorés
des riches Alixares
les petites herbes grandiront
et les oiseaux feront leurs nids
sur les ouvrages peints
des murs couverts de dentelles.

Une tradition raconte que dans toutes ces collines on occupait plus de quatre cents esclaves, à laver les sables des ruisseaux, pour chercher l'or qui se trouvait en petites parcelles éparses dans la terre. Ces esclaves du monarque produisaient chacun une valeur de cinq réaux par jour, et on dit que les ornements dorés des palais, sont encore de cet or si pur qu'on tirait de la rivière et que les alluvions des montagnes trainaient dans son lit.

Champ des Martyrs.—Porte du Soleil.—Abulnest.—Le champ des Martyrs est un des endroits les plus pittoresques de cette ville. Du temps des arabes, ce monticule s'appelait le champ d'Abahul; il y avait de grands souterrains, espèces de creux, où d'après l'usage africain et beaucoup de peuples d'Orient, on gardait le blé qui ne se consommait pas dans les années de grandes récoltes. De notre temps nous avons vu remplir de décombres ces creux si étendus.

Aben Comixa, alcaide de l'Alhambra, remit dans ce champ

(1) Palais de Darluet, aujourd'hui disparu, dans la route de Cénes.

la clef de la porte de los *Siete Suelos* qui était alors la principale de ce site royal, aux premiers chevaliers qui vinrent déployer la bannière chrétienne sur les tours de l'Alcazaba. Ici terminait donc la route qui les conduisit depuis l'ermitage de San Sébastian jusqu'à l'Alhambra, où ils pénétrèrent sans que les habitants de la ville s'en aperçussent; il reste à savoir si c'était par la côte appelée de *Peña Partida* où passait le chemin, car nous avons vu dans un parchemin des archives de la Maison Royale une décision formulée à l'occasion d'avoir ordonné de démolir la Grande Mosquée des Rois, qui dit que les conquérants arrivèrent jusqu'à la Porte de los *Siete Suelos* par une route qui passait près du lieu où se construisit le couvent des Carmélites, et où se trouve aujourd'hui la maison de Don Carlos Calderon.

Le Faubourg qu'il y a au-dessous de ce champ se trouvait du temps des arabes habité par les juifs et les chrétiens. L'Eglise de *Saint-Cécile*, qui s'y trouve, fut conservée pendant la domination mahométane, et se rebâtit après. La place, devant cette église, s'appelle *Campo del Principe*, à cause de la mort de l'Infant Don Juan, à la suite d'une chute de cheval, qui eut lieu dans cet endroit. Ce faubourg porte aujourd'hui le nom d'*Antequeruela*, parce que les habitants d'Antequera s'y fixèrent en 1410.

La Porte du Soleil se trouvait à l'extrémité de la rue des Atamillas, près des Tours Vermeilles, et ouverte dans la muraille ou enceinte qui descendait très près de la *Casa de los Tiros*. Cet endroit n'a aujourd'hui aucune importance monumentale ni historique, considérée seulement comme limite entre la ville arabe et la juive. La Commission des Monuments conserve un dessin de ce qu'elle était.

Dans le Champ du Prince (Campo del Príncipe), et dans l'endroit qu'occupe aujourd'hui l'Hôpital de Sainte-Anne, il y avait une maison très grande appelée de *Abulnest*, qui s'écroula et qui était une des principales forteresses.

Maison des Tirs (de los Tiros).—C'était une des maisons seigneuriales, d'architecture mudexar, et elle avait complétement l'aspect des édifices féodaux, sa généalogie du temps des arabes sans mélange et droit de vie et de mort. La base de la construction est d'un alcazar arabe, dont la tour principale a été complètement transformée. Dans l'intérieur nous trouvons des plafonds ouvragés, dans lesquels on y a peint des portraits et dans d'autres, comme il arrive dans le vestibule large et spacieux de l'entrée, des animaux et des figures fantastiques de style gothique assez rare à Grenade. Dans l'intérieur on trouve des chapiteaux mozarabes, des consoles et des auvents de briques du genre arabe le plus fin, et même sous les découpures de plâtre des murs, il n'est pas rare de trouver des porcelaines peintes d'une grande délicatesse.

D'autres maisons immédiates participent du même caractère, et quoique moins fortifiées, elles sont dignes d'étude, car on y voit la modification du goût artistique sous l'influence de la rennaissance, et avec combien de raison nous avons dit ailleurs que l'art mudexar à Grenade à eu un caractère plus rapproché du greco-romain que du gothique plus répandu dans d'autres villes d'Espagne.

Chambre Royale.—Nous avons dit ailleurs que du château de Bibataubin partait un pan de muraille qui arrivait jusqu'à une tour carrée et élevée, appelée depuis le XVIe siécle, Chambre Royale *(Cuarto Real)*, et anciennement de *Nonsará*. Celle-ci devait appartenir à un palais; après avoir observé que tous les édifices plus ou moins importants, étaient construits sur les murailles ou fortifications, et appartenaient aux familles des monarques.

C'était, donc, une demeure non destinée, comme l'ont dit quelques antiquaires très respectables, à l'oraison, mais habitée par d'illustres familles, toutefois que les inscriptions trouvées jusqu'ici, ne contiennent pas le nom d'aucun roi maure; d'où l'on déduit que la Chambre Royale était un

palais de second ordre, de laquelle on ne conserve aujourd'hui qu'un portique d'entrée, une grande salle carrée comme les plus grandes de l'Alhambra, et deux *alhamies* puisque la maison qui manque fut détruite avant 1556, comme le prouvent les inscriptions qui s'y trouvaient, publiés par Iranzo. Celles qui se conservent dans l'enceinte de cette tour, sont toutes des légendes du Coran, surates 114, 48, 11, 2, versets 1.°, 2.°, 3.°, 90, 10, 257 à 259, alternant selon le caprice de l'artiste, les caractères coufiques et africains.

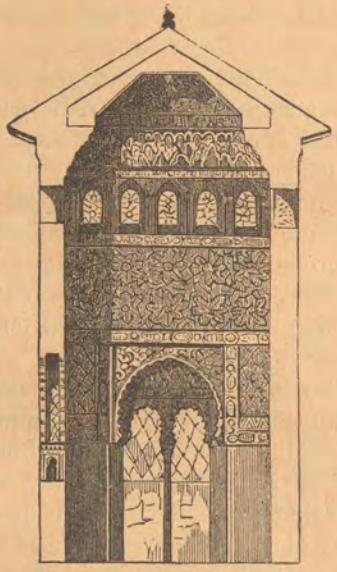
Rien de plus beau dans son genre que les mosaïques de cette tour; il est à regretter qu'on n'ait pas conservé intégralement, comme le reste de l'ornementation, les consoles, les bordures et les parquets et en juger par le caractère de la construction, nous croyons qu'elle appartient à la fin du XIIIe siècle, puisque la forme de l'arc et des tours en même temps que la confection des mêmes briques, correspond au premier siècle de l'époque florissante de l'art musulman, avant d'arriver à la splendeur et au capricieux élan du siècle dernier.

Les myrtes, les lauriers et les antiques voûtes des jardins, semblent du temps des arabes, et donnent une idée de leur antiquité en contemplant les troncs robustes et la forme arabesque qui s'est transmise à Grenade, pour la distribution de ces lieux de plaisir. Tout autour de ce monument il y avait des constructions mauresques, en très grand nombre, qui furent détruites pour construire le couvent de Santo Domingo et son jardin.

Alcazar de Saïd.—Navajero dit «que du côté où se jette le Génil, presque déjà dans la plaine... il y a de même des palais, et des jardins demi-ruinés qui appartenaient à ces Rois maures, et quoiqu'il y en a peu qui restent, l'endroit est délicieux, et on y voit aussi encore des myrtes et des orangers... plus bas, dans la plaine, le Pont du Génil passé, et bien plus à gauche que les autres palais, il existe un

palais conservé en partie, avec un très beau verger, et un étang qui s'appelait le Jardin de la Reine, etc.»

Nous avons étudié avec attention les restes de cet Alcazar de Saïd, ainsi que l'ont nommé les arabistes modernes, qui ont fait tout leur possible pour conserver les arabesques avec la couleur et le caractère qu'une période de



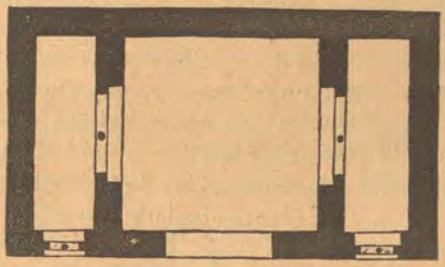
Section de la Tour de Saïd.

sept siècles a imprimé sur ses détails si délicats (1); le sol est un de ces parquets que les arabes appellent *almorrefas*, et l'espace lisse, jusqu'à la première ligne de l'inscription, était destiné pour tapisser en étoffes ou en cuirs sembla-

(1) Nous fûmes chargés de sa restauration.

bles à ceux qu'on plaçait dans l'Alhambra, où nous avons trouvé tout récemment des fers en forme de crochets pour les assujétir.

Du temps de Mohamed I il servait pour loger pendant longtemps l'infant Don Felipe, quand fuyant des amertumes de la cour d'Alphonse X il alla avec d'autres chevaliers jouir des délices de ce pittoresque pays et de l'offre galante du Roi maure. L'architecture paraît plus ancienne que celle de la salle de Comareh, et nous pourrions assurer qu'elle appartient au temps des Almohades, quoiqu'aujourd'hui nous contemplions une très petite partie de ce qui existait alors.



Plan de la Tour de Saïd.

A quelques pas de distance et en face de la porte, se trouve le mur d'un bel étang, cité dans les romances mauresques, pouvant le comparer à une mer artificielle couverte d'embarcations où plus d'une fois il y eut des joutes et des combats figurant l'incendie des galions chrétiens (1). Il n'y a pas de vestiges à Grenade d'un lac artificiel si étendu.

Dans une petite métairie que l'on voit à la tête de ces gros

(1) Manuscrits arabes conservés à Vienne.

murs, il y a des voûtes souterraines et des fondements de constructions arabes, et d'après les titres de possession de toute la propriété, elle appartint à la Sultane Aixa, mère de Boabdil, et fut vendue à un juif très riche de Grenade, peu de jours avant la capitulation de la ville, et ce juif la revendit aux antécesseurs de leurs maîtres actuels.

Las inscriptions sont coufiques et africaines, et n'offrent aucun intérêt, excepté les niches de la porte, où l'on cite d'une manière confuse un monarque et la date de 1204.

Cette salle conserve aujourd'hui son caractère antique; les pilastres des vingt fenêtres travaillées à jour sont composées d'un travail d'un détail exquis et délicat; au-dessus une corniche de petites voûtes soutient son plafond, composé d'un assemblage de poutres; le corps de la salle est décoré par une large bordure de doubles fleurons géométriques, et le bas laisse voir trois décorations d'arcs, deux couverts dans leur fond, qui donnent passage aux alcôves.

Le propriétaire illustre de cette propriété a voulu que les maisons pour le laboureur qu'il y a côté de la chambre arabe, conserve le même caractère de l'architecture, à l'extérieur au moins, et présente ainsi un ensemble symétrique d'agréable perspective.

La croix de fer sur une colonne arabe qui est près de l'étang, n'a d'autre explication que d'avoir servi de girouette dans la tour, du temps de la conquête.

Pont du Génil.—Quelques traditions racontent qu'il fallait passer à gué cette rivière pour entrer dans la ville de ce côté, et que le pont fut construit peu après la conquête. D'après la construction et la configuration des digues, nous croyons qu'il devait y avoir un pont arabe, dans le même endroit, où on construisit celui qui existe à présent avec les restes du premier. La forme romaine des arcs est faite avec des matériaux employés exclusivement par les maures, et on pourrait très bien soupçonner que les fondemens furent d'une époque plus reculée, ou bien, que les

arabes imitèrent ici par faitement les constructions de ces ancieus temps.

Porte des Oreilles (de las Orejas).—Place de Bibarrambla.—Aujourd'hui elle est restée dans un des angles de la place du même nom et on y découvre deux belles consoles tes, d'ou se détache un arc élégant en forme de fer-à-cheval de grandes dimensions. Elle porta le nom de *Puerta de las Orejas* parce qu'en 1621 on célébrait des fêtes à Bibarrambla en l'honneur de Philippe IV, et il y avait un échafaud tout à côté de la porte arabe mentionnée, lequel s'écroula sous le poids de la multitude qui l'occupait; dans la confusion qui se produisit, les filous volèrent aux dames qui s'y trouvaient les riches pendants d'oreilles qu'elles portaient, en les leur arrachant ou les leur coupant.

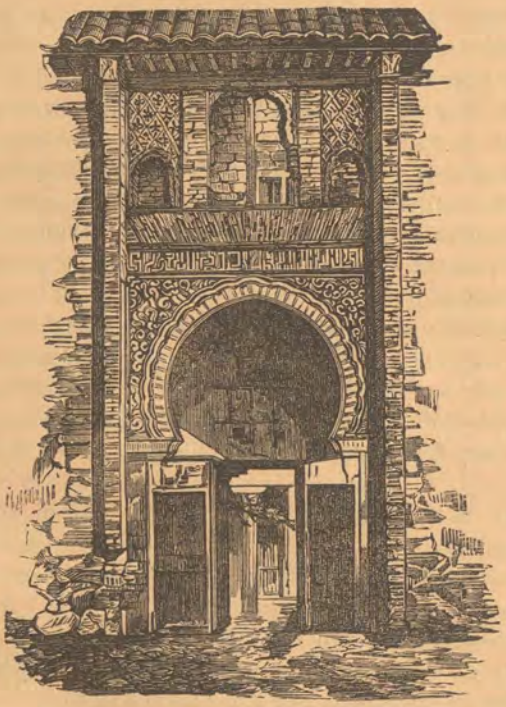
La place qui porte ce nom, était du temps des arabes, plus régulière que de nos jours, puisque contrairement et d'après l'habitude de ces peuples, les quatre façades étaient décorées par des lignes harmonieuses de fenêtres symétriques sur des colonnes de marbre, et les intervalles qu'on y voit encore, fermés par de grandes jalousies richement brodées.

En 1501, la reine Isabelle ordonna de démolir toutes les fenêtres qui existaient dans les maisons de Grenade, avec l'intention de faire disparaître les jalousies pour que les femmes ne pussent s'y cacher.

La porte citée fut moitié détruite en 1873, plus par l'influence de quelques personnes intéressées, que pour d'autres causes qu'on attribue toujours à ces faits.

Porte du Charbon (del Carbón).—Derrière l'Hôtel de Ville, et faisant face à la rue et porte de la Alcaiceria, se trouve un édifice assez étendu, de forme carrée, avec une porte qui porte ce nom, pour avoir été après la conquête destiné à la vente du charbon, et avant à une espèce de théâtre qui servit pendant plus de deux siècles à cet usage.

Dans l'espace de l'entrée et dans le vestibule qui se trouve après, il reste de belles sculptures en bois et en plâtre de la meilleure époque de l'art; pénétrant dans la cour, on ne rencontre plus que la distribution en trois corps de logis,



Maison du Charbon.

avec des piliers et des consoles qui soutiennent fortement la galerie.

Il y a eu des doutes sur l'objet qu'eut l'édifice dans son origine, nous ne croyons pas fondée l'opinion, qu'on la construsit pour maison de pélerins, caravansérail, caserne,

etc., parce que sa construction indique plus un lieu fréquenté par le public, qu'un logement destiné spécialement à hôpital, écuries, ou offices, etc., que quelques auteurs remarquables, ont supposé (1) sans fondement certain, jusqu'à ce qu'on a pu s'assurer qu'elle fut construite pour y établir un marché, et comme telle s'appelait *Alhondiga Gidida*, c'est-à-dire nouvelle, peu avant la conquête, et après continua pour le même usage, d'après un mandat royal du 14 octobre 1449. On sait aussi que le pont qu'il y avait en face se nommait *Alcantara Gidida*, et que jusqu'en 1531 ces édifices ne commencèrent à se connaître qu'avec les noms de Maison et Pont du Charbon.

Les inscriptions qu'on voit sur ce frontispice n'ont aucun intérêt historique ni celles qui se trouvent dans le couloir d'entrée aux deux côtés sur des arcs élégants, ni entre celles qui ont disparu se trouve celle qui pourrait nous indiquer l'époque de sa construction (2), nous limitant à dire que tout l'ouvrage d'ornementation est de la dernière époque grenadine, quoique pas tout à fait pareille, comme le suppose un savant auteur, à celle de la maison des *Oidores*. La porte extérieure est un bel arceau en fer-à-cheval, et l'autre corps de l'ouvrage qui est au-dessus n'a pas tout le svelte que nous avons pu admirer ailleurs.

ALMADRIZA.—ALCAICERIA ET CONTOURS.—Almadriza était l'edifice destiné par les arabes à Université, et occupait la maison qui se trouve en face de la porte de la Chapelle Royale, qui a servi d'Hôtel de Ville depuis l'an 1500 jusqu'à 1861.

Nous savions par Pedraza et d'autres auteurs que la porte arabe était en marbre blanc, voûtée et avec des inscriptions intéressantes; mais tout avait disparu, jusqu'à ce que un récent incendie eut lieu qui souleva les dalles du sol

(1) Par nôtre ami Mr. Leopoldo Eguilaz.
(2) Le même Mr. Eguilaz est possesseur de toutes les anciennes.

et l'on trouva que beaucoup d'entre elles s'adaptaient à la porte principale déjà mentionnée et décrite exactement par nos ancêtres. Ces dalles en marbre blanc furent acquises par Mr. Riaño, qui les conserva en son pouvoir, jusqu'à ce qu'elles passèrent à la Commission des Monuments.

Cette construction, servait donc, pour Académie alcoranique, fondée par Abdallah Soliman Alcasem, où s'instrui-

Ancienne Madriza.

sirent bien des savants, entre eux el Gasanida, qui écrivit le *Collier de Perles*, d'après Cassiri.

En pénétrant dans cette maison, convertie aujourd'hui en fabrique de tissus, on voit encore tous les beaux assemblages mauresques de ses plafonds, de la première époque de l'art grenadin, des tirants travaillés à jour délicatement disposés, des clefs de voûtes rarement combinées, et quoique ce monument n'occupait pas un local excessivement grand, il n'en était pas moins un palais construit avec un

luxe et une importance extraordinaire, relativement à l'impulsion qu'on donnait à l'étude des sciences à cette époque.

Les inscriptions qu'elle avait étaient nombreuses, et le seront encore plus quand les couches de plâtre qui les couvrent s'entrouvriront détruites par le temps et mettront à découvert les arabesques mauresques si délicatement ouvrées.

Marmol cite l'inscription suivante trouvée sur un bouclier:

«Si tu as le bonheur de pénétrer dans l'intérieur de cette »maison, construite pour la demeure des sciences, pour »le soutien de la grandeur et l'éclat des siècles futurs, »tu verras qu'elle est fondée sur deux prérogatives, qui »sont la fermeté dans la justice et la piété; prérogatives »qu'obtinrent ceux qui travaillèrent pour la gloire de Dieu. »Si dans ton esprit pénètre le désir de l'étude et que tu t'é»loignes des ombres funestes de l'ignorance, tu y trouveras le »bel arbre de l'honneur. L'étude fait briller les grands, »comme des étoiles, et à ceux qui ne le sont pas encore, elle »les élève avec la même splendeur. Tu peux avec elle suivre »le chemin de la lumière, quand détrompé tu te résoudras »à fuir de l'obscurité du mal. Si tu cherches l'étoile de la »raison, tu verras sa clarté sans artifice, même entre les »nuages du doute. Mais réduit à la science, pour y profiter, »tu dois tourner ta face vers le bien, et rejetter toute incli»nation au mal. Le chemin de la sagesse n'est pas fait pour »celui qui le suit chargé de basse avarice. Suis, donc, ce »conseil, tu y trouveras ainsi ton profit dans la vieillesse, »jeune homme, tu seras estimé, et les dignités te recher»cheront. Tourne tes regards vers le ciel du peuple, et tu »verras combien d'étoiles peu brillantes se trouvent sur »cette route, inondées de splendeurs infinies. Si tu obser»ves, tu verras qu'entre elles, les unes forment la couronne, »et d'autres sont les colonnes du savoir. Elles éclairent les »cœurs, guident vers le bien, et nous sont de vrais amis

»qui nous conseillent. Que Dieu accepte tout ce bien insti-»tué par Yusuf, étoile du plus haut degré, brillante dans la »science et dans la loi.»

Nous ne savons pas qu'on puisse écrire rien de plus utile dans les temps de civilisation où nous vivons, et bien: nous avons appelé barbare la race qui traça ces lignes il y a six ou sept siècles!

Comme description de l'édifice commence une autre légende:

«Remarque cette entrée merveilleuse... ses pierres si polies... et sa structure singulière... etc.»

Et, en effet, tous les marbres que nous avons trouvé sont admirablement travaillés.

On y expliquait la théologie, les mathématiques, la rhétorique et la poésie, la médecine, la jurisprudence, l'histoire et l'art militaire.

Pierre Romaine.—Il y en a une que se trouve en face de cette maison et se trouve actuellement dans le Musée Provincial, avec une inscription qui dit en latin:

«*Le Conseil municipal connaisseur de l'illustre municipe Ilibéritain, éleva avec les deniers publics ce monument à la Majesté de Furia Sabina Tranquilina Augusta, femme de l'empereur César Marcus Antonius Giordianus Pie Felix Augustus.*»

Cette pierre fut trouvée à la fin du XVI° siècle, en ouvrant des fondements dans une maison près de la Citerne du Roi, proche du couvent de Sainte-Isabelle Royale, qui est le quartier considéré comme le plus ancien de la ville; et la pierre procède des chantiers de Sierra Elvira.

Non loin de là, se trouve un bazar de forme et aspect arabe, dont la décoration fut faite en 1884, lors d'un incendie qui eut lieu l'année antérieure. La Alcaiceria, d'après ce que l'on dit, signifie Maison de César, et d'après Marmol, l'endroit où l'on garde les marchandises du domaine municipal et des particuliers, d'après l'habitude des peuples d'Orient, et des romains en Afrique; mais ici c'était une

enceinte fermée pour les négociants riches, comme on voit à Fez, au Maroc, et dans d'autres villes musulmanes. Avant cet incendie, cette Alcaiceria, conservait tout son caractère antique, mais c'était un espace plus étroit encore qu'il ne l'est aujourd'hui, avec des magasins si petits que quelques-uns n'avaient qu'une encoignure pour le vendeur, qui se plaçait sur le comptoir ou bien en dehors. Aujourd'hui la décoration arabe est trop symétrique pour caractériser cette enceinte singulière.

Le Zacatin ou rue des Commerçants d'après Alcantara, participe en partie de l'aspect des villes africaines. La rue de Abénamar conduit à une place petite, où se trouvait le palais de Aben-Hamar, chef des Maures du dernier siècle; après celle-là se trouve la rue de la *Prison basse* et le couvent *de l'Ange*, où il y en face une grande maison seigneuriale, qui appartient de nos jours aux propriétaires du Généralife, et dans laquelle on peut trouver de curieux fragments mauresques.

Pour l'amateur de souvenirs de l'époque arabe, il convient de citer avant d'abandonner ces lieux, l'endroit où était construite la Grande Mosquée ou Métropolitaine, de la cour Maure; on dit d'elle:

«Dans l'endroit qu'occupe aujourd'hui ce temple (El Sa»grario) existe la Grande Mosquée des Maures, construite »vers le milieu du XIVe siècle, qui fut bénie par les conqué»rants chrétiens. C'était un édifice carré, peu élevé, divisé »en quatre nefs soutenues par quatre ordres de colonnes de »jaspe de manière que deux réunies concentraient un cou»ronnement d'où sortaient quatre arcs. La toiture for»mait des coupules minutieusement et richement travail»lées. Elle avait trois portes, une à l'Occident (aujour»d'hui la principale); une autre au Midi, près de ce qui est »aujourd'hui porte derobée de la Cathédrale. La façade se »trouvait derrière le grand autel, où se gardait le Coran »dans une niche d'un travail exquis. Ce fut à la porte de

»cette mosquée, attenante à celle de la Chapelle Royale, »où Hernan Perez del Pulgar cloua avec son poignard la »devise de l'*Ave-Maria* et dût sortir d'Alhama, se tenant »caché dans les environs de Grenade, pendant la nuit traver- »sa la Darre suivi de quelques chevaliers et trahissant la vi- »gilance des maures fixa cet emblème avec audace et fierté.»

Les forfaits ou exploits de Pulgar ont laissé un souvenir impérissable dans l'imagination fougueuse des chrétiens andalous. Les chroniques mauresques conservent aussi un fait mémorable d'un autre héros, *Osmin*, fameux par ses défis avec les chrétiens, qui se racontent encore parmi les descendants de cette race illustre, qui fut se confondre avec les kabyles sauvages de la côte africaine.

Le Laurier de la Reine.—A une lieue de Grenade se trouve la Zubia, petit village, superbement situé, le plus riche et le plus curieux de la vallée. Du temps des arabes il y avait à sa place un bosquet de lauriers très étendu, dont on en conserve un seul qui porte le nom d'Isabelle I.

Les légendes fantastiques de nos poètes modernes, les contes d'Irving, le roman de l'inspiré poète Fernandez y Gonzalez, ainsi que les chansons et romances, sont peut-être un témoignage de la tradition que nous allons raconter.

Le 18 juin 1491, Isabelle s'efforçait à contempler le plus près possible, les tours couronnées par de blanches lueurs, les minarets et les jardins de la dernière ville maure. Elle était accompagnée par le roi, ses enfants et ses dames, le Marquis de Cadiz, Gonzalo de Cordova, le comte de Cabra, celui d'Urène, de Tendilla, de Villena, Don Alonso de Aguilar, Don Alonso de Cordova, et par des palafreniers, des domestiques, des soldats et des lances, arrivés au bosquet des lauriers, ils virent venir au trot, une troupe de cavaliers arabes, qui reconnaissaient les postes avancés. Les chevaliers chrétiens voulurent sortir à leur rencontre, mais la reine Isabelle leur ordonna de se cacher dans le bosquet, et elle même s'abrita dans le fond de l'épais ramage du laurier

qui se conserve encore. Pendant le temps qu'elle fut cachée, la Reine invoque le Saint du jour, Saint Louis, Roi de France, le priant de la sauver et lui promettant d'élever ensuite un couvent dans cet endroit.

Les cavaliers mahométans passèrent sans rien voir, et la Reine put se retirer, en toute sécurité, mais les chevaliers chrétiens, désireux de gagner la gloire qu'ils considéraient perdue, et fachés de s'être vu forcés de se cacher, préparèrent une surprise aux maures quand ils sortaient la nuit pour retirer les cadavres qui résultaient des combats journaliers, et l'effectuèrent ainsi; mais au lieu de s'en retirer victorieux, ils furent vaincus et poursuivis, après avoir laissé grand nombre de morts sur le champ de bataille. Gonzalo de Cordova lui même se vit sur le point de tomber entre les mains des arabes. On conserve encore dans ces alentours l'endroit de cette bataille, avec le nom de *Haza de la Muerte* (Champ de la Mort).

Isabelle I fonda éffectivement le couvent de Saint-François. Un bas-relief et un ancien tableau, rappellent aussi le fait de se sauver la Reine Catholique, et Isabelle II acquit plus tard, le laurier et le verger où ceci se passa, comme souvenir de ce que nous venons de raconter.

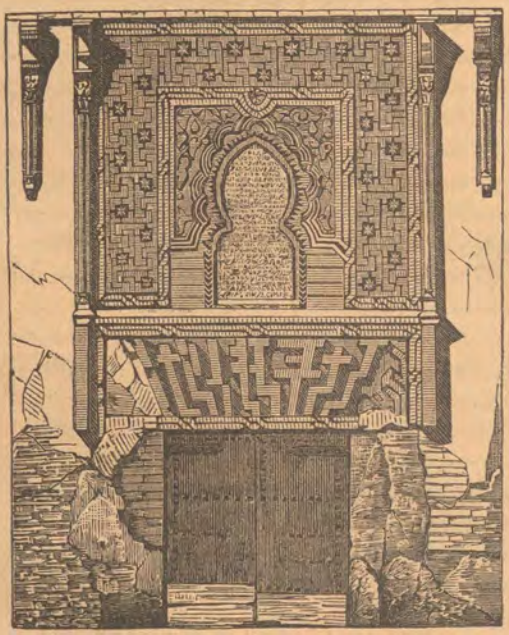
De cet endroit on jouit d'un point de vue splendide regardé de Grenade.

Hôtel de la Monnaie.—C'était un édifice grandiose, que nous avons connu, dont on conserve des restes de caractère entièrement classique. Sa façade (1) était composé de briques découpées dans le genre de celles de la Giralda; les sculptures qui jetaient l'eau dans l'étang qui se trouvait dans le centre de la cour, et se conservent dans la mosquée de l'Alhambra, sont d'un aspect et d'une inspiration babylonienne, et la belle inscription de la façade, est un

(1) Le petite gravure que nous publions, est due à notre ami, le peintre si connu Don Manuel Obren.

témoignage bien suffisant de l'importance de ce monument.

Elle se construisit en l'an 1376 pour servir d'hôpital, et après la conquête on la destina à *azeca* ou maison de battre monnaie, parce que dans les temps de la domination arabe, elle fut dédiée à cet objet.



Porte de l'Hôtel de la Monnaie.

Voilà le texte de l'inscription déjà citée.

«Louange à Dieu! Cet hôpital fut construit, de grande miséricorde pour les faibles malades musulmans, et d'un rapprochement (si Dieu veut) au Seigneur de l'Univers, pour démontrer sa bonté, la publiant éloquemment en langue claire, et pour perpétuer (la mé-

moire de sa charité) à travers le temps, et malgré le cours des ans, jusqu'à ce que Dieu hérite la terre et tout ce qui existe, car c'est le meilleur des héritiers. Le Seigneur, le prince, le sultan courageux, grand, illustre, pur, vainqueur, le plus heureux de la race, celui qui marche impétueusement dans le sentier de Dieu, le Seigneur des conquêtes, des œuvres charitables et grand cœur, celui que les anges et l'esprit (divin) protègent, le défenseur de la loi traditionnelle, asile de la religion, prince des muslims Algani Bil-lah (celui qui est content avec Dieu), Abu Abdil-lah Mohamad, fils du Seigneur, du grand, du renommé, du Sultan illustre, élevé, belliqueux, juste, généreux, heureux, martyr, sanctifié, prince des muslims; Abul Hachach, fils du Seigneur, du Sultan illustre, éclairé, grand magnanime, victorieux, celui qui repoussa les polithéistes et foula aux pieds les ennemis infidèles, le bienheureux, le martyr Abul Walid ebn Nasr, l'Auxar, le Jazrrechi (de la tribu de Jazrrech). Dieu rende tes œuvres bienheureuses, avec sa protection, et accomplisse ses espérances, avec sa bonté parfaite et une ample récompense. Il créa une belle œuvre, qui n'a pas été surpassée depuis que l'Islam pénetre dans ces contrées, et pour laquelle il lui correspond un ornement de gloire sur son vêtement de guerre, et il se dirigea à la face de Dieu en demande de récompense. Dieu est le Seigneur de la grande bonté. Il avança une lumière que cheminera devant et après lui le jour où ne profiteront pas des richesses, ni les enfants mais celui qui se présente à Dieu avec un cœur pur. Il commença sa construction dans la seconde dizaine du mois de Mohamam l'an 767 (1) *(Le calife), termina son ouvrage, et lui assigna des biens pour son soutien dans la seconde de Xawal, an* 768 (2). *Dieu ne laisse jamais de récompenser ceux qui marchent dans le bien, ni il trompe les efforts de ceux qui sont bons. La paix de Dieu soit sur notre Seigneur Mohamed, emblème des Prophètes, et sur sa famille et tous ses compagnons.*

En laissant les ruines de cette preuve de la charité mu-

(1) Du 26 septembre au 5 octobre 1865.
(2) Du 8 au 17 mai 1367.

sulmane développée dans l'époque la plus cultivée de la domination arabe, observons l'aspect monumental de la plupart des maisons qu'on trouve en parcourant las ruelles étroites et entortillées du quartier situé entre la route du Darre et la rue de San Juan de los Reyes. Maisons appelées seigneuriales, construites avec des matériaux très anciens; sa structure modifiée pour servir aux commodites des chrétiens, mais disposées en vastes cours avec des salles ouvertes dans leurs galeries, dont les plafonds d'assemblage participent autant de l'époque arabe que de celle de la renaissance, modification spéciale de difficile étude; mais dont le noble aspect rappelle la superbe grandeur de leurs fondateurs.

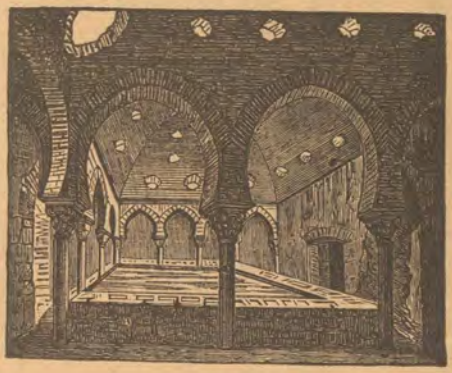
Ancienne Mosquée, aujourd'hui San Jean des Rois.— La tour de la porte de son côté, démontrent que ce fut une *Djamy* de peu d'importance; mais la première qui bénit Fray Fernando de Talavera, où le plus grand nombre de maures se convertirent au christianisme, et dans laquelle, selon les traditions, se convertirent aussi au mahométisme les juifs et les fondateurs chrétiens pendant la période arabe. Elle s'appelait Taydin. Elle était dotée de fortes rentes par un maure très riche à cause d'avoir sauvé les embarcations qui faisaient son commerce à Orient (1) des mains des chrétiens. Les restes d'ornements ouvragés de la tour, sont du même style employé dans la Giralda de Séville, mais plus simples.

Maison du Chapiz.—Le Palais Royal d'Albaida, fut fondé par un prince almohade, et se trouve à l'entrée de la route qui conduit à Sacro Monte. Les auteurs du XVIIe siècle crurent que cet édifice fut bâti pour servir de douane de la soie, parce que cette florissante industrie y établit son contrôle officiel après la seconde conquête.

Deux belles cours dont les ruines subsistent encore, com-

(1) Archives de l'Alhambra.

posent les plans que nous publions à la suite, lesquels correspondent à deux époques différentes, et particulièrement aux constructions du XIe siècle, comme on les voit dans le quartier bas de San Miguel, dont les squelettes en bois sont si sveltes et les consoles sur leurs piliers si élégantes, et les ornements si fantastiques, qu'on pourrait appliquer avec succès aux constructions modernes quelques consoles et auvents, sans choquer le sentiment de l'art cosmopolite de notre âge.

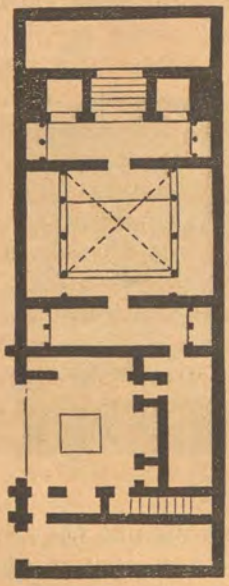


Bains arabes.

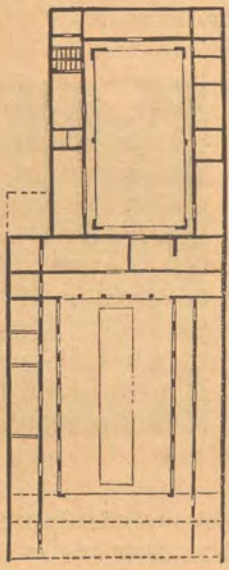
Cette maison, habitée par des familles pauvres, retrécie et prête à s'effronder, fut construite à l'entrée de la ville sur la route de Guadix, la plus importante et stratégique de ces temps. Depuis-là jusqu'au bord de la rivière, se trouvaient de splendides jardins soutenus par de grosses murailles qui terminaient à l'entrée d'un pont, où suivait le chemin jusqu'au point le plus élevé de l'Alhambra et du Généralife.

Bains arabes de la route du Darre.—Ils sont convertis aujourd'hui en une maison pauvre, qui donne passage à une cour carrée, autour de laquelle s'observe encore la

distribution des murs de cet édifice. En passant à la cour mentionnée, où il y avait au milieu un étang, nous trouvons la distribution la plus complète d'une maison de bains publics. Supposons l'entrée par la dernière salle, où après un parallélogramme voûté et enfoncé, on descend un large escalier à la terminaison duquel se trouve une autre



Plan des Bains.



Maison du Chapiz.

salle longue, terminé par ses deux côtés courts par des vestibules de repos. Ici il y a deux chambres de bains réservées et en continuant par une porte étroite, se trouve le grand bain d'ablution, dont les murs se reconnaissent parfaitement par les restes de couleur et dessin arabe dont ils se trouvent emplâtrés.

Aprés la chambre centrale, avec ses voûtes, ses claires-voies et ses soupirails-nous passons à une autre salle de deux alhamies très semblables à la première, et de là, à d'autres petites chambres en harmonie avec le reste de la maison de l'entrée, dont la disposition est propre de ces établissements.

Maison du Coq et Palais des Walies.—Ils se trouvait sur les hauteurs qu'occupait la paroisse de Sanint-Michel, entre diverses maisons d'origine mauresque, qui révèlent par leur construction qu'elles appartenaient à la seconde période de l'architecture arabe espagnole. Nous y voyons ces corridors en bois sculptés avec délicatesse, des balustrades dont les appuis tournés avec des moulures et des cordons, des pilastres en bois qui soutiennent des auvents avancés, de minces poutres qui s'appuient sur les traverses ornées de petites voûtes, le tout reposant sur des encoignures et des lobules de formes capricieuses, imitant quelques-unes des bustes et des têtes d'animaux, qui n'étaient pas très communs.

Il est curieux de visiter ce quartier d'une manière attentive, et il est fastidieux de décrire des objets isolés presque toujours, qui disparaissent facilement, et qui appartenaient à des édifices détruits, où qui cessèrent d'exister dans peu de temps.

Entre tous se voyaient des vestiges dignes d'étude de la maison des *Oidores*, la citerne avec son arc en forme de fer-à-cheval, et ses belles voûtes, le couvent de Sainte-Isabelle, qui est ce que nous appellerons Palais des Waliés.

Pedraza pensait que les restes des tours qui se trouvaient dans cet endroit, étaient des édifices païens, dans lesquels on avait célébré le premier Concile Ilibéritain, et plus tard changeant d'opinion, il le fit célébrer près de la Maison du Trésor; ce qu'on peut assurer uniquement, c'est que dans cet espace de muraille était la porte que les maures appelaient Bid-Ateced où terminait la première.

La maison de Saint-Michel servit de lieu de plaisance à quelque archevêque de Grenade, et on dit que le maure Aben-Habuz, wali de cette Kora Grenadine, la construisit pour sa demeure, et que dans le point le plus élevé d'une tour il plaça la gironette de bronze représentant un guerrier à cheval armé d'une lance et d'un bouclier avec une devise arabe dans cette forme:

«Le savant Aben-Habuz dit aussi
que l'Andalou se défend ainsi,»

et les gens qui le voyaient de loin se mouvoir, commencèrent à l'appeler *Coq du vent*, d'où il prit le nom de la rue et de la maison.

Nous avons voulu pénétrer ce qu'il y a de vrai dans cette tradition, et nous trouvons que le vrai Palais des Gouverneurs ou Walies était placé, comme c'était l'habitude alors-sur les murailles et cubes qu'il y au-dessus de la *Porte Bonaita*, dans le couvent actuel de Sainte-Isabelle, dans lequel il existe une tour ou belvédère orné d'arabesques, d'une hauteur suffisante pour dominer tout ce faubourg, et sur lequel on peut supposer l'existence de la girouette mentionnée. Quelques-unes des inscriptions de cet édifice de Sainte-Isabelle la Royale, démontrent qu'il était habité par ces grands seigneurs qui dans beaucoup d'occasions prenaient le titre de rois, et se soulevaient contre les empereurs de Cordoue. On y voit une cour superbe avec des colonnes de marbre blanc, de beaux chapiteaux, des arcs ouvragés, et des habitations qui conservent parfaitement les peintures, et la dorure de ses délicates arabesques. Les plafonds sont d'assemblages de bois, enluminés en rouge et bleu, finement travaillés. Il est à regretter qu'il ne soit pas facile d'obtenir la permission pour pénétrer dans cette cour, et y étudier les beaux fragments de cette époque. Des restes notables pour l'art, du moment que l'édifice a été destiné à couvent, et on doit à cette circonstance de pouvoir tracer

aujourd'hui la distribution de ses chambres arabes jusqu'au troisième étage avec tous les petits accessoires de construction qu'exigent les habitudes mahométanes.

De toute manière, la tradition citée de la *Maison du Coq*, et de ce qu'Aben-Abuz était sous-lieutenant du capitaine Tarif, est invraisemblable aussi; les chroniques arabes nous ont révélé que les premiers gouverneurs de ce territoire habitèrent dans la ville d'Illibéris, qu'on place à deux *parasanges* de Garnate, et qu'ils demeuraient dans cette ancienne ville trois ans au moins avant de fixer à Grenade leur résidence.

Nous recommendons au voyageur les maisons et les ruines qui se voient dans toute cette enceinte de Saint-Michel bas, où ils trouveront des restes non moins importants que ceux de la Maison du Coq; mais revenant au palais arabe de Sainte-Isabelle, nous citerons la tradition qui dit que cette maison fut habitée par la mère de Boabdil, et que les maures l'appelaient *Darlahorra* ou maison de la chaste et il s'y réfugia quand son père le poursuivit, et que ces quartiers, avec l'édifice appelé la Lona, qu'on confond aussi avec la Maison du Coq, furent habités les années suivantes à la conquête par les plus riches grenadins (1).

Dans la maison qui fut couvent de l'Ange en 1812, vivait le peintre si connu Jean de Séville, et dans la maison de la Lona, Atanase Bocanegra.

Maison de Hamet.—Située près de Saint-Nicolas, elle fut une des plus importantes de la domination mahométane. On peut encore trouver quelques légendes qui la supposent embellie avec des chapiteaux de marbre d'Elvire, et d'autres objets précieux qu'aujourd'hui on cherche en vain.

Maison Blanche ou Daralbaida.—En suivant ces enceintes, n'oublions pas la maison qui aujourd'hui à moitié ruinée porte ce nom près de la Citerne Douce (à cause de la

(1) Voyez les ordonnances et mandats royaux de ce temps.

fraîcheur et des propriétés de ses eaux), où il y avait une inscription en marbre qui disait:

«*Le Dieu, souverain et bienfaiteur, crée toutes choses et les perfectionne. Avec son souffle il donne la vie à Salem Alhamar, lequel cherchant les délices de cette terre du paradis, vint de l'Afrique. L'esprit de Dieu le mena, et à cause de cela, il veut l'appeler son père, et être appelé son fils.*»

On remarque dans ces édifices, dont il y en a au moins quatre, dans la rue de Marie le Miel, qu'ils ont des arabesques aussi délicates que celles de l'Alhambra. Le voyageur peut s'entretenir un moment à chercher entre d'obscures et mesquines habitations, de beaux vestiges de cette civilisation oubliée.

Dans la rue de l'Eau, il y avait une inscription procédant d'un bain maure, qui entre autres choses disait:

«*Dieu étendit les eaux sur la terre pour que les hommes se purifiassent. Le bain est salutaire et délicieux. Celui qui veut avoir l'âme pure, doit avoir le corps propre. Les tâches extérieures sont un signe des intérieures. Dieu veut la purification et la propreté, etcétera, etc.*»

Bains et maisons de la rue d'Elvire.— Il existait près de l'église de Saint-Philippe des restes de bains arabes, que nous ne devons pas oublier, par ce qu'ils sont de plan carré et un peu différents, dans leur distribution, des autres. Ils se trouvent situés dans un des quartiers mauresques de Grenade, où l'on trouve toujours des cours avec des étangs et des portiques avec de sveltes colonnes, des salles dans le bas avec des plafodns d'assemblage et des restes de coloris. Très près se trouve la Porte d'Elvire, construction fortifiée, avec des parapets et des passages couverts d'après le style de ces fortifications que nous voyons ailleurs, mais qui ont disparu ici.

Revenant aux bains, ont doit remarquer les chapiteaux, que nous pourrions très bien appeler mozarabes, parce qu'ils se ressentent de l'influence gothique et romaine

comme beaucoup d'autres d'une époque non douteuse.

La rue d'Elvire est une des plus anciennes de la ville, et la principale dans les premières années de la domination chrétienne. Dans la même rue, en descendant celle qu'il y a près de Saint-André, il y avait une maison mauresque qu'on destina à Inquisition, dont l'emplacement peut se voir encore aujourd'hui.

Terminons ici l'étude descriptive des monuments arabes des trois villes plus importantes et anciennes de l'Andalousie, et de son influence sous le point de vue d'intérêt artistique et historique. Nous nous propasâmes particulièrement d'ordonner la multitude d'idées qui envahissent l'imagination en visitant ces restes précieux, sur l'époque, l'influence et le développement d'un art spécial qui ne peut se distinguer en Espagne avec la limitation exacte que dans d'autres styles classiques, c'est pourquoi nous l'avons fait sans oublier l'influence qu'eut l'art chrétien sur l'arabe, et celle qu'elle exerça sur lui durant tant de siècles, détruisant l'erreur de bien des historieus modernes, qui supposent une civilisation non seulement orientale, mais purement africaine en lutte victorieuse avec le peuple visigoth.

Des tribus originaires des peuples les plus civilisés de l'Orient, tombèrent armées sur notre sol, passant légèrement sur les côtes africaines jusqu'à arriver à la Peninsule, ignorants presque toujours de l'esprit envahisseur et sauvage qui agita les peuples de Maghreb; races plus civilisées que celles qui restèrent en Afrique, lesquelles purent enseigner ensuite bien des connaissances anciennes qui dans les siècles du moyen âge étaient complètement ignorées des francs, des castillans et des galiciens.

Les arts et la poésie de ces arabes espagnols, ont un ca-

ractère propre et distinct de la littérature et des arts chrétiens. Quel conctact existe entre l'Alhambra, et les ouvrages gothiques, romains et de la renaissance? Nous avons vu qu'il n'en existe aucune. Cela suffit pour démontrer ce que nous avons initié dans ce livre: que le peuple arabe envahisseur était plus instruit et plus scientifique que le peuple visigoth et même que celui qui lui succéda dans le moyen âge.

GRENADE

APRÈS LA CONQUÊTE

Comme nous avons dit en parlant de Séville et de Cordoue, nous donnons une très légère description des monuments chrétiens les plus intéressants, avec le double objet d'aider le voyageur dans son étude, et qu'il puisse comparer des civilisations si radicales et si diverses, comme le sont l'arabe et la chrétienne.

La Cathédrale.

La cathédrale de Grenade est un temple majestueux, spacieux et bien projeté, sans qu'on puisse dire qu'il soit ni puisse être un des plus magnifiques d'Europe comme quelques enthousiastes l'affirment. Son plan est beau et son élévation intérieure si sublime et si bien tracée, qu'elle se place à une grande hauteur entre les monuments chrétiens de la Renaissance. Il n'est pas difficile d'entrevoir que la disposition de ses robustes piliers distribués en lignes et formant cinq nefs, est plus une conception d'architecture gothique que greco-romaine, et qu'elle ne fut pas tracée dans le style qu'elle représente, mais qu'on pût disposer comme dans la chapelle Royale gothique qui est tout

près, dont le changement d'idée origine le choc qui surgit avec les chapelains royaux quand ils obtinrent un ordre du Roi, disposant de suspendre les travaux, parce qu'ils n'étaient pas gothiques et semblables à ceux de la chappelle Royale; ce qui obligea le Chapître à charger le directeur de défendre son projet déjà tracé, et qu'il obtint de continuer les travaux. On n'a qu'à contempler cet édifice pour croire l'histoire de ses premiers ans: la Renaissance n'est pas le caractère de sa distribution; mais malgré cela, il est exécuté avec tant de perfection et de connaissance des proportions, qu'il y a une vraie somptuosité et grandeur dans l'ensemble.

Cette église métropolitaine est apostolique, comme fondée par Saint-Cécile, qui d'après une pieuse tradition s'établit dans l'Illibéris. Elle se perpétua pendant l'époque mahométane dans l'église mozarabe, et après la conquête, Innocent VIII expédia une Bulle lui concédant le nom de Cathédrale, avec le titre de l'Incarnation, et lui assignant comme suffragants les Evêchés de Guadix et d'Alméria.

Il est certain que cette église Métropolitaine fut établie premièrement dans la Salle de Justice de la Cour des Lions, et ensuite dans la Grande Mosquée de l'Alhambra, aujourd'hui église de Sainte Marie (et non dans celle du Sagrario, comme on l'a supposé), de là elle se transporta à ce grand temple, étant Archevêque Don Pedro Guerrero. On avait posé la première pierre des fondements le 15 mars 1523, et elle comptait quarante ans de travaux quand Diego de Siloe mourut (1), laissant le soin de la finir, à son élève Jean de Maeda. Il est donc prouvé que seulement jusqu'à la hauteur des corniches, les travaux furent dirigés par Siloe; et, en effet, déjà dans les voûtes et embouchûres

(1) Le Chapître disposa qu'on enterrât ce grand maître dans la même église, mai qu'on mit une pierre sépulcrale modeste. On aurait pu avoir ordonné cette même modestie avec plus de raison dans d'autres occasions, que pour l'illustre artiste.

on retrouve le goût gothique, vicié par l'ornement baroque de la Renaissance tout à fait en décadence.

A Maeda lui succéde, en 1571, Jean de Orea, qui avança peu la construction, occupé comme il l'était dans le Palais de Charles-Quint de l'Alhambra.

En 1590 apparaît Ambroise de Vico, mais le remarquable portail du Pardon était terminé, ainsi que la plus grandie partie de la tour et des voûtes du Transept, sans que nous trouvions des nouvelles de cet architecte dans aucun document; mais en 1590, on célébra une réunion d'experts, en union de Vico, pour résoudre la nécessité de chausser de pierre de taille la tour la croyant peu solide.

Gaspar de la Peña, architecte de la Cathédrale de Cordoue, se chargea en 1664 de finir la construction, avec l'information favorable de Alonso Cano et du père Alonso Diaz; mais il fut nommé par le Roi directeur des travaux du Retiro et la laissa inachevée.

Rojas lui succéda, mais celui-ci passa peu après à la construction de la Cathédrale de Jaen, et pour cette cause Granados se chargea provisoirement de sa direction; quoiqu'en réalité elle était à charge de l'insigne prébendé Cano, qui avait déjà tracé la façade principale, œuvre de mauvais goût qui ne correspond pas à la réputation de l'artiste.

Jusqu'en 1689 (1) Ardemans ne fut pas élu en concours entre douze autres architectes, pour jeter les eaux à la rue et fermer le Transept de pierre qui couvre le chœur. L'église, il faut être juste n'est pas une œuvre classique de l'art, mais c'est un magnifique assemblage de beautés artistiques. La hauteur de la décoration de la porte est de 139 pieds, distribuée en corps, qui quoique symétriques, présentent un extérieur plus grand que beau et proportionné. Presque toutes les sculptures qu'elle contient sont de

(1) Toutes les notes antérieures sont consignées dans les Actes Capitulaires.

Verdiguier, moins la médaille-qui représente le Mystère de l'Incarnation, qui est de Risueño; les deux des côtés, de Uceda et celles des Evangélistes, de Rojas.

La base totale de l'Église est de 433 pieds par 243 dans le Transept sans l'épaisseur des murs; la hauteur varie de 90 à 124 pieds. Le cercle presqu'en entier de la Grande Chapelle a 73 pieds de diamètre. La coupole monte jusqu'à près de 170 pieds. Elle a huit entrées, et le dallage date de 1775. Vingt piliers ou groupes de colonnes corinthiennes distribuent les cinq nefs, et la Grande Chapelle s'appuyant plus d'un demi-cercle sur huit piliers d'une extrême grosseur, est la construction la plus somptueusse et la plus artistique dans ses proportions qui se trouve dans le temple. On fait beaucoup d'éloges de l'arc rampant qui existe entre cette chapelle et la nef centrale de l'église, qui ramassée par sa clef est une conséquence très naturelle de l'intersection de la circonférence de la coupole, avec le plan qu'offre le surbaissement. Mais à part la décoration symétrique et réussie de cette chapelle, on y voit les meilleures et les plus remarquables peintures de Alonso Cano, dans sept grandes toiles qui représentent la vie de la Vierge; nous appelons particulièrement l'attention sur ces ouvrages. Les tableaux des Docteurs de l'Église peints par Atanase ne sont pas mauvais; et sont aussi dignes de mention les deux statues des Rois Catholiques agenouillés, de Pedro Mena et Medrano, qui furent évalués 40.000 réaux à cette époque.

On doit regarder avec attention préférente les deux grands bustes d'Adam et d'Eve, œuvres d'Alonso Cano, qu'il légua à sa domestique pour qu'elle les vendît au Chapitre.

Les quatre grands tableaux qu'il y a dans les deux autels à droite et à gauche, près des chaires, sont deux de Jean de Séville, et les deux autres d'Atanase Bocanegra.

Le chœur n'a aucun mérite spécial; les deux grandes or-

gues sont de Léonard Davila, l'autel de l'arrière-chœur se fit en 1733, œuvre de fantaisie et extravagante. Passons maintenant à parcourir les chapelles dans le même ordre que nous avons établi pour d'autres.

De la porte droite de la façade nous trouvons premièrement un tableau qu'on dit être de Jean de Séville, qui représente la Sainte-Famille.

La chapelle de Saint-Michel, que défraya l'Archevêque de Grenade Moscoso, et Peralta, Evêque del Cusco, qui apporta à ce pays d'immenses richeses, et la construisit pour son repos éternelle. L'inscription qui se trouve dans un de ses côtés l'explique tout. Elle s'acheva en 1807, et fut projetée par Romero Aragon, architecte. La médaille de Saint-Michel fut faite par le sculpteur Adan d'un grand morceau de marbre, apporté à grands frais des chantiers de Macaël. Gonzalez exécuta les autres sculptures de l'autel. Le tableau si beau et si remarquable de la Soledad (Solitude) est une peinture du célèbre Cano. Les autres sont de peu de mérite, et l'emsemble de la chapelle est riche en marbres et en bronzes, et somptueux comme l'Archevêque qui laissa à Grénade de si grandes démonstrations de son amour pour les arts. Ce même Archevêque se fit construire le palais de plaisance à Viznar.

Suit après la Porte du Sagrario, où il y a un tableau vénéré parce que Saint-Jean de Dieu priait devant lui.

Dans la chapelle de la Trinité, on voit outre un tableau sur ce sujet, probablement ouvrage de Cano, une ébauche du célèbre de la Chanfaina. Un Saint-Joseph dans le retable, de Maroto, et d'autres peu intéressants. Il y a dans les autels des côtés une Vierge et un Evêque, qu'on attribue à Pierre de Moya, et la petite Vierge avec l'enfant dans les bras est d'origine italienne.

Tout en suivant, se trouve un grand retable doré, dédié à Jésus Nazareth, et ici le lecteur trouvera les plus remarquables peintures de la cathédrale; elles sont: de Joseph de

Rivera, le Saint-Antoine, la Madeleine, le Saint-Laurent et un Saint-Paul qui fut volé de cet endroit. La rue de la Amargura (Amertume), Saint-Augustin; le Sauveur et la Vierge sont de Cano, le premier très intéressant. Ceux de Saint-Pierre, Saint-Paul et Saint-François, sont les deux premiers de l'Espagnoleto, et le dernier du Greco. Tableaux donnés tous en 1722 par le Trésorier Medinilla.

La porte gothique de la chapelle royal, qui aboutissait dans son origine à un vaste place, est un échantillon de ce genre, qui prit en Andalousie un caractère approprié, perdant la simplicité germanique et se compliquant dans ses arêtes et festons, d'une manière plus ingénieuse que monumentale. Cette porte, est cependant, un des meilleurs spécimens de l'art gothique, et de l'époque où l'influence de la renaissance se faisait sentir dans toutes les constructions d'Espagne.

Le retable de Saint-Jacques, de mauvais goût, avec des images de Mena et de Mora. Une petite Vierge qui semble du XVe siècle, fut un cadeau d'Innocent VIII à Isabelle I, qu'il lui fit avec la Rose bénie du Dimanche de ce nom. On dit que ce tableau servit dans le Réal de Santa Fe, et dans l'Alhambra pour former l'autel portatif des Rois Catholiques.

Dans la porte de la Sacristie, il y a une médaille circulaire avec une Vierge et un enfant, qu'on dit être de Siloe.

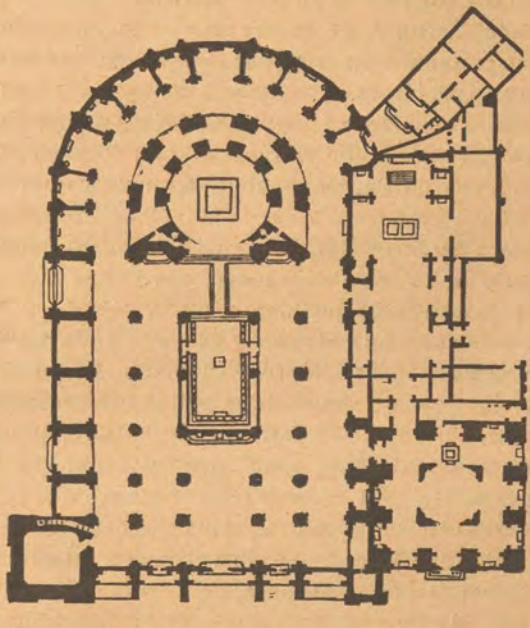
De même un Ecce Homo qu'il y a sur la porte extérieure, qui conduit au Collège Ecclésiastique, et qui est, à ce qu'on croit, du même maître.

La chapelle de Sainte-Anne: quelques panneaux qu'elle contient semblent de Raxis, et les deux grandes toiles de Saint-Jean de Mata et de Saint-Félix de Valois, de Bocanegra. Sous cette chapelle il y a une citerne.

Dans celle de Saint-Sébastien il ya un tableau de ce Saint, par Jean de Séville.

Celle de Saint-Cécile, riche en marbres, et pauvre sans

rien de remarquable. Celles de Saint-Blaise et du Christ de las Peñas, chapelles sans curiosités artistiques, celle de Sainte-Thérèse, qui possède une Conception, et un Ange Gardien, de Jean de Séville, avec celle de Jésus de la Co-



Plan de la Cathédrale.

lonne, où il y a une Sainte-Catherine et un Couronnement de Risueño.

La chapelle de la Vierge de l'Antique est un ouvrage de l'extravagant décorateur Cornejo. Les portraits des Rois Catholiques semblent de Jean de Séville.

Nous arrivons à la Porte du Pardon, dont l'extérieur est

l'ouvrage le plus parfait de la rennaissance, et à notre avis elle contient les détails les plus admirablement tracés et exécutés, qu'on puisse trouver dans ce genre, tant en Espagne comme en Italie. S'il y a quelque critique à faire de cette porte si précieuse, ce doit être dans la forme de sa structure c'est-à-dire dans la distribution de ses proportions, et le second corps ne correspond pas avec le premier; mais le plus scrupuleux décorateur ni le sculpteur le plus sévère ne peuvent rien critiquer devant cet ouvrage le plus beau de la cathédrale.

On trouve ensuite la chapelle de Nôtre-Dame de la Guide, sans intérêt aucun. Après, celle du Carmen, défrayée par l'Archevêque Barroete, et qui a une tête de Saint-Paul, de Cano.

La Porte de Saint-Gerôme, de 1639, et en dernier lieu, la chapelle du Pilar de Saragosse, payée par l'Archevêque Galvan, de goût très médiocre.

En continuant, on trouve sur la porte de la Salle Capitulaire une Charité, du célèbre Torrigiano, florentin et rival de Michel-Ange. Ce magnifique relief fut présenté à Grenade comme preuve de savoir quand il apprit qu'on faisait un appel aux sculpteurs pour faire les sépulcres des Rois Catholiques. On doit regarder cette œuvre d'art si remarquable, avec toute l'attention dont elle est digne.

Un Christ sur la croix, qui se trouve à gauche, près de la porte, parait être d'Atanase.

La tour, si elle était terminée, serait magnifique, il lui manque un corps et s'élève aujourd'hui à 202 pieds de hauteur. On y trouve la Salle Capitulaire, avec un apostolat italien; un tableau d'Atanase et un autre de Risueño. Au-dessus demeurent les sonneurs, et se trouvent les chambres qui servirent d'atelier et de demeure à l'insigne Alonso Cano.

Passons à la sacristie. Sur la porte, il y a un tableau, représentation de la vie de Saint-Jean de Dieu, avec le portrait du même Saint. En face il y a un crucifix, de Becer-

ra, assez bon. Une Conception de Cano, une Vierge du Rosaire du même auteur, ouvrages d'une exquise expression, très beaux et dignes d'étude. Il y en a d'autres, de moins de valeur dans l'oratoire des Chanoines, avec les chasubles et les joyaux destinés au culte; riches objets qui sont une spécialité dans leur genre.

Le Sagrario (1).

Nous avons déjà parlé en temps voulu, de la Mosquée qui se trouvait dans l'endroit où se construisit ce temple, et qui fut bénie par les chrétiens, pour qu'elle servit d'Eglise où l'on enterrait les Archevêques et les grands seigneurs. Le projet et la direction furent de Hurtado Izquierdo, et se bâtit depuis 1705 à 1759, non sans des difficultés dans la construction. Le frontispice est élégant, greco-romain, sans une grande sévérité, et le plan de tout l'ouvrage est carré, avec quatre grands piliers dans le centre, sur lesquels s'appuie la coupole et la voûte qui l'entoure. Son aspect est agréable par l'uniformité de l'ensemble, et l'excellente composition de lignes symétriques. Dans la façade du midi se trouvent deux tableaux d'Atanase, quelques autels appréciables, spécialement dans le centre, et d'autres sculptures de son frontispice et tabernacle seulement passables.

Le Palais de l'Archevêque.

Rien de remarquable dans l'édifice, à moins qu'on ne veuille fixer l'attention sur la porte et sur les fenêtres du

(1) Endroit où l'on garde les reliques.

côté qui fait face à la cathédrale, qui sont d'excellents exemplaires de la Renaissance. Il possède des tableaux passables et quelqu'un digne de mention, entre beaucoup d'autres qui n'ont aucun prix.

Le 2 avril 1767, lors de l'expulsion des Jésuites, on y joignit le collège royal qui y était adossé, cet edifice fut détruit en partie en 1868, et sa façade fut reconstruite en 1872.

La Chapelle Royale.

Temple dédié à la sépulture des Rois Catholiques, et construit dès l'an 1502. Il est d'architecture gothique et de la plus simple qui se faisait à cette époque, avec la dégénération marquée qu'elle éprouvait, comme le démontre cet édifice, dont les crêtes extérieures et les pinacles sont les plus beaux détails qu'il contient. Jusqu'à présent on n'a pas su le nom de son architecte. Un nommé Gérôme Palacios fut l'inspecteur des travaux et l'on cite aussi le renommé Philippe de Bourgogne, mais sans aucune certitude.

L'Eglise se construisit, donc, avec moins de grandeur que celle employée dans l'église qui se voit aujourd'hui, et elle fut augmentée parce que l'Empereur Charles-Quint durant une visite, dit: «que ce sépulcre est étroit pour la grandeur de mes aïeux!

L'humble porte qui aboutit à la rue de la Lonja, de mauvais goût fantastique, fut faite plus tard et à cause de trouver la Cathédrale déja construite, son frontispice principal resta, comme nous l'avons indiqué ailleurs, dans l'intérieur de l'édifice.

Le temple a 179 pieds de long, 78 de large, et 75 de hauteur.

Il est intercepté par un chœur où il y avait deux orgues très célèbres. Aujourd'hui il en reste à peine un.

Nous lisons l'inscription suivante de la frise:

Les très catholiques Don Fernando et Doña Isabelle, roi et reine des Espagnes, de Naples, Sicile, Jérusalem firent construire cette chapelle; ces rois conquîrent ce royaume de Grenade, et le réduisirent à nôtre foi, ils bâtirent et datèrent les églises, les monastères et leurs hôpitaux, gagnèrent les iles Canaries, et les Indes, et les villes d'Oran, de Tripoli et Bugia, détruisirent l'hérésie, chassèrent les maures et les juifs de ces royaumes et réformèrent les religions. La reine mourut le mardi vingt six Janvier de l'an mil cinq cent seize. Cet ouvrage s'acheva en mil et cinq cents et dix sept ans.

On remarque le beau travail que révèle la grille qui ferme le Transept, par «MASTRE BARTOLOMÉ *me fec*» comme dit un écriteau et les excellents ornements fantastiques qui abondent dans ce remarquable ouvrage de serrurerie, qu'il serait très difficile d'exécuter aujourd'hui.

Dans aucune description des monuments grenadins, nous n'avons vu citer la chapelle par où l'on entre dans la sacristie de ce temple, et les trois étages de son autel, que nous considérons d'un mérite remarquable; paraissent être de caractère allemand, et ont un style tout spécial, particulièrement celui du centre, qui représente une Descente admirablement peinte, quoiqu'avec des costumes tudesques très employés par les artistes de cette époque.

Dans l'autre chapelle et sous le chœur, il y a un tableau de Jean de Séville et d'autres moins importants.

Deux magnifiques sépulcres de marbre blanc, l'un des rois catholiques Don Fernando et Doña Isabelle, et l'autre de ses successeurs Doña Juana et Don Felipe I, s'élèvent majestueux sous la coupole centrale de l'Eglise: celui de Doña Isabelle et de son époux est en marbre blanc de Carrare, ce qui fait supposer qu'on les fit construire dans cette terre classique de l'art. L'autre semble en marbre de Macaël, et

dut être fait par l'un des sculpteurs qui travaillèrent les médaillons du Palais de Charles-Quint, qui semblent de la même main. Dans le premier il y a plus de délicatesse dans l'ornement et plus de correction dans les sculptures; dans le second, moins de sécurité dans l'exécution, plus de rudesse dans l'ornementation, mais les deux sont des œuvres d'art très remarquables.

Une inscription latine, qu'il y a sur une carte, dit ainsi: «*Ceux qui ont humilié la secte mahométane et détruit leur hérétique présomption, Don Fernando, roi d'Aragon, et Doña Isabelle, reine de Castille, appelés les catholiques, reposent dans ce tombeau de marbre.*»

Après que les chroniqueurs se sont occupés, sur la provenance de ces sépulcres on a su que le sculpteur Bartolomé Ordoñez fut l'auteur de ceux des rois.

Sous le dallage, il y a une voûte ou souterrain très petit, où l'on voit les cercueils en plomb barrés de fer, où se gardent les corps. Le plus petit est celui de la princesse Marie. Tous se distinguent par les initiales.

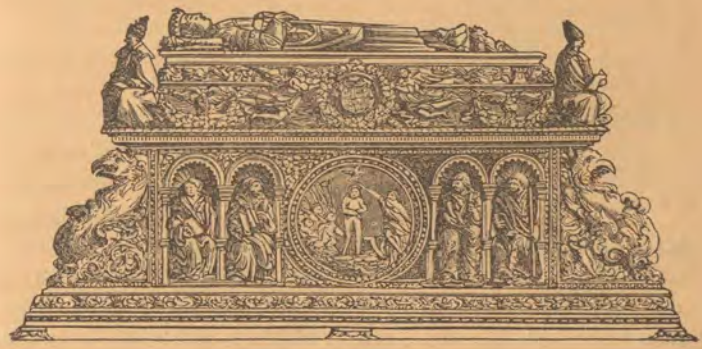
Le retable du grand autel est de goût fantastique, avec trois corps et un beau couronnement. Il possède des sculptures de beaucoup de mérite mais ce qui attire le plus l'attention, c'est le soubassement avec deux bas-reliefs sculptés un de chaque côté, qui représentent l'entrée des rois chrétiens dans l'Alhambra, et le baptême des maures convertis.

Dans le Transept on voit deux retables en forme de reliquaires, du temps de Philippe IV, avec des reliefs de Mexia et des peintures de peu de valeur. On y garde quelques reliques seulement. Deux tableaux, un de Saint-Joseph, de Guevara, et un autre de Saint-Jean Baptiste, de Séville, existent dans les chapelles latérales du presbytère.

Dans la sacristie il y a une Conception qu'on dit être de Cano; un tableau qui représente le baiser du roi catholique au roi maure vaincu; l'épée et la couronne qu'on croit avoir appartenu à Ferdinand V; un sceptre en argent,

une chasuble dessinée et brodée par Isabelle I, d'après ce qu'on dit; plusieurs étoffes, un coussin, des draperies, etc., de l'autel de campagne; un tableau d'une rare dévotion, donné par les mêmes rois, qui semble de l'école grecque et le missel manuscrit de François Florez, avec 40 dessins et 150 feuilles dont se servait la reine.

Les autres tableaux sont de peu d'intérêt, nous en citerons un petit qu'il y a du côté de la porte du côté du marché et qui représente la prouesse du Pulgar.



Sépulcre des Rois Catholiques.

Dans le couloir qu'il y a entre la Chapelle Royale et le Sagrario, on trouve une chapelle dans laquelle est enterré Pulgar celui des Prouesses; on y voit le gantelet d'un guerrier empoignant une torche allumée, et au pied cette inscription:

«*Sa Majesté ordonna de donner cette chapelle à Hernando du Pulgar, seigneur du Salar, pour avoir pris possession avec les siens de cette Sainte Eglise, l'an* 1490, *se trouvant dans la ville son roi Muley Buadela. Les travaux furent terminés en* 1531.»

Sur le front de l'autel il y a un tableau de la Sainte-Fa-

mille, avec les armes de leur chef, une mosaïque, et par terre la pierre sépulcrale, où l'on dit qu'il fut enterré.

Pour terminer, on sait que François Berruguete, demanda en différentes occasions à l'empereur Charles-Quint de lui faire payer le travail de peinture, de dorure et de relief, exécuté dans le grand autel et la sacristie, et celui des tableaux de galerie des côtés octogones du dit autel, ou bien soient quinze histoires de genre mosaïque et italien avec le fond doré. Il paraît que presque tous ces travaux ont disparu.

Saint-Gérôme.

C'est la fondation catholique la plus ancienne de cette ville, car déjà à Santa Fe cet ordre s'installa en 1491, et en 92 elle se transpora à cet endroit par un décret des Rois-On commença les travaux du cloître, et une partie de l'église en 1496; ils furent interrompus jusqu'à ce que Doña Maria Manrique, veuve du Grand Capitaine, sollicita de Charles-Quint de lui céder la grande chapelle pour la sépulture de son épouse, s'engageant en échange de cette grâce à terminer tout le temple à ses frais. Le Grand Capitaine était mort à Grenade, après une retraite de quelques années, malade et triste, dit un auteur, de l'étrange conduite de Don Fernando V; on lui fit des funérailles aussi magnifiques que le méritait celui qui comptait septcents bannières et étendards gagnés sur les champs de batailles; toutes furent déployées pour célébrer ses obsèques royaux. Le 4 octobre 1552, l'édifice se termina et on transporta sous la voûte le corps de cet insigne guerrier, y déposant à son côté celui de son épouse.

Diegue de Siloe dirigea l'ouvrage déjà commencé; il est majestueux et exprime bien son immortel objet; robuste sans être prodigue d'ornements inutiles, ouvragé à l'ex-

térieur avec des sculptures et les armes de Gonzalo de Cordoue.

La tour et le clocher, avec des *carillons* flamands, fut démoli par ordre du général français Sebastiani en 1810, pour faire le pont Vert sur la rivière du Génil. L'église a 147 pieds de long et 89 de large, luxeuse dans son ornementation de broderie d'or et d'argent alternant avec des peintures au fresque, entre lesquelles on trouve des médaillons avec les portraîts de Don Fernando et de Doña Isabelle, ainsi que des trophées de guerre modelés avec grâce.

Dans la chapelle du presbytère se voient les armes du Grand Capitaine, et beaucoup d'autres détails, dont quelques-uns furent faits au commencement du XVIIIe siècle. Les apôtres, en douze tableaux de grandeur naturelle, paraissent d'une bonne école.

La sacristie fut aussi démolie du temps de l'invasion française.

Devant le grand autel, il y a une dalle de marbre blanc, avec cette inscription:

GONZALI-FERNANDEZ
DE-CÓRDOBA
QUI-PROPRIA-VIRTUTE
MAGNI-DUCCI-NOMEN
PROPRIUM-SIBI-FECIT
OSSA
PERPETUÆ-TANDEM
LUCI-RESTITUENDA,
HUIC-INTEREA-LOCULO
CREDITA-SUNT.
GLORIA MINIME CONSEPULTA.

On voit, donc, que c'est la sépulture du Grand Capitaine, dont la mémoire sera plus impérissable que les marbres et les fortes murailles de ce mausolée, si splendidement défrayé. Les ossements du guerrier furent déterrés à l'époque

funeste que nous avons déjà citée de la domination française, on profana sa tombe en détruisant les cercueils de bronze, s'emparaut des bannières et des dépouilles. L'épée qui se conservait avec le corps disparut, et ils se partagèrent les vêtements comme des talismans. Ce fut un vrai saccage, et grâce aux investigations vérifiées récemment, on a rendu quelques ossements à cette respectable demeure (1), lesquels se gardent aujourd'hui respectueusement.

La croix blanche.

Derrière l'ancienne Place des Taureaux, se détache une croix, élevée pour perpétuer la mémoire de l'événement qui arracha du monde le Duc de Gandia, et le fit s'enterrer pour toujours dans un couvent. Dans le lieu qu'occupe la croix, l'accompagnement qui conduisait le cercueil de l'Impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint, s'y arrêta pour découvrir le cadavre et dresser l'acte d'avoir été remis à la Justice de la ville, qui s'était avancée pour le recevoir. Le Duc de Gandia se consterna tellement en voyant ce beau visage si défiguré, qu'il prit alors cette pieuse résolution, et l'accomplit si bien, que l'église le compte aujourd'hui parmi ses saints, avec le nom de Saint François de Borja.

Il y a dans le Triomphe d'autres édifices qui furent couvents, et qui n'ont à présent aucune importance.

Dans le cirque de la Place des Taureaux, et non à beaucoup de profondeur, on trouva il y a longtemps, des sépultures, qui devaient correspondre aux enterremeux des juifs, dont parle Dozy. Nous avons déja indiqué que le quar-

(1) L'an 1872 on les transporte à Madrid pour être déposés dans le Panthéon National, mais une réclamation de la Commission des Monuments les a rendus au même endroit.

tier actuel de Saint-Lazare, devait être une ville juive du temps des maures.

Hospice Royal.

De grande extension, avec des nefs spacieuses, ainsi qu'une multitude de chambres, cet édifice est un des meilleurs qu'il y a en Espagne et fut fondé par les rois Catholiques. Il a de très beaux détails dans les fenêtres de l'extérieur de la chapelle gothique du centre, et son plan est magnifique de distribution, d'après l'hygiène et les règles de l'art de construire. Il reunit un local pour plus de mille asilés, et la charité officielle de la province y abrite les aliénés, les enfants abandonnés ou orphelins, ainsi que les mendiants dans beaucoup d'occasions.

La Chartreuse.

En montant la rue Royale et après avoir passé un ermitage de peu d'intérêt monumental, laissant à droite une maison qui se trouve sur une hauteur qu'on appelle le Belvédère d'Orland, qui fut construit par un riche Gênois on entre dans une large route qui conduit à ce Monastère.

C'est une fondation de l'an 1513; à cette époque on bâtit une partie de l'édifice, où vinrent habiter trois religieux des Caves de Séville. On dit qu'ils furent victimes des maures parce qu'ils périrent dans une insurrection. En 1516 on commença de nouveau l'ouvrage, qu'on agrandit dans les siècles successifs, jusqu'en 1842 qu'on démolît une partie de l'edifice primitif. On raconte que Gonzalo de Cordoue chargea un jour contre une partie des maures, de ceux qui s'avançaient pour surveiller le campement chrétien, et

qu'arrivés à l'endroit qu'on appelle Golile de Chartreuse, ancienne colline d'Ainadamar, il découvrit pour la première fois, d'un endroit très prochain, la ville arabe. Le tumulte des guerriers qui accouraient pour secourir les fugitifs ne l'inquiéta pas, puisque le chrétien resta quelque temps dans ce lieu, et s'agenouilla pour rendre grâces à Dieu du succès obtenu. On ajoute qu'on demanda des renseignements du site où il s'était reposé, et que celui-ci le marqua, le cédant aux moines avec les jardins de l'Alcudia.

De la conciergerie on passe au cloître, où l'on montre une galerie de tableaux de Cotan (copie) représentant la plus grande partie des martyrologes des guerres religieuses d'Angleterre. Les uns sont moins mauvais que les autres, très faibles dans le dessin, le coloris, et le manque de sentiment esthétique. Après on passe au réfectoire, où l'on fait voir une croix peinte qui n'a rien de remarquable.

L'église n'offre aucun genre spécial d'ornementation; les ornements en piqûre de ses murs, révèlent l'œuvre de grande patience des ingénieux moines. Sept toiles d'Atanase sont placées sur les murs de l'Eglise, ainsi que divers petits tableaux du même Cotan et de Giaquinto. Il y a une petite sculpture de Saint-Benoît, très bonne une autre de la Conception, de Mora, et des tableaux dans le Sagrario, de Palomino, très célébré avec peu de raison.

Il y a des portes précieuses dans le Sacristie, dans les chœurs, et dans les garde-robes, faites d'incrustations semblables au mosaïque, en écaille, en nacre, en ivoire et en argent; avec des moulures en ébène, dont le travail mérite l'attention, et qui fut exécuté par un frère servant appelé José Vazquez.

La sacristie surprend par la netteté, la composition et la beauté de ses jaspes et de ses marbres, des plâtres, des peintures et des meubles. L'aspect est riche et élégant, l'ornementation fantastique avec un penchant à l'extravagant, mais très bien travaillée et divisée, que sans se rendre com-

pte d'un vrai motif d'enchantement, il existe réellement dans cette demeure une agréable disposition qu'on ne trouve pas dans d'autres édifices de plus grand mérite.

D'ici furent enlevés quatre tableaux de Zurbaran, il reste une Conception petite, un Seigneur de l'Agonie, qu'on dit être de Cano, un Ecce-Homo qu'on attribue au divin Morales, et d'autres choses de moindre prix. Les dallages sont dignes de mention.

Cet édifice occupe le centre d'un beau jardin qui jouit d'une température salutaire, et d'enchanteresses perspectives. On y voit les murs complets d'un grand étang, qui avait quatre cents pas de circuit de construction arabe avec des tours dans les angles. Ces espèces d'ouvrages de plaisance et d'arrosage se trouvaient dans presque tous les jardins anciens de cette ville, et ils supposent presque toujours l'existence de quelque palais ou maison de campagne sur ses bords. Nous croyons, donc, qu'il dut y en avoir quelqu'une, qu'on démolit pour faire le couvent, et que ce fut peut-être, celui qu'habita dans cet endroit Aben Abuz après la conquête de Séville. Le site est des plus agréables et délicieux.

L'Audience ou Tribunal.

C'est l'édifice de l'ancienne Chancellerie construit dans la Place Neuve depuis 1334 jusqu'à 1587, époque de grand développement monumental pour Grenade. C'est un des meilleurs d'Espagne, de bon aspect, majestueux et grand. L'Université y fut établie d'après une inscription qui le déclare, et y fut fondée par un mandat royal de l'an 1505, qui disposa de transporter à Grenade la Chancellerie de Ciudad-Real.

Ermitage de Saint-Sébastien.

Situé sur la promenade du violon. De pauvre et mesquin aspect; elle ne conserve de son origine arabe rien que l'arc de l'entrée, et la plante carrée comme celle de ces

blanches mosquées, qu'on trouve prodiguées dans l'Afrique septentrionale, sans ornement et sans beauté. Il y a une inscription, qui rappelle le sujet de la remise des clefs de la ville mauresque aux Rois Catholiques, par le même Roi en personne, verifiée sous le bel arbre, qui se conserva dit-on jusqu'à un siècle plus tard.

Nous devons croire le témoignage de cette antique dalle; mais, que ferons nous des chroniques qui nous racontent l'arrivée de Boabdil au campement chrétien avant ce mémorable jour, ou de celles de la remise des clefs de l'Alhambra non loin de la porte des Siete Suelos par l'Alcaide Aben Comixa?

Dans la promenade qui conduit à cet endroit, on célèbre la foire annuelle accordée à cette ville.

Pont du Génil.

Reconstruit du temps de Philippe II, s'étant rompu dans une inondation subite; restauré après bien des fois, jus-

qu'à la dernière en 1865. Il n'a aucun intérêt monumental. Dans la partie basse, on trouve un château ruiné, qui servit beaucoup dans les guerres contre les Infants de Castille. Le peuple prit l'habitude d'appeler ce château: la tête du P. Piquiñote, supposant qu'il fut le réfuge, après la conquête, d'un conspirateur qu'incita et fomenta la rébellion des maures, et qui découvert par trahison, fut décapité, et sa tête placée dans un lieu très-fréquenté, que nous supposons être plus loin du verger du Duc de Gor.

L'Université.

Fondée en 1531 par Charles-Quint, dotée par ce monarque avec des chaires de Philosophie, et par Clément VII avec les mêmes privilèges que celles de Paris, de Boulogne et de Salamanca, on y étudiet la Théologie, la Littérature, les Sciences, la Jurisprudence, la Médecine, la Pharmacie, et il y a des chaires d'Arabe, d'Hébreu, etc. Elle a aujourd'hui un bon cadre de Professeurs; sur ses bancs viennent s'asseoir près de 700 élèves environ, chaque année, qui arrivent d'un rayon de huit ou dix provinces; elle possède une bibliothèque avec plus de 21.000 volumes, entre lesquels on peut en compter 12.000 qui ont un véritable intérêt. Les cabinets de Physique, d'Histoire naturelle et de Chimie sont pourvus de collections et d'instruments modernes, quoique en très petit nombre.

De l'édifice nous ne devons citer que son portail de pierre, bien travaillé mais de mauvais goût.

Maison de Castril.

Située sur la route de la Darre: elle possède un des portiques les plus élégants du XVIe siècle, avec de magnifiques détails de la Renaissance et de reliefs rehaussés, si détaillés, si bien dessinés qu'on les attribue à Siloe. Nous croyons que tant ce portail comme d'autres que nous voyons moins riches à Grenade furent exécutés par une brillante école de décorateurs, qui se forma dans cette ville, sans avoir appris dans les ateliers de Florence et de Rome.

On remarque à côté de la porte un balcon d'angle, aujourd'hui muré avec une inscription au-dessus qui dit: *L'attendant du Ciel*, et voilà ce qu'on raconte à ce sujet:

«Hernando de Zafra, après avoir servi loyalemente les Rois Catholiques, et déjà vieux, se retira dans ce palais, où il fut invité par les monarques à demander la grâce qu'il voudrait. Le vieillard s'excusa, malgré les instances réitérées qu'on lui fit sans cesse, jusqu'à ce qu'il répondit d'une manière catégorique que l'unique grâce il l'attendait déjà du ciel, et cette phrase, mémorable dans la famille, se fit graver, dans la suite, sur la pierre pour en perpétuer la mémoire.»

Nous n'arrivons pas à expliquer ce fait d'une manière satisfaisante, parce que la forme et la situation spéciale de l'inscription sur la fenêtre de l'angle, indique une autre chose plus accidentelle, si ceci n'était pas un surnom concédé à la lignée du fondateur de la maison.

Voyons la version plus dramatique que nous avons lu dans le *Manuel* de Jimenez Serrano:

«Dans cette maison vivait un descendant d'Hernando de Zafra, veuf, et avec une fille jeune et belle. Un soir, il était sorti pour revenir plus tôt que d'habitude. A l'heure

où sa fille était en amoureux dialogue; il pénetre dans la maisons sans être vu, se dirige à la chambre de sa fille et y trouve un de ses pages, jeune homme de belle prestance; il croit que c'est l'amant séducteur, et tire sa dague pour le frapper; le page crie en vain, expliquant son innocence: «Justice!» exclame-t-il, s'avançant dans le balcon et indiquant l'endroit par où était parti l'amant de sa fille. «Tu ne la trouveras pas sur la terre,» lui répond le chevalier, ordonnant à ses domestiques de le pendre au balcon: *Qu'il meure en l'attendant du Ciel.* Le père ordonna après de murer ce balcon, où s'était passée cette scène de déshonneur pour sa lignée.

ÉTABLISSEMENT
DU POUVOIR NAZARITE

Mohamed I.

A cette époque le château d'Arjona était habité par une famille illustre qu'on distinguait par le surnom d'Alhamar, et qui descendait de Saab ebn Obadah, ami de Mahomet; ce surnom leur venait d'Ocad ebn Nasr, l'un des ascendants des souverains andalous. Dans le même temps vivait en ce château un jeune homme valeureux qui jaloux des victoires de ebn Hud conçut le projet de le chasser de l'Espagne et de relever la race abaissée des Almohades. Secondé par ben Axkilyola, par les ben-I-Maul et par Jahya son oncle, il s'empara de Guadix, Baza et Jaen et fut proclamé le 16 juillet 1232 (629 de l'hégire) Roi de l'Empire andalou sous le nom de Mohamed 1er. C'est le commencement de la brillante période de la monarchie de Grenade, période la plus illustre, la plus éclatante qu'ait connue l'Islamisme sur les divers points de sa domination, à l'époque de son agrandissement. Quand il apprit la proclamation de Mohamed, Hud, disent les chroniqueurs arabes, quitta Grenade pour Murcie, laissant la garde de la belle capitale à l'un de ses lieutenants qui peu de temps après

fut obligé de l'abandonner et de la remettre aux mains des Alhamars.

Pour mieux s'assurer l'appui des vieux nobles, Alhamar prêta serment d'obéissance au calife d'Orient dont il était si éloigné et reçut de Bagdad une réponse si flatteuse qu'il se considéra comme le seul et le plus direct héritier du pouvoir musulman dans la Péninsule, mais ce rôle était difficile dans l'état de conflagration où se trouvait le pays, Al-Bazi, à Séville, s'était déclaré indépendant en apprenant le départ de Hud pour Murcie et le nouveau souverain de Grenade fut obligé pour le séduire de lui promettre son appui et de lui donner en mariage une de ses filles; à ces conditions il obtint son hommage et fit son entrée à Séville comme calife, montrant ainsi aux populations sa qualité de souverain de l'Andalousie; ceci se passait en l'année 1234.

Mécontent de son asservissement, Al-Bazi chercha á se soustraire à la domination du souverain de Grenade, mais Alhamar le fit prendre et décapiter aussilôt. Cet acte de cruauté irrita tellement les habitants de Séville qu'ils se soulevèrent, chassèrent l'armée de Nasr et reconnurent la souveraineté de Hud. Cet échec moral et matériel, fit comprendre à Alhamar la nécessité de défendre son propre empire et d'affermir son trône de Grenade, encore mal assis. Pour cela il sollicita le secours des principales familles et de Abu-Kaled et réussit à soulever les populations contre Aben-Hud leur souverain et contre son lieutenant qui s'enfuit.

Les habitants de Grenade se dirigèrent en caravanes, drapeaux déployés vers Jaen pour y chercher le nouveau souverain, l'illustre Al-Ahmar le *Nazarite*. L'allégresse était immense. Tous annonçaient le rétablissement des Almohades dans la personne d'un prince de la famille des Obadah, amis du Prophète. Cette multitude arrivait à peine à Jaen qu'on voyait sortir de la ville les soldats du nouvel émir sous le commandeinent de son gendre Ashkilulah, qui se

dirigeaient vers Grenade où ils firent leur entrée quelques jours après par la porte d'Elvire, se rendirent tout d'abord à la porte Monaîta, prirent possession du vieux Fort et envoyèrent des détachements aux boulevarts des Tours Vermeilles et de la Vela qui étaient dégarnis de troupes.

Pendant huit jours on célébra par des réjouissances, des tournois, des jeux publics et des prières, la nouvelle et dernière ère du pouvoir musulman, on éleva des murailles dans les quartiers des juifs et des chrétiens, on restaura les ponts, on rebâtit les mosquées en ruine et peu de temps après le royanme finit de se constituer par l'annexion d'Almeria et par son extension au delà de Lorca, avec des frontières qui ne furent jamais régularisées.

Nous nous trouvons au commencement de la fin. L'anarchie a cessé; de toutes parts on accourt à ce dernier rempart; la population est triplée; l'industrie se rétablit, mais il restait deux ennemis: Hud, l'éternel rival qui était toujours à la tête de milliers de chrétiens aventureux, et Ferdinand III de Castille, qui en bon politique comprenait que Hud désorganisait le pays en divisant les chrétiens. Aussi Ferdinand n'hésita-t-il pas à négocier avec le Nazarite pour anéantir son rival et conquérir Cordoue et Séville, ce qu'il effectua grâce aux brillants escadrons du magnifique Alhamar, tout fier de servir sous la bannière chrétienne et de démontrer sa bravoure aux castillans et aux galiciens. Dès lors on fixe des frontières et chacun défend les siennes; la haine des maures subjugués signale l'émir de Grenade comme un prince vendu aux infidèles, et le roi de Murcie redouble ses efforts contre l'un et l'autre de ses puissants rivaux; mais le roi de Castille lui infligea à Xérès une défaite désastreuse qui l'obligea bientôt à abandonner Cordoue et à s'enfuir à Almeria où il fut assassiné, comme nous l'avons dit, par quelques factieux qui allèrent faire leur soumission à Mohamed Alhamar. Celui-ci fit son entrée dans Grenade dans le mois du Ramadhan de l'an 635 de l'hégire (1238)

après avoir parcouru en souverain toute l'Andalousie et soumis ce qui restait du peuple musulman déjà si affaibli.

Dans ces jours de lutte entre les sectes musulmanes, Grenade devint le refuge de milliers de familles qui en firent le centre de la richesse et de l'instruction, et ce même Mohamed I fut le fondateur de l'illustre dynastie des ben-Nasr, la plus chevaleresque et la plus galante qui règna dans le pays, et qui soutint contre la Castille une guerre incroyable. Ce prince fut appelé *Algalib-bil-lah* (le vainqueur par Dieu), ce qui n'est pas confirmé cependant par les monnaies de l'époque dont l'exergue se trouva dans tous les écussons et toutes les arabesques du palais de l'Alhambra. Il resserra son amitié avec le puissant Saint-Ferdinand et s'engagea à lui payer cent cinquante mille maravedis d'or et à lui fournir cent cinquante lances quand il en aurait besoin et il se fit bâtir dans l'alcazaba *Alhanrra* la plus grand partie des palais dont on admire encore les restes merveilleux. Il fonda des hôpitaux, institua des concours et des prix pour l'agriculture et l'industrie, construisit des bazars et des marchés magnifiques, et pour honorer la mémoire du roi Ferdinand il envoya à ses funérailles cent chevaliers d'élite et s'empressa de rechercher l'amitié de son successeur Alphonse X; mais se voyant dédaigné par lui il favorisa l'insurrection des musulmans tributaires contre les conquérants chrétiens, refusa son concours au roi Alphonse, qui pénétra sur le territoire de Grenade en ennemi. Mohamed alla à sa rencontre et le vainquit à Alcala (13 novembre 1261); mais les deux frères Aliz et Aldul-lah, gouverneurs de Malaga et de Guadix, se déclarèrent constamment contre lui parce qui'il s'était mis sous la protection du roi Alphonse et qu'ils étaient eux-mêmes de la famille de Hud. Pour punir ces deux villes, Mohamed les traita avec une excessive rigueur.

Il accueillit l'infant Don Philippe et d'autres nobles Castillans qui fuyaient la cour chrétienne et en 1245 il signa la

paix avec le roi Alphonse et renonça à la souveraineté de Murcie sous la condition que le roi de Castille refuserait tout secours aux Walis rebelles. Ce traîté ne fut pas fidèlement observé par les chrétiens et Mohamed se vit obligé de marcher de nouveau contre les walis insurgés malgré sa vieillesse. Pendant cette expédition il se sentit malade et mourut à l'age de 80 ans, le 20 janvier 1273; on le rapporta en toute hâte au palais.

Après les nombreux récits que nous ont transmis jusqu'à ce jour les auteurs chrétiens sur cette intéressante époque de l'histoire du pays, peut-on passer sous silence les contes et les prophéties qui au dire des arabes, amenèrent le rétablissement d'une domination qui devait se terminer par la prise de Séville et de Cordoue au commencement du règne d'Alhamar? Ecoutons les récits que font Ben Aljatif et d'autres historiens musulmans d'événements que nous apprécierons à un point de vue différent: «La Alkurnia (Kunya) d'Alhamar était sacrée, ajoute Razi, dans *Les Généalogies* et seulement deux descendants d'Obédah vinrent s'établir en Espagne, l'un à Antequera (Tekerima) l'autre près de Saragosse sous le nom de tribu Kariat Khazhey. Alcazar? Notre Ibn-Ahmar naquit à Arjunat ou Arjona, près de Cordoue où il cultivait les grandes terres que lui avait laissées son père. L'aïeul d'Alyahssobi le Lojeño avait une jument si remarquable qu'elle excitait la convoitise des chrétiens du voisinage qui avaient vu son maître la monter quand il visitait les frontières dont il avait la garde. Le roi des chrétiens voulut la lui acheter au prix qu'il en demanderait, mais le Lojeño, ne pouvant se séparer de son animal bien aimé, refusa et la nuit suivante il entendit en songe une voix qui lui disait: Va à Arjona, emmène ta jument, demande Mohamed Ibu-Yusuf (1) et offre lui cet animal avec lequel il conquerra Jaen et d'autres villes au profit de la pos-

(1) Ce Yusuf, fils de Nasr de la famille précitée:

térité. Le songe se répéta trois fois et un ami Yahy, qui connaissait bien le pays lui dit que Ibu-al-Ahmar était l'unique personne à laquelle le songe pût s'appliquer. En conséquence il conduisit la jument à Arjona; l'animal y était déja si connu que les parents et amis d'Al-Ahmar lui en vantèrent les qualités. Le Lojeño demanda un grand prix de sa monture, mais Al-Ahmar lui offrit de la payer en plusieurs termes; ces termes étaient convenus quand le propriétaire de la jument lui raconta son rêve et Al-Ahmar paya comptant.

Ce récit ne permet pas de douter de l'état d'anarchie du pays; ce même seigneur d'Arjona, déja connu des population voisines par ses incursions, exploitait l'esprit turbulent qui s'y était développé partout. Les succès des aragonais déplaisaient aux andalous et les seigneurs de ceux-ci qui se trouvaient molestés par le roi de Saragosse se voyaient tous les jours provoqués par le peuple à prendre en mains sa défense contre ceux qu'il appelait des étrangers. Le mouvement d'indépendance fut merveilleux. Tout le monde accourut sons les vieilles bannières et Ibn-Hud, souverain de la moitié de l'Espagne fut vaincu dans les environs de Séville, et plus tard en 634 de l'hégire près d'Elvire et de Grenade.

L'autorité exercée par la famille des Obadah l'était avec tant de noblesse qu'Al-Ahmar se crut autorisé à solliciter l'appui des émirs de l'Afrique et de Bagdad, et obtint même la protection du roi des chrétiens qui l'aida dans ses entreprises; ce que l'on voit clairement, c'est que Grenade, dont la population n'était pas exclusivement musulmane, était une ville riche par ses manufactures de soie, une ville commerçante, pouvant par ses 40.000 juifs, vendre ses produits en Italie et en Palestine et répandre sa science en liberté.

En mai 1238, quand l'émir nazarite se rendit à Grenade, porté en triomphe à Jaen, il campa hors des murs près des portes d'Elvire et de Batrabayon; on y passa la nuit au mi-

lieu des fêtes et des danses et quand l'aurore parut on leva les tentes qui étaient formées d'étoffes de diverses couleurs, et Ibn-al-Ahmar se dirigea vers la porte du Soleil, parcourut lentement les rues pavoisées et arriva au château de l'Alcazaba ou de Badis (1), il alla faire sa prière à la Mosquée et il était nuit quand il rentra au Palais, précédé de de deux rangs de seigneurs qui portaient des torches de cire allumées. L'émir était vêtu d'une tunique *milaf* en soie avec des raies de plusieurs couleurs, ouvert sur la poitrine; il portait aussi l'*imama* ou turban vert et un baudrier avec une riche épée droite, à côté de lui marchait son ami de Loja dont nous avons parlé à l'occasion du conte de la jument, lequel avait soulevé l'enthousiasme populaire en faveur d'Al-Ahmar et avait reçu pour récompense le titre de vizir. Le peuple était content, les familles arabes espéraient rétablir l'antique tradition féodale, les marchands juifs et génois comptaient exploiter la nouvelle cour, les laboureurs voulaient la paix et la tolérance, parce qu'il y avait parmi eux beaucoup de faux arabes, se couvrant du masque du croyant, depuis l'algarade triomphale du roi Alphonse, et cependant la paix avec le roi Ferdinand ne pouvait être assurée, car faute de soumission, les arabes tributaires pressuraient le pays de Grenade. Les habitants de Jaen avaient demandé au roi chrétien leur annexion à ses états et après l'avoir obtenue ils en profitaient pour envahir le territoire de leurs voisins jusqu'au jour où Al-Ahmar Mohamed I les vainquit à *Bolullos* (Belicena) à une journée de Grenade. Dès ce moment il chercha des alliés, car l'amitié des chrétiens s'était singulièrement refroidie. Il s'adressa aux africains Beni-Merines qui avaient triomphé des Almohades, et après bien des négociations, on concerta une expédition des Berbères, qui passant le détroit, devaient gagner l'une des plus fameuses batailles de la Péninsule.

(1) Le palais de l'Alhambra n'était pas bâti.

Les chrétiens de Grenade se soulevèrent de nouveau et se réunirent devant la capitale pour anéantir complètement les musulmans. Il en venait de tous côtés, mais Al-Ahmar alla à leur rencontre à la tête des arabes et des berbères et les vainquît. Il rentrait à cheval à son palais quand il tomba frappé d'apoplexie. Sabir, un esclave allemand, le remit sur sa monture, mais le lendemain, 29 Sumuda 671 (septembre 1272) il mourut. Il fut enterré dans le *Macborah* de la *Sibbika*, près de la vieille mosquée, à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'ancien couvent de Saint-François, avec la construction des nouvelles murailles de l'Alhambra et des sept faubourgs qui s'étendaient dans la vallée de ce nom. Tout ceci est confirmé par nos études sur l'ancienne ville qui au temps des goths, des zéhérites et des édricites existait dans la vallée de l'Alhambra.

Al-Ahmar embellit le palais de l'Alcazaba (aujourd'hui le couvent de Sainte-Isabelle) il adopta la résidence des Walis où se trouve la cour de Machuca, la chapelle et la tour des Poignards, il prolongea la muraille et ajouta à la citadelle les tours de l'Hommage et de Jiafar, aujourd'hui la Vela.

Abu-Abdil-lah Mohamed II (Alsaguir).

Dont la filiation peut être aujourd'hui fixée avec exactitude grâce aux monnaies que l'on a découvertes de tous les nazarites, était fils du précédent, il eut pour mère Aixa, sœur de Fatima. Il obtint la protection des princes castilans Don Philippe et Don Nuño de Laza, il battit en Andalousie les hordes insurgées de Malaga, Guadix et Comareh, et se rendit à Séville pour y signer un traité et une trève ménagés par la reine Doña Violante en faveur des Walis qui s'étaient révoltés contre lui.

Voici ce qui se passa. Il avait un frère nommé Yusuf qui prétendait à la couronne, mais ce qui le préoccupait le plus c'était l'ancien parli des rois de Saragosse, lequel détestait les nazars parce qu'ils avaient aidé les chrétiens et affaibli ainsi la puissance musulmane. Il comptait parmi les ennemis les gouverneurs de Guadix, Baza, Malaga et Almeria, assez puissants pour détruire les émirs si ceux-ci n'avaient été défendus par Don Philippe, frère du roi de Castille, et par les seigneurs de Laza, Castro, Mendoza, Venegas, Perez de Guman et Haro, qui par une imprévoyance fatale de la cour chrétienne s'étaient rendus près du calife de Grenade (1). Les chefs du parti de Yusuf durent s'enfuir à Malaga d'où ils revinrent en armes pour se faire battre en Andalousie par Abdil-lah et les riches hommes chrétiens que nous avons cités. L'émir et ses amis, les infants et seigneurs se disposaient à poursuivre la guerre contre les gens de Tolède, mais ceux-ci par l'entremise du maître de Calatrava, s'engagèrent à ne pas soutenir les chefs maures et à garantir leur amitié par la remise comme otages de douze fils de chevaliers contre un même nombre d'otages maures. La paix s'affermit par la réunion des monarques à Séville, puis le souverain de Grenade passa par Cordoue, et adjoignit Doña Violante et son fils à la riche et puissante suite d'infants et de nobles castillans qui vivaient à sa cour. Le roi maure, parait il, obtint les bonnes grâces de la reine qui lui fit donner sa parole que pendant deux ans il cesserait toute hostilité contre ses ennemis, mais il reconnut bientôt la mauvaise foi de tous ces gens et le piège qu'on lui avait tendu pour le désarmer.

Se méfiant des intentions des chrétiens, Adil-lah se rappela les conseils de son père et appela les Beni-Merines ou rois Zénètes d'Afrique. Ceux-ci vainquirent Don Nuño le

(1) Ils habitèrent à Grenade des palais situés près de Sainte-Ines et de Zafra.

général en chef, qui s'était réconcilié avec le roi Alphonse et envoyèrent sa tête à Mohamed II pendant que lui même battait à Martos Don Sancho, archevêque de Tolède et le faisait décapiter cruellement (1). Les Beni-Merines gardèrent Tarifa et Algeciras. La lutte devint terrible. Les chrétiens tributaires se prononcèrent pour la domination musulmane. L'aristocratie arabe dont l'autorité renait à Grenade avec les *nasr* est moins oppressive que l'aristocratie espagnole; une réaction se fait en faveur du Coran. Les africains, moins fervents que les premiers conquérants, servent indistinctement les deux caisses, les distances s'effacent et par un suprême effort le roi de Grenade arrête l'avalanche qui deux siècles plus tard devait envelopper toute sa race. Mohamed II a été appelé le roi littérateur et théologien; il était l'espérance des croyants. Il prit d'assaut Alcaudete qu'il fortifia, *rabittah*. Dans cette période historique l'agrandissement fut incessant.

Don Sancho, fils du roi sage, s'allia avec Mohamed II contre son père. Ils se rendirent ensemble de Riego à Cordoue où Don Sancho resta seul. Il y fut assiégé peu de temps après par son père aidé des Beni-Merines qui cette fois *combattaient pour le castillan, Mohamed sauva Don Sancho*. Les Beni-Merines sous les ordres de Yusuf furent de nouveau appelés par Don Alphonse contre son fils; mais celui-ci étant mort et Don Alphonse ayant été couronné Yusuf se retira à Algeciras et déploya une si grande habilité politique qu'il se fit livrer Malaga le 21 janvier 1281. Cette ville avait conservé les chefs que lui avaient donnés les rois de Saragosse; elle ne demandait qu'à se détacher de la

(1) On raconte qu'Ozmin frère du roi du Maroc, voulait qu'on rendit le prisonnier vivant, mais les seigneurs de la cour de Grenade s'y opposèrent voulant qu'on l'envoyât dans cette ville. Une discussion s'engagea entre eux et pour les mettre d'accord Abenatar frappa Don Sancho en pleine poitrine d'un coup de yatagan qui l'étendit raide mort.

domination de Grenade. Pour recouvrer Malaga Mohamed gagna le gouverneur en lui promettant le fort de Salobreña. Le gouverneur livra la ville à Abu-Said Jarach, cousin du roi de Grenade, qui lui donna en mariage sa fille Fatima avec la possession de Malaga. Après la mort de Don Sancho, Mohamed demanda qu'on lui remit Algeciras, ce que firent les africains; il tua le maître d'Alcantara, défit l'armée de l'infant Don Henri à Arjona et recouvra plusieurs territoires. Dans ce temps eut lieu la défense de Tarifa par Guzman le Bon, époque chevaleresque qui a inspiré les épisodes fabuleux de la poésie orientale et répandu dans la pittoresque Plaine de Grenade tant de souvenirs héroïques. Ici c'est Ruiz Giron qui meurt, pleuré par Don Sancho, là sortent du château-fort de Moclin les bandes qui détruisirent les brillants escadrons de ces ordres militaires que les populations de la Castille croyaient invincibles.

Il s'écoula trente ans et un mois de grandeur jusqu'à la mort de Mohamed II arrivé le 9 avril 1302, on dit qu'il fut empoisonné, mais ce n'est pas certain. Il fut enterré dans la Rauda ou jardin de son palais, à l'orient de la grande Mosquée, mais son tombeau ne s'y trouve plus. De ses trois fils l'un nommé Faraj était mort et la couronne échut à Abu-Abdil-lah Mohamed III.

On n'avait pas encore construit la cour des Lions dans l'Alhambra, c'était alors non seulement un point fortifié pour la défense des palais, mais un centre de population dont l'accroissement rendait nécessaire le prolongement des boulevards que créa le second Mohamed et qui étaient gardés par les portes de la place des Citernes, la porte du Pont celle de Fer et celle qui fut remplacée par la porte moderne des Chars (1). Cette ville remontait au moins au temps des

(1) La chronique de Pulgar fait aussi mention de cette nombreuse et ancienne population de l'Alhambra.

Goths; on en a retrouvé les traces dans les excavations modernes.

Abu-Abdil-lah Mohamed III.

Va couronner la réaction de l'islam. A sa cour se pressent des milliers de chrétiens qui épousent des musulmanes, l'esprit de tolérance à cette époque de renaissance du Coran se montre plus fort que l'influence politique de la Cour. Mohamed III crée des bibliothèques publiques, bâtit les premiers palais sur les bords du Génil et plus de 300.000 étrangers viennent se fixer à Grenade. Dans une expédition contre les infidèles il prend Almandhar et ramène à Grenade les prisonniers sur leurs riches montures; parmi eux on voyait une dame chrétienne si belle que toute la population en était dans l'admiration et que l'émir en fit bientôt sa femme de prédilection.

On a décoré du nom de vie chevaleresque cette algarade continuelle; c'était une véritable algarade; ainsi, après la prise de Ceuta que les gens de Grenade enlevèrent au fils du célèbre traditionnel Al-Yzafi, notre émir Mohamed rapporta à sa cour d'immenses richesses arrachées aux vaincus au nom du droit cruel de la conquête; il ramena en outre de nombreux prisonniers qu'il passa solennellement en revue devant les portes de son palais. Quelques-uns de ces malheureux lui demandèrent leur liberté dans des poésies pleines de beauté et de sentiment. Après en avoir entendu la lecture le sultan leur donna avec la liberté des habitations et des pensions pour qu'ils s'établissent dans le pays. Il montra toujours la même générosité pour les vaincus. Les mœurs si âpres des siècles précédents s'étaient bien adoucies.

Ses parents, les seigneurs de Guadix, Almeria et Malaga veulent se rendre indépendants comme les rois de Taifas,

mais le premier tomba aux mains d'Abdal-lah qui habitait la même Alcazaba et il fut exécuté immédiatement et on évita ainsi la guerre civile. Le vizir Abdel-Munum l'aida de ses talents; mais il mourut bientôt et fut remplacé par Ibn-Alhak, intendant de la cour du Sultan.

Le wali d'Almeria et les chevaliers d'Aragon assiégèrent dans Ceuta Farach, gouverneur de Malaga pendant que les Castillans s'emparaient de nouveau de Gibraltar; mais en ce temps-là un différend survenu entre le vizir de Grenade et le gouverneur de Guadix provoqua une insurrection que raconte ainsi Aljatif, l'un des meilleurs historiens.

«A une heure matinale d'un jour d'avril, des ciloyens attachés au parti musulman, mozarabes, berbères et chrétiens timides se réunirent dans la maison de Nasr, frère du sultan et de là se dirigèrent vers la demeure du vizir Hakim qui s'enfuit à cettte nouvelle. Puis ils occupèrent, proclamèrent Nasr et s'en allèrent au Palais Royal par divers chemins, pillant en passant la maison du vizir Abu-Abdillah, lui enlevant ses meubles, sa riche bibliothèque, ses bijoux et ses armes. Toute la journée se passa en désordres et vers le soir un groupe enleva le sultan de son palais et le conduisit dans une maison où on le fit abdiquer en faveur de son frère. Mohamed y consentit et se retira sans regret dans une maison de plaisance appelée maison de Sayd, qui se trouve à l'entrée du chemin d'Armilla, et de là se rendit à Almuñecar.»

Le fameux vizir, suivant une note de Mr. Gayangos dans sa traduction d'Al-Makkari fut mis à mort dans cette sédition; on l'avait trouvé caché dans le palais; mais on ignore encore aujourd'hui la véritable cause de l'aversion qu'il inspirait. C'était un sage de ce temps-là, il était né à Ronda et avait voyagé en Orient pour cultiver son intelligence; à son retour il avait consacré sa brillante littérature à exalter Mohamed qui s'en montra reconnaissant en le nommant

Kattib ou Secrétaire des affaires étrangères. Le successeur de Mohamed le fit vizir; et enfin, il professa publiquement dans son petit palais de la nouvelle Alcazaba où il écrivit l'histoire de la domination arabe.

L'émir avait envoyé des ambassadeurs à Ferdinand IV; il s'était assuré la paix en reconnaissant un certain vasselage qu'avaient accepté ses prédécesseurs dans les mauvais jours. Il était resté aveugle et fatigué de ses luttes contre les descendants fugitifs du roi de Saragosse qui avaient voulu lui enlever ses possessions de la côte d'Afrique. Le gouverneur de Malaga l'avait fait sortir victorieux de ce conflit. Il avait eu à défendre contre l'alliance de son traître ami le roi d'Aragon et du roi de Castille ses meilleures places comme Algeciras, pendant près de sept mois. Ces événements joints à ses infirmités amenèrent la sédition dont nous avons parlé, qui fut dirigée par les familles les plus nobles, et se termina par son exil à Almuñecar. D'après la chronique, quand Nasr se vit en paisible possession du royaume, il fit revenir son frère à Grenade pour le tuer et *on ne sait pas s'il laissât des enfants.*

Luttes Civiles.

Nasr arriva, donc, au pouvoir par trahison au moment où le royaume regorgeait de juifs et de berbères qui unis aux chrétiens prenaient part aux questions politiques. Amaul de Guadix occupa le viziriat. Le parti intransigent prit la direction des affaires et on remporta quelques victoires, on força Don Jaime à lever le siège d'Almeria et Ferdinand IV à abandonner Algeciras, mais il conserva Gibraltar.

C'étaient les descendants des anciens arabes qui dans les luttes pour le pouvoir restaient presque toujours vainqueurs. Le parti des tributaires des juifs se moquait de l'as-

cendant de l'ancienne aristocratie qui avait réussi à enfermer Nasr dans le harem et à le plonger dans les délices. Les marchands de Malaga et leur gouverneur Said Faraj, neveu du fondateur des Nazarites, conspirèrent avec ceux de Grenade pour renverser l'usurpateur Nasr et reprendre leur influence, sous le prétexte honorable de rétablir la branche légitime de la dynastie d'Al-Ahmar. Said vint à Grenade pour prêter serment à l'usurpateur, il conspira avec les principaux habitants, et de retour à Malaga il se révolta, fit proclamer son fils Ismaël (18 février 1310). Il soumit Antequera, Almería, Velez, et maître de la moitié du territoire il se disposa à marcher sur Grenade.

Le parti populaire de cette ville attendait l'entrée des gens de Malaga quand le bruit se répandit que Nasr était mort d'une attaque d'apoplexie. Les fonctionnaires et les amis de Mohamed III s'empressèrent de se rendre à Almuñecar et de le ramener pour le remettre sur le trône. Ils n'avaient pas achevé leur pélerinage et conduisaient Mohamed en litière à la maison de l'ancien Cadi quand on apprit que Nasr s'était remis de son attaque, et que connaissant le retour de Mohamed, il avait ordonné qu'on le retint prisonnier dans le palais de son frère Faraj. Un an plus tard, on annonça qu'il était mort et enterré dans le cimetière de de Sabica.

Cependant les gens de Malaga avaient marché sur Grenade, ils étaient venus camper dans un village de Lachar (8 mai 1312). Quelques jours plus tard Nasr alla à leur rencontre, il fut vaincu et tomba du cheval dans un abreuvoir, d'où ses soldats eurent beaucoup de peine à le retirer.

Ismaël et ses gens retournèrent vainqueurs à Malaga et avec l'espoir qu'une sédition leur ouvrirait les portes de Grenade, mais l'usurpateur avait pour Vizir un sévillan, Abdallab-Ibu-Isbal, homme de grande intelligence qui savait dominer la foule et la contenait par ses projets et les travaux qu'il faisait exécuter. Il avait construit des portes et

des palais comme ceux d'Ainadamar et du Quartier Royal; il bâtit les murailles du Quartier des Juifs (Porte du Soleil); il occupait ainsi des milliers de travailleurs. Ce vizir avait été plâtrier et charpentier à Séville, il avait exécuté d'importants travaux à Xérès, construit l'arsenal de Salé et composé un traité de géométrie dont il se recommanda près de Mohamed II pour obtenir un emploi. A Grenade il montra tant d'habilité et acquît une telle réputation qu'il devint secrétaire du sultan Nasr, bien qu'il parlât latin, qu'il portât le costume des chrétiens, et qu'il se préoccupât fort peu des soins de sa vie. Ce vizir cherchait sans doute à fusionnes les races déjà peu reconnaissables des arabes et des castillans; son esprit révolutionnaire et son manque de piété lui attirèrent la haine des familles purement musulmanes qui soulevèrent facilement le peuple contre Nasr; on entoura le palais et on demanda au sultan de livrer son ministre; mais les soldats dispersèrent la foule, et plusieurs familles s'enfuirent à Malaga.

La situation était tendue; Ismaël reprit courage et recommença la guerre contre Nasr. Il prit Archidona et comme il sortait de cette ville, il rencontra dans les défilés les troupes du sultan de Grenade commandées par Ibn-Othman. La bataille s'engage, les soldats d'Othman s'enfuient et sont poursuivis jusqu'à Grenade. Les gens d'Alhaicin (l'ancien quartier) ouvrent la porte d'Elvire à Ismaël, ses soldats pénètrent par la porte Monaita dans l'Alcazaba Cadima, et arrivent à la maison du vizir Ibn-al-Mul. Nasr qui demeurait dans ce quartier s'enfuit à l'Alhambra avec ses femmes et ses trésors, puis se voyant abandonné de son vizir, le géomètre, qui s'était caché et avait gagné l'Afrique, il capitula et se retira à Guadix sans être inquiété.

En ce temps, l'Alhambra se trouvait limitée à son Alcazaba, à la tour de Giafar, à un palais près du bois de la Darre et au faubourg de la Porte du Vin; le symbole qui figurait dans la clef de l'arcade indiquait l'entrée d'un quartier.

Pendant le règne agité de l'usurpateur, l'Infant Don Pedro de Castille prit Alcaudete après un siège de sept mois, et Rute, puis retourna à Cordoue. L'exilé de Guadix réussit à s'y rendre indépendant; les infants dont nous avons parlé lui vinrent en aide, et Ismaël, après une longue campagne, perdit la fameuse bataille d'Alicum où périrent quarante capitaines maures. Don Pedro devasta la Plaine de Grenade, puis y revint pour s'emparer des forteresses dont on voit encore les ruines à Isnalloz, Piñar et Montejicar. Ismaël perdit aussi Ubeda, et s'étant vu refuser une trêve, il demanda des secours au sultan du Maroc lui offrant Algeciras, Ronda, Estepona, Marbella, etc. Avant l'arrivée des marocains, Don Pedro avait pris Huescar et l'infant Don Juan se présentait à Baeza.

Voici le récit que l'on a fait de la mort de ce souverain; les détails se confondent avec ceux de la mort de son arrière petit-fils Ismaël II. Ces deux périodes historiques sont confuses dans les écrits des arabes:

«Un fils de Mohamed, frère de Nasr, était, paraît-il, gouverneur d'Algeciras. Il conçut le projet de renverser l'usurpateur; on dit qu'il fut poussé par la jalousie, car Ismaël avait voulu lui enlever une belle esclave, mais le fait doit être attribué plutôt à l'un de ses successeurs. Les conjurés se dirigèrent vers Grenade, se mirent d'accord avec Otzmin, le grand Kaid qui voyait avec méfiance l'usurpation du roi. Ils se rendirent à l'Alhambra et demandèrent une audience particulière, elle leur fut accordée; suivant alors un corridor devant la cour de l'Etang, les gens d'Algeciras sortirent leurs cimeterres qu'ils tenaient cachés dans les manches de leurs vêtements et en frappèrent deux fois le roi à la tête. Le chef des gardes tira son épée et fit reculer les assassins jusqu'à la pièce voisine, où il les enferma. Il revint près d'Ismaël et l'emporta dans ses bras à l'appartement de sa mère, où il expira le lendemain. La nouvelle s'en répandit dans Grenade et le peuple envahit l'Alhambra

demandant le roi. L'alguazil se présenta à la porte du palais et cria à la foule que la blessure n'était pas dangereuse, ce qui les calma tous et désarma le grand Kaid Otzmin qui était dans le complot, comme nous l'avons dit, et qui tout surpris de son échec apparent contribua à l'arrestation des suspects et à l'exécution des auteurs du crime prisonniers dans le palais. On proclama le fils ainé d'Ismaël, qui avait douze ans, on le présenta au peuple à l'endroit qui est aujourd'hui la place des citernes, et ce même Otzmin s'écria d'une voix retentissante : « Nous avons un roi ». Ceci se passait en 1325.

Mohamed IV.

L'un des quatre fils d'Ismaël lui succéda; il était si jeune qu'Otzmin s'érigea en arbitre du gouvernement et à la mort du fidèle chef des gardes on nomma Reduan qui était redouté des chrétiens. On organisa une excursion sur le territoire de Cordoue, mais Don Juan Manuel sortit de la ville à la tête des chevaliers des ordres de Santiago, Calatrava et Alcantara et vainquit les arabes près d'Antequera. Un fils du chef maure se rendit à Séville près du roi Alphonse et se livra à lui avec beaucoup d'autres arabes qui avaient vu avec déplaisir la couronne de l'usurpateur passer à son fils. Pendant ce temps le général des chrétiens victorieux passait lui même au camp ennemi par suite d'un désaccord avec son souverain. On ne savait pas dans ce temps-là si les chefs de bandes étaient chrétiens ou musulmans; les forteresses se prenaient par trahison, par vengeance ou par corruption. C'est ainsi qui furent livrées Olvera, Prema, Priego, La Torre, Moron, Cañete, etc., et l'émir se méfiant de tout le monde, entouré de jeunes nobles et de chevaliers castillans se décida à demander des secours au roi du Maroc, qui lui envoya une flotte; mais

cette flotte fut vaincue avec celle de Grenade dans une bataille livrée par l'amiral Tenorio; 1.200 maures furent faits prisonniers. Mohamed demanda une trêve qui lui fut accordée au prix de 20.000 doublons par an. Grâce à ce répit, il se rendit secrétement à Fez pour s'y ménager une alliance, il n'y réussit pas à cause de l'état d'anarchie dans lequel était le pays; il temporisa jusqu'en 1329, époque où Abu-Meleth, fils de l'émir du Maroc, débarqua près de Tarifa, prit Gibraltar, et où avec son appui le roi de Grenade fit rentrer sous sa puissance toutes les villes de la frontière qu'il avait perdues.

En 1330 le roi du Maroc demanda à son tour le secours du roi de Grenade, celui-ci en personne et suivi de ses chevaliers chrétiens vint s'établir sur les ports du Guadiaro, où, parait-il, sur les instances du roi Alphonse, il resta inactif au lieu de porter secours au roi de Fez. Alphonse proposa la paix sous prétexte de châtier quelques vassaux, mais cette entente secrète entre les deux rois inspira des soupçons même aux arabes qui servaient le roi de Castille et qui, parait il, surprirent le roi de Grenade dans sa tente, le tuèrent et disparurent, rendant ainsi inutile l'entente secrète des deux souverains.

Les serviteurs du roi de Grenade trouvèrent son corps tout sanglant, décidèrent de le transporter à la ville la plus voisine, qui était Malaga, et l'enterrement eut lieu à Almunia ou village de Seid. D'autres attribuent cette mort si mystérieuse aux instincts brutaux des chefs africains qui étaient jaloux de la noblesse, des goûts raffinés et de la vaillance du roi de Grenade, dont ils disaient qu'il s'était assis à la table des impies, chez le roi Alphonse, qu'il portait le costume des chrétiens et que ses mœurs étaient efféminées (24 août 1333).

Abul-Hachach-Yusuf I.

Frère de Mohamed, se trouvait à Algeciras, il vint occuper le trône à l'âge de quinze ans. Pacifique et magnanime il conclut une trêve avec les chrétiens, protégea les arts, bâtit la porte Judiciaire, embellit l'Alhambra et la ville, et fit la guerre sainte, assisté d'Hasan-Ali, roi des Beni-Merines, qui détruirsit la flotte chrétienne et débarqua dans la Péninsule. Yusuf s'unit à l'africain contre Alphonse et le roi de Portugal, mais il fut complètement battu sur les bords du Salado. Les chrétiens s'emparèrent bientôt d'Alcala, de Priego, de Benamegi et d'Algeciras.

Il signa une trêve de dix ans avec le monarque castillan et se consacra entièrement au bien de ses sujets. A l'expiration de la trêve il se mit en campagne pour forcer Alphonse XI à lever un siège, mais le siège fut levé à cause de la mort du roi qui avait été victime de la peste.

A cette époque, comme on le voit, les principales guerres se faisaient près des ports du détroit, il fallait empêcher le débarquement continuel des Berbères mauresques et prévenir de nouveaux ravages des chrétiens dans la Plaine de Grenade. Les sultans avaient donc à défendre sans cesse leurs frontières, mais la capitale continuait à s'agrandir et à s'enrichir par l'agglomération des seigneurs fugitifs et par son fructueux commerce avec l'Orient par les ports d'Almuñecar, Adra, Malaga et Almeria. Des maisons de campagne se détachaient comme de blanches colombes sur un fond de végétation luxuriante. Sous le règne d'Ismaël on avait construit le Généralife, magnifique demeure de plaisance, et le palais arabe s'étendait peu à peu au-dessus des murs de la ville jusqu'à la tour d'Alminar de la Reine, sur la porte de laquelle se trouve gravée le nom d'Hachah,

le premier nom d'Ismael. De nouvelles murailles avaient entouré la première enceinte et les palais, mais non la cour des Lions ni celle des Myrtes, et se prolongeaient en remparts depuis la tour de las Almenas jusqu'à celle des Infantes. Ces étroites résidences royales avaient remplacé le vieux palais de l'Alcazaba Cadima (ou Vieille) et les maisons du haut Albaicin; après avoir perdu la bataille de Tarifa avec l'africain Abu-l-hazan, Yusuf se retira dans ces palais et s'y livra à d'incessants travaux pour réparer ses pertes, pleurant son fils et aussi les femmes de son harem qui étaient tombées au pouvoir des héros du Salado. Les sciences, la littérature de las arts florissaient; chrétiens et musulmans visitaient ces bibliothèques dont les lambris sont encore conservés avec leurs sculptures; au milieu de cette prospérité (le 25 jauvier 1354) la paisible population de Grenade fut bien surprise d'apprendre que le monarque avait été assassiné. Voici ce qui s'était passé: on sait que chez les arabes les fous sont respectés et considérés comme *illuminés*; l'un d'eux qui avait cette réputation pénétra dans la grande mosquée de l'Alhambra pendant que Yusuf y faisait sa prière et il le blessa au cou avec un yatagan. Un instant après il fut porté au palais, où il mourut. Le peuple s'était emparé du fou et l'avait mis en pièces, puis avait brulé son corps. Quand il avait obtenu le trône, Yusuf avait été assisté par Reduan le vizir, qui pendant qu'on conduisait le corps du roi de Guadiaro à Malaga revint passer quelques heures à Grenade et s'y fit proclamer au préjudice de Farach, le frère ainé de Yusuf. Reduan était l'ami de Gonzalo d'Aguilar, de Sanchez le Justicier et d'autres nobles, ennemis du roi de Castille, qui menaient à Grenade la vie fastueuse et licencieuse du harem; à ce titre Reduan put s'entendre avec le maire de Seville et abandonna Grenade qui jouissait alors de la paix et de sa plus grande prospérité. Quelle habilité pour soutenir une cour chevaleresque et tolérante où le maître d'Alcantara et l'amiral de

Castille Jean Tenorio venaient avec leurs amis, malgré l'indignation des chrétiens pour prendre part aux délices que leur peignait la riche imagination des poètes musulmans! Jean de la Cerda et les chevaliers prétentieux de la cour de Pierre le Cruel exploitèrent aussi la brillante galanterie du sérail en fixant leur résidence sur les collines ombragées d'Abahul et d'Ainadamar, où plus d'une fois dans de charmantes fêtes avec les arabes ils conspirèrent contre les procédés tyranniques des rois d'Aragon et de Portugal.

On assure que ce fut un neveu de Yusuf, un fils du gouverneur de Malaga, qui fit tuer son oncle par un fou et qui souleva les partisans des walis ou les gouverneurs de Malaga, Almeria, Baza, pour susciter des défenseurs de la foi, qui, au dire des gens, tendaient à disparaître des rangs du peuple maure.

Alors vint Ismaël, le petit fils de Farach de Malaga, lequel mit fin aux conspirations des Castillans qui jouissaient de sa royale hospitalité. Ici les chroniques ne nous donnent pas la date exacte de la véritable bataille d'Alicun, car il est facile de confondre les alternatives des succès et des revers des infants Jean et Pierre, habitués à envahir le territoire chaque fois que leur caprice ou leur cupidité les y poussait. On croit que cet infant Don Jean avait été l'assassin du fils de Guzman le Bon. Quelles inconséquences politiques dans les temps de jalousie! Voici, chose remarquable, que dans l'une des heureuses années du royaume infidèle expirant, ces guerriers qui parent leur tête soit du turban, soit du panache suivant le champ où ils se trouvent, vont donner la victoire à l'emir aventureux qui porte la tunique rouge des Kalifes.

Les détails de la bataille de la montagne d'Elvire du 20 février 1319, les arabes nous les décrivent comme les plus glorieux de leurs histoire: Don Pedro, l'infant de Castille amenait devant Grenade des troupes considérables et pas moins de vingt princes chrétiens (tous seigneurs). Ils avaient juré

en présence de l'archevêque de Tolède de conquérir le dernier boulevart musulman. Les arabes effrayés avaient demandé des secours à Almerini de Fez qui les avait refusés. La terre se couvrit de soldats francs (on désignait ainsi les chrétiens). Le sultan envoya d'abord contre eux une division de ses plus vaillants soldats, puis sortit lui même avec le reste des troupes. Les chrétiens détachèrent un corps de cavalerie pour occuper quelques villages, mais ces cavaliers entourés par une masse d'archers furent obligés de se replier, poursuivis et presque tous égorgés. Ce fut la première victoire. Le dimanche suivant Ismaël avec une colonne de cinq mille guerriers se lança à la bataille: les chrétiens plaisantaient sur cette poignée d'ennemis, mais l'impétuosité des arabes fut telle que les chrétiens reculèrent et commencèrent à se débander. Les Ismaélites, l'épée à la main, achevaient la route si bien qu'ils poursuivirent l'armée de Don Pedro pendant trois jours sans répit. Les 25 chefs périrent avec plus de 15.000 soldats. L'infant Don Pedro, lui même, mourut d'un coup de lance. Plus de 7.000 prisonniers furent amenés à Grenade et pendant six mois on vendit sur les marchés les dépouilles de l'ennemi. Parmi les prisonniers se trouvaient la femme et le fils de l'infant. On offrit pour leur rançon Tarifa, Gibraltar et dix-huit forteresses; les arabes refusèrent. Le corps de Don Pedro fut apporté à Grenade, embaumé et exposé sur les murailles de la porte de Yacub à la descente du côté gauche de l'Alhambra. C'est sans doute aujourd'hui la Porte de Fer.

Ibn-al-Kaltib dit que cette victoire fut remportée le 26 juin. Les chroniques chrétiennes disent deux jours après la fête Saint-Jean; elles ajoutent que le corps de Don Pedro fut racheté pour une forte somme et enterré aux Huelgas de Burgos.

Six ans plus tard, racontent les chroniques arabes, Ismaël fut tué par un de ses cousins au moment où il allait s'asseoir sur le *mejles* (trône portatif qu'on plaçait devant

la porte du palais pour l'administration de la Justice).

Après la bataille d'Elvire et suivant une lettre trouvée par Dozy, les musulmans, assure-t-on, pour éviter la guerre et pour obtenir la retraite des chrétiens leur offrirent vingt charges d'or, cent deniers par jour, et mille tous les vendredis.

APOGÉE DU ROYAUME DE GRENADE
ET COMMENCEMENT DE SA DÉCADENCE

Yusuf avait laissé trois fils, Mohamed, Ismaël et Cais. Le premier eut la couronne et fut le prince le plus illustre de la dynastie. Les deux autres fils n'avaient pas eu la même mère. Yusuf avait laissé également plusieurs filles dont l'une avait épousé Abdul-Said (Le Rousseau), dont nous parlerons ailleurs. Le fils aîné de Yusuf lui succéda sous le nom de Mohamed V, et porta à son apogée la grandeur des arabes d'Espagne dans ce coin de la Péninsule. Le peuple lui donna le surnom d'*Algani-billah* (le protegé de Dieu) et son amour du progrès justifie ce titre qu'on trouve encore inscrit dans les arabesques de la cour des Lions et dans les salons les plus ornés de l'Alhambra. C'est l'époque fleurie des monuments arabes, de ceux qui montrent le mieux le développement artistique et intellectuel du petit royaume, de ceux qui expliquent le mobile de l'héroïque défense des musulmans contre des ennemis si supérieurs en nombre. Mohamed choisit ses conseillers parmi les écrivains illustres de cette époque; il éleva au rang de premier vizir son ami Aljatif, le poète et l'historien bien connu, qui compre-

nant l'impérieuse nécessité d'arrêter les attaques obstinées sur les frontières de Grenade, rechercha tout d'abord l'appui du sultan de Fez, et par son éloquence et la noblesse de ses manières obtint de lui tout ce qu'il voulut.

Un nombre infini de mozarabes vivaient dans le royaume mêlés aux étrangers, comme les Génois, qui partageaient eux mêmes avec les juifs les richesses du commerce et de l'industrie. Ces gens là ne voyaient pas avec satisfaction les irruptions des hordes que les rois africains, sous prétexte d'assistance, lançaient de temps en temps sur notre territoire. Le prétendu appui donné au roi et aux grands avait pour résultat de mécontenter la population aussi Ismael-Abdul-Walid put sans peine profiter du séjour de Mohamed dans ses maisons de plaisance de la Colline du Soleil et de la Chaise du Maure pour escalader la nuit les murailles. Voici le récit que nous a laissé de cet événement l'illustre Vizir.

Le sultan avait assigné pour résidence à son beau frère Ismaël un palais des bords de la Darre (dont les ruines se voient encore à la montée de droite) et il y ajoutait une pension pour ses jouissances personnelles; à la même résidence le sultan avait envoyé Fatima, mère d'Ismaël avec ses autres enfants; à la mort de Yusuf, Fatima s'était emparée des trésors que celui-ci laissa dans son palais. Elle avait une fille que le roi avait mariée avec son neveu Arraez Abdallah, petit-fils du prince du même nom, qui s'était fait proclamar roi à Andarax avec l'appui des africains, à l'origine de la dynastie. Cette fille de Fatima persuada à Abdillah, son mari, d'entrer dans le complot, de réunir les mécontents et de pénétrer dans l'Alhambra avec des hommes bien armés, en escaladant les murs, ce qui fut exécuté du côté du Levant. Ils tuèrent la première sentinelle qu'ils rencontrèrent et parcourant l'épée à la main l'enceinte des fortifications, ils égorgèrent tous ceux qui osaient s'opposer à leur passage. Ils brisèrent les portes de la maison de Re-

duan, le *Hajib* et le tuèrent au milieu de ses femmes et de ses enfants. Cependant, au point du jour, un autre chef de bande courut avec ses gens à la maison d'Ismaël; on le fit monter à cheval et on le promena dans les rues de la ville en l'acclamant comme roi au son des fifres et des tambours.

Cependant Mohamed qui se trouvait au Généralife dont les jardins le charmaient par les ombrages de leurs ormes et de leurs lauriers et la fraicheur de leurs eaux transparentes comme le cristal, avait entendu le bruit des armes et les cris et s'étant approché du bord de la muraille des jardins, d'où on domine le fond d'une vallée en face de l'Alhambra, il vit tout ce quartier envahi par les séditieux.

Il quitta le jardin et montant aussitôt sur le cheval qu'on tenait toujours sellé il le lança sur la route de Guadix, où il arriva le même jour. Il y fut reçu par l'ancienne noblesse arabe, qui s'y montrait moins turbulente qu'à Grenade et l'usurpateur n'osa poursuivre le souverain dans cet asile traditionnel.

Il y régna jusqu'au jour où Salim, roi du Maroc, irrité de la déchéance de Mohamed, envoya le célèbre théologien des shérifs, Ben Kasen, pour traiter en maitre du départ de Mohamed pour la cour de Mahgreb sans qu'il fût inquiété, ni lui, ni aucun de ceux qui avaient servi le sultan dépossédé et parmi lesquels se trouvait notre historien Aljatif. L'ambassadeur marocain et Ben-Marsuk, ministre du roi à Fez, étaient tous deux les amis et les maîtres de Ben-Aljatif et auteurs, comme lui, d'ouvrages très remarquables.

Au mois de novembre 1359 débarquèrent en Afrique le roi de Grenade et ses grands vassaux dépossédés. Ils restèrent quatre ans à Fez, royalement traités, on avait mis à leur disposition un palais dont les appartements suivant Ben-Jaldun, étaient garnis des plus riches tapisseries, les écuries remplies des plus beaux coursiers, aux harnais bri-

llants d'or, et avec cela de somptueux vêtements et des esclaves choisies.

Cependant le peuple de Grenade avait été surpris de la chûte de Mohammed et avait désapprouvé la manière d'introniser un nouveau roi qui en définitive était odieux aux partisans de la dynastie de Nasr. Abdallah lui même vit bien tous les maux que le mécontement public pouvait attirer sur les musulmans. Cette considération jointe à son ambition le poussa, au bout de six mois, à assiéger l'Alhambra avec le concours des même conjurés et du peuple, sans lequel il ne pouvait rien. Il fit prisonnier l'usurpateur, qui n'avait pas intérêt à defendre une couronne qu'on lui avait imposée et qui fut tué avec la complicité de son frère Cais (3 octobre 1389). Quelques historiens l'ont appelé le sultan Abu-l-Walid.

Il eut donc pour successeur Abdu-Saab Mohamed VI (le Rousseau), descendant de ce Faraj, prince de Malaga, la seconde branche du premier Alhamar. Les sages et les docteurs avaient fui, les seigneurs ne reconnaissaient plus l'autorité du roi et tous les jours les chrétiens et les arabes tributaires se soulevaient et se rendaient indépendants dans leurs forteresses. Don Pedro de Castille soupçonnant une alliance d'Abn-Saab avec les Berbères par suite du renversement de Mohamed V avait reproché au roi de Grenade sa perfidie. Celui-ci craignant de perdre l'amitié du monarque castillan se rendit à Séville avec d'immenses trésors; il y fut bien reçu, disent les historiens arabes, mais pour lui ravir ses richesses, Don Pedro le fit assassiner avec toute sa suite dans les champs de Tablada et envoya sa tête au roi légitime. Telle devait être la destinée des princes qui descendaient de ce Farach de Malaga, branche collatérale de Mohamed I.

Pendant que s'accomplissaient ces événements Mohamed V (le Sage), comme l'appelaient bien des gens, avait débarqué à Marbella, et accompagné de troupes castilan-

nes il était entré dans la Plaine de Grenade, comptant sur toute la population de Guadix, mais en voyant la dislocation de la puissance musulmane et les divisions de sa race, il désespéra du maintien du mahométisme, congédia les brillants escadrons chrétiens qu'il amenait et il s'en alla vivre à Ronda avec son fameux secrétaire Ben Algatif, ne conservant d'autorité que sur quelques localités qui consentaient à lui rester soumises. Ronda était une forteresse inexpugnable au pouvoir des africains; elle avait été livrée à Otman, généralissime du roi dépossédé. Ce général était allé à Séville demander l'appui de Don Pedro en faveur de son maître contre le Rousseau, et en même temps il défendait la cause de son souverain avec quelques escadrons dans les montagnes depuis Guadix jusqu'à Marbella. Mohamed V avait passé vingt mois à Fez et deux ans à Ronda; quand en 1362 les principaux habitants de Grenade voulurent le ramener dans cette ville, ils n'y réussèrent pas. Mais avant celà ils avaient soumis Malaga insurgée et maintenu ainsi l'unité de l'empire, unique événement heureux de ces temps troublés.

Après une période de tranquillité de trois années, l'autorité de Mohamed V fut rétablie. Beni-el-Khattih nous raconte à cette ocassion un fait qui éclaire complétement la situation: «Ibn Razat, médecin juif vint à Grenade, sous le règne de Don Alphonse, fils de Don Pedro, et il vint me voir pour différentes affaires. En entrant dans le salon où je me trouvais avec le Kadi-l-Koda et d'autres fonctionnaires, il me remit un papier portant la signature de Mohamed, le sultan de l'Afrique occidentale, qui avait été détrôné par un de ses parents et s'était présenté à la cour de Don Pedro pour implorer son assistance. Il avait obtenu l'appui de don Pedro et reconquit son trône. Peu de temps après le roi chrétien de Séville et l'africain son protégé ne s'entendirent plus sur les conditions de leur traité, et le juif venait de la part de Don Pedro me demander mon opinion sur cette

affaire et il me dit: «Mon maitre le sultan Don Pedro te salue et te prie de lire ce papier indiquant les offres que lui a faites un homme qui hier était le *chien* le plus abject de sa cour et qui aujourd'hui se vante de sa perfidie et de sa trahison.» Je lui rendis la lettre en lui disant. Reprends ta lettre, je ne veux ni la lire ni donner mon opinion sur son contenu. Fais ce que tu voudras avec l'homme que tu appelles *chien*. La cour de ton maître est-elle si dépourvue d'hommes d'Etat que tu appliques une épithète aussi blessante à un musulman de race royale? C'est vous, et non lui, qui êtes des animaux immondes, du contact desquels on ne peut se purifier qu'avec de l'eau. Vous avec donc oublié bien vite que le jour où l'aïeul de ton maître baisa la main du Commandeur des fidèles, Abu-Yusuf, celui-ci demanda de l'eau pour se laver la main devant les chrétiens et les musulmans? Si Mohamed a été chez vous, c'est que vous l'y avez attiré. Que ceci te serve de leçon pour ne plus insulter à l'avenir ceux qui valent mieux que toi. A peine avais-je prononcé ces paroles que Hacan, qui devint bientôt Kadi de Grenade, me baisa les mains, il avait des larmes aux yeux; tous les assistants imitèrent son exemple.»

Quelle belle idée nous trouvons là des moeurs politiques de cette époque et quelle grandeur dans la décadence du pouvoir musulman dans la Péninsule!

En 1366 le général en chef des escadrons africains à Grenade perdit le faveur du roi par ses manières insolentes et brusques et fut exilé dans son pays pendant qu'Abderrhaman Yagalas cherchait un refuge à Grenade avec son vizir Masai, n'ayant pu soutenir la guerre contre son neveu Abdi-l-Azis, sultan du Maroc. Le roi de Grenade le reçut très amicalement et le nomma général des volontaires africains après la mort d'Ali qui l'avait été jusque-là. Le sultan d'Afrique prit mal cette nomination et envoya un ambassadeur, Yaia-Abi-Medin, pour se plaindre et demander qu'on lui livrât le fugitif.

Le vizir du roi de Grenade, Ben-Aljatif, donna le conseil d'emprisonner l'ambassadeur, ce qui fut fait, mais sous la réserve qu'il serait remis en possession de ses anciennes dignités au Maroc. Cet acte si contraire à l'hospitalité souleva le peuple d'indignation et le vizir sous prétexte de visiter les remparts et les mosquées, s'enfuit à Gibraltar, où l'attendait un vaisseau envoyé par son ami Abdu-l-Azis, le sultan du Maghreb.

Grenade continue à prospérer et à jouir de la paix. En dix années on bâtit les bains des bords du Génil, la maison d'Albaida, les murailles basses avec onze portes nouvelles et surtout ce merveilleux groupe que forment la cour des Lions et les salles adjacentes. L'industrie s'était développée, on comptait 60.000 métiers pour la soie, 80 fabriques de sucre sur les côtes, on exploitait des mines d'or, on utilisait des bois de pins pour de si belles constructions. Mais au milieu de cette prospérité, Mohamed apprit que son ancien vizir, dans sa retraite de Tlemcen, excitait les mauritaniens à reconquérir l'Espagne et à transférer à Grenade la cour de l'Afrique occidentale. Mohamed V s'empressa donc de demander à Abdu-l-Aziz de livrer Aljatif, mais on le lui refusa. Alors il envoya en Afrique une flotte commandée par Abderrhaman Yaghalus pour recommencer la guerre et lui même assiégea Gibraltar. Yaghalus parvint à s'emparer de Fez, pendant qu'Ibn Otman proclamait Ahmad à Ceuta; puis d'accord avec le roi de Grenade il exprima le regret de voir les gens se faire la guerre pour une cause aussi futile. Mais la vraie cause était plus sérieuse, c'est que Mohamed V voulait étendre son pouvoir sur l'Afrique au lieu de solliciter l'appui des Berbères, et son expédition fut un triomphe pour sa politique, car il se fit rendre Gibraltar et Malaga, obligea les princes Mérines à venir vivre à Grenade sous sa surveillance, força Tanger et le jeune Abu-l-Abbas-Ahmet à faire acte de soumission et se fit livrer son ancien vizir le traitre Aljatif. Parvenu à ce degré de gran-

deur il envoya des troupes et de l'argent à Abbas pour qu'il établit sa domination dans le pays et qu'il conquit Fez, ce qu'Abbas réalisa.

Abu-l-Abbas avait pris Aljatif et demandé au roi de Grenada ce qu'il devait faire du fameux vizir. Mohamed V lui envoya Ibn Zomroh avec ses instructions. (Ce dernier avait succédé à Aljatif comme vizir, c'était un élève de ce poète, auteur des légendes de Grenade.) Le sultan Abu-l-Abbas réunit un conseil pour juger le prisonnier; le conseil paraissait disposé à lui rendre la liberté quand Soliman, seigneur de Gibraltar, qui se trouvait alors à Fez, soupçonnant l'intention du conseil s'empressa de gagner les gardiens de la prison et de faire étrangler dans le plus grand secret l'ancien vizir dans son cachot. Le souvenir de cet homme est resté uni à celui du développement du mahométisme en Espagne et des efforts qui se firent alors pour amener une nouvelle invasion des maures. Mohamed V mourut au moment où l'Andalousie, le Maroc et Tlemcen avaient atteint l'apogée de la splendeur, le 13 janvier 1391, après un règne de 37 ans, interrompu par des usurpations.

L'histoire du roi Rousseau peu développée dans les chroniques mauresques l'a été davantage dans celles des chrétiens. Il résulte de ces dernières que le roi Rousseau avait aidé le roi d'Aragon contre Don Pedro (le Cruel) de Castille, et que celui-ci pour se venger avait protégé le vieux roi legitime Mohamed V en faisant envahir par ses troupes le royaume de Grenade; que pendant ces guerres tombèrent au pouvoir du Rousseau, le grand maître Diègue Garcia de Padilla et d'autres guerriers dont le seigneur était l'oncle des enfants de Don Pedro par leur mère. Pour gagner l'amitié du Castillan, le roi maure rendit les prisonniers sans rançon et leur fit même des présents. Bien plus, il crut qu'il pouvait se rendre en personne à Séville et demander au roi de ne plus protéger Mohamed, le souverain légitime. Il partit, donc, avec 400 chevaliers de sa maison, 200 valets et

200 mules chargées de présents et de bagages. Il se rendit à Séville où il reçut de Don Pedro une hospitalité princière, mais bientôt le roi castillan ordonna à son intendant de les faire saisir et de faire tuer le Rousseau avec 50 de ses meilleurs amis. On raconte que celui-ci se voyant blessé par le roi de Castille lui même lui dit: «Misérable! Le bel exploit de traiter ainsi celui qui se fiait à vous!»

PÉRIODE DE CONFUSION

Yusuf II.—Abu-Hachach.

Il va s'écouler un siècle jusqu'à la prise de Grenade, c'est la période de l'affaiblissement, des rivalités, des luttes religieuses. Les arabes tributaires de Cordoue, les juifs qui avaient un pied dans la cour chrétienne et l'autre dans la cour musulmane, les aventuriers vénitiens et byzantins, les marchands ruinés, et les rudes berbères étaient en lutte dans un coin de la Péninsule. Une population puissante s'opposait à l'ambition des rois de Castille qui ne pouvaient sans le peuple attaquer des villes si vaillantes, mais à l'avénement de Yusuf II (Abu-Hachach) commence la décadence de la domination si brillante de son empire.

Il était facile de provoquer des conflits avec une telle diversité de croyances et d'intérêts. Les mouvements populaires devenaient fréquents et sans raison, parce que nulle part on ne pouvait plus trouver de tolérance dans ces temps d'absolutisme universel. Du jour où ce pacifique monarque arriva au pouvoir, les conspirations commencèrent pour

qu'il cédât la couronne au plus audacieux de ses fils, Mohamed, et que celui-ci soutint avec plus d'énergie la guerre contre les castillans et les aragonais. Le fils du roi se mit à la tête des intransigents qui accélèrent la ruine de l'empire. Peu de temps après, l'insurrection éclate; on pénètre dans l'Alhambra et sans l'intervention de l'ambassadeur de Fez, qui se présente à cheval devant la multitude et la calme en la menaçant de l'arrivée des berbères, Yusuf aurait été détrôné. Ce roi châtia cruellement son médecin juif et un Wacir qui avaient pris part à la rébellion.

Aussitôt après il s'en alla avec ses escadrons à la frontière et les ramena chargés du butin. Les chrétiens lui fournirent l'occasion d'un nouveau triomphe; sous les ordres du grand Maître d'Alcantara ils voulurent pénétrer dans la Plaine de Grenade; c'étaient des gens indisciplinés et mal armés, ils furent battus et le grand Maître tué par la cavalerie musulmane. Cette déroute eut lieu, paraît-il, près du Salar.

Après ces succès militaires inespérés, le sultan mourut d'une course à cheval trop rapide; mais les auteurs arabes disent qu'il fut empoisonné par une *aljuba* (espèce de chemise serrée à la ceinture) que le sultan de Fez lui avait donné. Il n'y a sur cette mort rien de précis, mais à peine avait il expiré que les partisans de son second fils s'empressèrent de le proclamer en préjudice du fils ainé qui fut envoyé à Salobreña avec ses femmes, ses serviteurs et une escorte et on recommanda au gouverneur de cette belle forteresse de le traiter avec respect. Yusuf-Abu-Hachach fut enterré pompeusement dans le Généralife.

Mohamed VII *le mustail* arrivait au poste qu'il avait ambitionné quand les victoires étaient plus difficiles. Les chrétiens avaient déploré la défaite du grand Maître et préparaient une invasion formidable. Pour la prévenir, le roi sortit de Grenade le 25 octobre, avec 25 chevaux, sans dire ses intentions et arriva péniblement à Tolède. On le reçut au

palais avec plaisir; les deux rois s'unirent d'amitié et conclurent une trêve d'une durée illimitée. Le roi maure avait conquis les sympathies des gens de Tolède et des dames castillanes; les personnes de sa suite avaient eu le même succès. Abu-Salemi dit que c'était un homme beau, vif, décidé et galant. Cette visite eut lieu en l'année 1397.

Mais Mahomed VII se vit forcé de remplir la promesse faite à ses partisans de ne pas interrompre la guerre. Il viola, donc, le traité et envahit le territoire de Cordoue jusqu'à Ayamonte qu'il prit et conserva. Pendant ce temps le roi Alphonse était mort, mais les Castillans indignés se jetèrent sur les frontières de Grenade, reprirent les forteresses perdues, s'avancèrent jusqu'aux montagnes qui ferment l'entrée de la Plaine et cela, avec une telle furie et de si grands dégats que Mohamed ne pût s'opposer à leur marche. Il conduisit son armée à Jaen pour forcer les envahisseurs à se retirer.

Il échappa à ce danger par la pussillanimité des castillans qui furent bientôt chassés d'Alcaudete et forcés de signer une trêve. Leur défaite fut terrible; le roi Don Henri y assistait, dit-on, et s'enfuit avec ses meilleurs escadrons. Avant cette bataille l'émir redoutait tellement l'invasion des castillans qu'il avait envoyé une ambassadrice spéciale, la plus belle femme de la cour pour désarmer Don Henri. Celui-ci, bien que séduit par la beauté de l'envoyée ne promit rien et ne fit rien pour l'émir. Il mourut et eut pour successeur Don Juan II. Sous la tutelle de Don Ferdinand qui fit une rude guerre au souverain de Grenade et aux rois de Tunis et de Tlemcen, ses alliés, mais avec de faibles résultats, car pendant que l'un des adversaires envahissait, le territoire de son voisin, celui-ci faisait de même chez son rival; enfin, le roi maure demanda une trêve qui lui fut accordé à Guadalaxara par les régents Doña Catherine et Don Ferdinand.

Quelques mois plus tard, le sultan se sentit malade et cro-

yant sa mort prochaine, il envoya au gouverneur de Salobreña une lettre dans laquelle il lui disait: «Aussitôt que tu auras reçu cette lettre des mains de mon intendant Ahmad, tu ôteras la vie à Cid Yusuf, mon frère, et tu m'enverras, sa tête par le porteur; n'y manque pas.»

Quelques heures après l'envoi de ce message affectueux le sultan mourut. Son but avait été d'assurer la couronne à son fils, mais les choses se passèrent autrement. Le gouverneur de Salobreña trembla à l'idée de faire assassiner un homme si débonnaire. Il faisait en ce moment une partie d'éches avec Yusuf et celui-ci voyant le trouble que lui causait la lecture de la lettre n'en parut pas surpris et lui dit: Mon frère vous demande ma tête? Le gouverneur répondit en lui présentant la lettre. —Permettez-moi donc de dire adieu à mes femmes, de leur distribuer mes bijoux et mon argent, mais finissons avant notre partie. Le gouverneur continua à jouer malgré le tremblement qui agitait ses membres et quelques instants plus tard arrivaient à toute vitesse deux cavaliers annonçant la mort de Mohamed VII et la proclamation du prisonnier Yusuf, qui fut le troisième de ce nom. Il s'appelait lui même le protégé de Dieu.

Tout le monde était fatigué de guerres inutiles. Les mozarabes et les étrangers, qui formaient surtout l'élément pacifique de la population, firent prévaloir leur influence, le jour de l'entrée de Yusuf à Grenade; l'enthousiasme était à son comble, ce n'étaient que cris de gens qui l'appelaient le Pacificateur; il ne marchait que sur des fleurs qu'on jetait à profusion sur son passage à travers les rues pavoisées, sous les arcs de triomphe et au milieu de la joie générale; las fêtes durèrent deux jours sans interruption. A peine installé au palais, Yusuf envoya son ami Alaicun conclure la paix avec les chrétiens. Ceux-ci accueillirent avec plaisir la proposition ainsi que les présents du sultan, des étoffes brodées, des chevaux, de riches *javies*, des velours, etc. Tout cela avait pris le chemin de Valladolid sous la di-

rection du palefrenier Cid Ali, qui reçut une cordiale hospitalité chez des moines de la ville.

Deux ans plus tard les gens de Tolède, trouvant le sultan trop pacifique, ne craignirent pas d'exiger de lui un tribut avec vasselage. Son ambassadeur, Cid Ali, qui était son frère, repoussa une semblable humiliation et Don Ferdinand envahit le territoire de Grenade et s'avança jusqu'à Antequera qu'il assiégea et força à se rendre. On raconte que pour empêcher les infants Ahmed et Ali de porter secours à la place, Don Ferdinand avait fait construire entre la ville et ceux qui pouvaient la secourir, un mur que personne ne réussit à franchir.

Le sultan de Fez, Abu-Said, connaissant le caractère du roi de Grenade profita de l'occasion pour se débarrasser de son frère Cid-Abu-Said, qui avait de nombreux partisans, et il l'envoya reconquérir Gibraltar. Celui-ci prit la ville et non la forteresse. Il se maintenait dans sa conquête, quand les troupes du roi de Grenade, commandées par Cid-Ahmed, arrivèrent à Gibraltar, le firent prisonnier et l'emmenèrent à Grenade avec de grands égards.

Quand le sultan de Fez apprit l'échec de son frère, il n'eut qu'un regret, c'est qu'il n'eût pas péri dans la lutte; il envoya un ambassadeur à Grenade pour prier Yusuf III de le faire assassiner secrétement pour la tranquillité de son royaune. Yusuf s'y refusa et donna au contraire à son prisonnier les moyens de retourner dans son pays et de se venger de son frère.

Les mœurs du Harem ont toujours été la cause de la cruauté barbare avec laquelle les musulmans se traitent entre eux, malgré les liens de la parenté. Rarement les frères se connaissent comme tels et l'on a vu souvent des pères rester indifférents aux malheurs de leurs enfants. Ces sentiments qu'on retrouve en plein christianisme dans les seigneurs du Moyen-Age, se sont bien modifiés dans les deux derniers siècles de la domination musulmane. La cour de l'Alhambra

était alors la plus chevaleresque. Des nobles français, des comtes slaves habitaient le quartier de l'Hajeriz et plus d'un prince en disgrâce avec le régent de Castille venait chercher la paix dans les rues étroites et romantiques du Mauror, d'Albaïda, du Coq du Vent, où tous jouissaient des enchantements de ce séjour privilégié. Dans l'Asabica, aux places d'Antequeruela et de Bibarrambla se tenaient les cours d'honneur que présidait Yusuf et où se réglaient les rivalités d'amour, les querelles de famille que le monarque arrangeait au premier coup de lance. Ce prince était en correspondance suivie avec la reine mère de Castille et lui envoyait de riches présents. C'était l'époque de la tolérance, de la paix, de la culture intellectuelle, époque plus glorieuse et plus paisible que celle déjà oubliée de l'ancien Califat.

En 1414 l'amitié des maures et des espagnols en était arrivée à un tel degré d'intimité, que la reine de Castille acceptait les bijoux et les parures que lui offraient les maures et qu'elle priait Yusuf de proclamer chevaliers Rodriguez de Castañeda et Lopez de Zuñiga qui avaient reçu un défi à la cour de Grenade; la reine de Castille demandait au roi maure la faveur de présider elle-même le combat. C'était un usage et une règle dans ces temps chevaleresques à la cour des Alhamars.

Il parait que le roi Don Juan avait reçu de l'émir 13.000 doublons d'or pour deux années de trêve, mais le fait n'a pas été bien établi, car les auteurs arabes le nient.

Yusuf mourut subitement le 9 novembre 1427 et fut enterré dans le Généralife.

RÉGNE DU GAUCHER

Mohamed VIII.—Almotamacek.

Était le fils ainé du roi précédent. Mauvais caractère, peu galant, ennemi de la société, il éloigna de la cour par sa cupidité plusieurs familles castillanes. Il voulut rétablir l'ancienne étiquette du baisemain, abolie dans cette petite cour, et se retrancha dans un isolement absolu, n'assistant ni aux joutes ni aux tournois. Une seule chose le préoccupait, c'était de vivre en paix avec ses voisins. Il voulait être roi avec tous les attributs attachés à ce titre; ainsi il rétablit l'usage qu'avaient les rois berbères de manger en public et on le voyait venir une fois chaque jour à la porte de la cour appelée aujourd'hui Cour de la Mosquée; on y plaçait une petite table de deux pieds de haut, récouverte d'une nappe en basane brodée sur laquelle on déposait les plats de métal contenant les aliments.

Après le repas, on faisait baiser aux courtisans les pieds du monarque et l'étiquette variait suivant le rang des sujets, puis il se retirait précédé de deux nègres qui brûlaient des aromates dans des encensoirs d'argent. Le menu de ces temps là se composait généralement d'une soupe épaisse de riz ou de froment, de viandes avec légume, de volailles bouillies ou rôties, de lait caillé, d'œufs farcis, de fritures à l'huile, de miel blanc et de fruits; tous ces détails nous ont été conservés dans un manuscrit arabe.

Il fit venir à Grenade les chefs ou walis de tout son royaume *(Les Taas)* et reçut solennellement leur soumission.

Pendant plusieurs jours il y eut des fêtes; on brûlait des parfums dans les rues qui étaient pavoisées; les boutiques restèrent fermées.

Le peuple se divertissait aux courses, au jeu de boules, aux barres dans le champ appelé aujourd'hui Champ des Martyrs, hors des portes Taubin et des Ramblas.

Le viziriat était occupé par Abul-Faragh de l'ancienne noblesse arabe, c'était le seigneur le plus respecté des musulmans; il était très attaché à l'étiquette rigoureuse de la Cour. Cet abencerraje était d'une famille du Yemen qui avait toujours accaparé l'autorité à Grenade même sous les zéirites du XIe siècle. Ils distribuaient seuls les bénéfices et poursuivaient les gens ruinés et les riches aventuriers qui abondaient dans la ville. Tout ce monde-là renforcé par les plus nobles d'entre les goths qui s'honoraient de porter le turban, réussirent à gagner une partie de l'escadron chrétien qui formait l'escorte des rois de Grenade, se soulevèrent, et sans rencontrer de trop grands obstacles, envahirent le palais et proclamèrent un cousin de Mohamed VIII qui parvint à s'échapper par le bois de la route de la Darre et trouva un asile chez le bey de Tunis qui le reçut comme le sultan légitime. Le roi proclamé Mohamed IX, *Le Zagüir* (le petit) était cousin du prince dépossédé et chef de la rébellion. Il ne faut pas s'étonner de la facilité avec laquelle se faisaient ces révolutions, les troupes se composaient de soldats de races si diverses qu'elles comprenaient rarement les intérêts politiques qu'elles étaient chargées de défendre.

Mohamed IX (descendant de Mohamed V par Nasr) était le roi de la multitude et des classes laborieuses ausquelles il donnait du travail, des fêtes continuelles et des tournois. Lui même prenait part aux luttes corporelles, aux courses publiques et y montrait son adresse et son agilité. Il abolit l'usage du baisemain et ne craignait pas d'inviter à sa table les plus distingués de ses partisans pour manger et pour boire avec eux.

L'aristocratie abencerrage voyait avec déplaisir ce parvenu et ses courtisans; le roi s'en vengea en expulsant de Grenade l'ancien vizir Faragh et tous les partisans. Il sortit ainsi de la ville plus de 500 familles qui s'en allèrent à Lorca, Murcia et Tunis. Le roi de Castille témoigna son amitié aux exilés en leur donnant une généreuse hospitalité et en leur offrant son appui qu'il offrit également au roi détrôné Al-Aisar, le Gaucher, dont l'influence pouvait lui être utile. En effet, il s'entendit avec le bey de Tunis pour organiser une armée de proscrits qu'on embarqua et qui allèrent à la conquête de leur ancienne patrie. Ils débarquèrent à Vera, et se dirigèrent vers Almeria dont la population se joignit à eux; ils s'en allèrent par Guadix et Baza et le roi proscrit, suivi d'une énorme multitude ariva, à Grenade et y fit son entrée sans rencontrer la moindre résistance. A son approche l'usurpateur qui habitait l'ancien palais de l'Alcazaba, se refugia avec ses troupes dans la citadelle de l'Alhambra; mais il fut livré par ses propres gardes. Quelques jours après son retour triomphal, le Gaucher le fit tuer et fit enfermer aux Tours Vermeilles ses fils chargés de chaînes.

A cette époque se rattachent les différents cadeaux offerts par le roi de Tunis et qui ont été conservé jusqu'à ce jour. Parmi ces cadeaux figuraient la baignoire aux aigles et aux lions sculptés qui est dans l'Alhambra et un coffre en bronze et argent ciselés dont les reliefs représentent des musiciens et des danseuses; nous avons vu ces deux objets.

Don Juan II avait contribué, comme on le remarque à la restauration du roi de Grenade. C'était pour lui une raison de plus d'étendre ses conquêtes. Il écrivit peu de temps après à Fariz pour qu'il lui réclamât le paiement des doublons d'or convenus pour le prix de son assistance. La réclamation restant sans effet, le roi chrétien dévasta les frontières, mais Mohamed VIII remporta une victoire sur le gouverneur de Cazola pendant que d'autres capitaines ravageaient

les campagnes et les villages de Tajayar, Arola, Archidona et Ronda.

A cette époque (1424 et 1425) eut lieu la tentative aventureuse de l'évêque de Jaen, Don Gonzalo, qui oubliant ses devoirs de vassal réunit 800 cavaliers, bien armés de lances et de cottes de mailles, mais il fut battu dans les forêts à six lieues de Grenade et fait prisonnier avec la moitié de ses soldats. Il fut enchaîné dans l'Alhambra et offrit pour sa rançon tout ce qu'on lui demanderait; le roi maure se contenta de faire bâtir aux frais du prisonnier le mur extérieur que l'on voit aujourd'hui en ruine sur la colline de Saint-Michel, au quartier d'Albaida.

Il avait repris son ancien Vizir l'aristocrate Zaragh et son généralissime Abdel-Menan, mais voyant les frontières envahies et le peuple qui murmurait, il abandonna l'armée à son lieutenant et pour se garantir de toute surprise il retourna à Granade avec plus de 20.000 hommes qui avaient sa confiance. Un grand nombre de chrétiens qui portaient le turban crurent le moment venu de se livrer aux castillans sans égard pour leurs anciens liens de famille; ils persuadèrent à Yusuf IV, fils d'Almaul et petit-fils du roi Rousseau de se déclarer vassal des chrétiens, si on lui donnait la couronne. L'occasion dont on voulait profiter c'est que Don Juan II était entré dans la Plaine avec ses escadrons et qu'il campait sur le flanc de la montagne d'Elvire.

Pour assurer le succès, on présenta au roi de Castille un certain Ben Geleil qui avait épousé une infante chrétienne, Cete Maria et qui avait été exilé à Alhama par le sultan. Ce Ben Geleil (qui fut plus tard Pedro Venegas) sollicita l'appui du roi chrétien pour le petit-fils de Mohamed V, lui promettant un nombre infini de soldats et la conversion d'une foule de musulmans aussitôt après la signature de la déclaration de vasselage du petit-fils du Rousseau.

Les uns assurent que la convention fut signée à Cordoue, d'autres à Ardales, avant l'entrée du roi Juan dans la Plai-

ne; quoiqu'il en soit, de la montagne d'Elvire, les chevaliers maures montraient aux Castillans les somptueux palais des Alixares, les Tours Vermeilles, Albaicin, etc., parsemés sur les montagnes et dans les vallées, suivant la description des poètes de l'époque; on pouvait croire que les deux races allaient se fusionner à en juger par l'affluence des gens qui venaient au camp et par les festins que les uns et les autres s'offrirent pendant plusieurs mois. Le danger pour la cour était imminent. Mohamed VIII peu rassuré sortit de la ville avec ses escadrons pour chasser de leur camp les troupes de Calatrava et Gomez de Ribera. La bataille dura toute la journée, et à la nuit les gens de Grenade se retirèrent. La rentrée de l'armée dans la ville fut pour la population un sujet d'étonnement, mais en même temps le roi Jean levait son camp. On dit qu'il y eut ces jours-là des tremblements de terre si violents, que les chrétiens épouvantés prirent la fuite.

Ceux qui étaient passés dans le camp chrétien perdaient tout ce qu'ils possédaient à Grenade et rentrer dans la ville c'était s'exposer à un châtiment exemplaire. Ils prièrent donc le roi Jean de ne pas les abandonner et celui-ci, comprenant leur situation, proclama Yusuf IV Ben Almaul (Alhamar) roi de Grenade, devant ses troupes, et il lui donna des soldats pour conquérir le royaume qu'il devait tenir comme vassal, en payant un tribut annuel et fournissant un contingent de troupes en plus de certains présents. Illora, Cambil, Iznalloz, Montejicar se soumirent immédiatement avec 400 chevaliers de Loja. Depuis Ardales don Juan se rendit à Cordoue.

Mohamed VIII apprenant la trahison de tous ces hommes qui se disaient musulmans et travaillaient à la destruction du mahométisme, envoya son riche vizir Zeragh pour les battre; mais le vizir fut vaincu près d'Illora; les soldats retournèrent à Grenade en désordre, et une affreuse panique s'empara des vrais croyants.

Le sultan voulait se défendre, mais les grands réunis à l'Alhambra, dans la salle des Ambassadeurs lui conseillèrent de se sauver. En conséquence, il s'enfuit à Malaga avec ses trésors, son harem et les deux fils du Zagüir qu'il gardait prisonniers, laissant à Yusuf IV Almaul la libre possession de Grenade, où il entra avec 600 soldats seulement, mais avec des milliers de chrétiens qui blasphémaient contre Mohamed; voilà ce que racontaient ceux qui vivaient encore en 1492. La ville était pavoisée, des tapisseries recouvraient les façades des maisons, les rangs serrés de toutes les autorités conduisaient processionnellement le nouveau roi de la Porte de Lauxar à celle de Xarca, jusqu'à l'Alhambra et au *Mexuar*, où ils se prosternèrent à ses pieds lui jurant fidélité et soumission.

Le souverain de Grenade remplit ses promesses avec le sultan de Tunis et le roi de Castille; de part et d'autre on se fit des protestations d'amitié, on se craignait mutuellement et on se défiait des hasards du temps.

Almaul était vieux; il avait à peine règné six mois qu'il mourut le 24 juin 1432. Il avait promis au roi de Castille de poursuivre Mohamed, le fugitif de Malaga, qui avait emporté, disait-on, toutes les richesses de l'Alhambra. Cette promesse avait mécontenté les partisans du nouveau roi et rendu le courage à ceux qui déploraient ces discordes, et aussitôt qu'on apprit la mort, tous s'empressèrent de rappeler l'exilé de Malaga qui vint pour la troisième fois s'asseoir sur le trône et offrit à ses ennemis l'amitié et la paix. Il augmenta le nombre de ses victoires en défendant ses frontières envahies et en battant les bandes commandées par le fameux Fajardo, gouverneur de Murcie. Les succès furent dus au nouveau vizir Abdelbar qui avait une grande influence sur la population et les soldats. On perdit, il est vrai, les forts de Benamaurel et de Huescar, mais les défenseurs en sortirent avec les honneurs de la guerre, ce qui était bien rare dans les guerres cruelles qui désolèrent l'Europe au

XVe siècle. Ce vizir illustre raviva la puissance du petit royaume. A Archidona il bat le grand maître d'Alcantara, à Huelma il anéantit une autre armée; à Murcie le fils de Fajardo vaincu venge son père et impose un tribut aux populations de Velez Rubio, Velez Blanco, Galera et à quelques autres; mais Guadix et Baza résistent sans se rendre. Les chrétiens cherchent à reprendre Gibraltar, mais le seigneur de Niebla est égorgé et ses soldats périssent dans la rivière Palmones.

D'un autre côté, le fils du vizir Ben Zaragh, dont nous avons parlé, rencontre à Cazorla le gouverneur Perez et les chrétiens, les bat, tue le général et meurt lui-même de ses blessures, mais les castillans sont si effrayés qu'ils n'osent plus franchir la frontière.

Nous sommes en l'an **1444** et Abu-Ozmin, neveu du sultan sait dans sa résidence d'Almeria qu'à Grenade les rivalités continuent entre les trois partis qui ont survécu aux usurpateurs. Des milliers de mécontents, des nobles chrétiens qui habitaient la belle capitale, des princes sans principauté et jaloux des victoires du monarque, une population éclairée qui partageait avec les chrétiens les richesses de l'industrie, tels furent les éléments dont se servit Ozmin pour persuader à tous que Mohammed rendait impossibles les bonnes relations avec les castillans et que sa déposition était nécessaire. En **1445** Ozmin soulève le peuple et les soldats, pénètre dans l'Alhambra, fait saisir Mohamed et le force à abdiquer. C'était la troisième fois que ce grand monarque perdait la couronne. Avec lui se retirèrent tous ses partisans les abencerrages descendants de l'illustre vizir, pendant que le généralissime Abdelbar invitait de Montefrio un autre neveu de Mohamed qui se trouvait à Tolède au service du roi Jean à venir reprendre la couronne sur la tête de l'usurpateur.

Cette période de l'histoire fut brillante pour les armes musulmanes; on y voit le roi de Castille prier le bey de

Tunis de donner au souverain de Grenade le conseil de conclure une trêve et de lui rendre hommage de vassal. Le castillan n'obtint rien, Guadix et Baza s'offrirent au roi Jean, mais l'émir les maintint sous sa domination.

Mohamed X. — Ozmin, le boiteux. Les Abencerrages.

Le vizir déchu Aldelbar et les descendants de l'autre puissant vizir Ben Zaragh (abencerrage) trouvèrent dans Ismaël, le transfuge de Castille, assisté du roi de Tolède, l'instrument qui devait plus tard renverser l'audacieux Ozmin (comme on l'appelait). Ils se réunirent à Montefrio pendant qu'Ozmin se vengeait de leurs intrigues en prenant aux chrétiens les forts de Benamaurel et de Bensalema avec une hardiesse incroyable. La lutte devenait acharnée et perfide entre les deux princes. Ozmin représentait le parti des arabes renégats, et Ismaël celui des arabes intransigeants. Après ses premiers succès, Ozmin apprit que le roi de Navarre était en désaccord avec son voisin d'Aragon, il se mit aux ordres de l'un et de l'autre pour se venger du roi de Castille, qui protégeait Ismaël. En conséquence, il entra dans le royaume de Murcie, battit Tellez Giron et son armée, puis passa sur le territoire de Cordoue qu'il dévasta jusqu'au pied des remparts. Trois ans plus tard son général Caïd, fils d'Abdelbar, qui avait pris parti pour les Abencerrages fut tué dans sa prison pour s'être laissé vaincre à Lorca (1).

---

(1) Perez de Hita fait le récit suivant de la bataille de los Alporchones, qui fut livrée près de Lorca vers 1448 contre les maures de Grenade. Ceux-ci sous les ordres de douze gouverneurs parmi lesquels on peut citer Almoradi de Guadix, Alvarez de Vera et Alhenacir de Baza envahirent les territoires de Carthagène et de Murcie. Ils furent

Cruel et vaniteux, il indisposait les seigneurs; on raconte qu'ayant eu connaissance d'une conjuration de la noblesse en faveur d'Ismaël il fit venir au palais les principaux conjurés et les fit assassiner dans une salle de l'Alhambra; mais le fait n'est pas bien établi.

A la même époque il marche contre son rival, mais il fut vaincu par les chrétiens et les musulmans réunis qui le poursuivirent jusqu'à Grenade. Enfermé dans l'Alhambra et se méfiant de tout le monde, il abandonna la forteresse et se réfugia dans la montagne avec quelques cavaliers (1454).

Ismael, qu'on a appelé aussi Zaad-le-Mustain, fut proclamé sultan. Don Jean de Castille était mort sans avoir exigé de l'émir ni la trêve ni l'acte de soumission dont ses prédécesseurs avaient poursuivi la réalisation. Son successeur Don Henri chercha un prétexte de guerre dans une question de frontières; c'était le pretexte habituel, et il entra dans la Plaine de Grenade avec plus de 25.000 hommes. Les remparts et les tours de la ville se couvrirent de soldats, mais ils n'acceptèrent pas le défi des castillans. Ce fut une guerre de partisans dans les montagnes voisines, et pendant deux ans qu'elle dura, il y eut des défis, des combats et des actions chevaleresques dignes des plus beaux jours de la chevalerie. Les paysans cultivaient la terre pendant que les soldats escarmouchaient à la façon de corps d'armée et que les combattants de l'un et de l'autre parti étaient recueillis et soignés dans les asiles et dans les hôpitaux musulmans. Trois fois Don Henri entra dans la Plaine et dans l'une de ces incursions périt le célèbre Garcilaso, après bien des combats et des duels racontés par les romanciers de ce temps-là.

---

battus dans la plaine de Lorca par le commandeur précité et par le gouverneur de la ville, Alonso Fajardo. Le principal instigateur de cette aventure, Abdelbar, s'enfuit à Grenade, et quand il se présenta à Ozmin, celui-ci le fit mettre à mort à cause de sa témérité.

Les succès obtenus plus tard par le sultan à Jaen et Estepa le dédommagèrent un peu de la prise de Gibraltar par le duc de Sidonia et de celle d'Archidona par Pedro Giron. L'empire colossal d'Occident conservait à peine un reste d'existence. L'entente entre chrétiens et musulmans était générale. C'étaient des joutes et des tournois dans lesquels les chrétiens se montraient les meilleurs amis de l'empire et tout heureux d'y rester. Ces fêtes attiraient sur la place de Bibarrambla des milliers de spectateurs, se pressant sur les larges balcons qui laissaient voir les riches tapis d'Antequeruela. Le sultan réussit même à attirer à ces fêtes le roi Henri qui fut reçu dans un pavillon tout tendu de soie qu'on avait construit hors de la ville (1463). Pendant ce temps les fils de Zaad, Ismaël, Abonamar et les chefs de Grenade, étaient servis et traités avec respect chez les chrétiens. Profitant de la paix, le sultan se consacra à l'embellissement de la ville, il fit planter les avenues ombreuses des bords du Génil, créa les promenades des bords de la Darre et fit établir des fontaines sur les places publiques. Mille histoires d'amour se racontèrent sur la cour de l'Alhambra à cette époque. Le harem fut affranchi de la vieille étiquette, les femmes pouvaient aller en ville faire visite à leurs amies; il y avait des bals et on y chantait avec accompagnement d'harpe ; les préceptes les plus sacrés du Coran étaient violés. Sous le voile d'une civilisation raffinée s'opérait une décomposition latente; c'était la fin et comme le dessert de cette domination fantastique.

Le roi Ozmin, réfugié dans les montagnes, réunit quelques partisans et traversa la Nevada pour surprendre l'Alhambra. Mais Ismaël avait pris secrétement ses dispositions; et envoya à sa rencontre son fils Muley-Hacen qui lui livra la bataille sur les collines voisines. Le jeune prince vainqueur ramena à l'Alhambra le malheureux Ozmin, qu'Ismaël fit décapiter dans une des salles de la cour des Lions. Deux jeunes enfants de la victime furent enfermés dans un sac et

jetés à l'eau. On dit que les traces du sang d'Ozmin se virent longtemps sur le pavé de marbre (1465). On raconte qu'avant d'être fait prisonnier, Ozmin avait été rétabli sur le trône, mais seulement pour quelques jours pendant lesquels les deux sultans s'étaient battus dans les environs de Grenade.

Maître absolu du royaume, il se consacra à ses devoirs de souverain et dépensa des sommes considérables, si bien qu'il se vit forcé de vendre les biens de la Couronne, el qu'il obligea à ses principaux sujets à les acheter. Il présageait, paraît-il, la ruine prochaine de l'empire. Les Zégrises se déclarèrent contre lui, et proclamèrent son fils qui le fit saisir et conduire à Salobreña monté sur une mule, avec une escorte de cinquante soldats. Ismaël y mourut peu de temps après. Son corps fut plus tard rapporté à Grenade et enterré sans aucune pompe dans le cimetière royal ou Rauda.

Abul-Hacen-Ali.

Pouvait-on perdre de vue les prophéties dans ces temps troublés? Almakari raconte qu'il en avait lu beacoup dans son voyage à travers l'Afrique et notamment une extrait des écrits de l'axitain Ibun-il-Hadilad qui disait: l'honorable Sidi-Ibrahim a vu détruire le talisman connu sous le nom de le Coq de Vent qui servait de girouette à la vieille alcazaba de Grenade et qui portait cette inscription:

«Le beau palais de Grenade possède un talisman qui tourne et annonce le changement des temps».

«L'écuyer assis sur le coq tourne au tour, bien qu'il soit en fer».

«Pour les savants il y a là un mystère».

«Encore un peu de temps et il surviendra une calamité qui frappera le Palais et son maître».

Comme on le voit c'était la gironette fatidique du temps des zéréides et dont parlaient les traditions (1).

Muley-Hacen aggrava le danger en favorisant les excès de la cour. Les dissensions bien connues des nobles de Castille, au temps du roi Henri avaient leur contre coup dans l'Alhambra; cette belle demeure était l'asile des querelles des seigneurs chrétiens. Le sultan vivait dans la splendeur et le luxe; ce n'étaient dans ses palais qu'intrigues amoureuses, que festins comme on n'en avait jamais vu, ses vizirs vivaient aussi dans les plaisirs, bien que le peuple exploitât la vanité des grands, il était accablé par ceux-ci d'impôts et de gabelles suivant les procédés des conquérants castillans. Le mécontentement grandissait avec l'abandon des frontières, et la prise d'Alhama, par les chrétiens, qui après avoir versé à flots le sang des soldats de Grenade comprenaient trop bien l'importance de cette formidable citadelle d'Alhama. Le récit des combats livrés sur les murs d'Alhama, le retour offensif des musulmans pour reprendre la place, leur déroute dans les ravins et les frondières où ils avaient été précipités, avaient si vivement impressionné les arabes que s'ils n'avaient pas réussi quelque temps après, au mois de Juillet 1842 à vaincre les chrétiens à Loja, le désespoir et la terreur auraient amené dès lors la chûte du royaume.

Succès et revers, agitation incessante, dissensions entre les descendants de ces arabes qui sept siècles auparavant étaient invincibles, tels étaient les signes terribles de la dissolution; ajoutons à ce tableau ce qui se passait dans l'Alhambra. Abul-Hacen avait épousé la fille du sultan décapité par son père; il en avait eu trois fils et une fille qui vivaient en bonne intelligence; quand quelques partisans des environs d'Aguilar pénétrèrent un dimanche sur le territoire des chrétiens, arrivèrent à une fontaine près d'un-

(1) Voir ma description des monuments arabes.

village, y prirent quelques jeunes filles qui profitant du dimanche étaient venues chercher de l'eau et les emmenèrent à Grenade pour les vendre.

Un cinquième de la prise revenait au roi, et en conséquence on lui remit une jeune fille de douze ans dont il fit présent à sa fille. On dit que la jeune esclave était belle, mais d'un caractère altier (1), et que par l'entremise d'un de ses pages le roi l'attira la nuit dans ses appartements. Les suivantes de la reine avaient surpris l'intrigue, elles surveillèrent le retour de l'esclave, la saisirent, puis à coup de sandales lui meurtrirent le bas des reins et la laissèrent sans connaissance dans une galerie de la cour de l'Etang. Le roi informé aussitôt de ce qui venait de se passer ordonna à la reine et à ses suivantes de quitter immédiatement le palais; elles furent conduites par le page à la vieille Alcazaba et installées dans une maison arabe qui est aujourd'hui le couvent de Sainte-Isabelle. Une garde d'honneur fut placée dans les appartement de l'esclave, le sultan lui donna des toilettes de souveraine et les plus riches bijoux; il exigea pendant les fêtes du Ramadan que toutes les dames lui baisassent la main en signe de soumission. La *Romia*, comme on l'appelait, s'installa comme une reine dans le salon de Comareh et y vécut constamment près du roi. Elle en eut deux fils, Don Ferdinand et Don Juan, à qui les rois chrétiens conservèrent ces noms quand ils les firent baptiser. La reine legitime revint bientôt à la cour des Lions et à ses appartements de Lindaxara, où elle vécut isolée avec ses enfants et quelques amis (2).

Le monarque continu ait à se livrer à ses plaisirs; il humiliait les grands en se faisant livrer pour son harem les filles des plus puissants. Ils se soulevèrent aidés par les Abencerrages, mais tous furent vaincus et dispersés, plu-

(1) La Zoraya, l'étoile du matin.
(2) Raconté par Hernando de Baeza.

sieurs pris et décapités; et les corps de sept de leurs chefs furent exposés aux portes de l'Alhambra pour servir d'exemple. Un certain nombre se réfugia en Castille, d'autres chez le duc de Medina Sidonia et quelques-uns à Aguilar, attendant tous l'heure d'une juste vengeance. On raconte que dans cette persécution périrent cent-vingt huit personnes de distinction. On cite parmi elles un chef puissant et redouté qui jouissait d'un grande autorité dans l'Albaïda (maison royale de l'Albaïda), qui s'était montré publiquement indigné de la conduite du sultan et de l'abandon de la reine. On l'attira au jardin du palais et là, le gardien-chef lui fit des observations et des reproches de la part du roi qui était derrière la porte. Le chef répondit sans s'émouvoir: Je ne puis être dévoué au roi; je n'ai pas à lui reprocher la mort du sultan mon maître qui avait été pris les armes à la main et qu'il fit tuer, c'était son droit; cela ne me regarde pas. Quant à ce qu'on dit, que si je le pouvais, je mettrais la main sur sa personne sacrée, que Dieu me préserve d'une telle pensée. Sa majesté dit que je dois m'abstenir de toute parole blessante pour elle; qu'elle sache bien que cela m'est impossible; elle a abandonné la reine ma souveraine, la reine fille de roi... la reine, mère de tant et de si nobles fils... et à sa place il a mis une esclave; qui aurait la patience de supporter tout cela? Mais que Sa Majesté le roi soit bien persuadé que s'il me demandait le sacrifice d'un de mes membres, même de mon œil droit, j'arracherais à l'instant mon œil avec la pointe de ce poignard.

Le roi avait tout entendu et dit: Qu'on tue ce malheureux et l'ordre fut exécuté.

Le roi de Castille était mort et avait eu pour successeurs les deux souverains qui ont reçu le titre de Rois Catholiques. Ils étaient à Séville quand ils envoyèrent des ambassadeurs au sultan de Grenade pour qu'il payât s'il voulait conserver la paix. Le sultan répondit avec la fierté propre à sa race: Ils sont morts les rois qui achetaient la paix; dans

mes coffres on ne trouvera que des cimeterres et des fers de lances pour nos ennemis.

Si les chrétiens n'avaient pris Alhama que le sultan ne put reprendre malgré son artillerie il aurait tenu en échec pendant plusieurs années toute la puissance de la Castille.

De pareils prodiges n'étaient pas surprenants chez ces races orientales; on pourrait en rapporter bien d'autres de nature différente; nous en citerons un qui mérite d'être raconté parce qu'il témoigne d'une civilisation chevaleresque plus noble et plus élevée que celle des peuples africains et même de bien des peuples de l'Euroqe. C'est un procès-verbal d'un duel entre Diegue de Cordoue et Alonse de Cordoue, en présence du sultan en l'année 1470. On cherchait alors, comme on sait, un territoire neutre pour vider ces questions d'honneur et les chrétiens choisissaient presque toujours le territoire musulman. Nous publions ce procès-verbal comme document curieux et tel qu'il existe dans le manuscrit (1):

«Dans la très noble et très loyale cité de Grenade, le vendredi dix du mois d'août 1470, avant le lever du soleil, par devant moi Almanza de Leon, greffier de la chambre du roi de Grenade mon seigneur, dans l'Acevica qui est au-dessous de l'enclos des chrétiens, en face de l'Alhambra, dans la dite cité de Grenade fut appelé comme partie en cause le noble et loyal chevalier Don Diegue de Cordoue, maréchal de Castille, et invité à déclarer et à certifier tout ce qu'il a vu et entendu et à faire devant moi le récit de tous les faits se rattachant à son duel. Etant au dit lieu de l'Acevica, je vis venir par en bas du chemin le dit Don Diegue de Cordoue, maréchal de Castille, en grande compagnie de gens nobles, de chevaliers, d'écuyers qui venaiens tous à pied et sans armes, mais avec des trompettes, det cymbales, des tambours et autres instruments; ils étaient

(1) Nous avons vu ce manucrit en 1871.

escortés par quatre chevaliers portant chacun une bannière aux armes des ancêtres du dit maréchal et montrant son antique lignée; ils arrivèrent ainsi à un pavillon voisin, au-dessous duquel se trouvait à l'un des angles, une barraque en bois garnie de portières en drap de France; à peu de distance était un petit fossé rectangulaire, fait à la bêche, encadrant le champ où devait s'accomplir le duel entre le dit maréchal et Don Alonse, seigneur de la maison d'Aguilar. Quand ils furent arrivés près du fossé on planta les quatre bannières aux quatre coins du champ, le maréchal entra dans la tente et prit place sur une chaire près du piquet de la tente, quelques chevaliers firent le cercle autour de lui; mais la plus grande partie des gens reculèrent près du champ du combat. Une heure plus tard environ arrivèrent les nobles et honorables chevaliers Abrahen Abenahcar, gardien-chef du roi de Grenade, le gouverneur Ali-Alamin, secrétaire et premier interprète du dit roi, envoyés par lui comme juges du camp et chargés par lui d'y donner entrée au dit maréchal.

Les dits chevaliers pénétrèrent dans la tente, ils prirent place sur des chaises, le maréchal se tenant toujours au centre près du piquet. Un instant après on vit le roi paraître au balcon d'une croisée de la grande tour qui domine le jardin de Madayaz en face de l'enclos, et aussitôt que le dit roi se fut montré au balcon, le dit maréchal prit ses armes, lesquelles, disait-il, étaient connues du dit Don Alonse, seigneur de la maison d'Aguilar; monta sur un cheval alezan, passa le bouclier à son bras et prit la lance à la main, pendant que les dits juges aussi à cheval se plaçaient près de lui et que les autres gens, chevaliers et écuyers, s'en allaient à pied devant eux; le hérault d'armes marchait devant le maréchal avec ses hommes, les cymbales et les autres instruments. Tous pénétrèrent dans le dit jardin de Madayaz et s'avancèrent jusqu'au pied de la tour où se tenait le roi, qui se montra au bord du balcon; tous le sa-

luèrent avec respect, puis le dit hérault adressa au dit seigneur roi les paroles suivantes:

Très grand et très excellent prince, puissant roi et seigneur, voici Don Diegue de Cordoue, maréchal de Castille, tout prêt à combattre son adversaire Don Alonse de Aguilar et à exécuter ce qu'il a déclaré dans son cartel, avec les armes qu'il a choisies comme offensé.

Il prie votre hautesse, dans le cas où son adversaire ne se présenterait pas aujourd'hui, dans le délai fixé par votre seigneurie, de le déclarer forclos et de procéder contre lui comme de droit.

Le dit roi répondit que le dit maréchal était autorisé à pénétrer dans le dit camp et à faire tout ce qu'il jugerait utile à son honneur, que toute justice lui serait rendue par lui et par tous autres sous ses ordres; aussitôt les dits juges avec le dit maréchal retournèrent au dit camp; ils y firent entrer le maréchal à cheval et tout armé. Celui-ci en fit plusieurs fois le tour comme s'il cherchait son adversaire; l'adversaire n'ayant pas paru; le dit hérault se rendit à chacun desgles du an camp et appela trois fois à haute voix:

Don Alonse de Aguilar est-il ici? Don Alonse de Aguilar est-il ici? Don Alonse de Aguilar est-il ici? Puis il parcourut le camp pendant quelque temps et le dit Don Alonse n'étant pas venu, les dits juges dirent au dit maréchal qu'il pouvait aller dîner et se reposer puisque le dit Don Alonse n'avait pas paru. Le maréchal descendit de cheval, quitta une partie de son armure et s'assit pour dîner, pendant qu'au son des instruments fournis par le seigneur roi de Grenade et par le dit maréchal, chevaliers, écuyers et tous les autres se mirent à danser et à se divertir jusqu'au soir du dit jour, vendredi; puis le dit maréchal reprit son armure, monta sur un autre cheval, de poil brun, prit sa lance et son boucher, entra dans le dit camp, le parcourut, cherchant partout Don Alonse et cela jusqu'à l'heure du coucher du soleil. Alors les juges voyant que le dit Don Alonse ne s'était

pas présenté pour répondre au défi qui lui avait été adressé et personne pour l'excuser ou le remplacer, ils ordonnèrent au dit héraut d'appeler de nouveau à chacun des angles du camp à haute voix et pas trois fois.

Don Alonse de Aguilar est-il ici? Don Alonse de Aguilar est-il ici? Don Alonse de Aguilar est-il ici? Sinon, qu'on lui dise de se présenter au jour qui lui sera assigné par le seigneur roi de Grenade pour combattre et répondre au cartel, tel que cela résulte de mon dire, avec les armes choisies par lui; après ce nouvel appel le dit maréchal demanda aux dits juges s'il avait encore quelque chose à faire, ils répondirent qu'il avait rempli toutes ses obligations en bon chevalier loyal, vaillant et véritable et qu'il pouvait aller se reposer. Puis se plaçant l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, ils l'emmenèrent hors du camp et entrèrent dans la tente. Le maréchal quitta son armure et la remplaça par un long vêtement de soie, de couleur brune, passa à son cou un collier d'or et remonta à cheval, puis tous ensemble, juges, chevaliers, écuyers, tous à cheval, pages du maréchal couverts de broderies de soie, précédés de six trompettes, de cymbales et d'autres instruments ils montèrent à l'Alhambra jusqu'à la porte des Armes. Là, tous descendirent de cheval, pénétrèrent dans l'appartement du roi, lui présentèrent leurs hommages et lui baisèrent les mains. Le maréchal dit alors au roi que s'il lui restait quelque chose à faire, il était tout prêt à exécuter ses ordres et le dit roi répondit que Don Alonse de Aguilar ne s'étant pas présenté au jour fixé et lui-même étant venu remplir tous ses devoirs, il ne lui restait plus rien à faire, qu'il s'était conduit en bon chevalier, loyal, brave et véritable, qu'il avait fait tout ce que l'honneur demandait, que lui, le roi, approuvait complétement sa conduite, qu'il lui permettait de s'en aller en toute liberté et quand il voudrait, puisqu'il s'était conformé à tous les devoirs de l'honneur et s'était présenté au jour fixé. Le dit

roi ajouta que le maréchal pouvait compter sur toute sa justice, comme il le lui avait promis.

Les témoins de tout ce qui est dit ci-dessus furent: le gardien chef du roi, Abrahan-Aben-Alacer, le gouverneur Ali-Alamin, les juges susdits Nuño Pardo, Suero Mendez de Sotomayor, Tomasi Spiadola et Benito Fortuna, des Génois qui se trouvaient à Grenade et bien d'autres, et bientôt le dit maréchal me demanda à moi, greffier de lui donner une copie signée et certifiée du procès-verbal de tout ce qui venait de se passer dans la dite ville de Grenade, afin qu'il pût faire reconnaitre son droit, au jour, mois et an que ci-dessus, et moi Almanzor de Léon, greffier du roi de Grenade, mon seigneur, après avoir été témoin avec d'autres personnes de tout ce qui a été rapporté ci-dessus j'ai, sur la demande du dit seigneur maréchal, rédigé ces instruments pour servir d'acte public, en six feuilles de papier in-quarto, en foi de quoi j'y ai apposé ma signature (ici se trouve la signature) Almanzor de Léon.

La chronique de Pulgar ajoute qu'un chevalier de Grenade voyant le portrait d'Alonse d'Aguilar pendu à la queue du cheval de Don Diegue arracha le portrait et provoqua le maréchal. Le roi maure apprenant cet incident fit arrêter le chevalier et allait le faire décapiter pour insulte au maréchal quand la reine de Castille intervint et obtint la grâce et la liberté du prisonnier.

Dans son désir de se donner l'apparence d'un grand homme: Muley-Hacen entreprit plusieurs guerres, dévasta le territoire de Murcie, en ramena deux mille prisonniers dont il tira de fortes rançons. Puis il se rendit à Alcala la Royale qu'il pilla, ravagea les terres des chevaliers de Calatrava et enfin envahit la ville et les campagnes de Cañete où son armée faillit mourir de soif, sous les ardeurs d'un soleil brûlant.

Ce monarque recourut aussi au procédé de vendre les propriétés royales et d'obliger les grands à les acheter. Il

provoqua ainsi un tel mécontentement que ceux de Malaga se soulevèrent et, avec l'appui des soldats castillans, proclamèrent le Zagal, frère du sultan. Il envoya une armée à Malaga et décida son frère par ses promesses à abandonnes les revoltés. Le Zagal sortit de la ville à l'aide d'une corde suspendue à la muraille et rentré à Grenade il fit pendre à Gibraltar ses principaux complices. Le sultan voulut ensuite passer à l'Alhambra une revue de ses troupes de cavalerie qui s'élevaient à 3,000 hommes environ. La fête dura vingt-neuf jours; le roi contemplait ce spectacle d'un balcon ou belvédère qui se trouve en face du jardin du Généralife (1).

Il passa aussi en revue un corps de sept cents lances qui faisait le service du palais et se composait presque entièrement de chrétiens richement équipés. Pendant la revue il survint un violent orage, (on était au mois de juin), la Darre (Hadaroh) emporta un noyer qui ne put passer sous l'arche du pont qu'on voit aujourd'hui près de Sainte-Anne; l'eau reflua, inondant le Zacatin, les mégisseries et une partie considérable de la ville jusqu'à la grande Mosquée (2).

Pendant ce désastre, le plus jeune des trois fils du roi fut attaqué de la peste, et à cette occasion la reine légitime demanda la permission de quitter la cour des Lions pour la maison des Dames qui existe encore. Sous prétexte de venir vendre des perles, Abraham de Mora s'introduisit dans cette maison où se trama un complot dans le but de délivrer la reine et ses enfants, dont l'ainé avait vingt ans.

Quand tout fut bien arrêté, six personnes se présentèrent à dix heures du soir avec neuf chevaux près du petit canal

---

(1) D'autres prétendent qu'il fit élever une estrade sur le champ de la Acevica, près des Sietes Suelos.

(2) Aujourd'hui le Sagrario.

qui est au pied du Généralife. Abraham de Mora s'approcha de la muraille (près de la Tour des Pics). L'ainé des princes le reconnaissant, lui jeta une corde à laquelle on attacha une forte échelle; le prince et son frère descendirent et armés de bonnes épées ils montèrent à cheval et arrivèrent à Guadix au point du jour. De là le cadet s'en alla soulever Alméria.

Les principaux chevaliers de Grenade s'entendirent avec ceux de Guadix pour renverser le roi; ils étaient fatigués de sa tyrannie. Ils soulevèrent la populace et les soldats; tous demandaient que le tyran s'en allât. Il s'enfuit et on proclama son fils Mohamed XI qui accourut aussitôt et fit son entrée à Grenade au milieu des transports de joie d'après le récit d'Hernando de Baeza à qui nous empruntons ces détails dont lui même avait été témoin ou qui lui avaient été rapportés.

A l'histoire du dernier roi se rattache celle du Zagal qui eut aussi sa part dans les évenements, et prit plus d'une fois la couronne.

La révolution qui donna le trône à Boabdil ne fut pas aussi facile qu'on pourrait le croire. Son père reparut à Albaicin et se battit dans ce quartier corps à corps avec les soldats du fils, les refoula, les poursuivit et réussit à reprendre les forts de l'Alhambra à l'exception de la tour du gouverneur Abentumira. Sur ce point la lutte recommença; Hacen fut repoussé et forcé de se retirer.

Mais dans cette retraite ses gens montrèrent tant de courage, qu'il pût courir à Loja et obliger Ferdinand V à lever le siège de cette ville qui avait été bien défendue par plus de 3.000 maures sous les ordres du gouverneur Aliatar. Là périrent Tellez de Quiros et les premiers seigneurs de Castille. Comme on le voit, les deux rois maures, le père et le fils, continuèrent la lutte contre les chrétiens et dans la province de Malaga, ils enlevèrent leurs étendards aux bandes du marquis de Cadix, du grand maître de Santiago,

Cardenas Cifuentes et d'autres qui furent faits prisonniers par ce Reduan Venegas, dont nous avons parlé.

Mais voyons la situation faite au nouveau roi par l'antagonisme d'Hacen-Ali qui continuait ses exploits sur les frontières du royaume qu'il avait dû laisser à son fils.

Abu-Abdil-lah.—Mohamed XI.

A peine monté sur le trône, il épousa une fille du roi Saad Ismail, se consacra au bonheur de son peuple, fit des expéditions contre les chrétiens pour ne pas rester au-dessous de son père et il s'y conduisit avec bravoure. Dans l'une d'elles il s'avança jusqu'à Lucena. Le comte de Cabra se défendit contre les gens du roi et eut recours de la ruse pour faire croire qu'il disposait de grandes forces, mais les maures s'en effrayèrent peu et s'établirent sur le bord de la rivière de Martin Gonzalez, délibérant s'ils la passeraient ou ne la passeraient pas.

Il y avait parmi les maures un chef appelé Aliatar, de Loja, âgé de plus de quatre-vingts ans, habile à la guerre, qui conseilla à Boabdil de ne pas franchir la rivière; mais un autre chef dit au vieillard: «Tu as beaucoup vécu, et pourtant tu tiens au peu de temps qui te reste à vivre». Aliatar répondit: «Si ce sont les chrétiens qui passent la rivière ils sont perdus, si ce sont les maures, ils se perdent également». Le roi ne suivit pas le conseil du vieillard, il fit déployer les étendards, jouer les cymbales, les trompettes et autres instruments, et on commença à passer. Pendant ce temps les chrétiens entendaient la messe et communiaient tous; puis le comte leur adressa la parole et leur annonça que le roi maure serait fait prisonnier avec tous ses gens; il termina par ces mots: «que tout chevalier mette la main daus son sac et tout soldat dans son havre-sac, et

s'ils trouvent de quoi déjeuner, qu'ils déjeunent, mais le seigneur gouverneur et moi nous ne déjeunerons qu'après la victoire. Au même instant il releva la manche de son pourpoint et celle de sa chemise, et le bras découvert il prit sa lance et levant son bouclier: «Saint-Jacques, dit-il, marchons à eux, la journée est à nous». Le gouverneur et le comte partirent ensemble suivis de leurs gens, au milieu d'un tel vacarme, qu'il semblait, dit un auteur, que les airs criaient (avril 1843).

Le maure Aliatar avait passé la rivière, et voyant venir les chrétiens, il fit retourner son cheval et aperçut les siens qui fuyaient, et le cheval qui montait Boabdil tellement enfoncé dans la vase de la rivière, qu'il ne put l'en tirer. «Que Dieu vous vienne en aide, mon seigneur!» lui dit-il, et faisant quelques pas en aval il se jeta à l'eau avec son bouclier et ne fut pas retrouvé. Le roi cherchait en vain à dégorger son cheval, et un chrétien allait le percer de sa lance quand un chevalier de Tolède, nommé Santa Cruz, dont le cheval était aussi envasé dit au lancier: «Arrête, chien, ne le tues pas; c'est le roi». Et tous deux le sortirent de le selle du cheval, le firent monter sur une mule et lui firent prendre la route de Baeza. Le gouverneur et d'autres chefs chrétiens, apprenant que le roit était prisonnier, allèrent au devant lui, le mirent au milieu d'eux, et le firent conduire à Lucena, d'où par ordre des Rois Catholiques, il fut transféré à Porcuna. Il y fut parfaitement reçu, mais on lui fit signer une capitulation qui devait amener la fin du royaume de Grenade.

En effet, aux termes de cette capitulation, le sultan fut bien mis en liberté à Cordoue mais à la condition de livrer plusieurs villes aussitôt qu'il serait rentré dans son royaume. Il visita Alcaudete, Velez Blanco et Velez Rubio, où il fut reconnu comme souverain; plusieurs localités de ce pays obéissaient toujours à Al-Hacem. Celui-ci s'était rendu dans les Alpujarras pour y réunir des partisans et envahir le ter-

ritoire, et quand il avait appris que son fils était prisonnier il avait mis son projet à exécution, aidé par les habitants eux-mêmes.

Nous avons dit que l'infant, frère de Mohamed XI, commandait à Almeria. Al-Hacen, qui voulait recouvrer cette ville, envoya son frère pour la reprendre et fit annoncer que l'infant serait seul épargné. La ville fut prise et la vie de l'infant ne fut pas respectée. Le frère du roi, qui commandait les assiégeants, avait reçu la visite de l'exécuteur de la haute justice royale; c'était ordinairement un nègre de la Guinée. Celui-ci arracha l'infant des bras de sa mère, l'attacha sur un tapis et lui coupa la tête. C'était un des jeunes gens les plus intelligents et les plus instruits de ce temps-là, on raconte que le porteur de cet ordre de mort donné par un père contre son fils avait fait observer au gégéral qu'il n'y avait pas lieu d'exécuter cet ordre parce qu'en le donnant, Muley Hacen avait recommandé qu'on laissât à l'infant les moyens de s'échapper; mais dans le doute on prit le plus mauvais parti.

Six mois après, Hacen réclamait à son frère son fils, qu'il croyait vivant; il ne pouvait croire à un pareil malheur, aussi se mit il à pleurer et à pousser des cris. « Jamais, disait-il, on n'a vu une si grande infortune. Yusuf mon fils! où est ton frère? Jamais un père n'a donné pareil ordre contre son fils... » et désespéré il se frappait la tête contre les murs. Quelques jours plus tard il devint aveugle et les médicaments qu'on lui administra le rendirent fou, de sorte que son frère Az-Zaghal se fit proclamer roi sous le nom de Mohamed XII. Hacen fut placé sur une mule et conduit avec les deux fils de la Romia à la forteresse de Salobreña. Il y vécut en compagnie de la Romia à qui il promettait de l'épouser pour qu'elle lui révélât la cachette de ses trésors et de ses bijoux. D'autres disent qu'il se retira au fort d'Illora avec sa femme et ses fils Cidi et Alnayar.

Abul-Hacen-Ali mourut en septembre 1484; son corps fut

conduit sur une mule par trois ou quatre serviteurs à l'endroit appelé aujourd'hui le Champ du Prince, il y resta un jour exposé à la vue du peuple, puis les fakirs vinrent le prendre, et l'emportèrent à Grenade, où il fut enterré avec les autres rois.

Az-Zaghal était maître de la capitale, mais le peuple murmurait de son audacieuse usurpation. Il y avait à Grenade beaucoup de chrétiens qui se faisaient passer pour musulmans et qui étaient favorables à Boabdil à cause de son amitié avec les castillans; ils s'entendirent avec lui et lui offrirent leurs services, en particulier ceux d'Albaicin et des quartiers voisins; Boabdil partit de Velez et arriva à une demi-lieue de Grenade avec les cavaliers seulement. Mais quarante autres vinrent de la ville; on arrêta le plan d'exécution, puis au milieu de la nuit on franchit la muraille, on pénétra dans la ville et Boabdil fut proclamé dans une maison isolée. Le peuple se souleva en sa faveur: «que Dieu exalte Muley Boabdil, fils d'Abul-Hacen», criait le peuple. Les portes de l'Alcazaba furent fermées et depuis la muraille qui coupe le quartier d'Albaicin jusqu'aux environs de celle de Don Gonzalve on éleva des barricades en bois et en pierres et deux rois se mirent en guerre, l'un occupant la ville et l'Alhambra et l'autre Albaicin. Cet état de guerre dura plus d'un an. Pendant ce temps les Rois Catholiques, qui soutenaient la cause de Boabdil, se tenaient en communication avec lui par l'entremise d'Abraham de Mora, Bobadilla et Baeza, et pour mettre fin à cette situation ils assiégèrent Velez Malaga.

Les chevaliers de cette ville se rendirent à Grenade pour demander du secours et faisant appel au peuple et aux fakirs ils pressèrent le roi d'aller délivrer la place, et tous firent le serment solennel sur le Coran suspendu à leur baudrier de cuir qu'ils élevaient au dessus de leur tête, de ne pas livrer la capitale au roi d'Albaicin. Mais soit connivence, soit hasard, à peine le souverain était il sorti de

Grenade avec les seigneurs et les soldats, que le peuple se souleva sous la direction d'un vieux maure qui vendait des plantes aux femmes à la porte du bain où se trouve aujourd'hui la Cathédrale. Cet homme prit la tour de Bibamazda, près de la Poissonnerie, fit un drapeau avec son mouchoir et on proclama Boabdil. Celui-ci prévenu, envoya son héraut d'armes proclamer l'amnistie et reçut leur soumission et leur hommage dans la maison du Zénet.

Az-Zaghah en fut informé et s'enfuit à l'Alpujarra, puis à Guadix et à Baza. Il devait bientôt livrer cette dernière ville aux Rois Catholiques pour une forte somme.

Les chrétiens semblaient se multiplier partout. Dans les rues de Grenade ils se joignaient aux groupes des musulmans à qui ils prédisaient le prochain triomphe de la croix. Il y avait plus de 30.000 étrangers mêlés à la population. En 1485 les chrétiens avaient pris Ronda grâce à leur artillerie; quelques jours auparavant ils avaient envahi le territoire de Malaga et occupé ses forteresses. Cette ville était livrée à l'anarchie, car Zaghal et son frère Hacen et les fils de celui s'étaient bornés à y soutenir leurs partisans pour combattre leurs rivaux.

Le gouvernement de Malaga se trouvait ainsi confié à des maures sans croyance et à des chrétiens suspects dont on racontait les innombrables prouesses. Avant de quitter Grenade, Az-Zaghal avait marché contre los Rois Catholiques et les avait vaincus à l'aîde d'engins de guerre, qui, à en juger par la chronique d'Almakari, devaient être des canons; mais malgré ces brillants faits d'armes, les familles arabes fuyaient épouvantées vers la capitale, devant les bandes non toujours victorieuses des castillans.

Il est inutile de répéter que la cause d'Abdil-lah XI Boabdil était la plus sympathique aux chrétiens et à leurs amis. Tout le monde avait su que les Rois Catholiques lui avaient rendu la liberté à Cordoue.

De plus pour recouvrer le trône repris par son père et pour

chassser son oncle Az-Zaghal, il avait parcouru les Taas ou districts de Velez, Guadix et Baza, faisant lire à la porte des mosquées le traité de paix qu'il avait fait avec les chrétiens et attirant ainsi tous ceux qui voulaient défendre leurs biens et leur tranquillité. Les rois de Castille et de Léon avaient fourni à Boabdil des hommes et de l'argent, ils lui avaient fait don d'un manteau royal, témoignage d'honneur à cette époque; ils lui avaient promis leur appui contre son père et son oncle, peut-être avec l'espoir d'achever plus promptement la conquête de l'Andalousie, car entre autres conditions on avait imposé à Boabdil celle bien dure d'avoir à livrer tout son petit royaume s'il venait à perdre les villes de Baza, Almeria et Loja. On lui permettait toutefois d'y vivre avec la jouissance d'une large pension et le titre de seigneur; les pratiques religieuses des musulmans et leurs propriétés devaient aussi être respectées.

Au mois de mars 1486 avait éclaté l'insurrection contre Az-Zaghal. Peu de temps auparavant Boabdil avait aidé les chrétiens à conquérir Loja et cet événement avait déconcerté les vrais mahométans qui perdirent dès lors toute espérance. Leur désespoir fut au comble quand ils surent que les rois de Castille avaient rendu leur prisonnier en exécution des conventions.

Après la prise de Loja par Boabdil et les chrétiens, les habitants s'enfuirent à Grenade sous la protection des troupes mi-chrétiennes du sultan; mais la victoire des chrétiens fut suivie de la prise d'Elvira (Al Birah) dont les murailles furent détruites et les derniers habitants obligés pour la seconde fois de se réfugier à Grenade. Puis vint la prise de Moclin qui fit une défense héroïque, puis celles de Colomera, Montepio, La Sagra, etc., où les chrétiens trouvèrent des provisions et des armes. Comme on voit, il ne restait plus à Boabdil qu'à leur livrer les débris de son royaume.

Pendant que Boabdil se trouvait à Albaicin avec ses partisans, Zaghal avait assemblé les walis de Guadix, Malaga, Almería, Baza, Velez, etc., et leur avait fait jurer de rester unis contre les chrétiens et contre son rival; celui-ci conservait encore son pouvoir depuis l'Alcazaba d'Albaida jusq'aux frontières de Cordoue, au nord; le serment fait par son oncle et les walis l'épouvanta et il s'empressa de demander de nouveau le secours des chrétiens. Lui-même abandonna sa petite cour et prit le chemin de Velez pour s'assurer la soumission de Malaga et d'Almuñecar; ce ne fut qu'an mois d'avril 1487, que tomba devant Velez le prestige de Zaghal et de son neveu et que leur sort se décida.

Boabdil sans force contre les chrétiens laissa s'échapper les troupes de Grenade et avec celles qui lui restaient il aida le roi catholique. Sa grande forteresse de Comareh et tout le territoire de la côte jusqu'à Malaga tombèrent au pouvoir d'Isabelle et de Ferdinand qui disaient partout qu'ils venaient soutenir le roi légitime d'Albaicin. A cette nouvelle les habitants de Malaga envoyèrent des présents à la reine de Castille; ils lui envoyèrent aussi l'ancien gouverneur de Xérès qui était prisonnier chez eux depuis la défaite des chrétiens près de la ville; mais la circonstance que Zabal-Taroh (Gibralfaro) appartenait encore à Zaghal précipita la conquête de Malaga.

Au mois d'août 1487 la ville succomba sous les décharges de l'artillerie qui la foudroyait des forts voisins. La résistance avait été énergique de la part des maures, mais les étrangers qui étaient nombreux dans la place en négocièrent la rendition avec les assiégeants, moyennant les mêmes garanties qui avaient été concédées à d'autres villes, mais cette capitulation ne fut pas respectée; à peine les troupes furent elles entrées dans la ville qu'on déclara tous les musdlmans prisonniers. Une conquête si inespérée permit aux rois catholiques d'aller se reposer dans leurs états,

si l'on en croit les chroniques arabes et ils ne revinrent qu'au mois de juillet 1489 pour faire la conquête de Baza, secourue par Zaghal qui habitait Guadix depuis qu'il avait fui de Grenade. Il y eut autour de Baza des combats, des défis entre les chevaliers des deux camps, mais les chrétiens serraient de près la place et pour ne pas abandonner le siège ils construisirent des quartiers d'hiver. Les habitants demandèrent enfin à capituler à de bonnes conditions. Les chrétiens envoyèrent des délégués chargés de régler ces conditions d'après l'état des ressources qui restaient aux assiégés. Ceux-ci se montrèrent si habiles à faire parade de leurs soldats et des provisions que renfermaient leurs magasins qu'ils obtinrent le droit de se retirer où ils voudraient, la conservation de leurs biens et la vie sauve; quant à l'armée de Zaghal, elle dut s'éloigner sur la demande des habitants eux-mêmes.

Les chétiens passèrent à Almeria et occupèrent plusieurs forts. Devant l'une des portes de la ville le fameux Zaghal vint se rendre à eux avec ses soldats et il ne resta plus à soumettre que Boabdil, le roi de Grenade, dont la situation était si compromise. On voit clairement que la division entre l'oncle et le neveu précipita la ruine du mahométisme en Espagne. Bien que Zaghal fût le plus ardent défenseur de la cause nationale, quand il vit son neveu recourir aux chrétiens pour recouvrer son empire il éprouva tant de découragement et de dépit qu'il ouvrit aux étendards de la croix les portes des forteresses qu'il possédait sur la moitié du territoire.

Presque tout le royaume, y compris Almeria, se trouvait sous la domination chrétienne et le petit roi (comme on l'appelait par opposition à son oncle qu'il combattit sans relache) réduit à la ville de Grenade et à une centaine de villages (1). Telle était la situation quand Don Ferdinand en-

(1) Comme l'histoire de Grenade est défigurée à cause des légen-

voya au sultan deux ambassadeurs Gonzalve de Cordoue (le Grand Capitaine) gouverneur d'Ellora et le gouverneur de Moclin Don Martin Alarcon, qui rapportèrent une réponse peu satisfaisante. Bientôt après le roi de Grenade envoya à Cordoue Albucacin, qui y resta plusieurs jours sans rien obtenir des rois catholiques.

Le sultan fit partir un nouvel ambassadeur Aben-Comixa à qu'il adjoignit un commerçant très honorable Alcaici, mais ils ne furent pas plus heureux, de sorte qu'on se prépara de nouveau à la guerre. Le roi chrétien vint s'établir dans la Plaine, comptant sur les dissensions qui éclataient chaque jour dans les rues de Grenade entre maures et vassaux tributaires et aussi sur l'influence des nombreux chrétiens qui réclamaient l'accomplissement des promesses que le roi avait faites quand il était prisonnier.

Les rois chrétiens bâtirent la ville de Santa Fe pour bien

---

des arabes et chrétiennes, nous allons rapporter un épisode du règne de Boabdil trouvé dans ces légendes, sans que nous répondions de l'exactitude du récit.

Ils firent une sortie contre Jaen sous le commandement de Reduan, d'après Perez de Hita; il y avait 5.000 hommes d'infanterie et de cavalerie. Ceux-ci sortirent par la Porte d'Elvire, divisés en quatre escadrons avec quatre étendards des zegris, des adoradins, des almorades et de Muza, frère du roi, en avant-garde avec le chef royal. D'après les dites légendes, les chevaliers abencerrages amis des chrétiens prévinrent ceux de Jaen pour qu'ils se défendissent et le roi Petit après son retour de cette action au Palais des Alixares, entendit les zégries critiquer Reduan et les abencerrages et ils lui dirent que par sa faute il n'avait pas pu prendre Jaen, mais le roi n'y crut rien et alors le zégri ajouta que la fraction abencerrage était traîtresse et qu'elle déshonorait le roi à cause des amours de la reine que l'on avait vu au Généralife avec Hamet dans une posture indécente, sous un rosier, près de la fontaine des Lauriers. D'après ce que l'on raconte, le roi tomba à terre évanoui et quand il se remit, il jura par Alá de faire guillotiner tous les chevaliers abencerrages et de faire la guerre à la reine. Il ordonna à 20 zégris d'aller avec un bourreau à la Cour des Lions, d'appeler un par un tous les abencerrages et de les tuer. On commença à le faire jusqu'au nombre de trente-six, mais alors un page qui entra à l'Alhambra avec Hamet et qui vit

montrer qu'ils ne lèveraient pas leur camp en hiver; on adopta la tactique d'escarmouches incessantes pour diviser les forces des maures et les prendre en détail. Boabdil comprit le stratagème et décida de faire une grande sortie et de livrer une bataille décisive. Il demanda son armure, s'en recouvrit, puis à la porte de la tour de Comareh il baisa la main de sa mère en lui demandant sa bénédiction, puis il déposa un baiser sur le cou sa sœur, un autre sur la joue de son fils et demanda pardon à sa mère et à tous les assistants de ses torts à leur égard; en ce moment sa mère se précipita sur lui en pleurant, les autres femmes pleuraient aussi; sa mère le prîa de ne pas exposer ses gens à un si grand danger. «Madame, répondit Boabdil, mieux vaut mourir une fois que de vivre en mourant tous les jours.» «Si en mourant vous sauviez votre peuple et la ville..., mais leur perte est un malheur plus affreux». «Laissez moi,»

---

tuer son maître, s'enfuit sans être vu et s'en alla à la ville prévenir les autres, pourqu'ils s'en allassent. Ils n'en firent rien, au contraire, il se réunirent et avec du monde et des troupes ils entrèrent à l'Alhambra en tuant tout sur leur passage et le roi fut obligé de fuir et de se cacher dans une mosquée de la Colline du Soleil.

Les abencerrages morts furent conduits à la Place et exposés au public, pendant que Muza fit sortir le roi de sa cachette et l'obligea à retourner à l'Alhambra et à demander pardon aux abencerrages. Les légendes ajoutent que Muley Hacen fut dans ces jours-là remis sur le trône par la populace; mais nous n'avons pas de preuves, et que le courageux Muza, pour laisser sans tache l'honneur de la reine, disposa le combat de quatre chevaliers contre quatre autres, pour et contre l'adultère. Ce *Jugement de Dieu* eut lieu sur la place de Bibarrambla; la reine manda secrétement quatre chevaliers chrétiens, don Juan Chacon, Ponce de Léon, Alonse de Aguilar et Fernandez de Cordoue pour la défendre. Ils descendirent de l'Alhambra, la reine en deuil ainsi que deux dames de sa suite, toutes en litière et ils les placèrent sur une estrade élevée; pour y arriver ils entrèrent par une fenêtre. Le combat commença, presidé par Muza, et les maures accusateurs furent tués à coups de lances par les chrétiens: et par conséquent la reine fut délivrée de cette horrible calomnie. Les quatre chevaliers chrétiens purent entrer dans Grenade, en passant pour des voyageurs turcs et conduits par l'abencerrage Gazul, ami de la reine.

répéta le jeune roi et il sortit du palais au son des cymbales, il réunit sur les places de la ville douze cent cinquante cavaliers et plus de douze mille fantassins. Les troupes murmuraient et le peuple loin de montrer son enthousiasme comme autre fois, courait se cacher tristement. Le roi comprit bien vite qu'il ne pouvait plus compter que sur quelques chefs aguerris qui gardaient les postes avancés et qui tous les jours étaient aux prises avec les assiégeants.

L'infant Cidi Alnayar qui avait capitulé à Baza avait gagné les bonnes grâces des rois chrétiens et pour éviter de plus grands malheurs il s'était mis à leur disposition pour traiter avec son cousin Boabdil. Il avait donc engagé celui-ci à faire des avances aux castillans et à leur offrir en reconnaissance de leur appui les places de Guadix et d'Almeria contre la restitution d'Andarax, d'Alhaurior et des Salines de Malaha. L'infant fit livrer de même les forts de la côte; mais cette livraison n'eut lieu qu'à force d'argent et elle jeta l'épouvante dans Grenade, mais Boabdil avait aperçu près des côtes une flotte chrétienne commandée par Alnayar, il avait vu dans les rangs de ses ennemis plusieurs gouverneurs de ses forteresses, il en fut si indigné qu'il tenta un dernier effort en attaquant Marchena, vainquit plusieurs de ces traitres, reprit quelques forts et rentra victorieux à Grenade en automne de 1491. Mais ni ces succès ni la valeur éprouvée du roi ne purent ranimer le courage des défenseurs de Grenade. Abil-Gazan était le seul chef disposé à soutenir le roi; il sortit avec trois mille chevaux pour assurer les approvisionnements, il pénétra même plusieurs fois jusqu'au quartier royal de Santa Fe en poursuivant les chrétiens. Dans une de ces audacieuses sorties l'infanterie musulmane fut battue.

Cidi Alnayar décida le gouverneur de Guadix à se rendre à Don Ferdinand à des conditions avantageuses et honorables. Ce gouverneur se présenta au camp des chrétiens et fut baptisé secrétement dans la chambre du roi; on vou-

lait prévenir les malédictions de ses coreligionnaires. Il reçut le nom de Pierre de Grenade et on verra tout à l'heure qu'il fut avant et après la prise de la ville un défenseur décidé des maures. Boabdil voyait chaque jour s'évanouir le peu d'espoir qui lui restait, il envoyait les faquirs soulever les populations débarrassées des petits rois ses rivaux, il réussissait même à exciter à Adra une terrible insurrection. Les chrétiens tremblèrent, mais la conduite loyale de Pierre de Grenade et de son fils Alphonse, nommés l'un général en chef et l'autre amiral, préserva l'Espagne d'une plus longue domination musulmane. Les insurgés avaient demandé des secours aux marocains et lorsqu'ils comptaient les recevoir, la flotte d'Alphonse se présenta portant le pavillon musulman. Les insurgés sans méfiance sortirent à la rencontre de leurs défenseurs et furent battus à la fois par les soldats de la flotte et par les troupes de terre commandées par le père de l'amiral. Il périt plus de 2,500 révoltés. Boabdil qui allait à leur secours vainquit le commandeur de Moratella et d'autres capitaines de cette région.

Il n'y avait plus de salut. Le wacir Abul-Cacim fut envoyé pour proposer un arrangement et alors commencèrent les négociations finales (1) que le roi maure dut poursuivre per-

---

(1) D'après Pedraza, Conde, Pulgar, etc., et plusieurs de nos chroniqueurs, le 11 avril 1491 le roi Don Ferdinand V alla de Séville à la Plaine de Grenade et il campa avec ses soldats à deux lieues de cette ville à la fontaine des yeux de Guecar ; la reine Isabelle I, qui se trouvait à Alcala, arriva le 22 de ce mois et peu de jours après, les tentes prirent feu par mégarde d'une servante de la reine. Par ce fait, on fit bâtir une ville de terre et de pierres en forme de croix que l'on appela Santafé, et qui contenait 5.000 infants et 12.000 chevaux. Les rois maure et chrétien signèrent une trêve, le premier laissa en otage son fils et quelques chevaliers qui furent logés dans la forteresse de Moclin; les conférences pour y aboutir eurent lieu dans le village de Churriana, où se réunissaient la nuit appelés par Hamet, Ferdinand de Zafra, Gonzalve de Cordoue (qui parlait arabe), Aben Comixa, Albulcazin, le Grand Alfaqui et le Cadi. Après avoir fait les capitulations, le Grand Capitaine (comme on l'appela plus tard) et

sonnellement. Il y avait si bien réussi que, si les conventions avaient été respectées, les musulmans n'auraient fait que changer de maître. Tout espoir s'évanouissait, le roi ne comptait plus sur la fidélité de ses troupes, tout le monde connaissait la promesse de tolérance faite à grand bruit par les chrétiens; le roi se vit dans la nécessité de réunir dans la salle de Comareh un grand conseil des wacirs, des walis, des fakirs, etc., à ce conseil assistait le général Muza, frère d'Abul-Hazou; on y décida la reddition de la ville, puisque les secours demandés à Fez n'arrivaient pas. Alors le général se leva, adressa aux assistants quelques reproches, sortit du palais avec cinquante écuyers et disparut sur le chemin de Guadix. Jamais on n'entendit parler de lui.

La population était si excitée que les fakirs et les différents chefs demandèrent au roi d'exécuter le traité en li-

---

Zafra allèrent secrétement à Grenade pour que Boabdil les signât (25 novembre 1491). Trente-six jours après, le 1er janvier 1492, des troupes furent envoyées pour prendre possession de l'Alhambra, et le roi maure envoya plus de 500 maures en qualité d'otages et le jour suivant, le 2 janvier, le cardinal Mendoza alla avec beaucoup de soldats, montant par la Porte des Moulins et des Martyrs, où Boabdil se présenta avec cinquante cavaliers et s'approchant du Cardinal il lui dit d'abord un secret et ensuite, à haute voix, ce qui suit: «Occupez les alcazars donnés à qui Dieu veut, etc »; la cavalcade maure suivit jusqu'à l'emplacement de l'ermitage de Saint-Sébastien et là elle rencontra le roi Ferdinand. Elle voulut mettre pied à terre, mais le roi s'y opposa, mais elle lui baisa le bras droit. La reine, qui se trouvait à Armilla, fit de même quand passa la cavalcade maure, qui continua jusqu'à Andarax. Le cardinal entra le premier à l'Alhambra et il trouva à la porte le gouverneur Ben Comixa, qui le conduisit à la Tour de Comareh, où le chrétien éleva la croix d'argent.

Pulgar dit que ce furent le comte de Tendilla et Gutierrez de Cardenas qui élevèrent la croix, et d'autres disent que ce fut l'évêque Don Ferdinand de Talavera. L'armée espagnole en voyant la croix sur la Tour s'agenouilla et pleura de plaisir. Comixa remit les clefs aux rois et ceux-ci les donnèrent à Don Iñigo Lopez Mendoza, et le même auteur ajoute que ce fut le roi maure qui remit les clefs à Don Ferdinand. On assure aussi que les rois n'entrèrent pas à Grenade jusqu'au cinq.

vrant aux assiégeants les forteresses. Le 30 décembre 1491 de nouvelles négociations s'ouvrirent et les rois castillans promirent à Yusuf Venegas et à Ben Comixa le respect des propriétés, confirmèrent en faveur de Boabdil ses droits sur les domaines de Purchena, Dalias, Andarax, Jubile, Orgiva et autres lieux, hommes et biens; on lui donnait aussi l'autorisation de faire emporter les restes mortels de dix rois, ses prédécesseurs, qu'il fit enterrer dans la forteresse de Mondujar, où il devait d'abord se fixer lui même avec sa femme, sa mère, et plus de cent femmes de sa maison. C'est là que fut enterrée son épouse légitime, la Horra, qui mourut deux ans plus tard à Andarax.

Le 2 janvier 1492 les clefs de la forteresse de l'Alhambra furent remises sur le champ de l'Acevica, devant la Porte des Sept Sols, par le gouverneur Ben Comixa, qui marchait à la tête de cinquante écuyers au comte de Tendilla, au Cardinal, et aux capitaines, qui suivant les ordres des rois castillans devaient entrer dans la forteresse. Ils montèrent à la tour de la Vela et proclamèrent la souveraineté des rois de Castille et arborèrent des croix et des drapeaux. Trois jours après, les rois firent leur entrée par la forteresse et entendirent la messe dans une salle de la cour des Lions qui avait été bénite à cet effet. La sortie se fit par la porte de Bib-Algodor (aujourd'hui porte des Sept Sols), et Boabdil pria les rois chrétiens de la faire fermer pour toujours; ce qui fut exécuté. Les femmes et les serviteurs étaient sortis la veille et avaient été envoyés au Padul par le malheureux Boabdil qui avait pris congé des Rois Catholiques, près du Genil, à l'endroit où est aujourd'hui l'ermitage de Saint-Sébastien.

La population de Grenade, consternée, voyait occuper successivement les forts et les palais qu'on avait achetés à leur roi, ce fut seulement quelques jours plus tard que les troupes chrétiennes pénétrèrent dans les rues de la ville qui restèrent désertes. Sur l'invitation de Cidi Alnayar et Cidi

Caz (Don Fernando et Don Juan de Grenade), qui avaient été nommés gouverneurs des musulmans, les principaux habitants se décidèrent á sortir de leurs maisons et à fraterniser avec les conquérants, espérant faire respecter ainsi leurs personnes et leurs biens. Leurs espérances ne se réalisèrent pas toujours. Quelques années plus tard leurs réclamations méconnues par les rois chrétiens amenèrent une insurrection bien légitime qui ensanglanta pendant sept ans les Alpujarras.

Boabdil ne pouvait rester dans le pays devant la politique de Ferdinand V, qui cherchait à l'expulser à tout prix. Il se décida enfin à s'embarquer. Don Pedro de Zafra lui remit le prix des propriétés qu'il abandonnait (neuf millions de maravédis), et l'excorta jusqu'à Montilla. Il fut très bien reçu en Afrique; le sultan de Fez lui abandonna un palais pour lui et ses deux fils et il y mourut à l'âge de soixante seize cens. Il fut enterré en face de la Mosquée, hors de la Porte de la Loi.

Ben-Comixa qui avait arrêté à Barcelone avec Ferdinand V les moyens d'obliger Boabdil à se retirer en Afrique, et la plus grande partie de la noblesse musulmane à émigrer également, fut attiré à Fez par le sultan et poignardé par son ordre, suivant les règles de la haute justice. Au commencement du XVIIe siècle on voyait encore dans la cité africaine des descendants de Boabdil, qui vivaient loin de la cour, réduits à la dernière pauvreté.

Le Zaghal, qui avait quitté l'Andalousie emportant les riches présents des Rois Catholiques et le produit de la vente de la vallée d'Alhaurin, mourut aussi en Afrique, demandant l'aumône aux portes des mosquées de Tlemcen.

Don Pedro de Grenade, fils de l'infant d'Almeria, et son fils Don Alonso, épousèrent l'un, la dame de Venegas, l'autre, Doña Juana Mendoza, fille du premier gouverneur de l'Alhambra. On sait comment les chrétiens exécutèrent les conditions de leur traité avec les musulmans. Soixante ans

de haines, d'antipathies désastreuses, pendant lesquels les espagnols les plus aguerris périrent ou eurent à se défendre, nous donnent la mesure des conséquences d'une intolérance cruelle et impolitique qui anéantit la richesse et l'aisance de tant de malheureuses gens.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avant-propos. 5
L'art en Espagne.—Introduction. 7

PREMIÈRE PARTIE

Caractères comparables de différents monuments. 29
La Grande Mosquée de Cordoue. 41
Fondation de la Djamy selon les arabes. 51
Medine Azahra. 55
Considérations sur les arts et industries. 61

DEUXIÈME PARTIE

Période moyenne.

L'Alcazar de Séville. 75
Le Palais. 85
Inscriptions arabes de l'Alcazar. 97
Murailles, Portes, Tours et autres monuments. 103
Temps chrétiens de Séville. 113

TROISIÈME PARTIE

Dernière période.

Pages.

Développement de l'art oriental en Espagne. 125
L'Alhambra au XVe siècle. 143
La porte du Jugement, ci-devant Bib Xarca. 154
Porte du Vin.—Place des Puits 159
Grande Mosquée, aujourd'hui Sainte-Marie 163
Palais qui s'appela des Infantes, aujourd'hui ex-couvent de Saint-François. 165
Tours de la Captive, des Infantes, des Pics (de los Picos) du Mihrab. Maison du Prince, ou des Dames et maison du Marquis de Mondéjar. 167
Tour des Infantes. 170
Tour des Pics. 173
Mihrab et maison d'Astase de Bracamonte 174
Maison du Marquis de Mondéjar. 175
Tour du Prince. 176
Tour de la Vela. 178
Tours Vermeilles 180
Porte des Siete Suelos (Sept sols). 183
Palais arabe. 187
Explication du Plan 201
Cour de la Alberca (du Bassin) 203
Salle de Ambassadeurs et vestibule de la Barque 216
Cour des Lions. 232
Salle des Abencerrages 242
La Rauda. 248
Salle de la Justice. 249
Salle des Deux Sœurs. 266
Belvédère de Lindaraxa. 271
Jardin et fontaine de Lindaraxa 275
Cour de la Grille 277
Boudoir de la Reine et Mihrab des musulmans. 279
Salle des Lits et des Bains. 284
Les Antiquités et les Archives. 290
Les Archives. 297
Partie plus ancienne du Palais arabe.—Entrée de l'Alcazar, Cour de la Chapelle, Mosquée, Tour des Poignards, Tour de Mohamed, et constructions qui ont disparu. 298

Pages.

Cour de la Chapelle. 301
La Chapelle. 304
Palais de l'Empereur Charles-Quint. 306
Pilier du Marquis de Mondéjar 314
Anciennes enceintes de Grenade, portes et remparts fortifiés. . 315

Monuments de Second Ordre.

Généralife. 325
La Chaise du Maure, Darlarosa, les fossés et ses contours . . 330
Les Alixares. 332
Champ des Martyrs.—Porte du Soleil.—Abulnest. 334
Maison des Tirs (de los Tiros). 335
Chambre Royale. 336
Alcazar de Said. 337
Pont du Génil. 340
Porte des Oreilles. 341
Porte du Charbon (del Carbon) 341
Almadriza.—Alcaiceria et contours. 343
Pierre romaine. 346
Le Laurier de la Reine 348
Hôtel de la Monnaie 349
Ancienne Mosquée, aujourd'hui Saint-Jean des Rois. . . . 352
Maison du Chapiz. 352
Bains arabes de la route du Darre. 353
Maison du Coq et Palais des Walies. 355
Maison de Hamet. 357
Maison Blanche ou Daralbaida. 357
Bains et maisons de la rue d'Elvire. 358

Grenade après la conquête.

La Cathédrale.—Le Sagrario.—Le Palais de l'Archevêque.—La Chapelle Royale.—Saint Gérôme.—La croix blanche.—Hospice Royal.—La Chartreuse.—L'Audience ou Tribunal.—Ermitage de Saint-Sébastien.—Pont du Génil.—L'Université.—Maison de Castril. 361

Pages.

Etablissement du Pouvoir Nazarite. 385
Abu-Abdil-lah Mohamed II. 392
Abu-Abdil-lah Mohamed III 396
Luttes civiles. 398
Mohamed IV. 402
Abul-Hachach 404
Apogée du Royaume et commencement de sa décadence. . . 408
Période de confusion.—Yusuf II.—Abul-Hachach. 416
Règne du Gaucher. 422
Mohamed X.—Ozmin, le boiteux.—Les Abencerrages. . . . 429
Abul-Hacen Ali. 432
Abu-Abdil-lah Mohamed XI 443

COLEGIO OFICIAL DE ARQUITECTOS DE MADRID
BIBLIOTECA